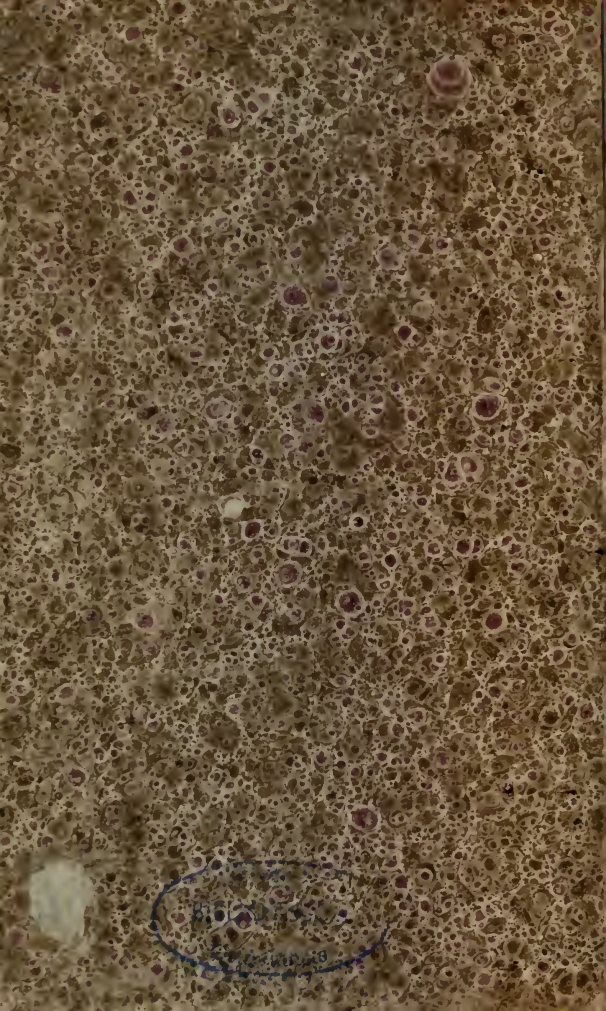
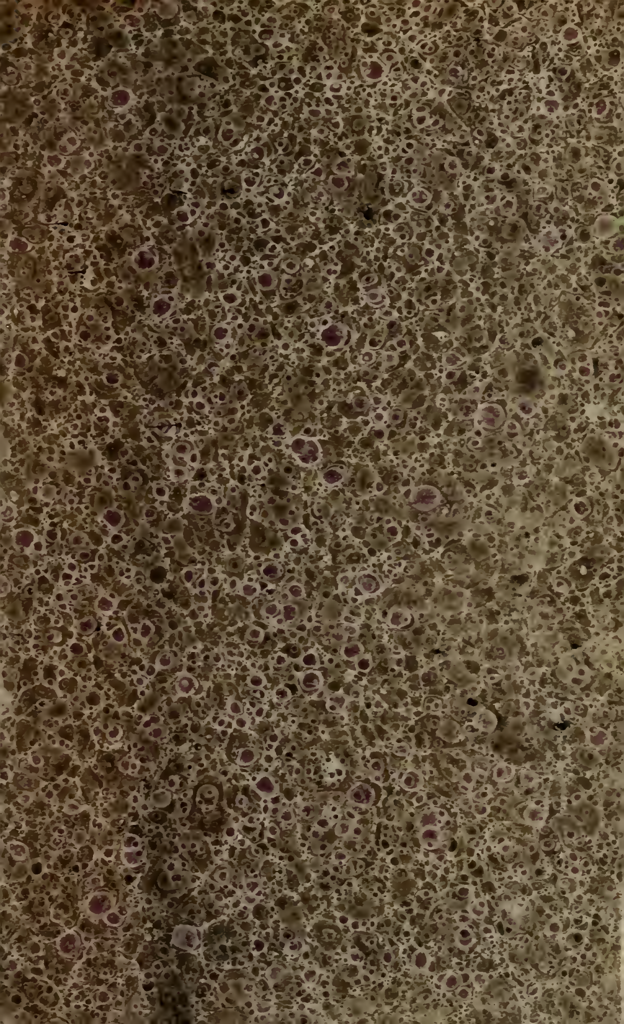






# LES RÉVÉLATIONS
## INDISCRÈTES
## DU XVIIIe SIÈCLE.

# LES RÉVÉLATIONS

## INDISCRÈTES

# DU XVIIIe SIÈCLE;

PAR le cardinal de Bernis, Bossuet, Cabanis, Cérutti, Champcenetz, la marquise du Châtelet, Chénier, Diderot, Duclos, Franklin, M. Garat, Mme Geoffrin, Hérault de Séchelles, le R. P. Lachaise, Laharpe, M. Mercier, J. J. Rousseau, Saint-Martin (l'Illuminé), Thomas, Voltaire, Washington, etc., etc.

AVEC UNE GALERIE DE PORTRAITS où l'on voit représentés au naturel quelques personnages célèbres du dernier siècle; quelques-uns du siècle présent; le profil de mesdames de Staël, de G....., etc., etc.;

LE TOUT PRÉCÉDÉ DES CONFESSIONS,

*Lettre apologétique sur l'état présent de la littérature.*

---

*Hoc memoriæ amicorum quasi debitum munus exsolvit.*

C. PLINII, Lib. III, Ep. V.

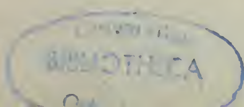
---

DE L'IMPRIMERIE DE RICHOMME.

A PARIS,

Chez GUITEL, Libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, N°. 27.

1814.



# AVERTISSEMENT.



TANT pis pour ceux qui ne devineront pas les motifs qui ont engagé l'éditeur de ce recueil à le publier; cet avertissement n'est point fait pour les en instruire : c'est par d'autres considérations que je l'ai composé. Qui ne sait d'ailleurs depuis long-temps que les avertissemens ne sont faits que par ceux qui n'ont rien à dire, à l'usage de ceux qui n'ont rien à apprendre.

C'est donc seulement dans l'intention de me conformer à l'insignifiance de l'avertissement, que je me suis mis en devoir de faire celui-ci. Je me garderai bien sur-tout de déroger à l'absence d'idées exigée en pareille matière ; je craindrais de paraître vouloir

me déclarer en état de contradiction avec la poétique du genre ; fidèle observateur de l'usage, je m'attacherai à suivre pas à pas les traces de mes devanciers : donnant tout à la règle, et rien au lecteur, je me tiendrai modestement enfermé dans la nullité de mon rôle.

C'est vainement que la raison voudrait me faire méconnaître une loi qu'elle n'a point sanctionnée, je reste sourd à ses perfides instigations. Le passé instruit le présent, ou, pour m'expliquer plus clairement, le présent n'est autre chose que la continuation du passé. C'est vainement que quelques phénomènes physiques ou moraux viennent de loin en loin rompre la chaîne des événemens ; les événemens, semblables à ce reptile vivace dont le corps partagé en deux par la roue d'une voiture, rassemble ses débris et les rattache à la vie, resserrent les intervalles qui les tenaient séparés, se

rapprochent, s'embrassent, et cimentent leur alliance avec les nœuds du présent enlacés dans les liens du passé.

C'est de cet hymen des événemens que naît l'ordre admirable des choses; c'est par lui que la chaîne des êtres, rattachée d'une part au berceau du monde, court, de génération en génération, de siècle en siècle, chercher un autre appui dans l'éternité. Suspendu sur cette chaîne immense, le temps passe d'un siècle à l'autre avec la rapidité de l'éclair. La durée naît de son activité; chaque pas qu'il fait en marque l'étendue : semblable au Jupiter d'Homère, qui tenait le monde suspendu au bout d'une chaîne d'or, il tient en main un vaste filet, qu'il jette incessamment sur les générations, et reverse dans le néant....

Mais halte là!... ne voilà-t-il pas que, sans m'en douter, l'inspiration me montait à la tête; mes pinceaux, trempés dans les couleurs du Chateau-

briandisme, enfantaient déjà un éclat dont j'étais moi-même ébloui ; encore quelques phrases de plus, et de pathos en pathos, d'échasse en échasse, j'allais atteindre aux sommets du sublime ; assis à côté du grand CÉLIBATAIRE DES MONDES, j'allais éclairer toutes les littératures des rayons de mon génie, quand la raison, portant sur moi un regard sévère et un bras de fer, m'arracha pâle et tremblant de mon trône de gloire, et me secouant fortement dans les airs, fit tomber de mon sein ce feu sacré dont les chaudes émanations avaient déjà pénétré toutes les fibres de mon imagination.

Grace à cette secousse salutaire, me voilà donc encore une fois rendu à la terre. J'espère que pour le coup je suis déshérité de ces violens accès d'inspiration auxquels se préparent nos beaux esprits, par les longues abstinences du sens commun, les jeûnes

fréquens de la raison, et les constantes privations des règles de la grammaire.

N'allez pourtant pas croire que ce changement de dispositions porte l'ingratitude assez avant dans mon cœur pour me faire oublier ce que je dois d'estime et d'admiration à ceux qui, dédaignant le mouvement rétrograde de la conversion, ont juré de vivre et de mourir dans l'impénitence finale de la mélancolie et des sentimens d'outre mer et d'outre raison. Je sais trop bien apprécier les services qu'ont rendus à l'esprit humain ces penseurs profonds, dont les idées, converties en images, prennent dans l'incandescence de leur imagination la chaleur et les couleurs du sentiment, pour leur refuser le juste tribut de reconnaissance que leur doit tout esprit impartial et libre des sots préjugés d'une froide raison.

Qui ne sait pas qu'un cœur qui couve

au fond des profondeurs d'une sourde mélancolie des pensées hautes et larges; qu'un esprit qui connaît le secret plus rare encore de livrer ces pensées aux emportemens d'un style exalté ; qu'un écrivain qui, vieillissant l'expression par la pensée, tout en croyant rajeunir la pensée par l'expression, pense qu'il donne à sa prose caduque et goutteuse la marche fière et imposante de Bossuet ; qu'un homme qui prend la stérilité des minuties pour l'abondance des détails, le luxe des petites choses pour la richesse des grandes, la pauvreté des idées pour de la simplicité, la sécheresse des niaiseries sentimentales pour l'épanchement du sentiment ; qu'un homme enfin qui, dépouillant la *Semaine* de Dubartas de ses rimes boiteuses, la traduit en prose de catéchisme ; qu'un homme dont le style poussif s'arrête à chaque membre de phrase pour chanter un *oremus* en prenant haleine, entonne

autant d'hymnes à la Vierge qu'il pose de virgules sur son papier, communie à chaque alinéa ; ne s'engage pas dans les longueurs d'une période, sans avoir, à tout hasard, reçu les dernières exhortations de son curé, demande le saint viatique au bout de chaque paragraphe ; commence chacun de ses ouvrages par un *dies iræ*, et les finit tous par un *de profundis ;* qui ne sait pas, dis-je, que cet homme doit être le prototype, l'archimandrite, le citharœde, l'hélicogène, le tintinnabulaire de toutes les gloires célestes. Son immortalité repose sur des bases trop solides, pour que les secousses de l'envie puissent l'ébranler ; c'est la Pucelle de Chapelain placée au milieu de la vaste famille des poëmes épiques qu'elle a engendrés ; leur nombre semble accroître sa force, le ridicule est son domaine ; elle n'y permet un asile aux nombreux hémistiches de ses enfans, qu'à condition qu'ils n'en

partageront pas l'immortalité avec elle.

Mais c'est trop long-temps entretenir mes lecteurs du translateur de Dubartas : la gloire d'un si grand homme serait trop à l'étroit dans un avertissement, pour que je veuille avoir la cruauté de l'y resserrer. Le nombre des procustes littéraires n'est, hélas ! déjà que trop considérable : loin de moi la coupable pensée de vouloir en grossir le nombre ! c'est bien le moins que la littérature ait ses franches coudées : laissons à d'autres le soin de lui faire subir la même opération qu'à la volaille de basse-cour, à qui l'on coupe le bout de l'aile pour l'empêcher de prendre son essor au-delà du poulailler. Pour moi, qui crois que les ailes sont faites pour voler, je me garderai bien de les rogner ; je sais ce qu'il en a coûté à ceux qui ont été assez téméraires pour préférer les conseils fallacieux d'un esprit réformateur, aux innocentes formules de

ces bons et simples faiseurs de préfaces qui, avant de laisser pénétrer leurs lecteurs dans les premières pages du livre, commencent par causer une heure avec eux, n'ayant autre chose à leur apprendre que le secret de se taire en parlant, secret qu'il faut bien se garder de confondre avec celui de parler sans cesser de se taire.

C'est à ce dernier secret que je me suis efforcé de demeurer fidèle dans cet avertissement. Je n'ai point la prétention de compter sur la bienveillance du lecteur : le succès de ce livre a besoin d'un tout autre sentiment. Les personnes qui ne devineront pas de quelle nature peut être le sentiment que j'ose attendre d'elles, en sont dispensées, comme étant hors d'état de comprendre l'usage que j'en pourrais faire.

Quant à vous, lecteurs peu charitables, qui voulez voir de la malice dans tout, puissiez-vous me tenir

quitte de tout mauvais penser, comme je vous tiens quitte de tout mauvais ouvrage! Il est une autre classe de lecteurs qui m'est beaucoup plus chère que vous : ce sont ces êtres discrets, dont les organes opiniâtres refusent tout passage vers leur intelligence à tout ce qui ne retentit pas à l'oreille comme un coup de tonnerre. Cette prédilection de ma part n'a rien d'extraordinaire : pour dix personnes qui entendent même ce qu'on ne leur dit pas, il en est dix mille qui n'entendent même pas ce qu'on leur dit.

---

# LISTE

*Par ordre alphabétique des personnes qui figurent comme Auteurs dans cet ouvrage.*

---

BEAUMARCHAIS.
BERNIS. ( le cardinal de )
BOILEAU-DESPRÉAUX.
BOSSUET.
CABANIS.
CÉRUTTI.
CHAMFORT.
CHAMPCENETZ.
CHATELET. ( la marquise du )
CHÉNIER.
CHODERLOS DE LA CLOS.
CRÉBILLON ( le tragique ).
DEGUERLE.
DIDEROT.
DORAT.
DUCLOS.
FRANKLIN.
GARAT. ( M. )

GEOFFRIN. (Mme)
GOLDONI.
GUIBERT (l'auteur de la Tactique).
HERAULT DE SECHELLES.
LACHAISE. (le R. P.)
LA FONTAINE.
LAHARPE.
LEBRUN.
MERCIER. (M.)
MÉTASTASE.
MIRABEAU.
NECKER.
RABENER.
ROUSSEAU. (J. J.)
ROUSSEL. (le docteur)
SAINT-MARTIN (l'Illuminé).
SÉGUR. (M. de)
THOMAS.
TURGOT.
VILLERS. (M. Charles de)
VOLTAIRE.
WASHINGTON.



# ÉPITRE A LA VARIÉTÉ.

Jeune Déité que je sers,
Enchanteresse au vol agile,
Qui me séduis par les éclairs
De ton diadème mobile,
Et, comme Iris, en nuances fertile,
D'une écharpe changeante embrasses l'Univers;
Toi, qui fends la plaine liquide
Où vas t'ouvrir dans l'air des chemins inconnus,
Sur un char rayonnant, diaphane et rapide,
Traîné par les dragons d'Armide
Ou les colombes de Vénus;
Variété, c'est toi que je prends pour modèle;
De ce globe embellis l'uniforme tableau;
Il n'est rien à mes yeux s'il ne se renouvelle:
Viens; de l'ennui même du beau
Sauve ma muse qui t'appelle!
Dirige-la; ton art piquant,
Au vrai mariant l'imposture,
Des écrits et de la nature
Est le plus aimable ornement.
Etale à mes regards ce vase inépuisable,
Ce dépôt immense de fleurs,
Dont ta main si légère assortit les couleurs.
Leur frêle et vif éclat ressemble à nos ardeurs.
Tout ce qui plait n'est point durable;
La rose du matin le soir meurt sur le sable;
Les zéphyrs sont charmans, les zéphyrs sont trompeurs;

J'aime mieux les regrets qu'un bonheur qui m'accable :
Le vol même du Temps emporte ses rigueurs.
Daphné fuit, Apollon l'implore ;
Le dieu jouit même alors qu'il se plaint ;
L'Amour que l'on poursuit encore
Est bien plus séduisant que l'Amour qu'on atteint.
Pour moi, dans ta riche corbeille,
Vas, je me garderai de jamais faire un choix ;
Chaque fleur ou sombre ou vermeille
Viendra s'effeuiller sous mes doigts.
Pour le front de Thalie ou le sein de Climène,
Tantôt je cueillerai l'œillet éblouissant,
Tantôt du souci pâlissant
Je couronnerai Melpomène.
Les larmes ont leur volupté,
Comme le rire a son ivresse,
Et des indifférens l'importune gaité
Insulta trop souvent à ma douce tristesse :
Docile aux mouvemens dont je suis agité,
L'abandon est la loi qui me conduit sans cesse ;
J'ai de l'instinct et point de volonté ;
Le projet m'effarouche et le travail me blesse.
Je vais où je suis emporté,
C'est rarement vers la sagesse.
Enfin mon vol est libre autant qu'illimité :
Un siècle ne vaut pas l'instant qui m'intéresse.
Ni gai, ni sensible à demi,
Aujourd'hui je triomphe aux pieds d'une maîtresse,
Je pleurerai demain dans le sein d'un ami.
Voila pourquoi, moitié fous, moitié sages,
Mes écrits ont offert tant de traits différens.
Ces fruits irréguliers de mes loisirs volages,
Dictés par mes erreurs, ou par mes sentimens,

Sont des rêves, des jeux, et non pas des ouvrages.
Par ses illusions, secondant mon attrait,
Une autre déité, qui t'entraîne à sa suite,
Me donne tous les biens que la raison promet.
Le monde enchanté qu'on se fait
Vaut bien le monde qu'on habite.
L'imagination partage mes desirs ;
Autour de moi, par vous, la lumière est plus pure :
En sons mélodieux vous changez mes soupirs.
Pourvu de maux par la Nature,
L'homme du moins la trompe en créant des plaisirs ;
La gloire est imposante, et parfois je l'adore :
C'est un nuage coloré
Qu'on embrasse et qui s'évapore.
N'importe ; on est heureux tant qu'on est enivré !
VARIÉTÉ, tels sont les objets que j'encense.
Ta double étoile au front, ta baguette à la main,
Verse à jamais ton charme souverain
Sur ma fugitive existence,
Et, lorsqu'à mon dernier instant,
J'aurai vu s'envoler le songe de la vie,
Immortel comme toi, que ton prisme éclatant
Me reproduise encor ta brillante féerie
Dans ce monde invisible où l'avenir m'attend (1) !

DORAT.

---

(1) Cette jolie pièce a été composée par l'auteur peu de temps avant sa mort. On y remarque encore ce coloris suave et frais qui lui était particulier, et qu'on trouve si terne sous le pinceau de ses imitateurs.

# LES CONFESSIONS.

## *Lettre apologétique sur l'état présent de la Littérature.*

En vérité, mon père, Paris est un endroit unique. Je ne vous en ferai point la description, pour ne pas suivre la routine des voyageurs; je ne m'arrêterai qu'un moment à celle des habitans, pour vous entretenir plus au long des travaux littéraires qui m'occupent depuis mon arrivée dans cette ville, de ceux que je projette, et des espérances que me permettent de concevoir les succès annuels de deux ou trois de mes confrères.

A Paris, toutes les femmes sont jeunes ou veulent le paraître; les hommes ont la même prétention. A Paris, tous les âges se touchent par les goûts, tous les sexes se ressemblent par les faiblesses. La gaité n'y est qu'extérieure. On chante dans les rues, on pleure dans les maisons. Les voitures courent la poste, les gens de pied ressemblent à des fuyards après une déroute; les laquais ont des habits de maitres, les maitres des ser-

timens de laquais. Voilà Paris en miniature.

Vive Valogne pour le rôti, a-t-on dit quelque part; et moi je dis, vive Paris pour les ressources! C'est-là que la providence est plus grande qu'ailleurs. A mon arrivée, je n'avais pour toute garderobe que le vieil habit noir dont vous fites l'emplette lorsque vous achetâtes, il y a trente-deux ans, votre charge d'huissier, et que vous fites retourner pour moi lorsque je fis ma première communion il y a sept ans, et voilà que j'ai maintenant un bel habit bleu tout neuf, qui ne m'a coûté que quelques fleurettes contées agréablement à la femme du tailleur qui demeure trois étages au-dessous de moi. Je n'avais point de gîte, et voilà que j'occupe un appartement commode, dont le loyer ne me coûte qu'un madrigal par terme. J'étais comme les Israélites dans le désert, et un poète, dont je fais les vers, m'a permis de manger la manne dont il se nourrit. Je n'avais point d'argent; un gascon m'a offert la moitié de ses épargnes. Je ne connaissais les spectacles que par les affiches, et une vieille folle m'y conduit tous les jours, moyennant quelques épigrammes contre son mari. Vive Paris, encore une fois, pour les ressources!

Que ce refrain vous lasse ou non, mon père, je ne cesserai de le répéter.

Nous avons des athénées de toutes les couleurs ; athénée de la langue française, athénée des étrangers, athenée des arts. Il n'est pas un propriétaire, dans mon quartier, qui n'ait au moins dans sa maison une société savante pour locataire. *Gloria in excelsis*, dit l'Ecclésiaste ; c'est aussi la devise de ces messieurs ; si cela continue, le loyer des mansardes deviendra plus cher que celui du premier étage.

Je sors de la société philotechnique pour aller assister à une séance de la société d'encouragement. La société de médecine doit se réunir demain, je ne la quitterai que pour la société d'émulation ; j'espère pouvoir en être quitte avant midi. J'aurai encore cinq heures devant moi : quel bonheur ! J'ai un billet pour la société galvanique, mais la séance ne durera que trois heures. Que faire jusqu'à cinq ? C'est justement à trois heures que se réunira la société philomathique. Qu'y ferai-je ? j'attendrai l'heure du diner. Je n'ai que le temps de manger un morceau à la hâte. C'est ce soir que la société d'agriculture doit faire son rapport sur le projet de charrue que je lui ai envoyé ; je n'en sortirai que

pour aller à la société libre des lettres, sciences et arts, lire le dernier logogryphe que j'ai fait insérer dans le Mercure. J'en serai quitte à minuit. Un verre de bière et un échaudé combinés avec les applaudissemens que je viens de recevoir du garçon de salle de l'athénée, à qui j'avais promis un petit écu en montant à la tribune, vont me rendre jusqu'à demain matin le plus heureux des hommes.

Qui le croirait! tant de plaisirs ne prennent point sur mon sommeil. Je dirai plus, il ne m'est jamais arrivé de dormir d'un meilleur somme que lorsque j'avais passé la soirée dans l'une de ces utiles sociétés, qui toutes concourent chacune, selon le but de son institution, à perfectionner les connaissances des honorables assistans qui sont assez instruits pour payer leur abonnement d'avance.

Je ne vous parlerai point, mon père, des académies; aussi bien mon silence à ce sujet vous tiendra lieu de tout ce que je pourrais vous en dire. C'est tout comme autrefois : on y couronne tous les ans, à une époque déterminée, mais toujours en hiver, de peur que la chaleur de l'atmosphère n'ajoute à la chaleur des compositions, des ouvrages dans

lesquels le public toujours ignorant s'obstine à voir des défauts en dépit du procès-verbal qui déclare que les juges y ont trouvé de grandes beautés. Il faut les en croire, mon père, car j'ai souvent entendu dire par des personnes dignes de foi, qu'ils étaient aussi clairvoyans que ceux qui prennent la comète pour un cerf-volant. Les productions couronnées ont toujours cela de remarquable, que le poëme a toute la modestie de la prose, et la prose tout l'orgueil des vers. Les auteurs en conviennent eux-mêmes, en disant que c'est ainsi qu'il faut écrire pour avoir le suffrage des juges. On termine ordinairement la séance par des lectures presque aussi ennuyeuses que les lecteurs.

Maintenant que j'ai le secret de parvenir, je vais me mettre sur les rangs. Ce n'est pas qu'il y ait grand honneur à cueillir une palme académique; mais une médaille, lorsqu'elle est d'or, a toujours son prix, et je saurais où la placer.

L'académie française a proposé pour le prix de cette année un sujet qui me paraît digne de ma plume. Je crois qu'en refondant ensemble les différens préambules que j'ai préparés pour me dispenser de lire les ouvrages dont je me charge de rendre compte

dans les journaux, je pourrai faire de ces différens morceaux un discours qui fera beaucoup d'honneur à ma bourse. Je serais si flatté, mon père, de pouvoir vous envoyer par la diligence, sauf à vous à en payer le port, un bel exemplaire de mon ouvrage, imprimé avant que d'être couronné, selon l'usage, et couronné avant que d'être lu, encore selon l'usage. Mais pour obtenir cette heureuse couronne, que d'encens ne me faudra-t-il pas brûler en l'honneur de mes juges! Dans combien de journaux, plus mensongers les uns que les autres, ne vais-je pas les mettre au-dessus de tout ce que les lettres ont produit de plus grand! Que de visites il me faudra faire! à combien de cinquièmes étages il me va falloir monter! Mes pauvres bas de soie! ils n'y pourront suffire. Comment ferai-je quand ils seront au blanchissage? et mes pauvres jambes! à quel service vont-elles donc être condamnées? Pourquoi aussi l'ornement de notre littérature est-il logé à l'extrémité des douze faubourgs de Paris? Vive le palais des lettres, des sciences et des arts! C'est là, m'a-t-on dit, que pendant un temps on avait rassemblé tous nos grands hommes, sans doute pour la plus grande commodité des candidats aux

couronnes et aux places vacantes. C'était comme à la ménagerie, on n'avait la peine d'y aller qu'une seule fois pour tout voir. Mais aujourd'hui qu'ils sont dispersés à droite et à gauche, il faut aller les chercher aux quatre coins de Paris; ils sont presqu'aussi difficiles à trouver que l'homme de Diogène : Dieu sait pourtant s'ils lui ressemblent dans la moindre chose. Qu'importe, je vais me faire faire une paire de guêtres avec le produit de l'article que j'ai fait insérer dans le dernier numéro du Mercure ; si je puis obtenir qu'on en veuille un second pour le prochain numéro, je compte acheter un parapluie avec ce qu'il me rapportera ; car nous sommes dans un pays où il tombe presqu'autant d'eau que d'encre et de sottises sur le papier, que de soufflets sur la figure de nos beaux esprits.

Je prends mon vol, et je cours d'allée en allée, déposer ma carte au pied de l'escalier tournant, dont le génie habite le plus haut degré. Je veux finir mes visites avant de commencer mon discours. Aussi bien il paraît que dans ce pays-ci le mouvement du corps donne de l'activité à l'esprit, si j'en juge du moins par les courses que font tous nos gens de lettres; on ne rencontre que leur

immortalité dans tous les carrefours de Paris. Quel est ce petit homme maigre, au teint pâle, à la mine effarée, qui se glisse avec tant de rapidité entre les roues de ces deux fiacres qui s'accrochent sans l'écraser, tant il est mince? C'est un poète, me répond la laitière du coin, qui lui fournit, à crédit, depuis trois ans, le lait qu'il met tous les matins dans son café avant de mettre son génie au net et son linge au blanchissage. Où peut-il aller à cette heure ?

. . . . . . . . Quel important besoin
Lui fait donc devancer l'aurore de si loin ?
A peine un faible jour nous éclaire et le guide ;
Ses yeux seuls et les miens sont ouverts dans l'Aulide.
Aurait-il sur le Pinde entendu quelque bruit ?
Apollon l'aurait-il exaucé cette nuit ?
Mais tout dort, Apollon, et le Pinde et les Muses.

Où peut-il donc courir ? Il court chez tous les journalistes, les prier de vouloir bien annoncer à l'Europe étonnée, l'apparition prochaine du poëme épique dont il a improvisé cette nuit et le héros et le plan et les vers, tout en songeant à qui il irait demander à diner aujourd'hui.

Qui m'éclabousse donc en passant si près de moi sans le moindre égard pour mes bas blancs ? C'est un grand orateur, qui cherche

l'entreprise d'un discours, comme un perruquier cherche une barbe á faire. Au moment même où je cherche mon mouchoir pour m'essuyer, un mathématicien me renverse en mesurant avec ses grands bras la distance que parcourt la comète dans un quart-d'heure. Le physicien fait ses expériences en courant, l'astronome poursuit les astres en cabriolet, le chimiste analyse les élémens dans l'antichambre du grand seigneur dont il manipule déjà la bienveillance. Sciences, lettres et arts, tout court les rues. Moi-même, emporté dans le tourbillon, je cherche l'inspiration de rue en rue, comme un provincial cherche le théâtre des Variétés en descendant de diligence. J'ai trouvé mon exorde sur le Pont-Neuf, ma narration au marché des Innocens, ma confirmation à Notre-Dame, et ma péroraison dans la rue des Martyrs.

Vive Paris! il n'y a que là qu'on trouve la gloire en faisant les quatre coins de la ville. Voilà donc mon discours composé; si mes loisirs me le permettent, je m'occuperai du style. Vous savez, mon père, que dans ce pays-ci, le style est un accessoire dont le talent peut facilement se dispenser, et que c'est même un hors-d'œuvre aux yeux de

certains académiciens. La couronne sera probablement facile à obtenir, car je m'attends à n'avoir pour concurrens que des auteurs déjà plusieurs fois couronnés. Cependant la lice est ouverte à tout l'univers littéraire. Mais quel est l'homme de mérite assez dévoué pour condamner son front à l'oubli d'une couronne académique ? Vaille que vaille, je m'en accommoderai si les hasards sont pour moi. Les sarcasmes vont rouler, cela doit être, si je suis couronné ; mais que font les sarcasmes? contre qui n'en lance-t-on pas? Au surplus, comme les évènemens se succèdent ici très-rapidement, le même personnage ne peut rester plus de vingt-quatre heures sûr la sellette de l'attention publique. Ainsi, demain il ne sera pas plus question de ma couronne que si je ne l'eusse jamais obtenue. Voilà ce que c'est que de ne traiter que des choses de circonstance. Vestris bat-il un entrechat, on l'applaudit ; retombe-t-il à terre, on ne sait plus s'il l'a quittée.

La propriétaire de la maison où je demeure est belle-sœur d'un marchand confiseur pour qui je compose depuis le premier novembre, et pour me tenir en haleine, de petites de-

vises très-innocentes, dont il sera parlé, j'espère, au jour de l'an.

J'achève, dans ce moment, le premier vers d'un grand poëme épique dont le roi des Caraccas est le héros. Comme il se pourrait bien faire que ma Minerve m'eût joué quelque mauvais tour pendant l'inspiration, je vais relire mon premier hémistiche, et en effacer tout ce qui appartiendrait à la poésie. Ce travail me conduira jusqu'à l'heure d'aller à l'opéra. C'est-là qu'il est du bon ton d'aller digérer deux fois par semaine, de même qu'il est depuis long-temps convenu, dans cette ville, d'aller dormir aux séances publiques de l'Institut. Le croiriez-vous, mon père? j'ai lu vingt consultations des plus célèbres médecins de la faculté, qui, dans certains cas désespérés, ordonnaient une séance de l'Institut là où le chirurgien de notre endroit ordonne dix gouttes d'élixir de pavot dans une décoction de chardon.

Ce que je vous ai dit de mes heureuses dispositions au sommeil, me dispense, je crois, de vous expliquer pourquoi je n'ai pas encore été à l'Institut. C'est pourtant, à ce que je me suis laissé dire, le récipient de tout l'esprit de la capitale. Mais pourquoi faut-

il que ce récipient soit si hermétiquement fermé, qu'il n'en sorte aucune émanation ? Je ne vous parlerai pas des quarante qui composent cette docte société, parce qu'on n'en parle nulle part; mais, d'un autre côté, on parle beaucoup des journalistes.

Vous aviez bien raison quand vous me disiez qu'un journal menait à tout. Oui, mon père, un journal est un merveilleux talisman au pouvoir duquel rien ne résiste. Voulez-vous faire parler de vous ? travaillez à un journal; voulez-vous être impunément médisant, arrogant, impertinent ? travaillez à un journal. J'ai été présenté hier aux rédacteurs des journaux, à qui je ferai des extraits à tant la toise; le public compte sur ma plume, et moi je compte sur sa bourse. Je ne sais lequel est le plus solide, mais qu'importe, je suis convenu du prix pour les extraits que je dois fournir. On me donne douze francs pour rendre un compte instructif et impartial d'un ouvrage grave et important, et cent francs pour trente lignes d'un persifflage usé et rebattu sur une brochure d'une demi-feuille d'impression, mais qui traitera à fond l'une des grandes questions de l'économie domestique, de l'art de moucher la chandelle, par exemple.

Ne trouvez-vous pas comme moi de justes proportions dans cette manière de récompenser le talent ? L'instruction est devenue si commune, qu'en bonne conscience on ne devrait même pas la payer. C'est à qui n'en voudra pas. Parlez-moi d'une ignorance bien impertinente, voilà ce qui ne se peut payer trop cher. Pour devenir savant, il ne faut que lire, relire, méditer, travailler, et toujours travailler. Ne voilà-t-il pas une chose bien difficile ! Qui ne sait que cinquante ans d'un travail assidu sont presque suffisans pour acquérir quelques connaissances.

Parce qu'on avait dit que la science était la fille de la patience, ce qui est rigoureusement vrai, comme chacun sait, quelques malheureux ne se sont-ils pas avisé de dire que le génie n'était lui-même qu'une longue patience. C'est le comble de l'impudence ; vous lirez mes articles, vous les lirez, et vous sentirez toute la fausseté de cette impertinente définition du génie. A les en croire, il faudrait être instruit pour instruire les autres. Laissons à la province ces vieux préjugés, dont le rétablissement ne tendrait à rien moins qu'à faire soupçonner à nos lecteurs que le sens commun et la raison ne sont peut-être pas aussi ridicules que dans tous

nos articles nous nous efforçons de le faire croire, et pour cause. Bayle avait du jugement pour son temps, mais aujourd'hui ce n'est plus cela; Fréron lui-même est beaucoup trop indulgent. Il n'y a guère que Zoïle que nous puissions encore, de temps à autre, consulter avec quelque fruit.

D'autres temps, d'autres mœurs! De même que la femme qui se brûle au Malabar avec les restes de son mari, attend à peine chez nous la mort du patient pour aller se consoler dans les bras d'un nouvel époux, l'infortuné Zoïle, que les Grecs eurent la barbarie de lapider pour avoir fait un feuilleton, trouve chez nous fortune et considération pour la même cause. Plein de la lecture de ses articles, et sur-tout de l'esprit qui les a dictés, pour signaler mon entrée au journal, je commence par jeter le ridicule à pleines mains sur la tragédie nouvelle composée par un de mes anciens camarades de collége. Il y a trois raisons pour que je soutienne que la pièce est très-mauvaise, 1°. parce qu'elle m'a semblé aussi bonne à la lecture qu'à la représentation, et qu'on ne convient jamais de cela; 2°. parce que l'auteur fut mon camarade de collége, et qu'à ce titre je ne puis voir que des sottises dans son ouvrage; 3°. parce que

je me suis réclamé de son ancienne amitié dans plus d'une circonstance difficile, et qu'il m'a rendu d'importans services, ce que la reconnaissance ne pardonne à personne, mais encore moins à un vieil ami qu'à tout autre. Lira qui voudra, pourvu que je sois payé. Au surplus, comme le journal auquel je travaille n'est lu que par les jeunes gens et les vieillards, leur approbation est à-peu-près indifférente.

Mon entrée au journal a pourtant déjà fait une grande sensation. Quel est ce nouveau rédacteur ? le connaissez-vous ? d'où vient-il ? Mais on n'est pas plus malin ; cet article est d'une causticité charmante ; on ne persiffle pas mieux ; c'est un nouveau****. Je voudrais bien faire sa connaissance ; mon jeune cousin doit faire représenter après-demain, sur le théâtre de la Gaîté, un mélodrame en trois actes, de sa composition ; je voudrais bien lui recommander la pièce et la jeunesse de l'auteur ; mais le voilà, approchons-nous de lui. Comment..... il rougit !.... Oh ! le charmant journaliste !... Je croyais qu'il n'y avait que les auteurs nouveau-nés qui sussent encore rougir.

Voilà ce que ne cessent de répéter autour de moi toutes les femmes dont les jolis cou-

sins composent des mélodrames. Je suis attendu demain matin par l'auteur d'un poëme didactique en quatre chants, qui, dédaignant de faire lui-même les vers de son poëme, m'en a confié la facture à raison de six francs par séance. Après-demain je dîne chez un directeur de théâtre, qui me dispense d'assister à la représentation des pièces, à condition que je n'en dispenserai pas les gens qui paient, c'est-à-dire la bonne compagnie, qui n'est devenue si nombreuse que depuis que nos faiseurs d'affaires ont trouvé le secret de faire de si riches banqueroutes.

Quant à moi, j'en suis quitte pour répéter chaque matin, dans mon feuilleton, que ce serait se rendre coupable du crime de lèze-bonne compagnie, que de ne pas se montrer tous les soirs aux premières loges; c'est vous dire assez que ma mission est facile, et le produit de la pièce plus clair que le style de son auteur. Je mettrai, vendredi, l'habit vert-pomme qu'un musicien, dont j'ai vanté le dernier opéra comique, m'a fait apporter par son tailleur, pour aller souper chez Brunet avec les premières actrices de la troupe. J'ai bien peur que l'habit ne soit plus *juste* que les éloges que j'ai prodigués à celui qui me l'a donné; car vous le savez, mon père, il

en est des musiciens compositeurs de ce pays-ci comme du ménétrier de notre petite ville : ils ont le corps aussi maigre que l'esprit. Je tremble que mon musicien n'ait fait couper mon habit sur sa mesure. Samedi je dîne chez un maître de pension ; nous nous réunissons pour faire des notes à une nouvelle édition des contes de La Fontaine, qui paraîtra incessamment.

C'est à Paris comme à Venise, mon père, on y est masqué toute l'année, sans qu'il en coûte un centime à personne. Maîtres et valets, petits et grands, chacun trouve dans sa physionomie mille physionomies qu'il monte, qu'il démonte, qu'il arrange sur ce qu'il a à dire ou à faire. Cette souplesse, cette mobilité dans les traits est particulière aux habitans de cette ville, dont la vie entière offre le mensonge perpétuel du visage et du cœur, entre lesquels il n'y a pas plus d'accord qu'entre la manière d'écrire les langues et celle de les prononcer. Comme rien n'est plus dangereux ici que de se montrer à découvert, je vais me faire des masques de tous les genres. Il y en aura pour le matin, pour l'après-midi, pour le soir, pour la ville, pour la campagne, pour l'antichambre, pour les audiences, pour les boudoirs, pour les spec-

tacles. Ne vous étonnez pas, mon père, si je ne m'en suis pas fait un pour les visites ; il en est du journaliste comme du commissionnaire au Mont-de-Piété ; il attend le public, mais il ne va pas le chercher. C'est ce que mes confrères appellent *rester à sa place.* Malheur au pauvre auteur que le besoin de faire parler de lui amène à leur férule ! Imprudent ! où cours-tu ? Tu ne vois donc pas que c'est sur toi que va tomber tout le poids de cette migraine qui s'empare, à ton aspect, de la tête de ton censeur ! Vois-tu ce front chagrin, cet air sévère ? Qu'attendre de ce regard distrait qui daigne à peine s'arrêter un instant sur ton humilité ? Tu rentres dans le néant, comme les étoiles disparaissent au lever du soleil.

Vous avez eu sans doute, mon père, plus d'une occasion de remarquer de quel air timide le crédule malade abordait le médecin dont il avait la bonhomie d'attendre sa guérison ; eh bien ! la contenance suppliante de ce malade si humble tient encore de l'audace, si vous la comparez à l'embarras d'un auteur qui vient recommander son ouvrage à la bienveillance du journaliste. Les trois saluts d'obligation ne sont rien pour lui ; il en fait cent, il en fait mille. Si l'Aristarque,

prenant, au premier abord, pour un créancier le génie qui vient le visiter de si bonne heure, est assez distrait pour le prier de s'asseoir, ne craignez pas qu'il accepte la chaise qu'on lui présente ; il sait trop bien de quel châtiment son audace serait punie. Toujours debout, si toutefois on a daigné le dispenser de rester à genoux, le corps plié en deux, la tête penchée jusqu'à terre pour se mettre au niveau de son génie ; le chapeau à la main, la flatterie à la bouche ; le malheureux ! il ne voit pas que son attitude est presque aussi humiliante que la bienveillance qu'il sollicite. Le voyez-vous sortir ? l'orgueil qu'il avait laissé à la porte, sort avec lui.

Ce n'est déjà plus le même homme ; quel est ce front dont l'orgueil se perd dans les nues ? Qui foule donc la terre d'un pied si dédaigneux ? D'où part cet insolent regard qui offense tout ce qu'il rencontre ? Des mots entrecoupés s'échappent de sa bouche ; je crois, en vérité, qu'il fait des vers ! Qu'ai-je entendu ? Serait-ce, par hasard, une épigramme contre celui dont il vient d'implorer à genoux la bienveillance ? Précisément. Mais pourquoi court-il si vite ? Le trait est décoché ; il court de rue en rue, au

risque d'être cent fois broyé par les voitures qui se croisent autour de lui, en criant comme Archimède : Je l'ai trouvé. Quoi ! vous ne l'avez donc pas écouté ? A l'entendre, il a conquis le Parnasse ; à le voir marcher, on croirait qu'il s'avance en conquérant dans l'avenir. Comme il foule tous les siècles à ses pieds ! Le Pinde est trop humble pour lui ; il le domine de toute la hauteur de son génie : encore un impromptu, et Virgile ne sera pas digne de lui être comparé.

Voilà comme ils sont tous ; laissez-les faire ; ils veulent escalader le ciel ; faites gronder la foudre, ils vont demander un asile à la fourmi. C'est là que je les attends, ces grands auteurs, si vains de leurs ouvrages, si fiers de leurs titres académiques, si pleins de leur génie ! . . . Les voyez-vous, pâles et défaits dans l'antichambre de leur juge ? Je défie aux plus malins de deviner que ce sont là des gens de lettres. A quoi servirait leur déguisement ordinaire ? Qui diable irait réclamer un poète sous le masque de la modestie ? Qui s'imaginerait, à voir un homme sans morgue et sans échasses, que c'est un orateur ? Croirait-on qu'un historien puisse assez bien décomposer les traits de son visage pour leur donner un faux air de vérité ? qu'un faiseur

de prospectus ait si bien abjuré la jactance; que son style ait toute la modestie d'une préface allemande ? Tout le monde sait que les véritables causes du flux et reflux de la mer sont moins difficiles à trouver. C'est pourtant ce que vous pourrez voir dans mon antichambre, si vous vous décidez à faire le voyage de Paris. Ils viennent, tous les matins, assiéger ma porte par douzaines ; c'est vainement que, pour me soustraire à l'importunité de leurs visites, je me rends aussi invisible que leur génie ; en vain leur dit-on que je ne suis pas encore levé ; que je suis dans le bain ; que j'ai pris médecine ; que je suis à la campagne ; que des affaires indispensables m'ont obligé de sortir de grand matin ; aucun obstacle ne les arrête ; vainement leur criai-je moi-même que je n'y suis pas ; il faut absolument qu'ils me voient ; la soif de l'immortalité les tiendra cloués à ma porte jusqu'à ce que mon journal ait entretenu le public de leur gloire.

Vous vous souvenez bien, mon père, de ce passage du 6e. livre de l'Enéide, où Virgile dit que les ombres se pressaient autour de la barque de Caron pour passer sur l'autre bord ? Vous avez bien remarqué l'empressement de ces ombres ? On se pousse, on se

presse, c'est à qui passera le premier ; la barque est investie ; le vieux nocher ne sait plus à qui entendre ; il est obligé d'avoir recours à son aviron pour mettre la police dans sa nef, et les coups qu'il fait pleuvoir sur les plus acharnés suffisent à peine pour leur faire lâcher prise ; il ne s'arrache enfin à leur bruyante importunité, qu'en s'éloignant du rivage ? Eh bien ! mon père, ce vieux Caron, c'est moi, à cette différence près que, dans le nombre de passagers qu'il mène à l'autre bord, il en est qui font voile pour un pays où les miens n'aborderont jamais ; c'est assez vous dire qu'ils vont aux Champs-Elysées. Que diable mes passagers iraient-ils chercher dans ces Champs-Elysées ? Je me suis laissé dire que c'était l'éternel séjour de la gloire et du génie ; de pareilles divinités ne sauraient être de leur connaissance ; le pays qu'elles habitent est donc un pays perdu pour eux. Aussi voyez comme ils s'en éloignent à pleines voiles. Ne croirait-on pas, à les voir fuir si vîte, qu'ils sont poursuivis par la grammaire et le sens commun ! Les insensés ! ils ne voient pas que le vent qui les pousse avec tant de rapidité est le souffle de l'oubli ! Les malheureux ! ils ne savent pas que la mer qui va les engloutir est le fleuve

par qui tout s'oublie, jusqu'au nouvel Art Poëtique de M. de Cubières-Palmezeaux.

Mais quoi ? déjà le ciel s'obscurcit, l'éclair luit, la foudre fend la nue, le fleuve arme ses flots contre ma nef ; elle est battue dans tous les sens. Tous mes passagers à genoux implorent, en vers et en prose, la pitié des élémens. Qu'ont donc fait à Neptune tous ces malheureux, pour qu'il ne dédaigne pas de les traiter avec tant de rigueur ? Rien. Pourquoi donc cette tempête ? Pourquoi ; parce que je suis le maître des élémens, et qu'ils n'obéissent qu'à ma plume. Cet Apollonius de Thyane, qui remplit son siècle de miracles, fut moins puissant que moi ; je convertis au mensonge ceux qu'il ne peut convertir qu'à la vérité ; il menait à la vertu ceux qui suivaient ses conseils ; et moi, je mène à l'ennui ceux qui lisent mon feuilleton. Les voyez-vous ! le fleuve a conspiré leur perte. C'est en vain qu'ils se débattent contre l'oubli ; l'oubli est là, qui les attend ; pas un ne pourra l'échapper. Aussi impitoyable que mes injures, il ne fait grace à personne ; livre et brochure, tout périt, et ce qu'on n'avait pas encore remarqué avant que j'en fisse l'expérience, c'est que de tous les corps pesans, l'argent est le seul qui ait la

vertu de surnager sur l'eau. Avant moi, cette observation avait échappé à tous les physiciens ; Newton lui-même, qui avait tant travaillé sur la pesanteur des corps, ne l'avait pas remarqué. Et qu'on ose encore demander à quoi servent les journalistes ! Il vaudrait autant contester l'utilité des ténèbres.

Qui ne sait que le journaliste ressemble aux médecins qui convertissent en mort tout ce qu'ils touchent ? C'est du moins ce que disent encore quelques amis des lettres dont le goût a résisté à la perversité du siècle. Quoi qu'il en soit, c'est à qui obtiendra l'honneur de mon feuilleton ; tout le monde en veut ; mais il n'appartient qu'au petit nombre des élus d'aspirer à la gloire des huit colonnes ; c'est une faveur qui n'est accordée qu'aux auteurs de mélodrames et à quelques petits opéra-féeries en un acte. Je voudrais bien que l'auteur d'un poëme épique en vingt-quatre chants s'avisât de venir réclamer deux colonnes ! vous verriez de quel air je recevrais sa demande. J'espère que, lorsque je fais au public l'honneur de lui annoncer qu'une pièce, dont je donne l'analyse à ma manière, a été sifflée, quoiqu'il sache bien le contraire, je rends au public et à la pièce toute la justice qu'ils méritent.

Quel serait l'auteur assez ignorant des règles de la critique pour soutenir qu'il ne suffit pas de vingt lignes d'extrait, écrites à la hâte, sur le titre du livre dont on a eu la précaution de ne pas lire une page, pour prouver à toute l'Europe qu'un ouvrage, qui a demandé à son auteur vingt ans de travail et de recherches, ne mérite pas d'occuper plus long-temps l'attention du public que celle du critique? Il était temps de mettre ces messieurs à leur place. Lorsque je pris les rênes du feuilleton, les lettres étaient dans un état d'anarchie vraiment inconcevable; il a fallu toute mon énergie pour faire rentrer la littérature dans le devoir. Les lettres ne s'étaient-elles pas avisées de se constituer en république! Je ne sais, en vérité, pas jusqu'où tout cela aurait été, si je n'avais pas daigné mettre un terme à tant d'innovations.

Vous savez, mon père, qu'il n'est point de sottises dont les gens de lettres ne soient capables, si peu qu'on leur lâche la bride. L'imagination s'épouvante à l'idée de tant de désordres; tout le monde aurait voulu des éloges; il n'est pas jusqu'à Voltaire qui en aurait eu sa part. Je ne sais pas même s'il ne se serait pas rencontré une voix assez auda-

cieuse pour faire entendre l'éloge de Rousseau ! Que sait-on ! l'ignorance est capable de tous les excès. N'a-t-on pas vu des gens assez dépourvus de sens commun pour lire le Voyage d'Anacharsis, même après mes observations ? Encore un an d'anarchie, et tous les genres de littérature étaient méconnus; la tragédie reprenait la place du mélodrame ; la comédie aurait redemandé ses droits au drame ; les chevaux de Franconi seraient rentrés dans la coulisse ; l'Ambigu-Comique serait tombé en désuétude ; que sais-je ? le logogryphe eût cessé de faire les délices de tous nos beaux-esprits ; la charade eût perdu de ses charmes ; on eût vu les Templiers applaudis, et Racine et Molière préférés à Brunet et à Tiercelin.

Mais, grace à mes efforts, cela n'arrivera que lorsqu'il n'y aura plus d'autre moyen d'amener l'argent dans ma bourse. En attendant, poètes, orateurs, historiens, philosophes, romanciers, vaudevillistes, fleuristes, chimistes, artistes, journalistes, machinistes, modistes, décorateurs, souffleurs, acteurs, directeurs, danseurs, chanteurs, tout s'attache à ma plume ; tout le monde veut de l'encre et du papier ; il n'est rien qu'on ne donne pour en avoir. Vous ne ris-

quez rien de vous mettre à la diète quinze jours avant de venir me voir ; toutes les capacités de votre estomac ne suffiront pas pour déguster la vingtième partie de ce qu'on dépose chaque matin dans mon office : jambons de Mayence, pâtés de foie gras, dindes truffées, vins de tous les pays, liqueurs de tous les noms : je ne sais, en vérité, plus à qui entendre. Je fournis vingt marchands de comestibles avec la desserte de ma table. Les restaurateurs de mon quartier se font une clientelle avec les restes de mes domestiques. Tous les gastronomes de l'Europe semblent concourir à la satisfaction de mon appétit. Je n'ai pas assez de mains pour recevoir tout ce que l'amitié désintéressée me conjure d'accepter, comme de faibles gages de sa sincérité.

Nous avons cela de commode, nous autres journalistes, nous sommes dispensés de tous ces remercimens que les particuliers sont dans l'usage d'adresser à ceux qui leur font quelques politesses; nous ne nous donnons même pas la peine de répondre aux lettres que les auteurs prennent quelquefois la liberté de nous écrire, quand ils ne peuvent pas venir en personne nous payer leur tribut. C'est au public seulement que nous tenons compte

d'une aussi bonne éducation. La reconnaissance des auteurs est toujours en proportion de la vérité de nos articles; aussi leur laissons-nous leur argenterie, pour nous servir du vermeil qu'ils nous envoient; et, si même cela continue, je suis bien décidé, pour mon compte, à m'arranger avec un orfèvre, qui, au moyen d'une honnête remise, me reprendra le superflu, au fur et à mesure qu'il arrivera. Je n'ai plus que ce moyen d'éviter l'encombrement chez moi.

Je n'attends que votre arrivée pour contracter avec un marchand de meubles et un horloger. On ne peut presque plus se retourner chez moi; de quelque côté que se dirigent mes regards, ils rencontrent, chaque matin, de nouveaux meubles d'acajou; je ne puis pas faire un geste, sans courir risque de décrocher une montre ou de rencontrer une pendule; je ne fais pas un pas sans heurter un vase étrusque. Les personnes qui ne sont pas dans la confidence, prétendent que ma maison est un petit Mont-de-Piété; les initiés soutiennent que je fais preuve d'une indulgence trop facile, en permettant qu'on dépose chez moi des objets si peu faits pour me récompenser de mon incorruptible véracité.

En effet, à quoi me servent tant de meubles, tant de bijoux, tant de glaces, tant de pendules, tant de tableaux ? qu'en ai-je à faire ? Nous sommes dans un pays où, en dépit des circonstances, l'argent seul a conservé quelque mérite. Eh bien ! faisons-nous donner de l'argent :

L'argent ! l'argent ! l'argent ! sans lui tout est stérile ;
Un meuble sans argent n'est qu'un meuble inutile ;
L'argent, en homme illustre, érige un maigre auteur,
Fait d'un sot un grand homme, et d'Homère un rimeur.

Je pourrais bien, il est vrai, convertir en argent les tributs qu'on m'apporte ; mais ne serait-il pas indigne de celui qui fait et défait tant de réputations, de descendre à des détails faits, tout au plus, pour occuper un poète tragique. C'en est fait, je donnerai, dès demain, à entendre au public qu'à l'avenir on ne pourra prétendre aux honneurs de mon feuilleton sans argent comptant ; je vais lui dire si clairement que cette condition est de rigueur, qu'il ne se rencontrera plus, j'espère, d'auteur assez osé pour refuser de s'y soumettre, sous prétexte qu'il n'est pas moins indigne du génie de chercher à corrompre son juge qu'à la vertu d'employer les artifices du vice; comme si, dans un feuil-

leton, il était jamais question de génie et de vertu. Qui ne se souvient pas de m'avoir entendu dire qu'il en est du génie et de la vertu comme de la pierre philosophale, qui n'existe que dans quelques cerveaux malades. Je voudrais bien que quelqu'un s'avisât encore de venir m'en soutenir l'existence! Il ferait beau voir de quel style je recevrais son impudence! N'ai-je donc pas cent fois prouvé que Voltaire était un sot, madame de Sévigné une femme dont les goûts n'étaient pas moins dépravés que l'esprit? N'ai-je pas dit que Corneille n'eut justement que le talent nécessaire pour être un peu moins barbare que son siècle? Que, si Boileau était venu un siècle plus tard, il aurait été perdu dans la foule des rimeurs; que Racine n'était pas un si bon écrivain que l'on s'était long-temps efforcé de le faire croire; que Massillon avait prêché dans le désert; Bossuet, au milieu des tombeaux, et que les sophismes de Rousseau étaient aussi pauvres de style que de raison, et qu'enfin il n'y avait que par moi qu'on avait du goût en France?

Qui oserait soutenir le contraire, quand je ne cesse de crier, tous les matins, à l'Europe, que je suis un grand homme, et

que mes jugemens sont des oracles ? Qui pourrait encore ne pas croire que c'est au Potose que le génie prend sa source, quand je me fais un devoir de trouver du génie dans les ouvrages de ceux qui mettent leurs soins à détourner, en ma faveur, quelque branche de cet heureux fleuve ? Tout le monde sait que je ne mets pas d'autre eau dans mon vin : aussi, vous verrez, mon père, comme elle arrive chez moi à pleins canaux ; j'en bois presqu'autant que de vin de Champagne, et je me trouve très-bien de ce régime. Fasse le ciel qu'il dure aussi long-temps que le mensonge découlera de ma plume ! . . . Oh l'heureux temps que celui où l'on peut tout dire pour de l'argent, excepté la vérité ! Je ne puis le comparer qu'à cette heureuse époque où Fréron faisait de sa plume la gloire de la littérature, et de la bourse du public sa bourse particulière.

Je ne conçois pas comment on a pu rester si long-temps à établir le commerce de la littérature ; il me semble pourtant que rien n'était plus simple. Fallait-il donc tant de siècles pour soupçonner l'analogie qui existe entre l'épicier et l'homme de lettres ? Ne vendent-ils pas tous les deux du papier, l'un à la livre, l'autre au volume ? N'allez

pas croire que la différence soit dans le poids ; les lecteurs savent bien le contraire. Où gît donc la différence ? Est-ce dans le prix ? Mais chacun sait qu'il vient bientôt un temps où l'épicier, monopolant tout-à-la-fois et le génie et le café, se sert du premier pour envelopper le second. Je cherche en vain, dans cet amalgame, l'avantage de la littérature sur l'épicerie. Pourquoi les feuilles, roulées autour de ce grain inspirateur, deviennent-elles précieuses ? Parce qu'Horace faisait un cas particulier de la cruche qui contenait le Falerne ; il était vieux du temps qui le parfumait, ce délicieux Falerne ; il est veuf de l'esprit qui lui manque, ce papier souple et complaisant, qui se prête avec tant de docilité à la main qui le façonne.

C'est une vérité devenue triviale à force d'avoir été répétée, que le contenant vaut toujours moins que le contenu ; ce qui est incontestable, toutes les fois qu'il n'est pas question de la tête de nos prétendus beaux-esprits ; ils ne sont pas beaux, j'en conviens ; mais je crois que leur esprit est encore plus laid que leur visage. Je m'en rapporte, pour celui-ci, à ce que j'entends dire à nos jolies femmes, dont le jugement n'est pas moins sûr que le coup-d'œil. Je trouve la

preuve de l'autre dans tous les ouvrages qui paraissent ; il n'y a que ceux qui ne les lisent pas qui osent soutenir le contraire.

Mais rentrons dans la boutique de l'épicier, et nous verrons que, pour être moins cher que les injures du journaliste, mon poivre n'en est pas moins beaucoup plus piquant. Mais, me direz-vous, mon père, l'épicier ne vend pas que du poivre. D'accord : nouveau trait de ressemblance ; demandez des éloges au journaliste, et vous verrez que, semblable à l'épicier, il a de quoi satisfaire tous les goûts. Mais pourquoi, me direz-vous encore, vend-il ses éloges beaucoup plus cher que les injures? Parce qu'un ciel pur et sans nuages est beaucoup plus rare à Paris qu'un temps pluvieux et chargé de rhumatismes. Quoiqu'on prétende que comparaison ne soit pas raison, moi, je crois que deux comparaisons valent une raison ; j'ajouterai que, de même que l'épicier vend son sucre beaucoup plus cher que son poivre, il est bien naturel que l'éloge soit d'un prix plus considérable que l'injure. Toutes les rues ont un ruisseau, toutes les caves n'ont pas de vin ; presque tous les hommes boivent du vin ; les Dieux seuls savourent le nectar. Pourquoi toutes nos jolies grisettes

des faubourgs de Paris ne chargent-elles pas leurs épaules d'un riche cachemire ? Pourquoi ? Parce que les diamans sont plus rares que les faux brillans. N'allez pourtant pas vous imaginer, mon père, que ces cachemires si précieux, que ces diamans si purs soient exclusivement destinés à la parure de la reine des graces ; ce n'est pas tant pour elle qu'ils sont faits que pour cette vieille bossue, qui croit nous dérober ses infirmités en les couvrant du manteau de Plutus. Elle nous les dérobera, mon père, n'en doutez pas. J'ai bien prouvé que la pièce nouvelle, que le public avait tant sifflée la semaine dernière, était un excellent ouvrage ; eh ! que ne prouverait-on pas avec l'aide de ce dieu bienfaisant, par qui nous avons des usuriers qui entassent au fond d'un coffre-fort les témoignages de leur probité.

L'incrédulité aura beau faire, elle ne trouvera personne d'assez osé pour me contester l'existence de cette puissante divinité. C'est le seul dieu qui n'ait pas trouvé d'athée. Il n'est pas jusqu'à ces philosophes que nous avons vus, d'un bout à l'autre du dernier siècle, fouler tous les préjugés d'un pied si dédaigneux, qui n'aient craint de porter atteinte à son sanctuaire ; que dis-je ? c'était

pour lui, et pour lui seul, que brûlait, nuit et jour, sur l'autel, cet encens qui jamais ne porta à la tête que de la philosophie, à laquelle ils voulaient faire croire qu'ils le présentaient. J'en appelle à votre conscience, vertueux auteurs de l'Encyclopédie ! A qui s'adressaient tous vos vœux ? A la bourse des souscripteurs.... Vous l'avez entendu, mon père.... Quelle était cette divinité secrète que vous aviez enveloppée des mystères d'une ténébreuse philosophie?...Vous saviez que, pour se dérober aux regards des mortels indiscrets, Plutus s'était enseveli dans les entrailles de la terre ! Vous le saviez, malins !.... la philosophie vous l'avait appris.

Cela vous explique, mon père, pourquoi tout ce qu'ils ont écrit, pourquoi tout ce qu'écrivent chaque jour leurs disciples, est inintelligible pour ces têtes étroites, dont la circonférence n'a même pas l'étendue d'une pièce de vingt francs. Pourquoi ce Voltaire, qui est mort si vieux, comptait-il, le jour de sa mort, moins d'années que de mille livres de rentes ? Parce qu'il mit moins de soins à se faire oublier de la mort qu'à se recommander à la fortune. La première ne commença à songer à lui que lorsque l'autre fut lasse de s'en souvenir.

C'est de cette manière que doivent mourir tous les journalistes qui ont su vivre. Il est vrai que la résurrection cesse alors d'être de leur compétence. Mais ne voilà-t-il pas une belle consolation que cette résurrection pour des gens qui n'y croient pas ! Il n'est pas jusqu'à moi qui en ai tant parlé comme de tout ce que je ne comprenais pas, qui refuse d'y croire. Si c'était une actrice, à la bonne heure ; il y aurait moyen de s'entendre. Tôt ou tard la grâce efficiente ne manque jamais son effet. Voyez saint Augustin ! Que n'a-t-il pas fait pour s'y soustraire ? Que fit-il pendant tout le temps qu'il crut pouvoir s'en dispenser ? Des sottises. . . . C'est lui-même qui nous l'apprend dans ses Confessions, que tout le monde lit avec mon feuilleton, qui en est évidemment la suite. De quoi s'est-il donc avisé, pour être compté au nombre des Pères de l'Eglise ? Aurait-il, par hasard, rédigé la Gazette scandaleuse d'Hyppone, ou bien, débutant sur l'un des grands théâtres de son siècle, aurait-il été trouver le journaliste chargé de rendre compte de ses débuts, et, tenant, à son égard, la conduite d'un galant homme, aurait-il réparé les torts de la fortune, toujours marâtre pour le talent ? Je m'en tiens à cette dernière opi-

nion ; elle est d'autant plus conforme à l'histoire, que saint Augustin nous dit lui-même qu'il passait une grande partie de ses soirées dans les coulisses. En effet, quelle plus noble existence que celle d'un homme, qui, libre de tous soins, gouverne à son gré la réputation des acteurs et des actrices ; qui n'a d'autre mission que de leur immoler impitoyablement les auteurs ; que de comparer le filet de voix d'une actrice enrhumée, qui l'a conjuré à mains pleines de ne pas faire au public la confidence de son rhume, avec les plus belles conceptions du génie ; que de prouver combien il est plus difficile de chanter faux que de parler le langage de la nature embellie par l'art ; combien un acteur qui remplit un rôle qu'il ne comprend pas, est supérieur à l'auteur qui n'a eu que la peine de le créer ; combien les charmes du débit sont préférables aux graces du style, et confondant acteurs et auteurs, humilier les uns par les autres, selon que leur bourse est au variable ?

Qui ne sait qu'il en est des réputations comme du barometre ? Beaucoup de gens ont la simplicité de croire que ce tableau de la hausse et de la baisse des effets publics, que je mets à la fin de mon journal, est un

état du cours de la bourse; ils ne savent pas, les innocens, que je ne m'occupe que de certaines bourses; ce sont bien des bourses publiques, si l'on veut, puisque tous les marchands de louanges ont droit d'y puiser le prix de leurs marchandises, même avant de les avoir livrées; mais le public, dont la crédulité est toujours en proportion de l'ignorance, croit tout bonnement que nous entendons parler de la banque de France.

Vous avez dû souvent remarquer que mes articles étaient tantôt au chaud, tantôt au froid, mais jamais au degré de température convenable. Ne s'est-il pas trouvé des personnes assez faciles pour croire que j'allais tous les matins, avant de commencer mon feuilleton, consulter le thermomètre de M. Chevalier ? Je ne me serais pas imaginé que la crédulité humaine pût aller jusque-là. Une pareille niaiserie serait à peine tolérée dans le Journal de Paris. Laissons les observations météorologiques aux physiciens et aux astronomes. Le prêtre vit de l'autel ; pourquoi ne vivraient-ils pas des caprices du temps ? Il leur arrive si rarement d'avoir quelque comète à exploiter, qu'en vérité il y aurait conscience de vouloir brouter au même chardon. Ce n'est pas qu'au besoin on ne pût

pas mettre de côté une pitié qui a toujours en elle-même quelque chose de ridicule ; mais ce n'est pas le cas malheureusement. Que les eaux de la Seine s'élèvent de quelques pieds au-dessus de leur niveau ordinaire, eh ! qu'est-ce que ça me fait à moi, pourvu cependant que ma bourse grossisse dans la même proportion ! Peu m'importe que la comète s'éloigne de la terre de plusieurs millions de lieues par jour, pourvu que les abonnés ne s'eloignent pas de mon journal !

On pretend que les sciences mathématiques vont de découverte en découverte ; eh ! qu'ai-je besoin de suivre leur progrès ? J'en sais assez pour compter mes écus. On dit que les experiences multipliées de la chimie sont parvenues à décomposer des élémens regardés jusqu'alors comme des élémens simples ; mais que sont toutes ces expériences auprès de la découverte de la pierre philosophale, de cette heureuse pierre dont moi seul j'ai le secret ? On avait cru jusqu'à ce jour qu'il fallait être franc-maçon pour la découvrir ; c'était à qui s'introduirait dans l'ordre, à qui pénétrerait jusqu'aux premières dignités ; le temple devenait trop étroit pour contenir la foule des adeptes. Les insensés ! parce qu'on leur avait dit que la vérité avait élu domicile au fond

d'un puits, ils allaient chercher la vérité dans je ne sais quels mystères, comme si les mystères apprenaient à gagner de l'argent !

Il n'est presque point de philosophe qui n'ait eu sur le bonheur son systême particulier ; chacun a voulu le definir à sa manière ; il n'est point de plume, tant soit peu philosophique, qui n'ait écrit son petit traité sur l'art d'être heureux. Je deviendrais aussi ennuyeux que leurs ouvrages, si je m'avisais de rapporter ici les différentes opinions des philosophes à ce sujet ; ils ont tout dit, excepté ce qu'il fallait dire. On voit bien qu'ils ne connaissaient pas mon feuilleton. C'est là qu'ils auraient appris en quoi consistait l'art d'être heureux. Ma recette est excellente ; c'est d'un ancien fournisseur que je la tiens ; il donnait de l'art d'être heureux une définition que je n'ai point oubliée ; c'était, disait-il, l'art d'être riche. Voilà la véritable philosophie, et non pas celle de ce Platon, qu'on a si long-temps vanté, je ne sais pourquoi, quoique je l'aie souvent cité moi-même, je ne sais encore pourquoi. . . .

Je me permettrai pourtant de reprocher à la définition de mon ami de manquer tant soit peu de justesse. L'art d'être heureux est l'art d'être riche ; c'est incontestable ; nos

banqueroutiers sont les plus heureux des hommes. Aussi n'est-ce pas dans cet énoncé que je trouve un défaut de justesse. Le bonheur est une conséquence nécessaire de la richesse. Mais ce que ne m'a pas appris mon ami, ce qu'il n'était pas en lui de pouvoir m'apprendre, ce qu'il n'a été donné qu'à moi de savoir, et de faire savoir aux autres, c'est que l'art d'être riche n'est devenu, grâce à mes soins, que l'art de faire un feuilleton. Voilà de ces découvertes qu'il n'appartient qu'au génie de faire.

En voyons-nous plus clair, depuis que Newton nous a donné sa théorie des couleurs? La terre, en tournant autour du soleil, a-t-elle empêché la tête de ma femme de tourner pour ce jeune figurant de l'Opéra, qui lui a fait une déclaration d'amour en faisant une pirouette? Où nous ont conduit les prétendues découvertes de Galilée? à presser notre nez entre deux verres de lunette. Et ce Bacon qui s'est accroché aux dernières branches de l'arbre encyclopédique qu'il avait planté sur un tas de systêmes? et ce Descartes, dont le génie s'exhalait dans l'air en bulles de savon? et ce Pascal, dont l'imagination mit trente ans à creuser le précipice qui finit par l'engloutir? et ce Corneille, qui

mit tant de génie à ressusciter des Romains qui n'ont point eu de postérité? et ce Racine, qui fit parler à l'Amour un langage qu'il oublia aussi vite que ses sermens? et ce Montesquieu, dont l'Esprit des Lois donna si peu d'esprit aux législateurs? ce Condillac, dont la métaphysique ne fit que grossir le nombre des subtilités de Cardan? et ce Voltaire, qui crut être philosophe parce qu'il se croyait poète, et qui ne fut ni l'un ni l'autre, comme je l'ai prouvé tant de fois? et ce Mongolfier, dont le ballon n'alla chercher dans les cieux que de nouvelles sottises, comme si nous n'en n'avions pas assez sur la terre, et tant d'autres enfin dont les noms sont tout ce qui nous reste? qu'ont-ils fait pour mériter la reconnaissance de leurs contemporains et conquérir l'immortalité? ils ont attaché de l'encre à du papier.

Qu'ai-je fait autre chose? Est-ce que par hasard je serais immortel à mon tour? Quelle est cette voix qui, perçant la profondeur des siècles, arrive jusqu'à moi?... Se pourrait-il?... c'est mon feuilleton dont j'entends la lecture!... Mais quoi! cet accent ne m'est point inconnu!... est-ce une illusion! en croirai-je mes yeux!... Assis sur un trône de pavots, le front ceint d'une couronne de chardons,

Zoïle apparaît à mes yeux ; il tient encore à la main la verge avec laquelle il vient de fustiger Homère ; il foule aux pieds l'Iliade et l'Odyssée, déchirées en lambeaux ; il est vrai que son corps est encore tout couvert de l'empreinte sanglante des pierres que des barbares mains ont eu la cruauté de jeter à son génie ; mais qu'importe, puisqu'il n'est mort sous leurs coups que pour renaître immortel. Que dis-je, immortel? c'est trop peu pour lui : il expire martyr de son dévouement à la vérité et au bon goût. Une bourse large et profonde charge sa main ; que vois-je ? elle est remplie de pièces d'or. O l'heureux mortel ? il avait deviné mon secret avant moi.

Allons, je le vois bien, il n'y a rien de nouveau sous le soleil, si ce n'est pourtant la constance de mes lecteurs, qui prennent chaque jour pour du nouveau ce que je ne cesse de leur répéter depuis plus de dix ans. Quelques-uns, plus clairvoyans que les autres, ont cru s'apercevoir que mes articles suivaient les chances de la bourse. Les malins ! ils ont prétendu que je n'étais à la causticité que lorsque les effets étaient à la baisse ; qu'au contraire, l'éloge suivait la progression de la hausse. Jusqu'où n'ont-ils

pas poussé l'impudence ? Ils ont été jusqu'à dire qu'il suffisait à T**** de se ruiner pour que je le trouvasse détestable acteur ; que j'attendais que F*** eût perdu sa fortune au jeu pour annoncer au public qu'il commençait à vieillir ; que je n'étais jamais plus indulgent que dans la dernière quinzaine du mois de décembre, et qu'à cette époque j'étais innocent comme le Journal de Paris ; qu'on n'était pas plus insignifiant, à moins d'être l'un des rédacteurs du Mercure de France ; que Varenne lui-même était, pendant cette quinzaine, un acteur distingué ; que c'était alors que toutes nos cantatrices pouvaient être enrhumées impunément, et qu'enfin je n'étais plus là pour tenir nos artistes en haleine, comme s'il ne fallait pas leur laisser quelques jours de repos pour les préparer à donner au public des étrennes dignes de lui.

Mais aussi, malheur à ceux qui, au premier janvier, ne savent pas mettre leur reconnaissance au niveau de mon indulgence ! il faut les voir comparaître le lendemain matin dans mon feuilleton ; c'est-là qu'ils trouvent la punition due à leur ingratitude ; là, que, dépouillés de tous leurs oripeaux de théâtre, je les montre au public dans toute leur

horreur; c'est là que l'accent de la vérité, pénétrant jusqu'au fond de leurs oreilles, en chasse le bruit mensonger des applaudissemens; là, que je fais un appel à tous les sifflets du parterre, que j'ameute tous les aboiemens de la cabale; c'est-là enfin que je juge en dernier ressort toutes les ingratitudes théâtrales, depuis les machines de l'Opéra jusqu'aux machines de M. Pierre. J'ai appris à mon siècle que c'était le seul moyen de prévenir la decadence des arts. Aussi voyez comme nos artistes de tout genre se jettent à corps perdu dans la perfection. Bienheureuse perfectibilité! encore cinquante mille francs dans mon coffre, et je n'hésiterai plus à te signaler à l'admiration de toute l'Europe.

Tout le monde avait bien reconnu avant moi que la jeunesse, les manières élégantes et les bottes à la hussarde d'un acteur, le joli minois d'une actrice, ses enfantillages de trente-six ans, et ses grimaces de quarante devaient nécessairement faire oublier le mérite de la pièce, si, par hasard, elle en avait, et l'en dispenser si l'auteur, ce qui est moins rare, avait eu le bon esprit de s'en dispenser lui-même en la composant. C'était une vérité bien établie pour tous les amis de la littéra-

ture; aucun d'eux, cependant, n'osait la proclamer. Que dis-je ? on craignait de se l'avouer à soi-même, on allait jusqu'à en faire un secret au public, toujours si avide d'instruction ; car, que signifient les applaudissemens pour des gens qui ne veulent rien entendre de tout ce qu'on leur dit à l'oreille? ce que signifie une confidence faite à voix basse à un sourd, qui ne sait que je lui parle que parce qu'il voit le mouvement de mes lèvres. Il fallait une voix forte, des poumons depuis trente ans abreuvés de cette heureuse liqueur dont les chantres de la cathédrale m'avaient appris à faire un si ample usage, lorsque je venais, au milieu d'eux, chanter au lutrin. Une inquiétude sécrète tourmentait tous les esprits ; les têtes étaient en fermentation ; tout le monde sentait le besoin de dire la vérité, mais aucun n'osait la faire entendre. Un homme seul, au milieu de ce besoin général de parler, osa rompre le silence de l'ignominie. Le chant pastoral que le bon Helvétius répète depuis dix siècles aux troupeaux qui paissent sur la croupe escarpée de ses rochers, produit sur l'ame de celui que les liens de l'exil attachent au loin à une terre étrangère, une sensation moins vive, des impressions moins profondes que celles

que je portai au fond de l'ame de toutes les personnes qui eurent le bonheur de m'entendre. J'en parle sur ouï-dire, car je ne fus pas assez heureux pour m'entendre moi-même. Les vents sont moins prompts à s'échapper de l'antre dans lequel Eole les tient renfermés, à ce que prétend Virgile, qui ne ment jamais (c'est le privilége des poëtes et des journalistes), que la pensée long-temps captive dans le tissu cellulaire de tous nos gens de lettres. C'était à qui ferait chorus avec moi; en moins de deux mois le journal dans lequel je proclamais cette auguste vérité, compta plus de vingt mille abonnés. C'est assez vous dire, mon père, que le bon goût était alors en majorité dans tous les athénées de l'empire. Tout le monde en voulait; c'était une rage; les presses, dont la fécondité est parfois si fâcheuse, ne suffisaient pas à tirer les exemplaires de mon génie; je crois que Prothée lui-même y aurait perdu son latin.

J'étais devenu aussi indispensable que le boulanger. Sans feuilleton, point de salut; huit colonnes de calomnie tous les matins, c'est la mesure exigée; mon nom et mes injures, dont il n'est pas la moins grossière, volent de bouche en bouche; c'est à qui les

répetera le premier, à qui les commentera. Ma cuisinière en raffole; mon portier en fait ses délices; un vieux avare de mon voisinage parle d'acheter des lunettes pour me lire; on s'arrache l'exemplaire du journal, que le marchand de vin du coin de la rue vient de déposer sur son comptoir; on se rue dans les cafés où l'on espère le trouver. Le croiriez-vous, mon père, l'auteur de l'Almanach des Gourmands demande son journal avant de demander son déjeûner; la petite maitresse oublie de caresser l'épagneul qui jappe au fond de son lit, pour savourer le plaisir de lire le feuilleton. Si cela continue, Harpagon voudra le voir avant de voir son coffre-fort; la femme, avant d'écrire à son amant en cachette de son mari; le parasite, avant de songer à qui il ira demander à dîner; le protégé, avant d'aller saluer son protecteur, et le protecteur, avant de dire une sottise.

J'avais souvent lu les Métamorphoses d'Ovide; souvent j'avais admiré la description qu'il fait de l'âge d'or; mais il en était pour moi de cet âge d'or comme de tout ce que raconte la Bible; jamais je n'avais pu y croire. Le catéchisme et ma première communion n'avaient fait que me confirmer dans mon incrédulité; j'assistais vainement aux confé-

rences que faisait le curé de ma paroisse ; vainement je jeûnais régulièrement le vendredi et le samedi ; c'était en vain que j'entendais quatre messes par jour, que je me confessais quatre fois par semaine ; que je ne manquais pas un sermon ; que j'allais, par supplément, entendre le prêche des protestans, quand je ne trouvais pas les sermons de mon curé assez longs ; que je n'entrais pas une fois dans l'eglise, sans dire aux pauvres qui en assiégeaient la porte pour me demander l'aumône, *Dieu vous bénisse :* en vain je communiais une fois par mois ; en vain je me condamnais, pendant un jour, à la diète, toutes les fois que je ne savais où aller dîner ; rien n'opérait, tant mon ame était fermée à la vérité ; eh bien ! ce que n'avaient pu faire la lecture des Métamorphoses d'Ovide, le catéchisme, la première communion, les conférences du petit Saint-Bernard de ma paroisse, le jeûne, les basses et grandes messes, les sermons de toutes les longueurs, les vœux que je donnais aux pauvres, les longues privations que je m'imposais à moi-même, ce que tant de résignation, tant de sacrifices n'avaient pu faire, un feuilleton le produit.

Qu'on s'étonne maintenant que la chute

d'un gland ait fait découvrir à Newton la gravitation des mondes; tout s'explique dans la nature, excepté le succès de mon journal.

Je crois, en vérité, que Saturne fit un second pèlerinage dans notre planète exprès pour le lire, et que c'est à la bienheureuse influence de sa présence que je dois tout ce que les dieux font pour moi depuis que je fais le bonheur des mortels; ils ne me laissent pas le temps de former des desirs. Bienséance, raison, bon sens, style, grammaire; on me tient quitte de tout; il n'y a absolument que le mensonge et l'impudence dont on ne me fait pas grâce.

Je vous laisse à juger maintenant, mon père, si je dois être considéré; c'est à qui me donnera le plus de témoignages de son respect. Plus inaccessible que Cerbère, on ne m'aborde pas, comme lui, avec un gâteau. Fi donc! c'est la récompense d'un chien; et puis, je n'aime pas le miel, moi. De quoi, diable, s'est avisé Virgile, de venir nous dire que le gâteau qu'Enée jeta à la gueule de Cerbère était composé avec du miel; il était bien plus simple de lui donner l'Almanach des Muses. Pourquoi donc aller détremper le tout dans du jus de pavots? Est-ce qu'on ne connaissait pas encore alors les poëmes di-

dactiques ? En vérité, les anciens étaient bien gauches, quand ils voulaient s'aviser de quelque chose ! Vivent les modernes ! ils n'ont pas besoin de tant d'expédiens pour triompher des plus grandes difficultés ; un petit talisman qu'ils tiennent modestement au fond de leur poche, applanit tous les obstacles. Aussi bienfaisant que l'astre qui nous éclaire, il fait naitre mille fleurs autour de lui. Celui-ci peut donner le printemps au milieu de l'hiver ; celui-là fait éclore l'esprit du sein même des plus grandes sottises. Tous deux éblouissent les yeux d'un éclat également éphémère ; car, on l'a dit, les fleurs n'ont point de lendemain. Cela vous explique, mon père, pourquoi nous sommes, nous autres journalistes, si prodigues des fleurs de rhétorique. C'est tous les jours la fête des gens qui paient ; les bouquetières du Parnasse ne savent plus à qui entendre, tout le monde en veut ; jusqu'au chardon, tout s'achète.

Vous concevez maintenant pourquoi j'ai tant de meubles à vendre, et pourquoi je ne veux plus que de l'argent comptant. Malheur à celui qui refusera de se soumettre à cette juste formalité ! Les huit colonnes du feuilleton seront trop étroites pour contenir sa honte. Vingt articles l'attesteront au monde

entier. Il n'est point de digression dont je ne me sente capable pour y ramener chaque jour le lecteur. Tout chemin mène à Rome, dit un vieux proverbe ; c'est moi qui le prouverai. Malheur, malheur à celui que j'appellerai en témoignage ! C'est vainement que, pendant des mois entiers, il aura, chaque matin, assiégé mon antichambre, dans le doux espoir que je daignerai révéler son immortalité à l'Europe ; je ne révélerai que sa honte.

Vous allez peut-être vous imaginer que cette haute admiration qu'on professait encore hier matin pour la finesse et la délicatesse de mon goût, va se tourner en haine ; que je ne suis plus qu'un calomniateur, un envieux, l'instrument d'une faction, un ignorant, un insolent ; que sais-je ? un homme sans mœurs comme sans esprit ? vous le croyez, mon père ? Eh bien ! vous avez raison ; il n'est sorte de complimens que sa reconnaissance ne me prodigue. Vous auriez cependant tort de croire qu'il soit tellement courroucé contre moi, qu'il ne me tienne aucun compte de mon dévouement à la vérité. Il me calomnie, il est vrai ; mais en cela même il prouve que mon article lui a été de quelque utilité. On prétend qu'il m'injurie ; mais dites-moi donc, mon père, je vous

prie, quand il vous arrive de prêter de l'argent, vous comptez sur le remboursement, n'est-il pas vrai ? Il en est de même de moi ; je compte sur les injures de celui que j'ai injurié ; c'est le seul commerce peut-être où il soit inutile de stipuler les intérêts pour les percevoir. Pas le moindre retard ; tout est payable à vue ; on ne sache pas qu'il se soit jamais rencontré un débiteur insolvable ; les banqueroutes y sont aussi rares que la raison.

Vous voyez bien l'auteur du livre que je viens de livrer à la risée publique ; il est furieux ; la colère lui sort par la bouche et par les yeux ; il me menace du poing et de la pointe, c'est tout simple ; mais ce qui vous le paraîtra peut-être un peu moins, c'est que ce même homme, pour qui je ne suis plus qu'un monstre odieux, vienne me supplier à mains jointes d'être moins sévère pour le nouvel ouvrage dont il a travaillé les détails pendant vingt ans, et dont il ne lui reste plus que le plan à faire.

Ne voyez pas d'inconséquence dans sa conduite, mon père, je vous prie ; vous savez que les gens de lettres se dispensent aussi facilement de caractère dans leur conduite que d'esprit dans leurs ouvrages. Du reste, c'est l'usage qui le veut ainsi. Aussi ancien que les

journaux; cet usage gouverne par des lois immuables et les gens de lettres et ceux qui protègent les lettres. Drame, mélodrame, grand opéra, opéra comique, opéra féerie, il règle tout, préside à tout, se mêle de tout. Un homme de lettres a-t-il envie de traiter un sujet, il faut consulter le journaliste; veut-il un poëme épique, une tragédie, un pot-pourri, une histoire, un madrigal, il faut consulter le journaliste. L'ouvrage est-il déjà commencé, le journaliste s'en empare, et le tourmente dès le berceau. Heureusement qu'il n'y a pas là d'Hercule enfant pour l'étouffer. L'ouvrage est-il achevé, c'est pis encore; le fâcheux journaliste circonscrit, dans des formules froides et insignifiantes, les règles du genre dans lequel l'ouvrage aurait dû être composé; il ne l'approuve, il ne le caresse qu'autant que ces prétendues règles s'y trouvent observées. Cela vous explique encore, mon père, pourquoi nous autres journalistes nous sommes si avares de louanges, et pourquoi nous n'en avons que pour nos amis et ceux dont nous avons besoin.

Maintenant que je sais ce que c'est qu'un protecteur, je suis plus convaincu que jamais que les Mécènes d'aujourd'hui sont les Midas du temps passé. Il en est, dans ce pays-

ci, du journaliste comme du maçon qui a bâti notre écurie à Gonesse ; il travaille à tant la toise. Pourquoi la fortune de tous ceux qui travaillent aux journaux est-elle si bien connue ? je vous l'ai dit, mon père, si vous avez bien compris ma dernière phrase ; mais pour vous éviter la peine de la relire, je vais résoudre le problême ; vous jugerez de l'état de mes finances par la longueur de mes articles, et vous aurez en même temps et la mesure de ma fortune, et la mesure de l'esprit de celui que j'aurai mis à contribution, sans en mot dire, pour composer mes articles. Tant payé, tant fourni ; les temps sont durs, et les Muses lasses de faire crédit ; elles négligèrent trop long-temps l'administration du Parnasse. Quels intérêts leur a valu cette gloire qu'elles ont placée pendant trois mille ans à fonds perdus ? Homère mourut pauvre ; il est bien juste que Chérille songe à sa fortune. Depuis trois mille ans, nos prédécesseurs portent à tour de rôle le sceptre d'Apollon : combien de fois les modes n'ont-elles pas changé pendant ce long espace de temps ? Pourquoi ne changerions-nous pas aussi ? Qui ne sait qu'il en est de ce sceptre d'Apollon, comme du fauteuil du feu roi Dagobert ? Il est vieux et vermoulu, personne n'en veut

plus ; il ne laisse que de la poussière dans les mains qui osent encore y toucher. Si c'était de la poudre d'or, peut-être daignerait-on la ramasser ; mais il n'en est rien. Vive Plutus ! il est bien lourd, soit, mais il en reste du moins quelque chose, quand ce ne serait que pour aller dîner chez Beauvilliers, lorsque par hasard nous ne sommes pas invités à dîner en ville ; car nous savons aujourd'hui, grace aux nouvelles expériences de nos chimistes, que ce nectar et cette ambroisie, dont on crut pendant long-temps qu'Homère était l'inventeur, n'étaient autre chose que le relevé de la carte de son restaurateur ; et suivant le progrès que les lettres, les sciences et les arts ont nécessairement dû faire depuis cette époque, nos estomacs se sont perfectionnés avec nos esprits dans la même proportion.

Ce perfectionnement du physique et du moral explique pourquoi nous trouvons que Fénélon est un mauvais ecrivain, et les frères Provençaux, de mauvais restaurateurs. Je crains bien que Châteaubriand et Beauvilliers ne soient eux-mêmes bientôt en arrière. Les chefs-d'œuvres de notre siècle donnent à l'esprit humain un essor si rapide, qu'il faut toute la légèreté de nos artistes pour le suivre

dans sa marche triomphante : c'est le char de l'Elide ; il disparaît dans la poussière qui l'enveloppe. Garre à ceux qui se trouvent sur son passage, il les écrase comme nous écrasons dans nos articles les ouvrages composés par des auteurs qui ne sont pas de nos amis. J'espère qu'on ne saurait être plus impartial, à moins de vouloir aller au fond d'un puits s'enterrer avec la vérité. Néanmoins, comme les sots se fâchent de la meilleure plaisanterie, je me tiens sur mes gardes : un mauvais poëte peut avoir une mauvaise tête et un bon bras. Que faire alors ? il faut se résigner. Me donne-t-on un soufflet ? je présente l'autre joue ; me donne-t-on un coup de pied dans le ventre ? aussitôt j'offre mon dos, afin que toutes les parties de mon corps soient également macérées ; je suis tellement pénétré de la vérité de ce vieil adage : qui tirera l'épée, périra par l'épée, que je n'entends aucune proposition de cette nature.

Au surplus, rassurez vous, mon père, les coups de poing ne dégradent personne. Le pugilat était en honneur à Rome, et tel reçut une fort belle couronne de la main du pieux Enée pour avoir cassé la mâchoire de l'insolent Darès. Les lords, les baronnets, les portefaix ne se battent point autrement à

Londres, et le boxage remplacera peut-être incessamment en France les journaux et les habits de couleur vert-pomme. Au reste, mon père, je vous permets de qualifier ce noble exercice comme bon vous semblera, pourvu cependant que vous ne l'attribuyez pas à l'envie, ce qui serait le comble de l'absurdité et l'excès de l'ignorance, à moins pourtant que vous ne preniez des bâtons pour des sifflets.

Il m'est déjà arrivé plus d'une fois de garder la chambre pendant plusieurs jours de suite. Une indisposition subite me retint encore dernièrement au lit, où je souffris des douleurs inexprimables. Le siége du mal était sur-tout entre les deux épaules. Le chirurgien à qui je confiai mon état me fit espérer un prochain rétablissement, si toutefois il n'y avait pas de fracture, ce que je ne présumai point, sur ce qu'on me dit que les chairs étaient vives et belles, et se régénéreraient d'elles-mêmes. Etendu sur mon lit de douleurs, je m'écriais pourtant de temps en temps, à l'imitation du bon vieux Job : « Fu- » reur d'écrire, quand cesseras-tu de cons- » pirer contre mon bonheur? Pourquoi M. le » curé m'a-t-il arraché de vos bras, ô mon » père! Pourquoi m'a-t-il mis au collége?

» que ne me laissait-il l'heureuse ignorance
» qui fit la tranquillité de mes ancêtres ? Moins
» déshonoré, mais plus heureux, je n'aurais
» point été humilié dès mon enfance ; je n'au-
» rais point fait à pied le voyage de Gonesse
» à Paris ; je n'aurais écrit ni vers, ni prose ;
» je n'aurais pas menti à ma conscience, à
» douze francs par article ; je n'aurais pas
» soutenu, par mille mensonges, le men-
» songe de mon esprit ; je n'aurais point eu à
» me reprocher d'avoir laissé l'empreinte de
» mon ignorance sur tous les ouvrages que
» j'ai défigurés, pour les rendre aussi laids
» que l'envie, qui m'en dictait l'extrait ; d'a-
» voir insulté tant de fois au goût et à la
» raison ; d'avoir blasphémé les senti-
» mens les plus nobles ; d'avoir calomnié
» toutes les littératures, dénigré cent auteurs
» dont je n'étais même pas capable d'appré-
» cier le mérite ; écrit contre mes camarades,
» contre tous ceux que j'appelais mes amis. »

Quand les douleurs se calmaient un peu, je trouvais, comme vous, mon père, que ces réflexions étaient bien tardives ; le mal m'avait fait un moment oublier que j'avais tacitement condamné mes épaules à payer, au besoin, les lettres de change que mon estomac tirerait sur mon esprit, quand je m'étais

engagé à dire la vérité à mon siècle. Ne savais-je pas qu'un poète avait dit :

Le plaisir est le fruit d'un arbuste épineux.

Je parierais que ce poète-là avait été journaliste ? mais qu'importe ; Crillon, le brave Crillon nous assure qu'il aurait donné sa bourse si des voleurs la lui avaient demandée le pistolet à la main. En effet, qu'opposer à la force ? N'est-il pas plus sage de capituler avec elle ? Voilà ce que j'ai fait ; mais ce que je prépare sera mon secret, jusqu'à ce que j'aie trouvé l'occasion de me procurer une vengeance éclatante. Je viens de relire pour la dixième fois l'Année littéraire toute entière.... Je suis en pourparler avec les acteurs, il me sera facile d'en imposer à ces artistes, qui n'ont de connaissances que ce qu'il faut pour être les plus ignorans de tous les hommes : on me promet un entretien particulier avec l'entrepreneur des chutes. C'est lui que j'aperçois ; me voilà *in compectu domini*, c'est-à-dire face à face avec l'homme qui tient au bout de son sifflet la destinée de tous les auteurs dramatiques passés, présens et futures. Les premières minutes de notre entrevue ont été silencieuses : ainsi deux athlètes se mesurent des yeux avant d'en venir aux

mains. Un restant de pudeur m'empêchait d'aborder franchement la question ; la crainte de siffler, en me parlant, retenait mon entrepreneur. La honte de n'avoir rien à dire lui arracha enfin ces mots :

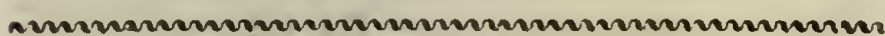
C'est une pièce nouvelle que Monsieur veut faire représenter ? on m'en a dit beaucoup de bien ; je ne doute pas que vous n'obteniez un plein succès ; mais,.... avez - vous beaucoup d'amis ? — Il ne s'agit pas de pièce de ma composition ; vous connaissez cette mauvaise tragédie qui est depuis si long-temps en répétition, et que les acteurs diffèrent toujours de représenter, de peur qu'il n'y ait pour eux quelques-uns des nombreux sifflets promis à la pièce ? elle est d'un auteur qui n'a pas le sou ; le connaissez - vous ? c'est un malheureux, à qui le souffleur du théâtre a fait inutilement trois visites ; on dit même que les ouvreuses de loges n'ont encore rien touché. — Eh ! l'on peut encore demander pourquoi l'art dramatique court à la décadence !..... on s'étonne que nous ne fassions plus de bonnes pièces ! beau miracle, ma foi ! tous nos auteurs meurent de faim. — Il serait pourtant bientôt temps qu'on fit un grand exemple : n'y aurait-il pas quelque moyen d'interdire la scène à tous ces va-nu-pieds ? Cherchez donc,

M. Ledoux, quelque chose qui puisse les en dégoûter. Est-ce qu'on ne pourrait pas si bien les siffler, qu'ils ne seraient plus tentés d'y revenir ? Qui vous empêcherait, par exemple, de réunir tous vos sifflets pour étouffer la première représentation de la tragédie qu'on doit jouer incessamment ? La connaissez-vous ? — Je l'ai trouvée très-mauvaise. — Savez-vous que son auteur est sans fortune ? — C'est un Pradon. — Savez-vous qu'il n'eut jamais vingt-cinq louis à sa disposition ? — Il n'entend rien à l'art dramatique. — On ne sache pas qu'il ait jamais payé un dîné. — La pièce n'a pas le sens commun. — Il ne boit de punch que celui que lui offrent les personnes assez patientes pour entendre la lecture de sa pièce. — Pas le moindre intérêt. — Jamais la moindre prévenance de sa part. — Le plan et les vers en sont pitoyables. — On dit qu'il est logé à la mansarde dans l'un des faubourgs de Paris. — Il faut la siffler d'un bout à l'autre. — Il n'a pas le moindre crédit chez son restaurateur. — La pièce n'ira pas jusqu'au troisième acte. — Pas le moindre crédit chez son marchand de vin. — Il faudra baisser la toile au milieu du second acte. Son tailleur a refusé de lui faire un habit pour assister à la représentation de sa pièce,

— Qu'il meure sous le sifflet. — Y pensez-vous ? — Aux grands maux, les grands remèdes. — Mais que dira le public ? — Il sifflera. — Les amis de l'auteur ? — Les malheureux n'en n'ont pas. — Les spectateurs impartiaux ? — Ils se tairont. — Si par hasard ils s'avisaient de vouloir contredire les sifflets ? — Nous les corrigerions.

En disant ces mots, il a brandi avec force un baton hérissé de nœuds, qu'il tenait à la main : c'est un argument auquel j'ai appris que rien ne résistait. J'ai donc cru inutile de pousser mes objections plus avant. Il n'a plus été question, entre nous, que d'objets de finance et d'administration. Quelque neuf que je sois dans cette matière, il m'a été facile de comprendre ce qu'on ne me disait qu'à demi-mot. Entre nous, comme on sait, il n'y a que la main.

Ici finit le manuscrit ; nous devons regretter que l'auteur n'ait pas poussé plus loin ses Confessions.



## LES GOBE-MOUCHES.

AUJOURD'HUI que le délabrement des affaires et la suspension de la justice ont mis au jour autant de bons raisonneurs que de

bons patriotes, il est temps de faire connaître à la nation une classe de citoyens, qui, sous le modeste nom de gobe-mouches, la défend sans succès, mais s'en occupe sans relâche. Peut-on refuser son admiration à des philosophes citadins, qui ne connaissent de besoin que celui de parler; qui s'acharnent au bien public sans intérêt, qui ne font sentir le mal que par leurs réflexions; enfin, qui, devant toute leur existence aux troubles de l'état, ne les fomentent, ni ne les approuvent, et restent neutres pour avoir plus d'opinions.

Jadis un gobe-mouche était un inconnu, ne respirant que dans un café ou au coin d'un arbre; aujourd'hui c'est un personnage important, dont l'existence est si bien établie, qu'elle tient à n'en avoir aucune, et qui, sous mille formes et mille caractères, s'introduit éloquemment dans toutes les classes de la société. En effet, si l'on veut, en ce genre, analyser les forces de la capitale, on y reconnaîtra plus de vingt espèces de gobe-mouches, qui ont tous un cachet si distinctif, que l'ennui seul peut les confondre.

A leur tête est le gobe-mouche politique, qui envisage tout en grand, qui voit l'Europe agitée dans le renvoi d'un commis, qui

rève paisiblement les guerres les plus sanglantes, et d'un coup de langue raccommode toutes les puissances. Il fait ses délices des fausses nouvelles, parce qu'elles sont innombrables, et combat la vérité, parce qu'elle est une. Ayant plus étudié la puissance de leurs souverains que leurs intérêts, il étale sans cesse la riche nomenclature de leurs possessions, et ne fait grâce de son érudition à aucune contrée de l'univers. Ce personnage, vu l'etendue de ses connaissances, est très-redoutable dans un cercle.

Vient ensuite le gobe-mouche législateur, qui, à lui seul, enfante plus de projets patriotiques que tous les géomètres sur le pavé. Il n'existe que pour gouverner; il se renferme pour gouverner; il ne s'eveille que pour gouverner, et il ne s'endort qu'en gouvernant. Il néglige jusqu'à son existence pour en donner une à la nation. Il mange sa fortune en imprimant des vues économiques; il forme la patience des ministres, en leur prodiguant des plans d'administration, dont la profondeur donne heureusement le temps de réfléchir sur l'exécution. Un des grands mérites de ses idées, c'est qu'elles se combattent, et, dans la discussion, on ne le confond qu'en l'opposant à lui-même. Le

seul défaut de cet honnête citoyen, c'est qu'en desirant le bien général, il veut absolument le faire, et qu'il n'accorde pas l'estime méritée à toutes les opérations qui lui sont étrangères. Mais combien d'erreurs ne doit-on pas pardonner à son zèle, en faveur de son inutilité!

Un peu plus loin, paraît le gobe-mouche de cour, qui n'est pas courtisan, mais qui ne peut quitter le Louvre. Il y jouit d'une espèce de franc-parler, qu'il doit moins à son courage qu'à son peu d'ambition, mais qui n'en est pas moins précieuse. On lui passe tout, parce qu'il n'influe sur rien. Un ministre craint d'abord le mordant de ses saillies; mais le gobe-mouche dine chez lui, et le danger s'évanouit. Ce personnage est rare à la cour; pour le remplir, il faut assez de gaité pour être indifférent sur le sort de la monarchie, assez d'esprit pour raisonner de tout, assez de fortune pour se passer de bassesse.

Vient après le gobe-mouche actif, qui sait tout, qui va partout, qui s'intéresse à tout, qui prétend à tout, et qui s'attend à tout. Il connait toutes les puissances, il voit tous les partis, il parle à tout l'univers, et a besoin de toute sa probité pour n'être pas plus

dangereux à ses amis qu'à ses ennemis.

Après lui s'avance le gobe-mouche austère, dont le patriotisme est si pur, qu'il couvre les graces naturelles de son esprit, et met un frein continuel à la gaîté de son caractère. Il s'est condamné à l'intérêt le plus vif pour tout ce qui a l'apparence de la liberté ; de-là il confond souvent l'homme triste avec l'homme profond, l'égoïste avec le républicain, et la gaîté lui paraît suspecte, parce qu'elle console de tout, et mène au bonheur par l'indifférence. Ce genre de gobe-mouche est un des plus insupportables ; comme son sérieux est une espèce de toilette affectée, il a naturellement son côté plaisant, et, comme sa gaîté est toujours concentrée, l'explosion en est souvent très-piquante. A côté de lui raisonne le gobe-mouche militaire, dont l'ardeur serait aussi utile en temps de guerre qu'elle est amusante en temps de paix. Il ne vit que dans le mouvement, et ne s'agite que pour guerroyer. Il rêve tactique dans les bras de sa maîtresse ; toutes ses actions sont des manœuvres, et l'état militaire est son livre classique. Il régne à son régiment avec toutes les délices du commandement ; il s'exerce avec toutes les minuties de la sévérité, et ne s'en fait haïr que parce qu'il se dénature pour

n'être qu'un bon officier. S'il est contraint de rester à Paris, il se venge de son inaction sur ses amis, en transportant leur imagination où son activite appelle sans cesse la sienne. Cette espèce de gobe-mouche n'est pas non plus sans mérite, parce qu'elle est revêtue d'une vivacité d'esprit, et que le courage et la franchise font passer autant de ridicules que la bassesse et la fausseté empoisonnent de talens.

Derrière eux on voit le gobe-mouche espion, qui écoute tout avec résignation, parce qu'il est payé pour s'ennuyer et pour nuire. S'il se mêle à une conversation, il déraisonne pour faire raisonner l'assemblée. S'il approuve le sentiment de quelqu'un, c'est pour l'amener à des épanchemens aussi dangereux qu'inconséquens. Si, par hasard, il n'est de l'avis de personne, c'est pour attraper celui de tout le monde. Quelquefois il tient des discours hardis, pour en entraîner de plus hardis encore. Par ce moyen, il se met à l'abri du soupçon, et court vendre impunément sa mémoire. En un mot, son existence est une convention éternelle entre la bassesse et l'autorité. Ce gobe-mouche est le plus dangereux de tous, parce qu'il est aussi ennuyeux que perfide. On en soudoie dans tous les états;

plusieurs officiers vétérans prennent ce vil emploi pour retraite, et l'exercent avec une activité rampante. On voit même des gens de qualité se joindre à eux pour s'avilir, presque toujours, dans ce métier. Les mieux nés sont les plus bas. Comme ils sont tombés plus haut que les autres dans l'assoupissement où ils vivent, ils y sont enfoncés plus profondément, et ne s'en relèvent jamais.

Nous avons aussi le gobe-mouche inquiet, que tout agite, que rien ne calme, qui promène partout les fantômes de son esprit, et qui s'alarme à un tel point de tout ce qui sent la hardiesse, que ses propres paroles l'effraient, et qu'il est prêt à s'expatrier, s'il parvient à s'entendre. Ce personnage est divertissant à observer ; il a même son utilité, parce que son caractère inquiet l'oblige à savoir tout ce qu'un homme d'esprit ignore.

Un des plus comiques est le gobe-mouche ignorant, dont les réflexions balourdes tombent, dans une conversation, comme une masse imprévue, et qui réjouit par son jargon ceux qu'il habitue à sa présence. Il est aussi embarrassé pour dire ce qu'il sait, que pour apprendre ce qu'il ne sait pas. Il s'afflige quelquefois sans sujet, se console toujours sans raison, et vit tranquille au milieu du

peuple gobe-mouche, à l'abri de toutes les inquiétudes de l'esprit. Ses amis ont cependant un peu de peine à s'accoutumer à lui ; la profonde ignorance a son mérite, mais elle pèse à la longue.

Parlez-moi du gobe-mouche littéraire, qui, possédant à fond la superficie de toutes les sciences, décide toutes les questions en dictateur, évite la raison par tous les sentiers du bel-esprit, et la remplace, sans la faire oublier, par tout l'éclat de l'expression. Il n'est sans caractère que parce qu'il est sans fortune. Ennemi né de toutes les grandeurs humaines, il tonne publiquement contre les ministres et les gens en place, ne pardonne qu'à l'autorité généreuse, et punit la tyrannie, en se rangeant de son parti. Il méprise toutes les vertus, mais il ennoblit tous les vices. Il trouve l'amitié plate, la probité inutile, le courage dangereux, la franchise déplacée ; mais la calomnie n'est que de l'imagination, la fausseté que de la finesse, la lâcheté que de la prudence, et l'escroquerie que de l'adresse. Son grand art est de donner à tout un vernis séduisant. Il trace des noirceurs avec gaité, il soutient des erreurs avec éloquence ; en un mot, pour bien jouir d'un

être aussi enchanteur, il faut l'entendre sans le connaître, et le lire sans l'analyser.

Le plus insupportable, est le gobe-mouche sans souci, qui rit de tout impitoyablement, qui baffoue les plus honnêtes ridicules, qui ne respecte que ce qu'il ne connaît pas, qui ne craint que l'ennui, qui apprend les malheurs publics sans la moindre contorsion d'intérêt, et interrompt l'affliction la plus respectable par sa gaîté étourdissante. N'ayant nulle idée d'administration, de politique ni de jurisprudence, il couvre d'un air indifférent cette ignorance impardonnable, et prend le parti de ridiculiser ce qu'il n'est pas en état d'admirer. Sous le prétexte qu'il ne veut le mal de personne, il déchire tout le monde, et n'a point, pour les sots, cette indulgence réciproque qui maintient aujourd'hui l'union dans toutes les sociétés. Il a une contenance de bonheur et un étalage de santé qui rendent sa présence insoutenable. Il a beau éprouver des malheurs, son impudence est incorrigible; car il est aussi heureux par ce qu'on lui ôte, que par ce qui lui reste; heureusement ce rieur éternel est aisé à éviter, parce qu'il est aisé à ennuyer, et c'est le parti que tout le monde prend avec lui.

Il ne faut pas oublier la femme gobe-mouche, qui monte son caquet au ton des affaires présentes, qui raisonne par tempérament, et n'agit plus que par grimaces ; qui intrigue pour un ministre qui la trouve encore jolie, et regrette la loge, à l'Opéra, de celui qu'on renvoie. Elle aime le bruit, parce qu'elle n'a plus besoin de mystère, et qu'à quarante ans, pour être célèbre, une femme n'a plus que la ressource des ridicules. Elle parvient quelquefois à jouer un rôle : alors elle est aussi heureuse que si elle était jeune; elle a des esclaves qui l'encensent, des amis qui l'adorent, des amans qui l'estiment, et des bégueules qui l'envient. Si son jargon et ses airs ne parviennent pas à la sortir de l'obscurité, elle la combat par tant de travers, qu'elle finit par en triompher.

Paris étale encore mille espèces de gobe-mouches dans ses savantes promenades; mais ils sont si subalternes, et marquent si peu dans les attroupemens politiques, que les nuances de leurs caractères méritent à peine un coup de pinceau. Il y a le gobe-mouche parasite, qui ne retient une nouvelle que pour s'introduire à une table ; il y a le gobe-mouche dramatique, qui n'a jamais lu que l'affiche des spectacles ; le gobe-mouche agioteur,

qui guette l'infortune publique pour corriger sourdement la sienne ; le gobe-mouche mercure, qui fait le prix d'une fille, la fait vendre, et vit par-dessus le marché; le gobe-mouche désœuvré, qui ne prend part aux troubles de l'état que pour se désennuyer un moment; le gobe-mouche rêveur, qui s'enveloppe dans ses pensées, et n'en peut développer aucune; et puis le gobe-mouche querelleur, qui défend son avis comme on défend un mauvais poste ; et puis le gobe-mouche honteux, qui se tapit dans un coin pour escamoter une nouvelle; et puis le gobe-mouche tranchant, qui prononce sur tout avec la confiance de la sottise; et puis le gobe-mouche charlatan, qui achève une calamité par ses expédiens; et puis, et puis, comme ce serait à l'infini, je m'arrête.

On trouvera sans doute, qu'en faisant le panégyrique d'un si terrible aréopage, j'ai prononcé bien légèrement sur le personnel de chaque sénateur, et leur ai assigné leur mérite différent sans les avoir assez étudiés; mais on m'excusera, en réfléchissant que le temps m'a manqué; que je n'ai pu traiter ce sujet que dans le moment présent, puisque c'est le moment présent qui met dans leur jour tous ces grands personnages. C'est dans le désordre

public qu'ils signalent leur puissance ; c'est dans le desordre public que j'ai dû les peindre ; car enfin, si les affaires se débrouillent, si l'ordre renaît, que deviendront-ils ces vaillans raisonneurs ? des acteurs sans théâtre, des héros sans emploi ; les louer alors, ce serait embarrasser leur modestie, et ne pas sentir le prix de leur oisiveté. J'ai donc préféré les apprécier à la hâte, à les observer sans relâche, et j'ai mieux aimé compromettre mon jugement que de mettre en danger ma patience.

CHAMPCENETZ.

---

# PETIT TRAITÉ

## DE

# L'AMOUR DES FEMMES

## POUR LES SOTS.

Il est des nœuds secrets, il est des sympathies....

CORNEILLE.

De toute antiquité, les femmes ont eu de la prédilection pour les sots. Qu'on ouvre l'histoire de tous les temps, depuis les beaux jours de la Grèce jusqu'à la cour brillante de Louis XIV, on verra quelques héros exalter

un moment des têtes romanesques, quelques hommes de génie livrer quelquefois l'innocence à l'amour par le charme de leur style; mais partout de si aimables faiblesses ont été passagères; partout ces mêmes femmes ont bientôt refermé leur cœur et abandonné leur existence aux sots de leur pays. Parcourons rapidement les différentes contrées où ces derniers ont régné.

Les sots d'Athènes étaient rieurs, bavards, médisans et nouvellistes : eh bien, ils troublèrent souvent les plaisirs d'Alcibiade; et s'ils ne furent point les rivaux heureux des philosophes, c'est que les sages de ce temps échappèrent presque tous à l'amour, les uns par l'austérité de leur morale, comme Socrate, et les autres par l'effronterie de leur cynisme, comme Diogène.

Les sots de l'empire de Rome étaient presque tous des courtisans affranchis, aussi cruels qu'efféminés; ils furent cependant de tous les plaisirs de leurs souveraines, qui se confondaient souvent pour eux avec les plus viles plébéiennes. Si quelque Romain, sensible et délicat, voulut jouir du calme enchanteur de l'amour, il fut contraint de séparer ses vils rivaux de sa maîtresse par les douceurs de la vie champêtre.

Les premiers sots français parurent sous François Ier. Ils n'étaient que sombres et jaloux, empoisonnant quelquefois leurs femmes et leurs maîtresses : malgré cela, les chroniques du temps disent qu'ils ne furent jamais oisifs.

Les sots de la cour d'Henri III étaient ses mignons : ils tournèrent un peu tard à la galanterie ; mais ils devaient naturellement finir par subjuguer toutes les femmes, puisqu'ils l'avaient été eux-mêmes.

Enfin les sots du siècle de Louis XIV fixèrent à jamais en France leur mérite et leur succès. Ils étaient fanfarons, quoique braves ; frondeurs, quoiqu'instruits ; fats sans excuses, inconstans sans légèreté : ils réussirent. On dressa des autels au talent et au courage ; mais tous les boudoirs s'ouvrirent à la sottise. Turenne, La Rochefoucault et Racine furent trahis par leurs maîtresses. Lauzun, Bussi et Benserade furent accablés de faveurs. L'esprit s'épura et brilla sous mille aspects dans les productions de nos grands écrivains ; mais le mauvais goût s'en vengea sur les femmes. Elles voulurent faire des réputations et assigner à chaque homme sa valeur. Leur instinct les égara, et leur cœur en fut la

dupe. Telles furent jadis les bonnes fortunes de la sottise.

Le lecteur s'imagine sans doute que je vais tracer avec bien plus d'aigreur les erreurs de nos contemporaines ; il se trompe : je ne veux que motiver leurs faiblesses , et leur faire pardonner de tomber avec tant de raisons dans des piéges où leurs mères étourdies s'abandonnaient avec si peu d'excuses.

Il faut bien aujourd'hui que les sots soient adorés, puisqu'ils réunissent à eux seuls presque tous les avantages : un sot aujourd'hui est ou un grand seigneur, ou un magistrat , ou un millionnaire, ou un joli homme, ou un bel esprit de société, ou un colosse de bonne mine, ou un apprenti prélat, ou un colonel, ou ce qu'on appelle un bon cœur. Quelle femme peut résister à une seule de ces perfections ? Aucune , pas même , hélas ! une jeune fille de quinze ans ; et comme il n'y a pas plus d'espèce de femmes que d'espèce de sots , le beau sexe est nécessairement l'esclave né de la sottise. Mais je veux citer des exemples avant de donner des raisons, et que la vérité des portraits fasse oublier le peu de vigueur du coloris.

M[me] de Merville entre dans le monde ; un

vice d'éducation a établi pour jamais en elle le préjugé de la naissance. Un homme de la cour est le seul être dont elle conçoive l'existence ; en voir un à ses pieds est le bonheur idéal que son esprit poursuit partout. N'est-elle pas destinée à aimer éternellement un sot? Tantôt elle accueille un de ces vieux courtisans qui rampent devant leurs maîtresses comme devant leur souverain, et dont quatre mots et deux révérences font toute la galanterie. Tantôt elle s'attache à un de ces hommes de faveur qui arrivent à tout avec une confiance imperturbable, pour qui l'ignorance a été un moyen, et l'impertinence un mérite ; quelquefois une brillante décoration la séduit. Elle voit dans un cordon le passeport d'une bêtise et le cachet d'une belle ame ; mais ce qui la rend souverainement heureuse et peut seul la fixer, c'est un de ces jeunes gens fortunés, à qui quatre cents ans de noblesse ont valu à la cour un habit de chasse et un habit de bal, et qui reviennent à Paris faire annoncer leurs titres et laisser soupçonner leur crédit ; qui mesurent la bonne compagnie avec du parchemin, et fréquentent la mauvaise sans se déplacer ; enfin qui, mettant toute leur ineptie en hauteur, et tout leur courage en insolence, ont

fini par dégoûter d'être gentilhomme. Voilà l'espèce d'homme à qui elle prodiguera des faveurs insensibles. L'opinion et l'exemple l'excuseront, mais qui la corrigera ? L'âge et la laideur, qui sont, hélas ! des maladies sans ressources, et dont le régime est plus cruel que le mal.

M^me de Plainval est née bégueule ; elle apprit de bonne heure ce ton magistrat qui aggrave la question la plus simple ; elle ne rit que de pitié, et fronde avec tout le zèle de la vertu, cette galanterie légère qui ferait échapper à l'ennui, si on pouvait la soutenir long-temps. Eh bien ! un sot peut seul être son amant ; et que sera-t-il ? conseiller au parlement ; il aura cette fatuité roide, que la robe inocule à tous ses favoris. Tantôt il prendra un maintien austère, qui lui donnera en public l'extérieur de la raison ; tantôt il affichera une gaîté éclatante, qui effraie ce qu'elle croit animer, et est bien plus près de la tristesse que du naturel. Il n'aura point d'usages, parce qu'il se croira au-dessus d'eux ; il aura de la morgue avec des filles, et le ton libre en bonne compagnie ; enfin il ne sera pas plus fait pour former une société que pour la juger. Voilà l'ennuyeux tyran que M^me de Plainval se donnera : après dix ans

de tracasseries, elle deviendra aigre, avare; médisante, et ne fera pardonner ses vices que par ses ridicules; elle sera cependant excusable aux yeux du sage. Son attachement aura été de convenance; jamais un homme d'esprit ne l'aura distrait de l'apathie de son existence; et destinée à porter le joug de la sottise, elle se félicitera peut-être un jour de n'avoir pas été la plus mal partagée.

Mme de Valcé débute à Paris avec tous les goûts de la dissipation; elle a une coquetterie qui entraine avec elle tous les genres de dépense. Parure éblouissante, jeu énorme, soupers nombreux, loges aux spectacles, enfin tous les superflus ruineux sont devenus pour elle le plus stricte nécessaire; son mari a de la fortune, mais il n'a pas le trésor royal à ses ordres; il n'est pas jaloux, mais il est sensé: que fait-il? il lui parle ainsi: « Votre train de » vie m'est indifférent, mais votre dépense » me révolte. Je supporte sans peine le scan- » dale de votre conduite; il vous fait perdre » l'estime de si peu de personnes, que j'aurais » tort de vous en faire un crime; mais per- » mettez que je ne le favorise pas en vous » sacrifiant ma fortune. Je vais payer vos » dettes; mais à commencer d'aujourd'hui, » je ferme ma maison et vous donne votre

» liberté avec mille écus de pension. Parcou-
» rez ce monde écervelé dont vous êtes l'or-
» nement, mais que vos triomphes ne soient
» dus qu'à vos charmes ; car il vous faut dé-
» sormais renoncer à tout autre éclat. Adieu,
» je vous épargne le sermon d'usage ; ainsi
» ne vous plaignez pas de moi. Vous auriez
» tort de me haïr : je vous prive, à la vérité,
» des illusions du luxe ; mais je vous laisse
» tous vos ridicules. » Il s'éloigne sans attendre l'effet d'un arrêt si positif. Mme de Valcé pleure d'abord machinalement ; mais après avoir réfléchi, elle demande ses femmes et se met à sa toilette jusqu'à l'heure de l'Opéra. Bientôt elle court afficher dans tout Paris la brutalité de son mari, et elle y met tant d'éloquence, qu'un sot millionnaire lui offre ses services. Peut-elle le refuser ? Il y a de ces figures communes et de ces manières basses qui sont si peu faites pour le bonheur, qu'auprès d'une femme elles déroutent toujours la médisance. Il possède au suprême degré la générosité d'à-propos. On s'accoutume au besoin de peur de se dégoûter de lui ; enfin on fait un usage si rapide de l'or qu'il prodigue, qu'on n'a pas le temps de rougir de la reconnaissance. Blâmera-t-on Mme de Valcé de se rendre à un homme qui a favorisé tous ses

penchans ? Est-ce sa faute si on ne baffoue pas dans la société ces riches automates qui ennuient d'un seul mot ou corrompent d'un seul geste ? Non, sans doute. Eh bien, elle finit encore par être malheureuse. L'âge vient, les offres baissent. Le désordre survit aux charmes : elle va gémir dans un couvent sur une vie qui lui a coûté mille passions et pas une idée ; et elle ne comprend pas encore comment elle aurait pu exister autrement. La nouvelle Héloïse tombe entre ses mains ; elle croit découvrir un nouveau monde. Le tableau du véritable amour lui apparait pour la première fois : ses expressions l'enchantent ; la délicatesse du sentiment lui en explique la constance. Elle veut aimer, mais il n'est plus temps ; elle peut bien encore s'attendrir, mais elle ne peut plus s'enflammer. Elle végète encore quelques années entre l'ennui et l'instruction : elle meurt de regret.

Mme de Follange est parvenue ; à force de contorsions, de recherches et de minauderies, à être ce qu'on appelait, du temps de Molière, une petite maîtresse, ce qu'on admire aujourd'hui sous le nom de jolie tournure. La toilette est le ressort de sa vie : plaire est son seul travail, paraître est son seul moyen. Jamais elle ne fait un pas sans

regarder autour d'elle. Sort-il un mot de sa bouche ? il est conduit par une mine qui doit le faire valoir ; et comme tout est artifice dans sa conduite, rien n'est jouissance dans ses succès. Aussi lui arrive-t-il ce qui arrive à toute coquette sans esprit, c'est de finir par être la dupe d'un sot. Mais s'il faut justifier son choix, que n'alléguera-t-on pas pour triompher de la critique ? Son amant a tous les mérites de l'apparence ; il est bien fait, bien mis, bien fat, bien frais, bien botté le matin, bien frisé le soir, bien étranger dans son négligé, bien national dans sa parure, bien embarrassé dans ses discours, mais bien libre dans ses manières ; enfin, semblable à l'Apollon du Belvédère, il ne lui manque que la parole. N'est-elle pas née pour le bonheur d'un être si merveilleux ? Chaque erreur qui l'environne ne porte-t-elle pas avec elle son excuse ? L'ignorance et la froideur de celui qu'elle aime l'impatientent quelquefois et l'ennuient presque toujours ; mais elle entend bourdonner autour d'elle : ah ! le joli homme ! et elle se console. Il est vrai qu'un frac mieux fait, une jambe plus fine peut la rendre inconstante ; mais qu'a-t-elle à regretter dans la rupture ? Rien, car alors tout est consolation. Elle n'est pourtant pas plus heureuse,

car où le sentiment n'est rien, le changement est imperceptible ; mais elle est sans cesse occupée, et elle conduit légèrement sa chétive existence, jusqu'à ce que le mépris d'un homme d'esprit l'éclaire, ou qu'une passion de l'ame la convertisse.

Mme d'Armande est une des plus malheureuses victimes de la sottise. Son père la promit au ridicule avant de lui donner le jour, et le caractère de sa mère répondit d'avance de la sainteté de la promesse. Ils étudièrent leur fille dès l'âge le plus tendre ; et charmés de ne pas découvrir en elle des graces naturelles qui les auraient génés, ils travaillèrent avec tout le zèle de la pédanterie à en faire un perroquet d'esprit. On lui apprit tout, on ne lui expliqua rien ; on incrusta même dans sa tête quelques mots techniques des sciences abstraites, afin que quelques expressions, échappées sans approfondissement, la fissent un jour passer pour savante dans sa société. La conjuration paternelle réussit. L'enfant se trouva d'une complexion si robuste, que tout se grava pêle-mêle dans sa cervelle, et la mémoire fit d'elle un petit prodige, ce que le jugement n'eût jamais fait. A peine fut elle lancée dans le monde, que son mérite causa une explosion universelle. On l'admira avant

de la connaître, on la cita avant de l'entendre, et les gens prudens s'en tinrent là. Mais lasse d'étaler toujours l'esprit d'autrui, et tourmentée quelquefois par ses petites idées, elle voulut se faire auteur, et crut l'être en écrivant. Bientôt elle composa de ces petits ouvrages de société, qui sont une des grandes ressources de l'ennui, et qui font sans cesse les délices d'une cotterie. Charades, logogryphes, folies, synonymes, tous ces délassemens de l'esprit furent approfondis par elle, et lui durent une nouvelle existence en littérature. Elle est encore aujourd'hui la muse et l'honneur de plusieurs cercles, et on y attend ses frêles productions avec toute l'impatience de l'oisiveté. Mais qui pourra plaire à une pareille femme? Sera-ce un homme aimable? elle ne le distingue pas, ou elle le méprise. Sera-ce un jeune homme? elle le trouve ignorant ou injuste; elle est froide par principe, et difficile par raison. Il faut donc, pour l'éblouir, du jargon, une érudition infatigable, une galanterie aveugle, une médisance lourde; enfin il faut être un de ces beaux esprits domestiques, à qui quatre phrases, entortillées dans une courbette, valent un dîner et une protection. Quelquefois elle élève jusqu'à son cœur un esclave si pros-

terné; alors plus sa faiblesse est grossière, moins elle excuse celle des autres femmes. Elle poursuit en vain la volupté; mais elle tonne contre elle, et son mauvais goût la ferait passer pour sage, si son mauvais esprit ne la faisait passer pour folle. Mais plus on l'analyse, plus il faut la plaindre. Ses ridicules sont un héritage que la tendresse filiale a dû conserver. Elle est condamnée à être toute sa vie incorrigible ou dénaturée : quelle cruelle alternative!

Mme de Valfort a tout le caractère de ces divinités qu'adoraient jadis les Israélites. Beauté, richesse, stupidité, froideur, tout conspire à la ressemblance. Elle exauce rarement les vœux d'un mortel ordinaire, mais elle admet dans l'intérieur de son temple tous les sacrificateurs gigantesques. La sottise compose les hymnes qu'ils célèbrent à sa louange, mais elle est sourde à des chants si dignes d'elle, et l'éloquence de leurs gestes est la seule offrande qui puisse la toucher. Elle mesure l'étendue de ses faveurs à la stature de ceux qui les implorent; aussi nul être délicat n'aspire à les partager, et voit sans regret une idole s'humaniser pour un amant colossal. Eh bien, il faut encore plaindre Mme de Valfort d'avoir si peu d'oreille, et de s'en

rapporter si fort à ses yeux; tant que son illusion dure, elle jouit d'un bonheur matériel qui est toujours un bonheur; mais si la réflexion, amenée par l'ennui, vient un jour la surprendre et l'éclairer, elle sera inconsolable d'avoir tant existé et si peu vécu; elle s'apercevra, dans le calme des sens, de la nullité du sot le plus robuste; elle se dégoûtera d'une machine si mal organisée, et si elle peut encore éprouver les transports de l'amour, elle sentira combien l'expression le ranime quand la volupté l'éteint.

Mme de Sainville, sans se destiner à la dévotion, a trouvé dans le commerce de l'église un raffinement de galanterie qui a décidé sa vocation. Elle s'imagine qu'un apprenti prélat, devant être discret par état, sera constant par principe. Elle croit que le reflet d'un petit collet ne peut ternir sa réputation, et elle se livre à un petit sot, qui, voulant étaler l'importance de l'épiscopat, ne découvre que la niaiserie du séminaire, et qui ne serait pas même un fat sans le contraste de ses devoirs et de son extérieur. C'est à un tel freluquet qu'elle ose confier sa jeunesse. Elle croit jouir, parce qu'elle voit peu de monde; elle prend sa fragilité pour de la délicatesse; elle se croit sage, et elle n'est

que mystérieuse. Bientôt on apprend que si elle embrasse une vie tranquille, c'est moins pour fuir le monde que pour sacrifier à la volupté; la médisance enlève le manteau qui lui servait d'asile, et elle est cent fois plus tympanisée qu'une coquette de profession. Sans doute les femmes ont tort de chercher à se distinguer, même en amour; mais on leur sauverait toujours une tentation, si on bannissait de leurs cercles ces marionnettes ecclésiastiques, qui, en voulant singer les agrémens d'un état, en font les ridicules du leur; qui se croient au-dessus de tout, parce qu'on ne leur dispute rien, et dont les succès avilissent à un tel point les femmes, que celles même qui en rougissent sont condamnées à être fidèles.

Mme Vermilly n'est au fond qu'une étourdie, mais c'est toujours la vanité qui l'égare. Elle aime les plaisirs bruyans, parce qu'eux seuls décident une réputation; et malgré ces petits moyens, elle en veut absolument une. Elle parcourt les spectacles, entourée de ses brillans chevaliers; elle y jouit plus de leurs caquets que de l'harmonie de Racine et de Quinault. L'amour le plus vif, s'il est dans le cœur d'un homme sans éclat, n'obtient que ses mépris; mais aussi le plus petit lustre

la met dans les bras d'un sot. Un jeune colonel est son erreur favorite : son imagination en fait un héros, et elle se croit l'aiguillon des grandes actions qu'il doit faire. Sa tête se monte pour la superficie du mérite, et deux épaulettes lui paraissent la gloire. Pourquoi ne serait-elle pas long-temps heureuse, puisque le préjugé la sauve même du ridicule ? Puisqu'on rougit aujourd'hui de n'être rien, pourquoi aimerait-elle ceux qui s'en glorifient ? Que dire à un homme qui n'a pas un régiment ? que priser dans un homme qui n'a de considération que par lui-même ? Rien selon elle, rien selon toutes les femmes.

M^me de Verseuil se met dans la tête de paraître sensible, et prend dans le monde un ton si charitable, qu'elle risque souvent de sentir ce qu'elle ne veut que jouer. D'abord elle s'arme d'une méfiance invincible pour tout ce qui tient à l'esprit; une saillie est pour elle une injure, une critique est une attaque, la plaisanterie est de l'amertume, enfin elle ne connaît d'innocent que la médiocrité, et tout ce qui en porte le cachet l'intéresse et l'attache : elle lit avec transport tous ces romans nouveaux qui affadissent sans attendrir, tous ces recueils de lettres plus familières que naturelles, enfin tous ces ra-

bachages de sentiment, qui font les délices de l'ignorance, parce que l'ignorance a autant d'amour pour ce qu'elle entend, que d'admiration pour ce qu'elle ne comprend pas. M^me^ de Verseuil se donne par là une érudition immense et qui soutient sans cesse sa conversation chancelante. Elle protége une brochure qu'on ne lit pas; elle en défend une qu'on ne critique pas: et si quelqu'homme de goût lui dit par hasard « que ce nouveau » roman pastoral est ennuyeux, que son style » est trainant, que ses tableaux sont com» muns, que sa morale est timide », elle répond, c'est possible, mais l'auteur a un bien bon cœur, et elle croit l'avoir justifié. Si elle fait perdre la tête à quelque jeune sot, bien poli, bien doux, bien circonspect, elle se livre à lui sans hésiter, non par inclination, mais par humanité. Elle ne peut se décider à faire languir un jeune homme qui a sans doute une belle ame, puisqu'il parle de tout avec l'embarras de l'innocence, et qu'il ne se permet jamais un bon mot. Aussi, en lui cédant, elle s'en estime davantage. C'est ainsi que, de compassion en compassion, elle promène son cœur dans le monde, jusqu'à ce que l'ennui et le bon sens venant tout-à-coup la détromper, elle s'aperçoive que le préjugé le

plus absurde de la société, est celui qui fait tant redouter un homme d'esprit. Elle se lie avec un de ces hommes que la sottise trouve si dangereux ; elle l'étudie, et elle est toute étonnée de ne trouver dans son commerce que de l'agrément, dans sa critique que du goût, et même dans son amertume que de la franchise. Elle comprend que la saillie la plus mordante est souvent plus gaie que cruelle, et que son fiel s'évapore avec l'expression, tandis que l'imbécille qu'elle déconcerte court y répondre par une noirceur, et passe pour un galant homme. Alors elle change de vie, et le premier pas qu'elle fait en s'éclairant, c'est de fuir le monde avec quelques êtres assez aimables pour en être la terreur, et de préférer même leurs défauts à toutes les vertus des sots.

Je crois avoir assez prouvé, par cette courte galerie de portraits, combien nos femmes ont de chance pour faire un mauvais choix, comme les ridicules les pressent de toutes parts, et, leur ôtant l'usage de la réflexion, ne leur laissent pas le temps de comparer un homme à un homme. Je vais essayer maintenant de rendre compte de leur éloignement naturel pour l'esprit et les talens. Je veux expliquer cette espèce de dégoût

moral, que même une ſemme éclairée a pour tout mortel au-dessus de son sexe. Ce n'est point le tableau de leurs ſaiblesses que je veux ſaire, c'est celui de leurs injustices.

Un homme d'esprit plaît au premier aspect à la femme qu'il veut posséder. L'expression qu'il donne à son amour la surprend et l'attache pour quelques momens ; les talens qu'il déploie pour elle, en la flattant, sont bien près de la vaincre ; mais bientôt tous ces agrémens qui donnent au sentiment une éloquence si aimable, au lieu de la toucher, finissent par l'humilier ; le mérite d'un pareil amant l'embarrasse ; il lui paraît si fort au-dessus d'elle, qu'elle s'imagine que ce n'est qu'en le maltraitant qu'elle peut entretenir sa passion ; elle ne sent pas qu'il n'a pas plus dépendu d'elle de le rendre sensible, qu'il ne dépend de lui de l'oublier. Elle voit dans chacune de ses qualités un moyen de la rendre malheureuse ; s'il est très-aimable, elle lui paraîtra souvent maussade ; s'il a de la délicatesse, il sera au-dessus de ses caprices ; s'il a de la fierté, il ne sera point jaloux : c'est ainsi qu'étrangère à l'amour, elle veut en calculer les effets, et se prive à jamais de tous ses charmes.

Une remarque que les femmes ne ſont ja-

mais, et qui ne pourrait cependant qu'encourager leur vanité, c'est que le premier miracle qu'elles opèrent en fixant un homme de mérite, c'est de le rendre modeste : elles ne savent pas que le moindre attachement le rabaisse à ses propres yeux, que l'incertitude de son bonheur éteint les agrémens de son esprit, et lui ôte quelquefois jusqu'à l'usage de ses talens. Elles craignent, en se livrant à lui, de couronner un indiscret ou un fat, tandis qu'il attache moins de gloire à leur plaire qu'à les braver, et que les succès dont l'amour le fait jouir, ne le dédommagent jamais de ceux qu'il lui fait perdre ; il est donc discret par principes, souvent même par orgueil, et il n'entend qu'avec mépris les faquins à la mode divulguer des faveurs qui les honorent.

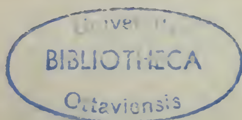
Il faudrait que la femme la plus faible crût l'homme le plus satirique bien lâche, pour le soupçonner de ne pas épargner ce qu'il aime, et pour interrompre son penchant à le favoriser, par une méfiance si déplacée. Mais supposons que ces craintes aient quelques fondemens ; les épigrammes d'un homme d'esprit ne valent-elles pas mieux que les mauvais procédés d'un sot ? Qu'elle éprouve ces deux êtres qui offrent la plus plus grande

distance connue, et qu'elle soit sincère, elle conviendra que la malignité de l'un l'a souvent blessée, mais que sa franchise et sa gaîté ont amorti presque tous ses traits, et elle avouera ensuite que les égards de l'autre l'ont d'abord fort ennuyée, que son humeur l'a rendue triste, que sa brusque inconstance l'a mortifiée, et que ses grossiers caquets ont fini par la perdre.

Ce n'est donc pas le danger qui doit empêcher une femme de prendre un amant distingué, et le faux amour-propre qui la fait rougir en se comparant à lui, est encore plus absurde. Qu'elle s'en fasse aimer véritablement, et il ne sera ni redoutable ni présomptueux ; qu'elle n'emploie, pour le retenir, que ce qu'il desire en elle pour être heureux, la délicatesse et la douceur ; qu'elle ait pour lui cette confiance touchante, qui n'est jamais trahie que par celui qui n'en sent pas le prix ; qu'elle ne cherche point à éblouir celui qu'elle attendrit ; en un mot, qu'elle jouisse plus de le voir descendre à elle, que de l'espérance de s'élever à lui, et elle sera heureuse sans se lasser de l'être, ce qui aujourd'hui est bien rare en amour. Mais voilà ce que ce sexe charmant n'entendra jamais, non par inintelligence, mais parce qu'il veut

régner, n'importe sur qui, et qu'il aime mieux des courtisans qui rampe *, que des sujets qui pensent. Quand un sot n'aurait auprès d'une femme que le mérite d'être au-dessous d'elle, cela suffirait pour qu'elle se l'attachât. Elle le juge digne d'être le plastron de ses inconséquences; et comme une dupe lui est encore plus nécessaire qu'un amant, elle lui pardonne sa froideur en faveur de sa stupidité; c'est sur lui qu'elle exerce des caprices dont la variété fait tout le piquant; c'est lui seul qu'elle abuse par des singeries de sensibilité; c'est lui seul qu'elle afflige par des apparences d'infidélité : comment ne lui serait-il pas précieux! Trouvera-t-elle les mêmes jouissances dans un homme d'esprit? A-t-il l'humeur aussi flexible? Il ne jouit que des faveurs de sa maîtresse, et ne s'affecte que de ses noirceurs; le reste n'obtient presque jamais son attention; n'est-il pas d'un commerce insupportable? C'est ainsi que presque toutes les femmes raisonnent aujourd'hui; elles n'ambitionnent que le bruit; elles croient n'exister que dans le bruit; et si le bruit les outrage quelquefois, c'est encore le bruit qui les console. C'est donc dans la mêlée qu'il faut en chercher une que la fatigue et l'ennui ramènent au sentiment.

Dans un siècle où l'esprit ne conduit à rien, et ne paraît que pour faire rougir ceux qui parviennent à tout, il est naturel qu'il soit redouté, haï, et même persécuté : mais la gaité, cette expression si franche de la pensée, ce plaisir si innocent à afficher, et si difficile à communiquer, comment n'obtient-elle pas grace aux yeux même de la sottise ? L'esprit a presque toujours un brillant qui humilie ou une amertume qui blesse ; mais la gaité, naïve même dans la satire, doit du moins désarmer ceux qu'elle ne séduit pas : l'esprit, subjuguant la société par son éloquence et sa justesse, l'avertit trop de sa supériorité ; la gaité, en volant de bouche en bouche, donne un air d'égalité à tout ce qui partage son ivresse, et doit endormir les amours-propres. Un homme d'esprit peut paraître dangereux par la liberté de ses principes, par l'étendue de ses moyens, et sur-tout par l'influence de ses écrits : mais quel mal peut faire un homme gai ? Rien ne lui échappe, mais rien ne l'occupe ; il n'agit et ne parle que par des mouvemens vrais, et il ne combat le ridicule qu'avec la candeur de la malice ; il est bien plus près de la véritable philosophie, qu'un homme d'esprit ; car celui-ci s'en écarte sans cesse par l'amour



de la gloire, et lui s'en rapproche par l'indifférence. L'esprit a de brillans succès ; la gaîté n'a que des jouissances ; mais les premiers irritent, et les autres se partagent : c'est ce qui fait que l'ennemi d'un homme d'esprit n'est souvent qu'un sot, et que l'ennemi d'un homme heureux est presque toujours un coquin. D'après ce principe, les femmes devraient se contenter de repousser l'homme d'esprit qui a toujours de l'esprit, et tendre la main à l'homme aimable, qui tempère son esprit par la gaîté, et change en plaisirs les entr'actes languissans dont la passion la plus vive n'est pas exempte ; le seul avantage qu'un sot ait sur lui, c'est d'amener plus souvent ce qu'il aime à cette mélancolie que les femmes jouent pour déguiser leur ennui ; mais la véritable mélancolie est celle de l'absence, et l'absence d'un sot est si précieuse, qu'elle exclut tout bonheur chimérique.

Les femmes, aux yeux de la raison, semblent donc rester sans excuse ; mais elles en ont une, qui à elle seule les vaut toutes ; c'est ce goût involontaire, cette impulsion naturelle, qui les entraînent sans les diriger, et qui appartiennent de droit au premier venu qui sait leur plaire, fût-il le dernier des hommes.

Car enfin qu'objecter à la maîtresse d'un sot, qui vous dit : Je l'aime. — Mais, lui répond-on, savez-vous ce que c'est qu'aimer ? — Non, réplique-t-elle ; mais j'ai ce qu'on appelle aujourd'hui de l'amour. — Mais vous êtes malheureuse ? — Non, car je ne sens rien. — Mais vous êtes née pour sentir, et non pour aimer un automate. — Dégoûtez-moi de lui, je le quitterai ; rendez-moi sensible, je m'animerai. Voilà ce que toute femme est en droit de répondre à l'homme d'esprit le plus jaloux ; voilà ce qui doit faire renoncer à contrarier leurs penchans, puisqu'ils sont tous dans la nature ; et quoique la pitié leur paraisse plus cruelle que la satire, il vaut encore mieux les plaindre que les outrager.

Les femmes, quoi qu'on en dise, ont encore plus de souplesse que de faiblesse dans le caractère ; et, à la constance près, on peut tout attendre d'elles. Elles changent de situation et de rang avec une aisance qui n'appartient qu'à leur sexe ; elles n'ont pas toujours l'esprit de leur état, mais elles en ont le maintien, et c'est tout ce qu'on doit exiger d'elles. Elevez un laquais aux premières dignités, il sera toujours un laquais ; mais placez une servante sur un tabouret de

duchesse, au bout de quelques jours elle n'y sera pas plus embarrassée que dans sa cuisine, et même pas plus déplacée. Dès qu'une femme plaît, elle est partout à sa place. Comme son pouvoir tient à ses charmes, nulle classe d'hommes n'en est à l'abri; et comme une conquête en attire mille autres, elle s'habitue à leur variété, à leur bizarrerie, à leurs ridicules, et sur-tout à leur idolâtrie. A la vérité, rien ne la touche, mais rien ne l'étonne; si l'homme d'esprit est le seul être qui la gêne, c'est souvent la faute de l'homme d'esprit. D'abord, s'il veut lui plaire, il doit craindre de l'embarrasser, et chercher à se rapprocher d'elle par l'apparence de la simplicité; mais le grand défaut de tout mortel un peu supérieur aux autres, c'est de parler à l'amour un jargon qui l'effraye; il croît donner à son sentiment une expression brillante qui le fera triompher, et il lui prête un ton pédantesque qui le rend fatigant. Eh! mon Dieu, quand on ne veut que réussir, pourquoi tant chercher à briller? Pourquoi ne pas laisser croire à une femme qu'on l'admire, quand on ne fait que la desirer! Il est reconnu qu'elles sont par essence, et même par goût, étrangères à tout art et à toute science; eh bien, il faut leur parler leur

langue naturelle, qui n'est que finesse et légèreté, et se laisser vaincre par les graces du babil. Et s'il faut absolument être un sot pour qu'elles se rendent, doit-on balancer un moment à en jouer le rôle? Un homme d'esprit a moins de peine qu'il ne croit à remplir ce personnage; la moindre passion lui en donne souvent la tristesse, la modestie lui en prête, la gaucherie et la jalousie l'achèvent. Il en est quitte, s'il réfléchit, pour rougir de sa métamorphose; mais il jouit des faveurs qu'elle lui procure, et il se console en se persuadant bien qu'en amour il n'est pas de profit sans honte.

Au lieu de perdre son temps à médire des femmes, il est bien plus sage et même plus adroit de l'employer à les étudier, à envisager de sang froid tous les ressorts de leur coquetterie, et à chercher le secret de leur influence dans le monde. On découvre alors avec satisfaction qu'en elles tout est instinct, que par conséquent rien n'est coupable, et que ce que nous appelons leurs vertus et leurs vices, diffère autant des nôtres par leur nature que par leur importance. Nos vertus et nos vices ont partout leur cachet, et tiennent à notre caractère, les leurs sont partout de convention, et dépendent toujours de leur

tempérament. Leurs actions sont quelquefois étudiées, mais jamais elles ne sont raisonnées, et on entrevoit du naturel jusques dans leur déguisement. On est bien injuste envers elles, quand on les accuse d'ingratitude, de vengeance et d'inhumanité ; car, en pareil cas, les exemples même ne prouvent rien ; on n'est coupable que de ce qu'on fait avec calcul et intention ; et quelle est la femme qui peut rendre compte du sentiment qu'elle éprouve, de l'intérêt qui la pousse, ou de l'ambition qui la subjugue ? Quelle est celle qui peut analyser la plus petite noirceur qu'elle ait faite ? C'est en vain qu'on chercherait, parmi elles, un si cruel prodige : aucune n'est complice du mal qu'elle cause, et si leur étourderie n'attestait assez leur candeur, leur indifférence acheverait de la prouver.

On ne trouvera qu'agrémens dans les femmes, quand on ne cherchera que des femmes en elles, quand on traitera de badinage leur ambition, leurs intrigues, et même leurs outrages ; en un mot, quand on leur trouvera des graces à tout et du génie à rien ; on jouira davantage de leur commerce, en ne les jugeant jamais avec rigueur, en rapportant à la légèreté tout ce qui parait être le fruit de l'ineptie ; car elles n'ont pas même la cons-

cience de leur amour pour les sots ; ce n'est point comme sots qu'elles les aiment, c'est comme esclaves ; et l'on sait très-bien aujourd'hui que, sans leur bassesse, les sots ne seraient pas plus avancés que les gens d'esprit.

Prodiguons donc la louange aux femmes, et simplifions-nous à leurs yeux, puisque c'est là le grand chemin de leur cœur ; elles nous aveuglent par des caresses, endormons-les par des éloges ; sur-tout n'abusons jamais de leurs faiblesses pour les affliger ou les perdre ; en pareil cas, l'outrage est la plus basse de toutes les lâchetés, et l'indiscrétion la plus mal entendue de toutes les vanités : la douceur est leur plus grand charme ; apprenons d'elles à l'opposer à toutes les amertumes de l'amour. Employons, pour leur plaire, non-seulement tous les moyens qui nous répugnent, mais encore ceux qui nous déplacent ; on n'est jamais vil dans les bras de sa maitresse. Consacrons-leur même nos talens, puisque souvent elles les inspirent ; adressons-leur sans mesure tous les écarts de notre esprit ; l'essentiel est qu'elles en discernent le but ; et d'ailleurs ce qu'elles entendent le moins est presque toujours ce qui les flatte le plus ; soumettons-leur nos sens et nos desirs, mais jamais nos idées ni nos actions : écar-

tons-les sans cesse des affaires du temps, par la variété des plaisirs du jour; enfin, si nous voulons les rendre heureuses sans nous rendre ridicules, faisons tout pour elles, et rien par elles.

Mais je crains de trop appuyer sur les diverses propriétés d'un sexe dont l'ensemble est indéfinissable, et je ne saurais disserter long-temps sur une matière aussi subtile, sans qu'elle m'échappât à tout moment. Je finis donc l'exposé de quelques aperçus qui tourmentaient ma plume depuis long-temps, et que je dois à des sociétes de toute espèce, que l'ennui m'a forcé d'observer; à des aventures qui ont avancé mon esprit sans jamais troubler mon repos, et sur-tout à des femmes, qui, déployant avec moi tous les ressorts de leur puissance, m'en ont découvert la fragilité. Je le répète, les femmes sont délicieuses à observer; ce n'est point leur possession qui nous éclaire sur ce qu'elles valent; car alors elles sont déesses, et nous sommes aveugles; c'est en nous accablant du poids de leurs caprices et de leurs rigueurs, qu'elles nous donnent clairement leurs mesures, et j'avoue, pour ma part, que, si j'ai parlé d'elles avec discernement, c'est à leur mépris que je le dois. Je ne les conjure point de me pardon-

ner l'application de mes portraits, ni la hardiesse de mes réflexions, parce que je suis certain qu'elles ne me liront point ; d'ailleurs, il faut tant de talent aujourd'hui pour être coupable, que si, par hasard, ce petit Traité tombait entre leurs mains, la modestie me force à compter sur leur indulgence, et non sur leur colère.

CHAMPCENETZ.

## DU BONHEUR DES SOTS.

Pour être heureux, il faut être un sot ; cette vérité morale est une des plus anciennes du monde.

Lorsqu'Adam et Eve eurent mangé le fruit de l'arbre de vie, leurs yeux s'ouvrirent, et ils connurent qu'ils étaient nus ; cela signifie qu'ils furent éclairés tout-à-coup sur la politesse et la misère de l'homme ; mais, avant que de les chasser du jardin d'Eden, Dieu leur fit une robe de peau, et les en revêtit.

C'est un acte à jamais mémorable de sa complaisance envers les hommes ; ce précieux vêtement, cette robe de peau, qui doit couvrir notre nudité, ce sont les erreurs agréables c'est la douce confiance ; c'est l'inté-

pide opinion de nous-mêmes : dons heureux ; auxquels notre corruption a donné le nom de sottise, et que notre ingratitude cherche à méconnaitre, mais qui sont, n'en doutons point, l'unique sauve-garde de notre bonheur sur la terre.

Depuis que les hommes se sont réunis en société, il s'est établi entre eux une comparaison continuelle, source de leurs peines et de leurs plaisirs. Cette comparaison varie dans ses objets, et diffère dans son étendue. Les uns se transportent aux extrémités de la terre et jusqu'aux siècles les plus reculés, pour s'y mesurer avec tous les grands hommes qui existent ou qui ont existé ; d'autres ne prennent leur hauteur que dans leurs cotteries ; d'autres enfin se contentent de se trouver plus de bon sens que leurs femmes ou leurs enfans ; tous jouissent par un sentiment semblable.

Dans cette lutte générale du monde, quel est l'athlète le plus sûr de vaincre ? C'est l'homme encore armé de sa robe de peau, c'est le sot, c'est mon héros.

Que lui importe que les autres l'élèvent ou le rabaissent ; il porte avec lui son piédestal ; oui, son opinion lui suffit ; c'est un duvet enchanté, sur lequel il s'étend voluptueusement et s'endort avec délices.

Ah ! comment pourrai-je assez bien peindre sa félicité ? comment pourrai - je parler dignement de Clyton , de Crisippe ou d'Alcindas, sans cesse occupés d'eux-mêmes ? La satisfaction qu'ils en ont éclate dans leurs yeux ; l'un la manifeste étourdiment et de bonne foi ; l'autre la développe avec méthode ; il veut compter un à un son troupeau ; l'autre enfin la contient sous un sérieux composé , afin d'ajouter encore à la jouissance de son mérite par le sentiment d'une modération héroïque.

L'aimable chose qu'un sot rempli de lui-même ! Il se déploie presque toujours avec une bizarrerie charmante ; et en effet, il doit être nécessairement original, puisqu'il s'occupe uniquement d'un objet auquel les autres n'ont jamais pensé. Le sot et l'homme d'esprit font l'ornement du monde ; toutes les classes intermédiaires ne sont qu'une froide imitation ; ce sont des plaines arides entre deux monts pittoresques.

Mais , si le sot et l'homme d'esprit figurent également sur la terre , leur bonheur est bien différent.

L'homme d'esprit, l'homme pénétrant, en saisissant tous les rapports, réunit mille objets divers sous quelques principes généraux ; pour

lui le tableau du monde se rétrécit, et les couleurs se rapprochent. A peine au milieu de sa carrière, il s'aperçoit déjà que tout se ressemble, et rien n'excite plus sa curiosité.

Le sot, à qui tous ces rapports échappent, au bout de deux cents ans de vie, et sans sortir de la cité, trouverait encore à s'étonner. Comme il ne classe point ses idées, comme il n'en généralise aucune, tout est détaché pour lui dans l'univers ; tout est piquant, tout est phénomène ; sa vie est une enfance prolongée ; la nature conserve pour lui sa fraicheur.

Aux yeux de l'homme observateur, l'avenir n'est bientôt qu'une reproduction probable du passé, et il le regarde sans plaisir. Pour le sot, c'est une création nouvelle, et le charme de l'espérance embellit tous ses jours.

L'homme qui réfléchit, et dont la méditation embrasse mille combinaisons diverses, s'il doit choisir, s'il doit prendre un parti, un nombre infini de motifs différens et contraires se précipitent vers sa pensée, et toute l'activité de son esprit ne peut suffire à la multiplicité de ses perceptions ; il est indécis, il est tourmenté.

Le sot choisit à l'instant ; il n'a presque rien à comparer ; son œil est un verre officieux

qui ne transmet jamais à sa pensée qu'un ou deux objets à-la-fois.

Un autre malheur des gens d'esprit, que les sots ne connaissent pas, c'est la difficulté qu'ils trouvent à se faire entendre; leur raison est un sixième sens dont ils tâchent en vain d'expliquer les effets. Trompés par la figure humaine, ils font des efforts incroyables pour transmettre aux autres leurs idées; et, s'ils ne parvenaient pas enfin par l'expérience, à ne voir, dans la plupart des hommes, qu'une image ou qu'un mannequin, ils passeraient leur vie dans les tourmens des Danaïdes.

Fatigué des objets extérieurs, si l'homme d'esprit se replie sur lui-même, le spectacle de ce qui lui manque vient le troubler sans cesse dans la jouissance qu'il possède; il n'est jamais content.

Le sot ne connaît point ces peines; s'il rentre au-dedans de lui-même, il y trouve un hôte affectueux qui l'honore et le considère, toujours courtois, toujours poli, toujours prêt à lui faire fête.

Pour l'homme éclairé, la perfection est une roche escarpée, dont la cime se perd dans les nues; pour les sots, c'est un globe parfait qui tourne sans cesse sur lui-même; chacun

s'y croit au sommet, et se flatte encore d'y marcher sur la tête de ses semblables.

Non, rien ne saurait troubler la sérénité d'un sot; il ne connaît ni l'envie, ni la jalousie; comme il met sa gloire à des riens, il trouve place en tous lieux pour elle.

A trente ans, si Damon devient conseiller, il arrange ses cheveux pour aller juger; il juge en effet, et, s'il reflechit au respect que l'on doit avoir pour lui, il se revêt d'une gravité majestueuse; mais il a de la peine à la soutenir Une boucle prête à fléchir, qui s'ébranle dans la perruque de son confrère, un enfant qui tombe, un papillon qui vient brûler ses ailes à la lumière, tout réveille en lui l'idée de sa supériorité, et l'excite à rire. S'il vient à parler, son sérieux court encore un nouveau danger; car il ne saurait franchir un pronom possessif, il ne saurait dire je, moi, ou mon, sans que l'image d'une aussi charmante propriété ne vienne le chatouiller delicieusement; ses traits renversés se dilatent malgré lui, et son visage cède à l'attrait du plaisir.

Voyez deux sots s'entretenir ensemble, ils ne s'ecoutent point, mais ils rient continuellement; tandis que l'un parle, l'autre est dans un point de vue qui le ravit: c'est entre

ce qu'il a dit et ce qu'il va dire. Ils se promettent, en se quittant, de venir bientôt s'épanouir ensemble, et chacun d'eux croit bonnement avoir produit, par ses saillies, toute la joie de son ami.

C'est souvent avec une défiance timide que l'homme d'esprit dit des choses fines et ingénieuses ; la délicatesse de son goût le rend difficile ; il voudrait s'étonner lui-même. Il a d'ailleurs observé les replis de l'amour-propre : il a cru remarquer que la plupart des hommes ne se déterminent à trouver de l'esprit à un de leurs semblables, qu'autant qu'il leur laisse le plaisir de lui en donner la nouvelle, et lorsqu'ainsi les honneurs de la découverte les consolent de son triomphe.

Le sot n'est jamais tyrannisé par ces ménagemens. Il distribue ses idées avec une confiance plénière ; et s'il s'élance parfois jusques à quelque réflexion commune, il la distribue à son de trompe, il détache un air fin pour lui servir de cortége, et tout rayonnant de sa gloire, il se transporte à quelques pas de lui-même pour se contempler, puis il s'en rapproche pour s'entendre, et, dans cette douce occupation, troublé par une si heureuse ivresse, il est fier des tributs qu'il s'est payés lui-même.

Enfin, l'homme d'esprit amoureux n'est presque jamais satisfait : la finesse de sa vue est un obstacle à son bonheur ; un mot qui échappe à sa maîtresse, un regard qu'il lui surprend, un son de voix qu'il interprète, mille nuances imperceptibles, tout suffit pour le troubler dans ses espérances ; et lorsqu'il jouit du plus tendre amour, son esprit le poursuit encore : il tourmente son cœur par les distinctions les plus subtiles ; il doute si c'est lui qu'on aime, ou si c'est soi qu'on aime en lui ; il craint d'être aimé, parce qu'il aime, et non par le charme d'un ascendant invincible ; il analyse l'amour, et ses douceurs lui échappent.

Le sot en jouit sans être aimé ; il croit faire sur les femmes la sensation rapide qu'il fait sur lui-même. Son cristallin heureusement construit rassemble dans son foyer tous les rayons divergens ; et lorsqu'à peine il est aperçu, il se croit l'objet des regards du monde ; il se croit aimé, parce qu'il est aimable ; il se croit aimable parce qu'il est un sot, et sur cette base inébranlable son bonheur est élevé. N'en soyons donc jamais en peine, le sot fut amant heureux, le sot est quasi tranquille ; et comme tout lui tourne en bien, s'il lui advient d'être c****, comme il

est possible, il l'est avec une béatitude à laquelle l'amant fortuné porte envie. Si vers l'aube du jour il voit sortir quelqu'un de l'appartement de sa femme, il court vers elle, ouvre son écrin, compte ses diamans, et rit comme un fou de ce que le voleur n'a pas su les trouver.

Quel spectacle de bonheur ce tableau, tout faible qu'il est, ne présente-t-il pas à nos yeux! Y serez-vous insensibles, pères et mères, et ne changerez-vous jamais de système d'éducation? C'est pour caresser votre vanité, c'est pour agrandir votre pompe que vous voulez que vos enfans brillent par l'esprit et par les lumières, et que vous y travaillez avec tant d'ardeur; vous préparez les tréteaux sur lesquels vous voulez monter, et dans votre orgueil impatient, les plus beaux momens de leur vie, leur enfance vous importune; ou si vous êtes de bonne foi, quel est donc votre égarement! Quoi! parce que vous n'êtes heureux que par les suffrages des autres, vous vous croyez les bienfaiteurs de vos enfans quand vous leur inspirez ce sentiment et les aidez à le satisfaire? Cruels que vous êtes! pourraient-ils vous dire: vous auriez pu placer dans nos réservoirs l'eau qui eût étanché notre soif, et vous en avez ouvert la source dans

les champs d'autrui. Cessez donc de mériter ce reproche; au lieu d'embellir leur personne, éblouissez leurs yeux : il est plus sûr de corrompre son juge que de lui prouver qu'on a raison. Donnez-leur, s'il se peut, d'eux-mêmes une opinion indestructible; lancez-les dans le monde ainsi cuirassés : et s'ils y sont couverts de ridicules, ne vous en inquiétez point ; c'est leur bonheur qui vous est confié, ce n'est pas leur gloire.

Vainement diriez-vous qu'il est de votre devoir de les faire avancer vers la perfection ; la perfection de l'homme, c'est le bonheur. Et qui pourrait, sur la terre, lui disputer ce titre? Seraient-ce les vertus morales? Mais elles ne sont vertus que parce qu'elles contribuent au bonheur de la société des hommes; serait-ce l'étendue des connaissances? serait-ce même d'approcher de plus près de l'idée du créateur? Mais tous les points du monde tiennent à lui; et l'homme qui lance ses regards dans les cieux eût déjà trouvé, courbé sur la terre, et dans le spectacle d'une fourmi, les bornes de son intelligence. Serait-ce enfin une réunion de qualités agréables aux autres? Mais cette perfection est un esclavage; elle dépend de l'opinion, divinité altière et bizarre. Ah! détournons à jamais de son culte

tous ceux que nous aimons : demandez à ceux qui l'ont suivi quelles larmes de douleur il leur a fait répandre. Mon héros n'en versa jamais aux autels de l'opinion, l'homme d'esprit est sacrificateur et victime ; le sot à ces mêmes autels est l'adorateur et le dieu.

Aidez-moi donc, hommes d'esprit, à multiplier les sots sur la terre ; je puis bien sentir leur bonheur, mais vous seuls avez le pouvoir de propager un nouveau systême. Pourquoi vous y refuseriez-vous ? pourquoi cet air dédaigneux ? La distance qui vous sépare d'eux et qui vous paraît infinie, échappe peut-être à des millions d'êtres au-dessus de vous. Qui sait si dans l'univers chacun n'est pas le sot d'un autre ? Qui sait si vous n'êtes pas ceux des habitans de la lune ou de quelques esprits aériens ? Est-ce parce que vous ne les entendez pas rire à vos dépens, que vous n'en croyez rien ? Mais vos sots ne vous entendent point ; et c'est le caractère distinctif de la sottise que de ne point apercevoir, ou de prendre toujours les limites de sa vue pour les bornes de ce qui est.

Soyez donc plus timides et plus défians, et loin de mépriser les sots que vous rencontrerez, contemplez leur bonheur, et reconnaissez qu'il ne leur manque, pour prétendre

au titre d'homme de génie, que d'avoir été sot par leur propre choix.

Si le lecteur est curieux de connaître l'auteur de ce charmant opuscule, qu'il prenne la peine de jeter les yeux sur le portrait suivant; nous croyons ce portait assez ressemblant pour qu'il soit facile d'y retrouver les traits caractéristiques dont se compose la physionomie politique et littéraire de l'homme célèbre que l'écrivain a voulu peindre.

## NARSÉS.

Narsés, victime de l'ambition, martyr de ses propres succès, jouet des courtisans, idole de la tourbe populaire, sans patrie, sans vrais amis, sans projets fixes, sans connaissance des hommes; plus avide de louanges que d'estime, au-dessous des événemens, étranger à tout ce qui l'environne, doué malheureusement d'assez d'esprit pour aspirer aux premières places, et dénué des talens qui y font prospérer.

Son éducation fut trop négligée pour qu'il pût préparer ses grands succès. Dès son obscure jeunesse, nourri de calculs, il se renferma dans l'étroite espérance de devenir riche. Rebuté par l'amour, servi par les circonstances, choisi par la fortune, il amassa de grands biens. N'étant ni recherché des hom-

mes, ni agréable aux femmes, n'ayant ni figure, ni graces, ni naissance, ni amabilité, il espéra trouver dans la jouissance du faste l'équivalent de toute autre jouissance.

Il est une austérité de mœurs qu'entretient naturellement la rudesse du caractère. Chacun se juge. Quiconque est sans moyens de plaire, compte sur les égards et aspire à l'estime, qu'il croit une dette, et à quelque suffrage qu'il imagine conquérir. Narsés fit de la sagesse un instrument de succès ; et cette vertu, ordinairement si stérile, devint entre ses mains la cause de son élévation.

Parvenu à une place éminente, il éblouit par le désintéressement, dont l'empire est si sûr. La confiance suit l'aveuglement. Il récompensa ceux qui lui portaient leur or, par de si brillantes conditions, que la foule accourut; et le vulgaire, qu'il est facile d'égarer, crut que le ministre commandait à l'opinion, tandis qu'il ne servait que l'intérêt des individus.

Chez une nation où les grands n'éprouvent guère de contrariétés, où les femmes sont à-peu-près sures de leur empire, où les agens subalternes croient pouvoir disposer de l'autorité, où l'adresse prétend aux graces, où l'importunité arrache ce qu'on ne lui accorde

pas, on fut surpris de voir un homme qui semblait mépriser les hommages, ou du moins les sacrifier à une divinité plus entière ou incapable de composer.

L'étonnement redoubla, lorsque le même homme, d'une apparente indifférence pour les adroites prévenances, montra une sensibilité puérile aux sarcasmes d'une nation plus légère que maligne, et confessa que sa philosophie succombait sous les traits plaisans que décochaient les oisifs de la capitale, devenus, sans le savoir, ministres des vengeances d'une foule de victimes égorgées avec le couteau de la réforme.

Il se flatta de ramener les incrédules ou quelques hommes rebelles à l'enthousiasme, en mettant sa rare capacité au grand jour, et en dévoilant à la nation les causes d'une félicité dont on la berçait sans cesse sans jamais l'en faire jouit. Mais cet étalage de prodiges révolta les uns, fit rire les autres, en imposa à un certain nombre, et déplut à tous; car les hommes ne veulent pas qu'on viole leurs suffrages, et qu'on les condamne à l'admiration.

Ce grand coup de théâtre n'empêcha pas que cette superbe pièce n'eût un funeste dénouement. Ce n'était rien de descendre; mais

il était cruel de descendre au bruit des applaudissemens et dans l'impuissance de demeurer spectateur d'un peuple frivole, encore plus prompt à se consoler qu'à s'enthousiasmer. On court dans un château solitaire avec le secret espoir d'y voir accourir en pélerinage les adorateurs de l'ex-dieu.

Ils parurent de loin à loin. On réveilla leur zèle ralenti par un gros livre, dépositaire des secrets de la famille de l'état. Une introduction remplie d'éloges pour l'auteur, et d'insultes à la nation française, agissait sur les imaginations, et leur donnait le courage de dévorer lentement l'ennui de trois mortels volumes.

Le livre est fortement attaqué ; l'auteur accourt à Paris pour le défendre, et se félicite ou plutôt se flatte en secret d'avoir obtenu les honneurs de la persécution. On attache à cet ouvrage le fil d'une nouvelle intrigue, et quelques apologistes forcenés conçoivent le hardi projet de ressusciter *Narsès*.

Dans une obscurité combinée, il jouait le rôle d'un martyr, lorsqu'un rival engagea une querelle un peu précipitée. Elle rangea ses nombreux ennemis du côté de son adversaire, qui, dans ce moment plus que jamais, recueillit les fruits de l'austérité de moyens,

sans remonter pourtant au trône des finances ; sur lequel la fortune plaça un administrateur inepte sous les dehors de la capacité. Les caisses se vidèrent, la confiance disparut, le crédit fut anéanti, la confusion s'avançait, le peuple fatigué semblait hasarder quelques menaces, l'orage allait croissant, la nécessité impérieuse commanda des dispositions extraordinaires, et l'autorité, embarrassée un instant, replaça au timon des affaires un homme que le peuple demandait, moins pour l'avoir que pour être délivré d'un double fléau.

On s'attendait à des prodiges. Le financier comptait sur un nouveau système, les créanciers de l'état sur le retour de l'exactitude, le commerce sur des secours, la nation sur un plan uniforme. Les hommes de lettres espéraient des vues profondes de la part de leur émule ; les gens d'affaires, la remonte du crédit des systèmes d'un spéculateur en banque ; le clergé, un concours au soutien de la morale de la part de l'auteur *de l'influence des opinions religieuses* ; le roi, quelques momens de tranquillité et quelques jours de paix. Ce prince les attendait d'un ministre si loué et si souvent rappelé à son souvenir. Que d'espérances ont été trompées !

---

# HISTOIRE D'UNE ÉPINGLE.

*( C'est elle qui parle d'abord. )*

Si je ne craignais pas de donner mauvaise opinion de moi en commençant mon histoire par un jeu de mots, je dirais que ma vie est aussi *piquante* dans ses détails que moi dans mon ensemble. Plus faite pour *attacher* que pour *écrire*, quelqu'un s'est chargé de rédiger ces Mémoires pour moi; dans tout ceci, je ne me suis occupé que de donner les faits et d'en certifier l'authenticité.

## *Détails véridiques et historiques sur une Épingle, depuis 1650 jusqu'à nos jours (1791.)*

Nous ne dirons rien des premiers détails de l'existence de l'épingle célèbre dont nous écrivons l'histoire; il suffira au public de savoir qu'elle se trouva un jour sur la toilette de Ninon de Lenclos. C'est depuis cette époque seule qu'elle a commencé à être ou l'accessoire, ou souvent même la cause de grands événemens qui semblent l'associer à l'histoire de son pays.

Un matin, M^me^ de Maintenon vint chez

Ninon. On sait que cette auguste prude, conduite par un attrait irrésistible et par l'empire des circonstances, passait tour-à-tour de chez son confesseur et du pied des autels, dans le sanctuaire des plaisirs et de la volupté, chez cette courtisanne enchanteresse, dont le nom seul ajoutait à la célébrité de son siècle. Il semblait que le sort avait voulu que Mme de Maintenon, par ses inconséquences sociales, peignit la versatilité de son ame, toujours *tourmentée entre l'amour du createur et de la créature* (1).

Mme de Maintenon était donc chez Ninon; elle quittait l'abbé Gobelin, son confesseur, qui, dans ce temps, avait l'habitude de faire des présens innocens aux dévotes dont il dirigeait les consciences. Mme de Maintenon venait de recevoir de ce saint directeur une pelote charmante, que ses mains avaient bénie. Notre belle dévote tire son mouchoir trop précipitamment, et la pelote roule aux pieds de Ninon, qui la ramasse. Mme de Maintenon rougit, veut ravoir ce dépôt précieux. Ninon ne consent à le rendre

---

(1) Correspondance secrète entre madame de Maintenon, mademoiselle de Lenclos et le marquis de Villarceaux.

qu'à la condition de savoir d'où lui vient cette pelote, qui ressemble à un présent...... Mme de Maintenon, qui tremble en secret d'avoir fait un sacrilége involontaire, en laissant ce trésor dans de belles mains profanes, s'embarrasse, ne répond rien. Prenez garde, dit alors Ninon; si vous gardez le silence, j'aurai le droit de tout croire : il n'y a rien que mon imagination n'invente sur cette jolie pelote. Je croirai que vous la tenez de quelqu'adorateur : que sais-je? de Villarceaux, de Chevreuse......, peut-être du roi même.... A ce nom sacré, l'embarras de Mme de Maintenon augmente; elle balbutie, ne sait quel parti prendre, et, aimant mieux sacrifier son amour-propre, en se livrant aux plaisanteries de Ninon, que d'exposer sa gloire, elle avoue que son confesseur lui a fait ce présent, auquel elle met un grand prix. Ah! pour cela, dit Ninon en riant, je n'aurais jamais cru que l'abbé Gobelin pût m'inspirer tant de curiosité. Mais, avant de vous rendre cette pelote, je veux que la première épingle y soit placée par moi. En voilà une qui n'est à mon ruban que pour me rappeler que La Châtre vient ce soir. Je la choisis, et je trouve cette réunion piquante. Comme vous savez que je vous crois dévote plus par principe et

par force que par penchant, ce mélange de profane et de sacré vous portera bonheur..... En achevant ces mots, ses doigts charmans prirent notre épingle, et la posèrent sur la pelote de Mme de Maintenon, qui, trop heureuse d'en être quitte pour cela, le permit, et sortit un instant après, aimant autant ne pas continuer la conversation.

L'après-midi, l'abbé Gobelin revint chez sa belle dévote. Il parla de la pelote ; on la lui montra avec reconnaissance ; mais cette seule épingle qui se trouvait au milieu, et que l'on avait oublié d'ôter, lui parut extraordinaire. Il allait en parler. Mme de Maintenon le devina et rougit encore ( ce qu'une femme vertueuse est exposée de fois à rougir dans la journée, ne peut se concevoir ! ). Il y eut un moment de décousu dans la conversation ; la pénitente n'avoua point l'histoire de l'épingle ; cet aveu était réservé pour des tête-à-têtes plus graves et d'un autre genre. Mais nous allons voir notre épingle prédestinée jouer un rôle plus important.

A cette époque, Mme de Montespan avait l'habitude de se promener avec le roi dans les bosquets de Versailles ; il attirait le plus qu'il pouvait Mme de Maintenon dans ces momens. Cela donnait beaucoup d'humeur à Mme de

Monstespan, qui commençait, à juste titre, à se repentir d'avoir amené elle-même cette dangereuse rivale dans son intérieur...... Un jour d'été, dans une de ses promenades, le soleil étant plus brûlant qu'à l'ordinaire, incommodait beaucoup Mme de Montespan, qui cherchait en vain à fixer sur ses yeux une gaze que le vent soulevait toujours. Elle n'avait pas besoin de cette petite contrariété pour avoir de l'humeur. Tout-à-coup elle demanda avec brusquerie une épingle à Mme de Maintenon, qui, après avoir cherché en vain sur sa pelote, dit avec douceur qu'elle n'en avait pas, (car elle ne comptait pas l'épingle de Ninon, qui, dans ce moment, fermait son fichu. Sa pudeur pouvait-elle jamais se décider à la proposer ?) Pardonnez-moi, madame, lui dit alors Mme de Montespan avec colère, vous en avez une; mais vous êtes d'une maussaderie aujourd'hui!...... Et en disant cela, très-imprudemment elle archa plutôt qu'elle ne prit l'épingle qui servait à voiler tant de trésors...... Qu'on se peigne la rage de Mme de Montespan, lorsqu'occupée un instant à attacher sa gaze, elle ne tourna les yeux sur le roi que pour voir les siens se fixer avec ardeur sur les beautés qu'elle-même venait de découvrir........ La

pudeur, l'embarras de l'une, le désespoir de l'autre, l'enchantement expressif du monarque....., l'Albane, le Corrège peindraient seuls cette situation ; elle était trop forte pour durer long-temps. Mme de Montespan, saisissant sa gaze avec fureur, oublia l'épingle, et se piqua jusqu'au sang, et dit à sa rivale, en la lui jetant : Tenez, madame ! voyez le mal que je me suis fait avec votre maudite épingle ! Il semble que tout de vous doive me blesser aujourd'hui. Mme de Maintenon baissa les yeux ; et le roi, pour paraître ne pas entendre une chose aussi marquante, voulut tourner la chose en galanterie, ramassa l'épingle......, et dit : Elle ne sera à personne qu'à moi, puisqu'elle est teinte de votre sang. Mme de Montespan ne répondit rien ; la promenade finit, et cette amante infortunée eut encore l'inquiétude que l'épingle que le roi emportait lui rappelât moins sa blessure que le fichu de sa rivale. Si tout le monde ne savait pas qu'à cette époque Louis XIV s'attacha de plus en plus à Mme de Maintenon, ce que je viens de citer le prouverait. Déjà, à l'insu de Mme de Montespan, elle et le roi se voyaient fréquemment. On pense aisément qu'à la première entrevue, l'histoire de la promenade fut le

sujet de la conversation. Le roi parla avec enthousiasme de l'épingle, qu'il avait attachée précieusement à sa chemise, et qui ne le quittait plus; mais Mme de Maintenon écoutait avec plus de tristesse que de charme ce que son auguste amant lui disait avec transport. Bientôt il aperçut que la jalousie en était la cause ; que cette femme sensible croyait que le monarque gardait plutôt l'épingle à cause de la blessure de Mme de Montespan, que par le souvenir de son fichu ; elle eut même la bonne foi de le lui avouer. Le roi, pour lui prouver son injustice, consentit à la lui rendre, mais sous la condition qu'elle ne servirait jamais à fermer ce fichu qui faisait son supplice. Mme de Maintenon y aurait-elle consenti, s'il n'y avait eu que cette épingle-là au monde? Je n'en sais rien...... Peut-être aurait-elle été assez sensible pour cela. Le combat entre la pudeur et la tendresse eût été bien digne d'elle. .... Je laisse aux ames exaltées à décider la question, et je me bornerai à dire que la condition fut acceptée, que l'épingle fut rendue, mais que malheureusement un jour, cent fois plus célèbre, où Louis XIV entra chez Mme de Maintenon, au moment où elle l'attendait le moins ; de distraction, de précipitation, elle n'eut que

le temps de fermer son fichu avec cette fameuse épingle ; mais qu'à la fin du tête-à-tête elle se détacha pour jamais....., et passa dans les mains du roi, qui la garda avec bonheur et fierté, comme signe de son triomphe, dont elle devint, dit-on, le chemin et la cause. Si l'on croit que cette fameuse liaison a pu amener des événemens importans dans le royaume, on conviendra que notre épingle joue un grand rôle..... Mais nous ne sommes pas à la fin de son histoire. Suivons-la avec patience dans son inconcevable destinée. Elle fut non oubliée, mais serrée avec soin dans un écrin de Louis XIV, et ne servit à rien de remarquable jusqu'au moment où Jacques II, roi d'Angleterre, trahi par ses sujets, fut chassé de son trône par le prince d'Orange, et vint se réfugier à Saint-Germain avec la reine et le prince de Galles. On sait avec quelle magnificence le roi le reçut, et lui céda son appartement ; et, comme il allait au-devant de lui, M^me^ de Maintenon, frappée du brillant de ce moment, qui, selon elle, était le plus beau de la vie du roi, voulut joindre à une agrafe de diamans, qui relevait son chapeau, un panache de plumes blanches, unies par un ruban où elle avait brodé ces mots : SI JACQUES EUT RESSEMBLÉ A LOUIS,

TOUT LUI SERAIT FIDÈLE. Cette légende, qui flattait à-la-fois et le sentiment et la vanité du roi, lui fit un plaisir extrême ; mais, en la portant, il fallait qu'elle fût secrète, et le ruban, résistant à l'adresse des doigts de Mme de Maintenon, s'échappait toujours avec une indiscrétion inquiétante ; et, quoique le dernier mot de la légende ne dût déplaire ni à l'un ni à l'autre, en résistant obstinément à leurs efforts réunis, comme l'heure pressait, ils étaient au moment de s'impatienter, quand tout-à-coup le roi sonna Bontemps, son valet de chambre, se fit apporter son écrin, et prenant avec une grace qui n'appartenait qu'à lui, l'épingle qui lui était si chère : Tenez, madame, dit-il, voilà la seule manière de fixer et de cacher ce mot auquel le mystère seul peut ajouter quelque charme. Mme de Maintenon baissa les yeux, plaça l'épingle sur le ruban, et le roi, enivré d'orgueil et d'amour, alla consoler sur son trône l'infortuné Jacques, qui descendait du sien.

Laissons à présent Louis XIV finir son règne, tantôt au faite de la puissance et de la gloire, tantôt à deux doigts de sa perte ; passons aussi l'époque de la régence. Notre épingle, tranquille au fond de l'écrin du roi, soit par oubli, soit par respect, ne fut em-

ployée en rien pendant ce temps. Il faut donc nous porter avec rapidité vers la fin du règne de Louis XV, moment où notre épingle fut remise en jeu par une aventure assez extraordinaire.

On sait à quel point de facilité et d'aisance Mme Dubarry s'était portée auprès de Louis XV. Rien pour elle n'était sacré, soit dans ses folies, soit dans son désœuvrement. Un jour, après dîner, ne sachant comment continuer une conversation languissante et d'un décousu impossible à soutenir, elle imagina de se faire ouvrir un cabinet où le roi conservait les choses les plus précieuses qu'il tenait de ses ancêtres : manuscrits importans, choses rares de différens genres, tout en un instant fut mis sans dessus dessous, malgré les représentations du roi, qui, plus amant que monarque, avait depuis long-temps abandonné sa dignité par une complaisance sans bornes. Au travers de la dévastation du cabinet, l'écrin de Louis XIV tomba sous la main de celle à qui il ne l'aurait peut-être pas confié. Il était rempli de plusieurs diamans fort beaux, d'un anneau émaillé qu'avait porté Mme de Maintenon, sur lequel on voyait gravé à l'extérieur les attributs les plus saints, et sur la partie intérieure tout ce que l'amour et

l'esprit peuvent inventer de plus tendre en devises et en emblêmes amoureuses. Il y avait de plus une petite croix de bois de violette, faite en mémoire de la révocation de l'édit de Nantes, sur laquelle était les noms de le Tellier, du père la Chaise et de Mme de Maintenon, avec la funeste date du 10 octobre 1685 ; dans un des coins de l'écrin était un petit étui d'ambre fait avec beaucoup d'art, qui renfermait cette fameuse légende donnée au roi par Mme de Maintenon le jour de l'arrivée de Jacques II à Saint-Germain, et notre épingle fameuse attachait les deux bouts du ruban avec un papier où était écrit le précis de l'anecdote qui la rendait d'un si grand prix. Lire la légende, le papier, prendre l'épingle, casser l'étui, fut l'affaire d'un moment pour Mme Dubarry, qui, abandonnée à tout le despotisme de ses volontés, n'entendait pas que rien lui résistât.... Je veux garder cette épingle, dit-elle ; elle attachera aujourd'hui mon bouquet. En vain le roi voulut-il s'y opposer, la résistance dans certaines positions est toujours l'annonce d'une nouvelle faiblesse. Le roi disait encore qu'il ne voulait pas s'exposer à perdre cette épingle si précieuse à conserver, que sa maîtresse, aussi étourdie que rebelle, était déjà chez elle occupée à

joindre aux fleurs, qu'un ruban nouait avec grace, cette épingle qui avait été autrefois si utile à la gloire et à l'amour. Cette aventure se passait precisément au moment où M. d'Aiguillon était presque sûr de voir terminer heureusement l'intrigue qu'il avait faite avec Mme Dubarry pour faire renvoyer M. de C....... Le ministre, aussi heureux qu'adroit, avait laissé long-temps l'orage se former sur sa tête; et sans s'embarrasser des craintes de ses innombrables amis et amies, qui peut-être par leurs imprudences n'avaient pas peu contribué à lui faire du tort, il paraissait toujours tranquille, et comptant sur sa fortune. Cependant les choses en vinrent au point qu'il se decida à parer le dernier coup que l'on voulait lui porter par la maitresse favorite et toute puissante. Depuis qu'il existait, il croyait qu'il n'y avait pas deux manières pour un homme adroit et séduisant, de se raccommoder avec une femme, fût-elle notre ennemie mortelle; ce moyen lui avait toujours réussi, nommément sous le même règne et dans une position pareille. Avec une tête aussi fertile en moyens, en projets de ce genre, former ou exécuter était à-peu-près la même chose; en un mot, le rendez-vous, sous le titre d'*explication d'affaires*, fut donné chez lui, dans son ca-

binet, par la dangereuse favorite. . . . . . Il est bon de dire, avant de continuer l'histoire, que depuis quelques jours le roi avait redemandé plusieurs fois, avec humeur, l'épingle à Mme Dubarry, qui, loin de se soumettre à la rendre, lui laissait toujours l'inquiétude de la perdre ; et comme le roi voulut lui faire sentir que cette épingle ayant appartenu à Louis XIV, et même été jointe à des circonstances importantes de sa vie, elle devait être non-seulement conservée, mais respectée.... Par esprit de contrariété, Mme Dubarry se plut alors à lui faire jouer les rôles les plus bizarres ; ce fut au point qu'étant moins bien portante, cette épingle, aux yeux du roi même, attacha un ruban qui, pour l'instant, servit de ceinture à sa maîtresse, et qui sans être celle de Vénus, était au moins aussi indispensable. Depuis plus de dix jours elle la portait obstinément, plus par entêtement que par nécessité. Le jour du rendez-vous arriva ; on ne concevra pas comment elle poussa la distraction au point de garder encore cette ceinture aussi mal à propos, le fait est pourtant arrivé.... Que deviendraient les historiens, si l'on niait les anecdotes ? D'ailleurs celle-ci prouverait pour l'innocence du projet, et que dans ce tête-à-tête la charmante favorite ne voulait

vraiment parler que d'affaires. . . . Il était six heures ; le roi était à la chasse, ne devait revenir que fort tard : M. de Chois.... ayant renvoyé un comité, vingt rendez-vous importans, consigné tous les premiers commis (jusqu'à M. de Lisle même), tout lui assurait une tranquillite profonde et les momens les plus doux. . . . . . Les deux portes s'ouvrent, Mme Dubarry entre plus belle encore qu'à l'ordinaire. Eh bien, dit-elle à M. de Chois..... en s'asseyant sur un sopha, vous ne voulez donc rien faire de ce que je veux ? Je suis furieuse contre vous, je vous en avertis ; je l'ai dit au roi, il a pris un parti violent, et m'a bien juré que rien ne le ferait changer... — Ah ! madame, il vous regardait, repond M. de Chois.... avec grace. Cette répartie ingenieuse fait sourire la favorite, qui s'efforce en vain d'avoir l'air en colère ; les choses tendres remplacent bientôt les galanteries, les caresses les suivent de près ; le moment du bonheur arrive d'autant plus promptement, que M. de Chois.... avait l'habitude de le hâter... Enfin il ose tout : d'abord l'obstacle plus qu'inattendu qu'il trouva, le surprend ; mais il avait trop d'art et de talent pour qu'il pût un instant arrêter ses transports. Il n'en devint que plus pressant. Mais notre cruelle épingle présentant

une pointe dangereuse, et paraissant vouloir défendre son maître, blesse vivement le ministre, qui jette un cri perçant... Mme Dubarry fait un grand éclat de rire, la confiance de ses attraits ne lui permettant pas de prévoir les suites funestes de cet incident; elles n'étaient cependant que trop réelles; elle ne tarda pas à s'en apercevoir. En vain le ministre espéra-t-il du temps et de la chaleur de son imagination le changement d'un état humiliant qui empirait de plus en plus, en vain ayant perdu tout espoir, voulut-il réparer ses torts involontaires par le brillant de son esprit (il y a des choses qu'on ne remplace pas), malgré lui le décousu amena l'ennui, l'humeur ne tarda pas à paraître; Mme Dubarry ouvrant tout-à-coup la porte, dit en sortant d'un air contraint : adieu, M. le Duc; je crois que j'entends le roi rentrer. Pour comble de malheur, on assure qu'à peine elle avait mis le pied hors de son cabinet, qu'il se sentait plus digne d'elle..... Mais qu'importe, l'à-propos fait tout dans ce cas.... Au reste, le ministre fut renvoyé deux jours après.... et en allant à Chanteloup, où il était exilé, comme chacun dans sa voiture dissertait sur la cause de sa disgrace, sur ce qu'il avait fait, sur ce qu'il aurait dû faire, il ne répondit que ces mots,

en soupirant : Ah ! Mme de Pompadour portait aussi des épingles, mais sûrement ne les plaçait pas si mal ! A peine la favorite entra chez elle, que le roi arriva de la chasse ; sa maitresse se refusa d'autant moins à des empressemens, qu'il semblait qu'elle eût à se venger de l'affront qu'elle avait reçu ; jamais le monarque ne la trouva si tendre ; ce fut une occasion de redemander son épingle : on la lui rendit; il semblait qu'il devinât à quel point elle lui avait été utile.

Laissons, un instant, l'épingle retourner dans l'écrin du roi, et voyons par quel événement elle en'est sortie pour n'y jamais rentrer.

Mlle C....., actrice charmante de la comédie française, avait tourné la tête à M. le comte d'Artois. Après lui avoir résisté longtemps, quoiqu'elle eût beaucoup d'attraits pour lui, on n'imaginera jamais le prix qu'elle mit à ses faveurs.... Ayant entendu parler de cette épingle célèbre, il lui vint dans la tête de la posséder ; et ses conditions furent que non-seulement M. le comte d'Artois l'obtiendrait du roi, mais, comme on devait jouer incessamment le Mariage de Figaro pour la première fois, elle voulut de plus que son amant, pour être heureux, lui apportât cette épingle le jour de la première représentation. Elle

trouvait piquant de la faire passer du fichu de Mme de Maintenon et de la tête de Louis XIV à la lettre de Suzanne, à qui elle devait servir de cachet. Si l'épingle n'arrivait pas au jour fixe, le marché devait être nul. Qu'on se peigne l'embarras du prince ; il ne savait quel moyen employer pour avoir cette épingle ; pour surcroît de peine, la première représentation devait être quatre jours après... Il se désolait de la bizarre fantaisie de sa maîtresse ; enfin, le hasard lui fournit un moyen dont il profita. Dans ce temps, on dansait des quadrilles. Après s'être informé adroitement par M. de Laborde de ce que contenait l'écrin, il feignit d'avoir besoin de quelques diamans qu'il renfermait pour orner ses habits le jour du bal au salon d'Hercule ; le roi consentit qu'on les lui prêtât..... Je vais les chercher moi-même, dit M. le comte d'Artois......; cela me fera voir cette épingle dont j'ai tant entendu parler.... Avant que le roi eût eu le temps de répondre, il avait déjà été dans le cabinet faire ouvrir l'écrin, et, pendant qu'on arrangeait les diamans, substitué, sans qu'on s'en aperçût, une épingle à-peu-près semblable à celle qu'il desirait tant, et qu'en une heure de temps il porta aux pieds de Mlle C.... Il était temps,

la pièce allait commencer. L'épingle cacheta la lettre de Suzanne, au milieu des applaudissemens, des transports du public, piqua le comte Almaviva, fut payée la nuit même par le bonheur du prince...... Mais, perdue sur le théâtre dans les différentes mains par lesquelles elle passa, Mlle C.... fut un moment fâchée; mais est-on jamais coupable aux yeux de ce que l'on aime! Elle s'excusa à peine auprès de M. le comte d'Artois..... Quant à lui, il fut plus embarrassé, car le garde de l'écrin avait bientôt reconnu qu'il n'avait plus la véritable épingle. Une pension le fit taire, et la fausse épingle est dans l'écrin, où on la garde avec vénération. Quant à l'autre, elle resta deux jours dans la poussière, jusqu'au moment où une danseuse, plus jolie que célèbre, la ramassa de distraction à une répétition des Amours de Bayard, où le spectacle nécessaire à cette pièce exigeait des ballets. Cette danseuse, dont le nom ne fait rien à l'histoire, se trouvait par hasard maîtresse de M. d'Harland, qui fut le premier mortel assez hardi pour se frayer une nouvelle route dans les airs dans le balon de M. Pilâtre du Rosier, depuis victime malheureuse de ses talens et de son courage. Cette danseuse, qui n'était légère qu'en dansant,

adorait son amant. On peut juger de l'état horrible où elle fut, en songeant aux dangers que M. d'Harland allait courir. Elle eut le courage de le conduire à la Muette, d'où son nouvel Icare devait abandonner la terre. « Au » moins, lui dit-elle au moment de partir, » que votre prudence évite, dans ce fatal » voyage, tous les dangers qui sont inutiles » à courir. Cette tresse de mes cheveux vous » en rappellera le souvenir. » En finissant ces mots, elle attacha sur son cœur cette tresse chérie avec notre épingle prédestinée, qui, par hasard, se trouva sous ses doigts; ses yeux se couvrirent de larmes, sa tête d'un voile épais, et son amant se perdit dans les airs. Laissons-le suivre le projet le plus hardi que l'on ait jamais formé, ne nous occupons que de notre épingle. Un coup de vent ayant déchiré un petit drapeau que nos voyageurs portaient en signe de triomphe, sur lequel ils avaient écrit l'époque, l'heure de leur ascension, M. d'Harland craignit qu'il ne fût absolument perdu, et, s'efforçant en vain de rejoindre les deux morceaux de l'étoffe, l'épingle devint nécessaire pour les réunir. Elle fut sacrifiée à cet emploi; la tresse était ce qu'il y avait de plus important à garder pour M. d'Harland; enfin, après plusieurs heures

de navigation aérienne, le balon descendit au milieu des applaudissemens universels. Les physiciens, les naturalistes, les géomètres, les astronomes, vinrent en foule rendre hommage à nos voyageurs. Parmi les astronomes, on citait M. Bailly au rang des plus celèbres. Pilâtre lui fit l'hommage du drapeau, comme une marque d'estime pour ses talens. M. Bailly l'accepta, et, par un concours de circonstances inouïes, voilà la fameuse épingle fixée au drapeau aérien, et enfermée dans le cabinet d'un astronome....... Que n'y est-elle restée! elle n'aurait pas servi dans une occasion qui ne ressemble en rien au rôle qu'elle avait joué jusqu'alors. Mais qui peut répondre de sa destinée? ..... Le jour à jamais mémorable où le roi, contraint de quitter Versailles, fut conduit en triomphe par son peuple à l'hôtel-de-ville de Paris, M. Bailly, nommé maire de cette ville par l'enthousiasme populaire, était chez lui à attendre l'instant d'aller à l'hôtel-de-ville pour recevoir le monarque. Le roi étant arrivé plutôt qu'on ne l'avait cru, un cavalier vint à toute bride prévenir M. Bailly, qui, sortant précipitamment, oublia le ruban patriotique qu'il portait depuis deux jours à sa boutonnière. Il remonta dans son cabinet pour le chercher,

et ne sachant comment l'attacher, ses yeux se portèrent sur l'épingle qui était encore au drapeau aérien. Il la prit avec précipitation, fixa son ruban par elle, et courut à l'hôtel-de-ville.... Que l'on m'épargne ici des détails qui ne plairaient peut-être pas à tous les partis ; il suffira de savoir que le sort attaché à faire passer notre épingle par les positions les plus extraordinaires et les plus opposées, voulut qu'au moment où M. le maire présenta une cocarde nationale au roi, il n'eut pas d'autre moyen de l'attacher à son chapeau, que de se servir de l'épingle prédestinée, qui, trop faible apparemment pour l'emploi qu'on lui destinait, se replia vingt fois sur elle-même, mais à la fin fixa à-la-fois, aux yeux du peuple entier, la cocarde de Louis XVI et le sort du plus beau royaume de l'univers. Récapitulons en peu de mots les différentes positions où s'est trouvée notre épingle.

D'abord, sur la toilette de Ninon ; à son ruban, comme souvenir d'un rendez-vous ; au fichu de Mme de Maintenon ; à la gaze de Mme de Montespan ; à la chemise du roi ; dans son écrin, par la faiblesse de Mme de Maintenon ; à la plume de son chapeau, pour recevoir Jacques II ; au bouquet de Mme Dubarry ; à sa ceinture ; dans l'écrin de

Louis XV ; enlevée par M. le comte d'Artois ; possedée par M[lle] C...... ; employée comme cachet à la lettre de Suzanne dans le Mariage de Figaro ; deux jours perdue ; de-là dans les mains d'une danseuse ; attachée à l'habit de M. d'Harland, pour y fixer une tresse de cheveux ; à l'etendard aérien ; dans le cabinet de M. Bailly ; à sa boutonnière, et enfin à la cocarde nationale de Louis XVI..... Que croit-on maintenant qu'elle est devenue ? Elle fut perdue pour la seconde fois pendant long-temps, et retrouvée dans le Louvre par une garde-malade, qui, appelée auprès de M. de Mirabeau, et chargée de l'ensevelir, attacha par elle un des coins de son linceul. Il semble que le destin ait voulu finir son sort si remarquable avec celui de l'homme le plus extraordinaire de son temps. Sûrement elle ne reverra jamais le jour, à moins que, dans la suite des temps, l'inconstance populaire n'aille insulter à la cendre d'un homme que l'enthousiasme national a couronné à sa mort. Ce qui rappellerait ses propres paroles : *Il y a bien près du Capitole à la roche Tarpeïenne* (1).

---

(1) L'auteur écrivait à l'instant où Mirabeau venait d'être placé au Panthéon.

# HISTOIRE SECRÈTE

## DES AMOURS

## DU CARDINAL DE RICHELIEU

*avec* MARIE DE MÉDICIS *et M*me *de* COMBALET, *depuis duchesse d'*AIGUILLON.

---

## AVERTISSEMENT.

L'AUTEUR de cette histoire secrète n'est pas connu. Le manuscrit original existait en 1726 dans la bibliothèque des Jésuites de Dijon. On ne sait ce qu'il est devenu ; mais une copie nous étant tombée entre les mains, nous avons cru devoir la publier. Cette anecdote, dont le fond paraît vrai, est écrite avec esprit, et dans le goût du temps. Dans ces sortes d'ouvrages, faits du vivant, et pour ainsi dire en présence des personnages qui jouent les principaux rôles, il y a toujours quelques épis à glaner pour l'histoire. Des intrigues de cour, et des anecdotes qui paraissent d'abord insignifiantes, fournissent souvent à l'historien attentif, qui discute tout avec sagesse, le mot

d'une énigme qu'il ne pouvait pas deviner. Le chapitre des grands événemens produits par de petites causes est si étendu ! Nous ignorerions, par exemple, quelle fut celle du terrible incendie du Palatinat, si le duc de Saint-Simon ne nous avait pas appris qu'il fût la suite d'une altercation, légère en apparence, qui s'éleva entre Louis XIV et le marquis de Louvois sur une croisée de Trianon.

Cette anecdote a été insérée dans les *Souvenirs du comte de Caylus* ( publiés en 1805 ), sous le titre d'*Intrigues galantes de Marie de Médicis, deuxième femme de Henri IV*, pag. 240 du second volume ; mais d'après une copie mutilée, interpolée de la manière la plus ridicule, comme il sera facile de s'en convaincre en comparant quelques pages des deux textes, par exemple, ce joli madrigal qu'on lit page 159 de notre édition :

Le ciel vous donna tant de charmes,
Que mon cœur en ressent l'invincible pouvoir.
Ne vous étonnez pas si de pareilles armes
Confondent ma raison et forcent mon devoir.
Ma passion n'est pas commune ;
Par ses brûlans accès mon repos est trahi.
Gloire, biens, dignités, intérêts et fortune,
Depuis que je vous aime, hélas ! j'ai tout haï.

Ce joli madrigal, disons-nous, a été lon-

guement et lourdement paraphrasé dans les *Souvenirs*, page 254.

Le ciel vous donna tant de charmes,
Que mon cœur en ressent l'invincible pouvoir:
Ne vous souciez pas si de pareilles armes
Confondent mon pouvoir et me forcent d'aimer.
On voit ma tristesse profonde,
Mes yeux n'ont plus d'éclat,
Mon visage est mourant (1);
Et je voudrais en vain cacher à tout le monde
Un mal que je soulage en vous le découvrant.
L'amour pourrait faire un miracle,
Si votre cœur touché m'écoutait tendrement,
Et votre indigne époux est un petit obstacle
Pour les ardens desirs d'un véritable amant.
La fortune est une surprise,
Un effet du hasard, un caprice du sort;
Et l'Hymen étonné, lorsqu'il le favorise,
Méconnaît son ouvrage et s'en repand d'abord.
Ma passion n'est pas commune.
Par ses brûlans accès mon repos est trahi;
Gloire, biens, dignités, intérêt et fortune,
Depuis que je vous aime, hélas! j'ai tout haï.

(1) On voit bien, sans que nous le fassions observer, que ces deux lignes, arrangées comme des vers de six syllabes, ne font qu'un alexandrin,

Mes yeux n'ont plus d'éclat, mon visage est mourant;

mais elles prouvent que l'éditeur, qui sans doute n'est pas étranger au mécanisme de nos vers, ne s'est pas même donné la peine de revoir les épreuves.

La maison de campagne du cardinal y est constamment appelée *Ruelle*, au lieu de *Ruel*, et l'on y fait sortir, du Luxembourg, Marie de Medicis par une porte du jardin *qui donne devant les Carmes*, au lieu de : *qui donne dans les champs*.

Nous ne nous sommes permis d'autre changement dans notre édition, que celui de supprimer les *s* et les *y* grecs qui se trouvent encore dans le Dictionnaire de l'Académie française de 1718, et que nous avons fait disparaître de notre orthographe moderne.

A l'exemple de plusieurs éditeurs, qui, pour ne rien laisser à desirer au lecteur dans les éditions qu'ils ont données des classiques anciens et modernes, ont eu soin de mettre le portrait des auteurs en tête de leurs ouvrages, nous avons cru faire plaisir aux amateurs en faisant précéder cet opuscule d'une esquisse du cardinal de Richelieu, tracée par un grand maitre.

PORTRAIT DU CARDINAL DE RICHELIEU.

L'orgueil des seigneurs féodaux ne fut pas tellement humilié par Louis XI, qu'il ne troublât long-temps la France après lui. Richelieu seul affermit le trône sur l'anarchie féodale.

Mais que sa marche est plus grande et plus imposante ! comme ses moyens sont plus hardis, ses ressources plus fécondes et ses coups plus assurés ! Il ne craint point d'annoncer sa vengeance avant de frapper ses victimes. Ses artifices même ont quelque chose de grand qui suppose le courage. D'ailleurs Richelieu, qu'un seul cœup-d'œil peut précipiter au fond des cachots où il plonge ses ennemis, nous intéresse comme un homme fort et courageux qui se livre à tous les dangers et se confie à sa fortune. Sa vie est un combat éternel ; toutes les scènes en sont animées, et tous les tableaux en contraste. Il est forcé de combattre à la fois la puissance de ses nombreux ennemis et la faiblesse de son maître. Toujours près de sa chute en préparant celle des autres, il a besoin d'être courtisan, même quand il est roi. Ce mélange de souplesse et d'audace, ces dangers qu'il éprouve, cette terreur qu'il inspire sans jamais la ressentir, l'énergie de son ame qui résiste aux souffrances d'un corps usé par les affaires et les maladies, cette ambition qui ne trouve aucune gloire ni au-dessus ni au-dessous d'elle, tout dans Richelieu imprime l'étonnement et commande l'admiration.

# HISTOIRE
## DES AMOURS
## DU CARDINAL DE RICHELIEU.

C'est une chose terrible que l'avidité de régner sans concurrence, lorsqu'elle se trouve mêlée avec d'autres passions dans une femme tendre et ambitieuse, qui voudrait commander à tout le monde sans pouvoir se commander à elle-même. Elle se fait ordinairement craindre, et très-peu souvent aimer.

Telle fut Marie de Médicis, fille de François de Médicis, grand-duc de Toscane, et femme de Henri IV, roi de France. Pendant la vie de ce prince, son humeur impérieuse eut la mortification de lui voir des maîtresses déclarées, et de savoir qu'il avait des favorites secrètes; et, après en avoir murmuré tout haut, et s'en être plainte en particulier à Leonora Galligaï, fille de sa nourrice, qu'elle avait amenée d'Italie, et qui était sa confidente, elle ne trouva rien qui pût mieux la consoler que Concino Concini, son écuyer, qui était né à Florence, et qu'elle distinguait entre tous ses officiers, par son estime et par

ses faveurs, qu'elle lui prodiguait. Il était fort bien fait, et tout propre pour les grandes intrigues dans lesquelles la cour de France se vit plongée.

La reine, pour empêcher que Concino Concini ne s'attachât à quelque fille aimable, voulut qu'il épousât Léonora Calligaï, qui était la plus laide, mais la plus adroite de toutes les créatures. Léonora, après son mariage, mit un bandeau de prudence et de soumission devant ses yeux, pour ne pas voir cent choses qui se passaient entre Marie de Médicis et son mari, ce qui lui conserva la faveur de la reine.

Quelque temps après, le ciel permit que Henri IV périt par la main d'un scélérat nommé Ravaillac, et ce fut alors que la fortune de Concini courut la poste. Jamais on ne vit tant d'honneurs, ni si précipités, tomber à la fois sur un seul homme. Il fut d'abord gentilhomme de la chambre du jeune roi Louis XIII ; en même temps on le fit marquis d'Ancre, gouverneur de Normandie et de la citadelle d'Amiens, et enfin maréchal de France, conduisant l'état et la régente pendant la minorité du roi.

La marquise d'Ancre, qui avait toute la vanité qu'une femme, venue de rien et qui se

voit dans l'élévation, est capable d'avoir, se baignait dans la joie, et etalait une magnificence extraordinaire aux yeux de toute la cour. Mais on vit paraître à cette cour, dans le temps d'une aussi prodigieuse fortune, malheureusement pour le marechal d'Ancre, une nouveaute qu'il n'attendait pas, et qui empoisonna sa prospérité. C'était Jean-Armand du Plessis, évêque de Luçon, âgé de 22 ans, bien fait, spirituel, actif, adroit et entreprenant, qui revenait de Rome, et qui eut bientôt de l'accès auprès de la reine mère, par la faveur du maréchal d'Ancre, auquel il s'attacha d'abord. Ce jeune prélat debita une morale si fine et si agréable à Marie de Médicis, que le credit de Concini diminua. Il s'aperçut plutôt du dégoût de la reine qu'il n'en comprit la raison; et, pour maintenir sa fortune, on peut dire qu'il divisa la France et lui causa de grands maux.

Le roi etant sorti de sa minorité, l'évêque de Luçon, qui ne se souciait guère de voir languir ou errer les troupeaux que l'église avait commis à ses soins, courait après les dignités ecclésiastiques, et, tournant le dos aux prophètes et aux apôtres, il ne fit point scrupule de pratiquer ce qu'il défendait, ne croyant pas que la simplicité évangélique pût

faire aucun honneur aux personnes dévouées à la grandeur.

La reine mère eut bientôt pour lui des égards extraordinaires. Le maréchal d'Ancre lui procura la charge de grand aumônier de la jeune reine, qu'il vendit, peu de temps après, une grosse somme pour accommoder ses affaires. Enfin la reine mère, qui aimait l'évêque de Luçon, le fit conseiller d'état.

Dans ce temps, plusieurs princes se déclarèrent contre le maréchal d'Ancre, entre autres le maréchal de Bouillon, les ducs de Longueville et de Luynes, et l'on vit tout-à-coup des torrens de témoins attaquer sa conduite. La reine, qui ne l'aimait plus, le laissa entrainer au courant. Car cette princesse, de concert avec l'évêque de Luçon, qui avait déjà des gages d'un crédit assuré, fit arrêter le prince de Condé, afin de jeter la faute sur Concini et animer le peuple. Thémines, qui fit cet emploi, en eut le bâton de maréchal de France, tant ils étaient alors à bon marché. Chacun en jeta la faute sur le maréchal d'Ancre. Enfin Vitry s'immortalisa par le massacre de ce ministre disgracié. Sa femme périt avec lui et le reste de sa famille.

La reine mère fut conduite à Blois par des gardes du roi, où l'évêque de Luçon la suivit,

pour y prendre la qualité de sur-intendant de la maison de Marie de Médicis, et occuper auprès d'elle, de toutes les manières, la place de l'infortuné Concini. De Luynes, qui craignait l'esprit de l'évêque de Luçon, obligea le roi à lui envoyer un ordre de se retirer en Anjou, au prieuré de Coussay, où il eut le loisir d'écrire de belles missives au roi, qui ne laissa pas de lui commander d'aller à Luçon et de là à Avignon, où il composa de certains livres de controverses contre les Huguenots, qui leur ont fait plus d'honneur qu'à lui.

Cependant la reine mère, par le moyen du duc d'Epernon, se sauva de Blois, dont l'absence de l'évêque de Luçon lui rendait le séjour insupportable. Elle fut à Loches et de là à Angoulême. Cette fuite de Marie de Médicis donna de la terreur à de Luynes. L'évêque de Luçon vit la reine à Angoulême, où ils goûtèrent ensemble toutes sortes de délices. Ce favori ménagea si bien l'affaire de sa maitresse, qu'il y eut une entrevue entre elle et son fils à Tours. On ne la trouva pas disposée à retourner à Paris ; c'était une inspiration de l'évêque de Luçon, qui avait trop de vanité pour rentrer dans la capitale de France avec son simple titre d'évêque.

Ce prélat vivait en toute paix, entretenant la reine des journées entières et une bonne partie des nuits. Il lui remontra qu'elle ne devait point céder à une foule d'ambitieux qui entouraient son fils. On en vint à une guerre civile, qui eut pour théâtre la Normandie; mais on envoya des députés, de part et d'autre, au Pont-de-Cé, où l'on accorda une amnistie générale, et on obligea insensiblement le roi à demander au pape un chapeau de cardinal pour l'évêque de Luçon. C'était le prix que ce prélat demandait à Marie de Médicis, pour les douceurs qu'il lui avait fait goûter dans sa solitude. Avec le temps, il eut ce bel ornement de tête, et s'allia avec le duc de Luynes, par le mariage du marquis de Combalet, neveu du duc, et de Mlle de Pont-Courlay, nièce de l'évêque, à laquelle la reine fit quantité de présens. La reine vit ensuite avec joie son favori paré d'écarlate.

Enfin Mlle de Pont-Courlay arriva à la cour, et avec elle tout ce qu'une grande beauté et une grande jeunesse ont de plus charmant. Tout le monde en fut ébloui, et l'évêque de Luçon même, qui ne l'avait vue qu'enfant. En effet elle avait une majesté toute propre pour soutenir l'éclat d'une couronne, assez d'ambition pour y aspirer, tout l'esprit dont on a

besoin dans un si grand poste, et des yeux qui allaient chercher des tributs dans le fond des ames les plus insensibles. Cependant elle n'épousa que le pauvre Combalet, homme d'un fort petit mérite. Le cardinal de La Rochefoucault bénit ce mariage, qui se fit sous les auspices de la répugnance du côté de Mlle de Pont-Courlay. Cependant la reine mère était toujours passionnée pour l'évêque de Luçon, sans lequel elle ne pouvait rien faire. Aussi lui en marquait-il bien de la reconnaissance en public et de la tendresse en particulier. Cependant l'infidèle changeait chaque jour, et, depuis l'arrivée de Mme de Combalet, il avait un feu secret dans le cœur qu'il était contraint de cacher sous la simple apparence de la tendresse d'un oncle. Il joua long-temps le personnage d'amant sous ce voile, sans qu'on s'en aperçût. La reine mère même n'avait garde de se faire l'outrage de croire qu'on la pût abandonner, et Mme de Combalet n'y comprit pas d'abord plus que les autres. Son faible époux y songeait encore moins.

Mme de Combalet, toute belle, et pour le moins aussi coquette, paraissait à la cour comme un astre brillant, qui pouvait éclairer plusieurs climats en même temps. Le cardi-

nal, amoureux jusqu'à l'excès, ne voulut pas lui donner le loisir d'abandonner son cœur à quelque amant aimable, et ne songea qu'à donner le coup mortel à l'honneur de Combalet.

Les reines n'étaient pas plus magnifiques qu'elle, et le connétable étant mort, elle en eut plus de haine pour Combalet. Son oncle la chargeait de présens et de raretés. Je ne sais, lui disait un jour ce cardinal amoureux, qu'elle remerciait de plusieurs choses curieuses qu'il lui avait données, si vous m'avez quelqu'obligation de mes présens, mais, s'ils vous font autant de plaisir comme j'en ai a vous les faire, je crois assez réparer le tort que je vous ai fait en vous donnant un mari si sot. Cette épithète me ferait rougir, dit M^me de Combalet en riant, si elle venait d'autre part que de celle de Votre Eminence. Si vous vouliez me parler sincèrement, poursuivit le cardinal, je vous demanderais une chose que je meurs d'envie de savoir. Vous la saurez, sans doute, répliqua M^me de Combalet, et ce que je ne vous dirai point, il faudra que je l'ignore absolument. Apprenez-moi donc, répliqua Son Eminence, si Combalet a l'esprit de vous dire que vous êtes la plus belle personne et la plus aimable du monde.

Quand il me le dirait aussi délicatement que vous, reprit-elle, je n'en serais pas plus persuadée. Mais, monsieur, épargnez, je vous supplie, une personne qui a l'honneur de vous appartenir, que vous avez comblée de tant de bienfaits, et qui ne mérite peut-être ni vos louanges ni vos bontés que par le prix que votre bonté lui donne. Quand vous n'en seriez pas digne, reprit le cardinal, par les charmes que la nature vous a donnés avec tant de profusion, il ne tiendrait qu'à vous de me mettre en état de vous devoir plus que vous ne me devez. Si je savais quelque chose qui pût seulement m'acquitter envers Votre Eminence, répondit-elle, je l'achèterais de mon sang. Il m'est trop précieux, interrompit le cardinal, et lorsque vous m'aimerez autant que je le veux être, pour pouvoir me dire heureux, vous me mettrez bien à retour. Cette expression, toute forte qu'elle était, ne surprit point M^me de Combalet, et il y avait quelques jours qu'elle s'était bien aperçu que son oncle la regardait avec des yeux d'amant. Elle n'était pas d'humeur à s'en fâcher; mais, regardant la terre pour lui donner bonne opinion de sa pudeur : Si je n'avais autant de tendresse que de respect pour Votre Eminence, répliqua-t-elle, il faudrait me

regarder comme un monstre d'ingratitude, et après tout ce que je vous dois.... Ce n'est pas là-dessus que je me fonde, ni sur quoi je veux compter, interrompit le cardinal, il ne s'agit point de complimens; je vous aime, madame, et d'une manière si pleine d'ardeur.... Il n'est pas nécessaire que vous exagériez une chose qui m'est fort connue, dit-elle. Non, continua le cardinal, vous ne le savez pas si bien que vous pensez; mais j'espère que vous la comprendrez mieux quand vous aurez lu ce qui est là-dedans. Songez à y répondre, si vous voulez que je sois tranquille. A ces mots il lui donna un papier, et sortit; elle y trouva ces vers:

Le ciel vous donna tant de charmes,
Que mon cœur en ressent l'invincible pouvoir.
Ne vous étonnez pas si de pareilles armes
Confondent ma raison et forcent mon devoir.
Ma passion n'est pas commune,
Par ses brûlans accès mon repos est trahi :
Gloire, biens, dignités, intérêts et fortune,
Depuis que je vous aime, hélas! j'ai tout haï.

Mme de Combalet sentit bien plus de joie à cette lecture que de colère, et n'était pas une femme à scrupules. Le cardinal était son oncle; mais puisqu'il avait plu à une tête couronnée, il ne pouvait pas lui déplaire. Elle

relut cent fois ces vers, et se regardant mille fois dans son miroir, le desir de conserver sa conquête lui donna une nouvelle industrie pour augmenter encore sa beauté, et dès-lors elle détesta le pauvre Combalet. Le lendemain de ce jour si agréable pour elle, elle fut à la messe de la reine mère, habillée comme l'on peint Vénus, ne cachant de son corps que ce qu'il était absolument défendu de montrer. Le cardinal tressaillit en la voyant si brillante, et eut bien des desirs. La reine la fit sa dame d'atours, au grand chagrin de Mme du Fargis, qui avait brigué cet emploi.

Le soir, Mme de Combalet était placée derrière la reine mère. Le cardinal la dévorait des yeux; et dès qu'elle parut, il ne sacrifia plus à d'autre divinité. La reine mère interrompit ses regards, étant venue lui parler d'affaires.

La nuit s'étant passée, le matin parut si beau à la reine, qu'elle alla avec Mme de Combalet se promener dans le jardin de son magnifique palais du Luxembourg. Marie de Médicis la plaignit d'avoir un aussi sot de mari que Combalet. Ici Mme de Combalet fit de la vertueuse, excusant toujours son mari; elle vit diner la reine et se retira, impatiente de savoir jusqu'où irait l'affaire de son oncle.

Il la vit le soir au Louvre, à la clarté de mille flambeaux, et s'en approchant pendant que le roi et les reines soupaient : Me connaissez-vous bien maintenant, lui dit-il, et me faudra-t-il desormais un autre interprête que votre cœur ? Si je le consultais, reprit-elle, il m'en dirait peut-être trop. Parlez-moi plus juste et plus promptement, dit Son Eminence, si vous voulez que je dorme et que je vive. Tenez donc, lui dit-elle en lui donnant des vers, considérez que je suis inspirée par un autre dieu qu'Apollon. Le cardinal, sitôt qu'il fut chez lui, lut ce que l'oracle lui répondait en ces termes :

Vous attaquez un cœur bien tendre
Par plusieurs endroits différens,
Et, comme les grands conquérans,
Vous concluez d'abord qu'on ne peut se défendre.
Vous avez mieux connu que moi
De quoi l'Amour, pour vous, le peut rendre capable ;
Il vous aime, il vous croit ; songez, s'il est coupable,
Que vous seul lui faites la loi.

Le cardinal, transporté de joie, baisa mille fois les vers de sa nièce, et pendant la nuit entière il ne songea ni aux affaires dont son ministère était chargé, ni à ce que la reine mère avait fait pour lui.

A peine était-il jour, que, sur le prétexte

de quelqu'intérêt de famille, il alla entretenir sa nièce en particulier. Le mari s'éloigna bonnement, et Son Eminence entra dans un cabinet plein de cent choses qui animèrent encore sa passion. Mme de Combalet était dans une négligence affectée. On lui voyait toute la gorge, et ses bras n'étaient qu'à demi couverts par une dentelle extrêmement claire. Elle mangeait alors une grenade, et le cardinal, affamé d'un mets que la bouche de Mme de Combalet rendait délicieux, à son gré, porta la sienne dessus. Il faudrait beaucoup de ces fruits, dit-il ensuite, pour modérer un peu le feu qui me brûle. Mais, est-il possible, répliqua Mme de Combalet, que vous soyez comme les autres hommes, vous à qui les sept Sages auraient envoyé le trépied d'or, s'ils eussent été de votre temps? Le cardinal lui fit offre de tout ce qu'il possédait, promit de la combler de biens, et même de défaire un mariage si mal assorti. Elle l'assura que la volonté de son oncle pour ce mariage l'avait empêchée d'en murmurer. Madame, continua le cardinal, ces chagrins passeront bientôt, et je ne travaillerai pas en vain. La suite de cette conversation fut si tendre, que Son Eminence y oublia plusieurs heures; il y goûta les plus ravissans plaisirs, et posséda sa charmante nièce. Il était fort

tard lorsqu'il se rendit au Louvre, où l'on s'étonnait de sa paresse.

Après y avoir fait sa cour, il fallut aller chez la reine mère. Il était si plein de joie, qu'il ne paraissait plus lui-même, et on la voyait peinte sur son visage. Il trouva la reine mère occupée à regarder peindre le célèbre Rubens dans la grande galerie du Luxembourg, et elle était attachée à un de ses portraits, qui la représentait dans son enfance. Venez, M. le cardinal, lui dit-elle, venez voir Marie de Médicis à l'école, et cherchez dans le visage d'une petite fille, celui d'une reine, qui vous doit être assez familier. Le cardinal, qui avait autre chose dans le cœur et dans l'esprit, ne fit pas trop d'attention à ce que lui disait la reine. Elle s'en aperçut, et s'imaginant que sa distraction venait du soin de quelque grande affaire : Qu'avez-vous donc, Eminence rêveuse, dit-elle en lui passant son mouchoir sur les yeux ? êtes-vous endormi, ou craignez-vous qu'une petite figure ne fasse tort à la grande ? Il revint un peu de son assoupissement à ces mots, et reprenant un air libre : En vérité, madame, dit-il, je ne m'étonne pas si vous êtes une reine toute parfaite, puisque vous étiez une si admirable enfant ; vous êtes née pour charmer dans tous

les âges. Point du tout, interrompit-elle en riant, et quand j'aurais été charmante à vingt ans, je ne le serais plus à quarante. On ne compte point avec un grand mérite, continua le cardinal, qui doit être de tous les temps et de tous les goûts. Je vous aime bien dans cette erreur, poursuivit la reine, mais vous n'avez été guère diligent aujourd'hui ; avez-vous fait des dépêches étrangères ? Il me semble que les intérêts du cœur doivent aller avant toutes choses. Je l'avoue, dit Son Eminence, mais Votre Majesté n'ignore pas à quels chagrins la bienséance assujétit souvent l'amour. J'ai eu des affaires au Louvre, et il m'a fallu donner quelques momens à ma nièce, qui ne sait plus que faire d'un désagréable mari que je voudrais bien lui ôter, la trouvant digne d'un rang plus glorieux. Cette séparation ne se pourrait faire, reprit la reine, sans un éclat qui couvrirait votre nièce de honte ; mais faisons plutôt Combalet duc. Ah ! madame, s'écria le cardinal, il n'a point les épaules assez fortes pour soutenir cette nouvelle dignité ; elle ramperait toujours avec lui. Qu'importe, répondit Marie de Médicis, pourvu que sa femme en jouisse ! Cela ne suffit point, madame, répondit le cardinal, et Combalet est un brutal que je ne saurais

plus souffrir ; il faut absolument que je me satisfasse, et j'aime mieux que ma nièce essuie une petite confusion que de la voir passer toute sa vie avec un misérable qui ne sait pas ce qu'elle vaut. Comme ils en étaient là, MONSIEUR entra, et le cardinal sortit ; mais en s'en allant, les vers de Mme de Combalet, qu'il voulait toujours lire, tombèrent de sa poche. La reine, qui le suivait des yeux, s'en aperçut, et se fit apporter le papier, qu'elle lut auprès d'une fenêtre, tandis que MONSIEUR s'amusait à regarder les peintures.

Marie de Médicis n'eut pas un étonnement médiocre ; elle savait bien que le cardinal aimait la poésie et donnait même des pensions à quelques poètes ; mais, comme il était écrit de la main d'une femme, et qu'il y paraissait assez de passion, elle en eut de l'ombrage.

Le cardinal, qui revit sa nièce, ne songea pas sitôt à ce qu'il avait perdu, et ce ne fut qu'en se couchant qu'il s'en aperçut. Il envoya partout où il avait été, excepté au Luxembourg, de peur de rendre la reine curieuse, si elle apprenait qu'il fût en peine de quelque chose. Il passa la nuit sans dormir, et Marie de Médicis ne reposa guère mieux que lui. Elle n'avait jamais vu l'écriture de Mme de Combalet ; ses soupçons ne la regardèrent

pas. D'abord qu'il fit jour, elle l'envoya querir. Dès qu'elle vit Mme de Combalet, elle affecta de rire : Croiriez-vous que M. le cardinal de Richelieu a des intrigues amoureuses, lui dit-elle ? Regardez, Mme de Combalet, connaissez-vous cette écriture, et pouvez-vous m'aider à démêler de qui sont ces vers ? Oui, madame, répondit cette adroite personne, sans rougir, ni paraitre émue, puisque c'est la mienne ; et M. le cardinal de Richelieu a bien manqué de bonté pour moi, en étalant mes folies devant V. M. Il me surprit hier au matin en écrivant cette bagatelle pour essayer seulement à rimer. Sa sévérité voulut m'en faire un crime, et, quoique je lui prouvasse la vérité, il ne laissa pas de me punir en gardant ces méchans vers. A-t-il dit autre chose à V. M., madame ? Comme la reine allait répondre, le roi vint pour la voir, quoiqu'elle fût encore au lit, et Mme de Combalet demeura incertaine de la manière dont elle avait eu ces vers. Elle ne put s'empêcher d'avoir de la colère contre son oncle, et de lui reprocher sa malice ou sa négligence inexcusable.

Mme du Fargis, qui enviait la faveur présente de Mme de Combalet, et qui soupirait pour le retour de la sienne, s'aperçut bien

que la reine avait eu de l'inquiétude; et, comme elle n'ignorait pas les égards que cette princesse avoit pour le cardinal de Richelieu, elle comprit qu'il en était cause, et fit tout ce qu'elle put pour en découvrir davantage; mais elle avait affaire à des personnes aussi habiles qu'elle; et, quoiqu'une longue expérience dans les intrigues de la cour eût perfectionné sa malice, elle ne pouvait pas démêler ce qu'on lui cachait avec un grand soin. Dès que le roi fut sorti d'auprès de la reine mère, Mme du Fargis, qui brûlait d'envie de se signaler par quelque action noire, trouva le champ libre, et entra dedans avec ses airs flatteurs. Alors affectant de paraître craintive et respectueuse, elle demanda à la reine si Sa Majesté avait quelque chagrin, puisque, malgré la force de son esprit, il en paraissait dans ses yeux. Si l'on ne pouvait se fier qu'à soi-même, reprit-elle, et qu'on pût se mettre à couvert de toutes sortes de soupçons par un extérieur tel qu'on se le voudrait donner, je vous dirais que je n'ai rien, et que mon inquiétude serait un effet de votre imagination; mais, outre que vous savez mes affaires et que mon cœur ne vous est pas inconnu, je ne saurais vous tromper. Voyez, Mme du Fargis, en lui montrant les

vers qui la troublaient, ne suis-je pas bien malheureuse d'avoir élevé un monstre qui me dévorera peut-être ! Quelqu'affamé qu'il soit, reprit Mme du Fargis, je crois que Votre Majesté n'a rien à craindre de sa furie ; c'est que tout ce qu'il peut ne vous fera que de petits maux. Mais, madame, comme Votre Majesté n'est point aveugle, grâce au ciel, je suppose qu'elle voit ce qui se passe, et qu'elle s'aperçoit bien que l'intelligence qui est entre le cardinal de Richelieu et sa nièce, Mme de Combalet, ne ressemble guère à la simple amitié d'un oncle et à la reconnaissance d'une nièce. Je ne vous cèle point, continua la reine en soupirant, que je me perds dans ce labyrinthe, et que je ne comprends rien aux vers que nous voyons, ni aux soins que Mme de Combalet prend de se les attribuer. Mme du Fargis, officieuse au possible quand il s'agissait de faire du mal aux personnes qu'elle n'aimait pas, relut encore les vers qui chagrinaient la reine, et les rejetant ensuite avec un souris dédaigneux : Voilà un joli coup d'essai pour une nouvelle Muse, dit-elle, et Mme de Combalet ne pouvait pas mettre son honneur en des mains plus sûres que celles d'un confesseur ! Je suis persuadée qu'elle n'a point d'autre Apollon que Son Eminence, et

s'il lui a appris à rimer, il peut lui enseigner bien autre chose. Mais, Mme du Fargis, continua la reine, qui ne respirait plus que comme une personne oppressée par quelque terrible fardeau, vous allez un peu vite : quoi ! le cardinal de Richelieu pourrait avoir de l'amour pour sa nièce ? Eh ! pourquoi non ? madame, continua-t-elle : cette vérité est soutenue par toutes les apparences du monde, et si j'avais été plus hardie, il y a long-temps que je l'aurais apprise à Votre Majesté. Si cela est, interrompit brusquement la reine, je suis perdue, ou il faut que je perde tout. C'est à vous, Mme du Fargis, à m'éclaircir ce chaos, puisque vous me l'avez montré. Je ne puis pas développer seule un mystère que deux esprits ingénieux me veulent cacher. Il faut que Votre Majesté n'ait pas remarqué le trouble de Mme de Combalet, puisque vous êtes encore incertaine, répliqua la du Fargis, et jamais rien n'a été plus parlant, lorsqu'elle s'est retirée quand le roi est venu. Ah ! que j'aurai de plaisir à me venger ! poursuivit la reine ; je suis véritablement offensée : je m'appuie sur vous, n'allez pas être un faible roseau ; dissimulez comme moi, mais étudiez avec soin tout ce qui regarde mes intérêts.

Il était heure d'aller à la messe ; et comme

la reine était trop dévote pour la perdre, elle y fut en déshabillé. Mme de Combalet n'y parut pas ; elle avait envoyé un page au cardinal pour lui dire qu'elle voulait lui parler avant qu'il fût à la cour ; et comme son devoir ne lui était rien auprès de son amour, il courut chez sa nièce, qu'il trouva fort agitée : Vous êtes bien peu soigneux, bien infidèle, ou bien cruel, lui dit-elle les yeux humides ; et si je m'étais moins confiée à la sincérité de votre cœur, je ne me verrais pas plongée dans une sensible douleur. Elle lui dit que ses vers étaient entre les mains de la reine, et qu'elle en craignait mille choses fâcheuses. Ne vous alarmez point, lui dit Son Eminence, en essuyant des larmes qui lui pénétraient le cœur ; j'avoue que j'ai plus d'amour que de conduite, mais j'ai du pouvoir sur l'esprit de la reine, et je la ferai d'abord revenir. Mme de Combalet dit encore à son oncle la manière dont elle avait pris la chose. Il approuva fort sa prudence, et lui dit adieu pour un moment. Elle l'avertit de se défier de la du Fargis.

Le cardinal fut donc chez la reine mère, qui ne vit aucune altération sur son visage, et qui était beaucoup plus émue que lui. Mme du Fargis, qui était dans la chambre, fut fâchée

de le voir si tranquille ; mais connaissant la trempe de son esprit, elle ne l'en crut pas plus innocent. Dès qu'il eut rendu ses premiers respects à Marie de Médicis, elle le mena auprès d'une fenêtre, et le regardant d'un œil indigné, lui reprocha, en termes bien aigres, son infidélité. Le cardinal fit passer ces vers pour une folie de sa nièce, et se justifia, disant que son peu de précaution était garant de son innocence. Vous êtes amoureux de votre nièce, continua la reine, et vous voulez endormir ma curiosité. En vérité, madame, interrompit le cardinal, Votre Majesté se moque de mon respect et de mon affection, et il faut qu'elle soit bien persuadée que l'un et l'autre sont inépuisables pour les épargner si peu. Quelqu'esprit artificieux vous trompe et vous anime, et M^me du Fargis, riche d'une ame noire et d'une langue pernicieuse, abuse de votre facile bonté. Ne croyez pas vous justifier aux dépens de M^me du Fargis, dit la reine, je connais sa fidélité. Je vois bien, dit le cardinal, d'un air chagrin, que ma passion importune Votre Majesté. Le rang que je tiens, lui dit-elle, me dispense assez de prendre des précautions contre ce qui me déplaît; mais vous savez trop que je tiens à vous par la sensibilité de mon cœur, et que

les reproches que je vous fais sont les fruits d'une tendresse intéressée.

Le cardinal, qui s'aperçut que l'orage allait se calmer, acheva adroitement d'abuser sa trop facile reine, qui crut tout ce qu'elle souhaitait, et par là devint inutile l'espoir de la du Fargis ; et dès ce moment la reine agit avec sa rivale comme auparavant. Cette heureuse fin rendit le cardinal plus circonspect et plus amoureux de Mme de Combalet, à laquelle il demanda mille fois pardon. Mme du Fargis songeait, pour se consoler, que toutes choses ont leur saison. Le cardinal de Richelieu, qui était devenu premier ministre, impatientait les princes par sa vanité impérieuse. Louis XIII était une véritable image de ces rois fainéans de la première race, allant incessamment de Paris à Versailles, et de Versailles à Saint-Germain.

Mme du Fargis, toujours alerte, observait le cardinal et sa nièce de si près, qu'ils songèrent à se délivrer de la contrainte où elle les mettait. Quoique les meurtres secrets coûtassent peu à Son Eminence, il n'osa attenter sur une personne du sexe de Mme du Fargis. Il résolut de faire exiler la reine mère, et d'offrir ce grand sacrifice aux charmes de Mme de Combalet. Il y travailla puissamment,

disposant toutes les créatures qu'il s'était faites, à donner de mauvaises impressions au roi contre sa mère, et on n'eut pas de peine à épouvanter une ame qui était susceptible de toutes sortes de faiblesses.

Mme de Combalet, remarquant quelque froideur dans la reine, et se voyant toujours observée par la du Fargis, convint avec son oncle, de peur d'accident, de feindre d'être malade, afin d'avoir lieu d'aller passer quelque temps à Ruel, où le cardinal pourrait la visiter secrètement.

Mme de Combalet garda le lit. La reine envoya savoir de ses nouvelles; et après cinq ou six jours de retraite, elle se fit ordonner l'air de la campagne par ses médecins, et Marie de Médicis lui donna liberté d'y aller. On la fit porter en litière, afin de mieux persuader son indisposition. Dans tout cela, Combalet était compté pour rien. Son appartement était séparé de celui de sa femme, et ils ne mangeaient que rarement ensemble.

Dès qu'elle fut à Ruel avec un petit nombre de personnes qui avaient appris à se taire, elle ne feignit plus, en passant les jours dans cette belle solitude, à lire et à se promener; elle recevait les soirs un grand secours contre l'ennui, par les visites de Son Eminence,

qui montait à cheval dès qu'il n'était plus obligé de se montrer à la cour, et qui se rendait à Ruel à toutes jambes. Ce n'etait ni en rochet, ni en camail qu'il faisait ce voyage, mais en habit de cavalier. Après avoir donné à sa tendresse toute l'étendue qu'elle demandait, et goûté les plus charmans plaisirs, il informait Mme de Combalet de ce qui se passait. Ce négoce dura près d'un mois, Son Eminence allant tous les jours à Ruel. La reine mère y envoyait souvent des valets de pied, et la belle malade leur disait toujours qu'elle était incommodée. Mme du Fargis supportait tant de tranquillité avec beaucoup d'impatience; elle fit remarquer à la reine mère que depuis l'absence de Mme de Combalet, le cardinal n'entrait pas plutôt au Luxembourg, qu'il mettait quelqu'affaire sur le tapis, pour avoir occasion d'en sortir; qu'on disait la même chose au Louvre; que cependant il n'y avait point de guerre à faire, ni de ministres étrangers à expédier; et que, selon les apparences, il donnait son loisir à d'agréables occupations. La reine ne voulut pas faire d'éclat, de peur d'effaroucher Son Eminence. Un matin qu'elle passait dans la galerie où Rubens travaillait, elle vit le marquis de Combalet qui regardait peindre avec

un visage assez mortifié. Comment se porte-t-on à Ruel, monsieur, lui dit-elle, et depuis quand en êtes-vous revenu? Je n'y ai point encore été, madame, répondit ce pauvre mari en soupirant, et M. le cardinal de Richelieu en peut mieux dire des nouvelles que moi à Votre Majesté. Comment, reprit la reine, est-ce qu'il est le médecin de votre femme? Je ne sais ce qu'il est auprès d'elle, ni ce qu'il y prétend, répartit Combalet, mais je sais bien qu'il va toutes les nuits à Ruel, dans un état plus propre à monter à cheval qu'à dire la messe. Ah! Combalet, s'écria la reine, en reculant deux pas, vous extravaguez, et ce que vous dites n'est pas possible. Madame, reprit-il, il n'en est rien moins, et je puis assurer Votre Majesté que j'ai encore toute ma raison, et qu'il ne m'en reste que trop pour mon repos. Mais, de qui savez-vous, reprit la reine, que le cardinal va si souvent en pélerinage chez cette sainte? De mes propres yeux, madame, poursuivit Combalet. Ne m'embarquez pas dans une entreprise incertaine, dont le repentir me puisse demeurer, ajouta la reine, et songez bien que vous me répondrez de ce que vous venez de dire. A ces mots, elle sortit outrée de colère, et fut

consulter l'oracle du Fargis, qui ne manqua pas de chanter bien haut.

Combalet, qui avait eu la patience de passer plusieurs nuits dans les champs sur le chemin de Ruel, et avait éte témoin des courses de Son Eminence, sentit un grand soulagement d'avoir ouvert son cœur à la reine mère, étant bien persuadé qu'elle ne prenait pas moins de part que lui à l'intrigue du cardinal et de sa nièce.

J'avais bien assure Votre Majesté, madame, disait la du Fargis, qu'elle était trop crédule. Vous aigrissez mon chagrin, continua Marie de Médicis, et vous ne vous souvenez plus que vous m'avez sollicitée vous-même à laisser aller l'impudente Combalet à Ruel. Et n'est-ce pas un bon office que j'ai rendu à Votre Majeté, répliqua là-dessus la du Fargis? vouliez-vous être éternellement la dupe d'une coquette abandonnée, et d'un homme qui abuse si ingratement de votre bonté, après l'avoir fait ce qu'il est? Ah! je tombe des nues, répondit la reine, et j'ai peine à croire que je suis éveillée! Que ferai-je donc, Mme du Fargis, et de quelle manière pourrai-je convaincre le cardinal de son crime? Vous ne le ferez jamais qu'en le prenant sur

le fait, repartit la du Fargis ; et il faut de nécessité que vous alliez en personne à Ruel. Moi ! interrompit la reine, et je donnerais ce sujet de rire à toute la terre ? Les reines peuvent-elles courir de nuit comme les cardinaux ? Les reines, poursuivit la du Fargis, n'ont point d'autres lois à observer que celles qu'elles s'imposent, et, puisque le cardinal s'habille en comédien, Votre Majesté peut bien se travestir en femme de chambre. Bon Dieu ! quel personnage me voulez-vous faire jouer, poursuivit la reine, et comment sortir d'ici métamorphosée de la manière que vous voulez que je le sois ! La du Fargis lui remontra que, si elle perdait cette occasion, elle ne la retrouverait peut-être jamais. Enfin la reine y consentit. Le cardinal la vint voir ; elle feignit d'avoir une migraine, et se mit au lit avant six heures du soir, pendant que Mme du Fargis fit mener un carrosse de louage à une porte du jardin du Luxembourg, qui donne dans les champs, et la reine étant déguisée, dès qu'il fit assez sombre pour se cacher, elles sortirent, les femmes de Marie de Médicis étant disposées à la laisser dormir autant qu'elle voudrait, et, montant en carrosse, un valet de chambre de la reine, qui était du secret, les

guida du côté de Ruel, où elles arrivèrent de bonne heure. Le valet de chambre ayant donné de l'argent aux Suisses, les pria de le laisser promener avec deux dames dans le jardin. Comme on n'a jamais accusé les Suisses d'une grande pénétration, et qu'ils ignoraient d'ailleurs les visites de Son Eminence, parce qu'il n'entrait pas de leur côté, ils profitèrent de cette libéralité, et le jardinier, qui en eut sa part, ne fut pas plus sévère, et ouvrit son jardin aux aventurières. La lune éclairait un peu, et la reine se promena long-temps avec sa confidente, ayant autant d'impatience que de colère et d'émotion. Tout devint calme; on se coucha dans le château, et il ne parut plus de lumière que dans l'appartement de Mme de Combalet. Son Eminence arriva à l'heure ordinaire. Un seul page, qui l'accompagnait, ouvrit la porte; et, lorsqu'ils passèrent devant la reine, le cardinal chantait à demi-bas ces paroles :

Que mes plaisirs sont doux ! que mes vœux sont heureux
Puisque l'amour me favorise,
Je ne crains point ici d'importune surprise
Ni de traitement rigoureux.
Que mes plaisirs sont doux ! que mes vœux sont heureux

Il marchait d'un pas précipité, et la reine,

irritée, qui craignait de le perdre de vue, et qui n'avait pas la force de le suivre, lui cria assez haut : Votre Eminence va trop vite, et l'heure n'est pas si avancée que vous ne puissiez accorder un moment d'entretien à une dame qui vous le demande.

Le cardinal, frappé de cette voix, tourna la tête, et demeura immobile comme une statue, en reconnaissant la reine. Comme vous ne vous êtes jamais montré à mes yeux dans un état aussi agréable que celui où je vous vois présentement, lui dit-elle, et que vous gardez toutes vos galanteries pour Ruel, ne vous offensez pas si je viens vous y chercher. Quoi ! vous ai-je fait assez d'horreur depuis ce matin, pour vous empêcher de parler ? Eh ! qui ne perdrait la parole, dit-il, de voir une reine si bien ajustée, faire une démarche si peu séante à son caractère ? J'en ai fait de moins excusables que vous n'avez pas désapprouvées, continua Marie de Médicis, et c'est à tout autre qu'à vous à condamner des faiblesses dont vous êtes cause. Allez, lâche, ingrat ! je vous ai fait mille et mille biens que vous payez d'un million de maux, et je ne tiens de vous que la honte et le désespoir de m'être trompée. Quoi ! lorsque les cendres des morts s'élèvent contre

ma conscience, vous ne vous repentez de rien ? Vous périrez, perfide, ou je périrai moi-même, et votre orgueil ne se moquera pas impunément de ma douleur.

Le cardinal, qui eut le temps de se remettre, voulut persuader à la reine de taire sagement leur aventure. Ah ! vous faites languir Mme de Combalet, ajouta la reine ; elle m'a assez servi de dame d'atours pour lui offrir mes soins, et, si vous le trouvez bon, j'irai lui aider à se mettre au lit. Vous n'avez pas sujet de railler, reprit audacieusement le cardinal, et je me justifierai toujours bien; mais songez qu'on ne doit jamais pousser les gens à bout. Vous verrez que j'aurai encore tort, reprit la reine : je ne vous retiens plus, on vous attend, achevez votre voyage pendant que j'irai porter de vos nouvelles à Paris. Je vous en defie, répliqua insolemment le cardinal, et vous aurez la rougeur sur le front, lorsque j'irai tête levée.

On ne peut traiter une reine avec plus de mépris ; elle le sentit bien, et, retournant chercher le carrosse, elle répandit un torrent de larmes, lorsqu'elle fut dedans. Vous pleurez, madame, lui dit la du Fargis, et c'est pour un infâme qui se moque de vous ! Il me paiera chèrement ces larmes, répondit Marie

de Médicis. La du Fargis tâchait aussi de pleurer par complaisance. Enfin les deux voyageuses, mortifiées, se rendirent au Luxembourg. La reine n'eut plus à feindre pour paraître malade. La fièvre la prit ; le roi, la jeune reine, Monsieur, la visitèrent. Le cardinal ne passa point la porte de sa chambre, et dit à M^me^ du Fargis qu'elle se serait bien passée de mener les choses si loin.

Pendant la maladie de la reine, M^me^ de Combalet revint à la cour avec une hardiesse inouie. Marie de Médicis la laissa approcher de son lit pour lui dire tout ce que la fureur et la jalousie peuvent inspirer de plus outrageant. Elle sortit les yeux et le cœur gros, et ce fut alors que la reine mère et le cardinal firent paraître un si terrible déchaînement l'un contre l'autre. On y donna cent causes différentes, dont une ne fut pas la véritable ; et l'ingrat prélat n'eut point de repos qu'il n'eût fait exiler la mère de son roi, comme tout le monde l'a su. Cependant M^me^ de Combalet triomphait ; quoique quelques personnes obligeantes adoptassent les fruits de son commerce avec le cardinal, il la fit passer pour si pure et si neuve, qu'elle revint M^lle^ de Pont-Courlay, à la honte de Combalet, que le cardinal haïssait mortelle-

ment, et qu'il croyait ne pouvoir assez punir d'avoir découvert ses voyages à Ruel. Enfin Mlle de Pont-Courlay fut faite duchesse d'Aiguillon. Son Eminence l'aima toujours, et elle fit semblant de l'aimer aussi. Il lui laissa une fortune prodigieuse, et elle eut dans la suite de grandes liaisons avec Mme du Vigean, qui n'était pas plus prude qu'elle. Mais il suffit d'avoir parlé des amours du cardinal de Richelieu, qui a laissé un si grand nom, que ses héritiers ont si mal soutenu.

---

## FRAGMENT

### DES MÉMOIRES DE FRANKLIN,

*Ecrit par lui-même, et non publié.*

Ce fut vers ce temps (1730) que je formai le hardi et difficile projet de parvenir à la perfection morale. Je desirais de passer ma vie sans commettre aucune faute dans aucun moment; je voulais me rendre maitre de tout ce qui pouvait m'y entrainer; la pente naturelle, la societé ou l'usage. Comme je connaissais ou croyais connaitre le bien ou le mal, je ne voyais pas pourquoi je ne pouvais

pas toujours faire l'un et éviter l'autre ; mais je m'aperçus bientôt que j'avais entrepris une tâche plus difficile que je ne l'avais d'abord imaginé : pendant que j'appliquais mon attention et que je mettais mes soins à me préserver d'une faute, je tombais souvent, sans m'en apercevoir, dans une autre; l'habitude se prévalait de mon inattention, ou bien le penchant était trop fort pour ma raison.

Je conclus à la fin que quoiqu'on fût spéculativement persuadé qu'il est de notre intérêt d'être complètement vertueux, cette conviction était insuffisante pour prévenir nos faux pas ; qu'il fallait rompre les habitudes contraires, en acquérir de bonnes, et s'y affermir avant de pouvoir compter sur une constante et uniforme rectitude de conduite ; en conséquence, pour y parvenir, j'imaginai la méthode suivante. Dans les différentes énumérations des vertus morales que j'avais vues dans mes lectures, le catalogue était plus ou moins nombreux, suivant que les écrivains renfermaient plus ou moins d'idées sous la même dénomination. La tempérance, par exemple, suivant quelques-uns, n'avait de rapport qu'au manger et au boire, tandis que d'autres en étendaient le sens jusqu'à la modé-

ration dans tous les autres plaisirs, dans tous les appétits, inclinations ou passions du corps ou de l'ame, et même jusqu'à l'avarice et l'ambition. Je me proposai, pour plus de clarté, de faire plutôt usage d'un plus grand nombre de mots, en attachant à chacun peu d'idées, que de me servir de moins de termes en les liant à plus d'idées. Je renfermai sous treize noms de vertus toutes celles qu'alors je regardais comme nécessaires ou desirables, et j'attachai à chacune d'elles un court précepte qui montrait pleinement l'étendue que je donnais à leur signification.

Voici ces noms de vertus.

1. Sobriété.
2. Silence.
3. Ordre.
4. Résolution.
5. Economie.
6. Application.
7. Sincérité.
8. Justice.
9. Moderation.
10. Propreté.
11. Tranquillité.
12. Chasteté.
13. Humilité.

Mon intention étant d'acquérir l'habitude de toutes ces vertus, je pensais qu'il serait bon, au lieu de diviser mon attention en entreprenant de les acquérir toutes à-la-fois, de la fixer pendant un temps sur une d'elles, et lorsque je m'en serais assuré, de passer à une autre, et ainsi de suite, jusqu'à ce que je

les eusse parcourues toutes les treize; et comme l'acquisition préalable de quelques-unes pouvait faciliter celle de quelques autres, je les rangeai dans cette vue comme on vient de voir : la sobriété était la première, parce qu'elle tend à procurer le sang froid et la netteté de tête si nécessaires lorsqu'il faut observer une vigilance constante et se tenir en garde contre l'attrait toujours subsistant des anciennes habitudes et la force des tentations continuelles.

Cette vertu une fois obtenue et affermie, le silence devenait beaucoup plus aisé, mon desir étant d'acquérir des connaissances en même temps que je me perfectionnais dans la vertu. Je considérai que, dans la conversation, on y parvenait plutôt par le secours de l'oreille que par celui de la langue; et voulant, en conséquence, rompre l'habitude qui me gagnait de babiller, de faire des pointes et des plaisanteries qui ne pouvaient me rendre admissible que dans des compagnies frivoles, je donnai la seconde place au silence.

J'espérais par son moyen, et avec l'ordre qui vient après, obtenir plus de temps pour suivre mon projet et mes études; la résolution une fois devenue habituelle, devait m'affermir dans mes efforts pour obtenir les autres

vertus. L'économie et l'application, en me délivrant de ce qui me restait de dettes, et me procurant l'abondance et l'indépendance, devaient rendre plus aisée la pratique de la sincérité et de la justice, etc., etc.

Je conclus alors que, conformément aux avis de Pythagore, contenus dans ses vers d'or, un examen journalier était nécessaire, et pour le diriger j'imaginai la méthode suivante.

Je fis un petit livre dans lequel j'assignai pour chacune des vertus une page, que je réglai avec de l'encre rouge, de manière qu'elle eut sept colonnes, une pour chaque jour de la semaine, que je marquai de la lettre initiale de ce jour; je fis sur les colonnes treize lignes rouges transversales, plaçant au commencement de chacune la première lettre d'une des vertus. Dans cette ligne, et à la colonne convenable, je pouvais marquer avec un petit trait d'encre toutes les fautes que, d'après mon examen, je reconnaitrais avoir commises ce jour là contre cette vertu.

Je pris la résolution de donner, pendant une semaine, une attention rigoureuse à chacune des vertus successivement. Ainsi, dans la première, je pris grand soin d'éviter de donner la plus légère atteinte à la sobriété,

abandonnant les autres vertus à leur chance ordinaire ; seulement je marquais le soir les fautes du jour : ainsi, dans le cas où j'aurais pu, pendant la première semaine, tenir nette ma première ligne marquée sobriété, je regardais l'habitude de cette vertu comme assez fortifiée, et ses ennemis, les penchans contraires, assez affaiblis pour pouvoir hasarder d'étendre mon attention, d'y réunir la suivante, et d'obtenir, la semaine d'après, deux lignes exemptes de marques.

En procédant ainsi jusqu'à la dernière, je pouvais faire un cours complet de treize semaines, et quatre cours en un an ; de même que celui qui a un jardin à mettre en ordre, n'entreprend pas d'arracher toutes les mauvaises herbes en une seule fois, ce qui excéderait le pouvoir de ses bras et de ses forces ; il ne travaille en même temps que sur une planche, et lorsqu'il a fini la première, il passe à une seconde. Je devais jouir ( je m'en flattais du moins) du plaisir encourageant de voir sur mes pages mes progrès dans la vertu, en effaçant successivement les marques de mes lignes, jusqu'à ce qu'à la fin, après plusieurs répétitions, j'eusse le bonheur de voir mon livre entièrement blanc, au bout d'un examen journalier de treize semaines.

Mon petit livre avait pour épigraphe ces vers du Caton d'Addisson :

Here will j hold : if there is a power above us,
( And that there is, all nature cries aloud
Thro all her works ) hè must delight in virtue,
And that which he delights in, must be happy.

« J'y persévérerai : s'il y a un pouvoir au-
» dessus de nous ( et la nature entière crie à
» haute voix dans toutes ses œuvres qu'il y
» en a un ), la vertu doit faire ses délices; et
» ce qui fait ses delices doit être le bonheur. »

Une autre de Cicéron :

*O vitæ philosophia ! ô virtutum indagatrix, expultrixque vitiorum ! unus dies bené et ex preceptis tuis actus, peccanti immortalitati est anteponendus.*

« O philosophie! guide de la vie, source
» des vertus et fléau des vices ! un seul jour
» employé au bien et suivant les préceptes,
» est préférable à l'immortalité passée dans le
» vice. »

Une autre, d'après les proverbes de Salomon, parlant de la sagesse et de la vertu :

« La longueur des jours est dans sa main

» droite, et dans sa gauche la richesse et les
» honneurs : ses voies sont des voies de dou-
» ceur, et tous ses sentiers sont ceux de la
» paix. » (*Prov. chap.* 3, *vers* 16 *et* 17.)

En considérant Dieu comme la source de la sagesse, je pensai qu'il était juste et nécessaire de solliciter son assistance pour l'obtenir. Je composai en conséquence la courte prière qui suit, et je la mis en tête de mes tables d'examen, pour m'en servir tous les jours.

« O bonté puissante ! père bienfaisant ! guide
» miséricordieux, augmente en moi la sagesse
» pour que je puisse connaître mes vrais in-
» térêts ; fortifie ma résolution pour exécuter
» ce qu'elle prescrit, agrée mes bons offices
» à l'égard de tes autres enfans, comme le
» seul acte de reconnaissance qui soit en mon
» pouvoir pour les faveurs continuelles que
» tu m'accordes. »

Je me servais aussi de cette prière, tirée des poëmes de Thompson :

Father of light and life, thou good supteme !
O teach me what is good, teach me thyself.
Save me from folly, vanity and vice,
From every low pursuit, and fill my soul
With kuowledge, concious peace and virtue pure,
Sacred, substantial, never sading bliss.

« Père de la lumière et de la vie ! ô toi, » le bien suprême ! instruis-moi de ce qui est » bien, instruis-moi de toi-même ; sauve-moi » de la folie, de la vanité, du vice de toutes » les inclinations basses, et remplis mon ame » de savoir, de paix intérieure et de vertu » pure, bonheur sacré, véritable, et qui ne » se ternit jamais. »

Le précepte de l'ordre demandait que chaque partie de mes affaires eût son temps assigné ; une page de mon livret contenait le plan qui suit pour l'emploi des vingt-quatre heures du jour naturel.

*Plan pour l'emploi des vingt-quatre heures du jour naturel.*

QUESTION DU MATIN.

Quel bien puis-je faire aujourd'hui ?

| | |
|---|---|
| 5<br>6<br>7 | En me levant, me laver et invoquer la bonté suprême, régler les affaires et prendre la résolution du jour, continuer les études actuelles, déjeûner. |
| 8<br>9<br>10<br>11 | Travail. |
| Midi.<br>1 | Lecture, ou examen de mes comptes, dîner. |

2
3
4
5 } Travail.

6
7
8
9 } Ranger tout à sa place, souper, musique ou récréation, ou conversation, examen du jour.

10
11
Minuit.
1
2
3
4 } Sommeil.

QUESTION DU SOIR.

Quel bien ai-je fait aujourd'hui ?

J'entamai l'exécution de ce plan par mon examen, et je continuai, pendant un certain temps, l'interrompant dans quelques occasions. Je fus surpris de trouver combien j'étais plus rempli de défauts que je ne l'avais imaginé, mais j'eus la satisfaction de les voir diminuer.

Pour éviter l'embarras de renouveler de temps en temps mon livret qui (en grattant le papier pour effacer les marques des vieilles fautes, afin de faire place aux nouvelles dans

un nouveau cours ) était devenu rempli de trous, je transcrivis mes tablettes et mes préceptes sur les feuilles d'ivoire d'un souvenir : les lignes y furent tracées d'une manière durable, avec de l'encre rouge, et j'y marquai mes fautes avec un crayon de mine de plomb, dont je pouvais effacer les traces aisément, en y passant une éponge mouillée.

Après un temps, je ne fis plus qu'un cours pendant l'année, et par la suite un seul en plusieurs années, jusqu'à ce qu'enfin je n'en fisse plus du tout, étant employé hors de chez moi par des voyages, des occupations, et une multitude d'affaires. Cependant je portais toujours mon petit livre avec moi. Mon projet d'ordre me donna plus de peine, et je trouvai que quoiqu'il fût praticable, lorsque les affaires d'un homme sont de nature à lui laisser la disposition de son temps, comme celle d'un ouvrier imprimeur, par exemple, il ne l'était plus pour un maître, qui doit avoir des relations avec le monde, et recevoir les gens avec qui il a affaire à l'heure qui leur convient. Je trouvai très-difficile aussi d'observer l'ordre en mettant à leur place les effets, papiers, etc. Je n'avais pas été accoutumé de bonne heure à cette règle ; et comme j'avais une excellente mémoire, je sentais

peu l'inconvénient qui résulte de manquer d'ordre. Cet article me contraignit à une attention pénible ; mes fautes, à cet égard, me tourmentèrent tellement, mes progrès étaient si faibles et mes rechutes si fréquentes, que je me décidai presque à prendre mon parti sur ce défaut.

Quelque chose aussi, qui prétendait être la raison, me suggérait de temps en temps, que cette extrême délicatesse que j'exigeais de moi-même pouvait bien être une espèce de sottise en morale, qui me rendrait ridicule si elle était connue ; qu'un caractère parfait pourrait éprouver l'inconvénient d'être un objet d'envie et de haine, et que celui qui veut le bien, doit se souffrir un petit nombre de défauts pour mettre ses amis à leur aise.

Dans le vrai, je me trouvais incorrigible par rapport à l'ordre ; et à présent que je suis devenu vieux et que ma mémoire est mauvaise, j'en sens vivement le besoin ; mais après tout, quoique je ne sois jamais arrivé à la perfection à laquelle j'avais tant d'envie de parvenir, et que j'en sois même resté bien loin, cependant mes efforts m'ont rendu meilleur et plus heureux que je n'aurais été si je n'avais pas formé cette entreprise ; comme celui qui tâche de se faire une écriture par-

faite en imitant une exemple gravée : quoiqu'il ne puisse jamais atteindre la même perfection, néanmoins les efforts qu'il fait rendent sa main meilleure et son écriture passable.

Il peut être utile à ma postérité de savoir que c'est à ce petit artifice, à l'aide de Dieu, que leur ancêtre a dû le bonheur constant de sa vie jusqu'à sa soixante-dix-neuvième année, pendant laquelle ceci est écrit. Les revers qui peuvent accompagner le reste de ses jours sont entre les mains de la providence ; mais s'ils arrivent, la pensée de son bonheur passé doit l'aider à les supporter avec résignation. Il attribue à la sobriété sa longue et constante santé, et ce qui lui reste encore d'une bonne constitution ; à l'application et à l'économie, l'aisance qu'il s'est procurée de bonne heure, l'acquisition de sa fortune et des connaissances qui l'ont mis en état d'être un citoyen utile, et lui ont donné quelque réputation parmi les savans ; à la sincérité et à la justice, la confiance de son pays et les emplois honorables dont on l'a revêtu. Enfin c'est à l'influence de toutes ces vertus, quelqu'imparfaitement qu'il ait pu les atteindre, qu'il croit devoir cette égalité d'humeur et cette gaité dans les conversations, qui fait encore rechercher sa compagnie, même par

des gens plus jeunes que lui. Il espère que quelques-uns de ses descendans suivront cet exemple, et s'en trouveront bien.

On remarquera que, quoique mon plan ne fût pas entièrement sans rapport avec la religion, on n'y trouvait les traces d'aucun dogme ; je l'avais évité à dessein, car j'étais persuadé de l'utilité et de l'excellence de ma méthode ; je croyais qu'elle devait être utile aux hommes, quelle que fût leur religion, et je me proposais de la publier quelque jour.

J'avais dessein d'écrire un petit commentaire sur chaque vertu, dans lequel j'aurais fait voir l'avantage de les posséder, et les maux qui suivent les vices qui leur sont opposés ; j'aurais intitulé mon livre l'Art de la Vertu, parce qu'il aurait montré les moyens et la manière d'acquérir la vertu, ce qui l'aurait distingué d'une simple exhortation, qui, n'indiquant pas les moyens de parvenir à être homme de bien, ressemble au langage de celui dont, pour employer l'expression d'un apôtre, la charité n'est qu'en parole, et qui, sans montrer à ceux qui sont nus et qui ont faim, les moyens d'avoir des habits et des vivres, les exhorte à se nourrir et à s'habiller.

Mais les choses ont tourné de manière que

mon intention d'écrire et de publier ce commentaire n'a jamais été remplie. De temps en temps, à la vérité, je mettais par écrit de courtes notes sur les sentimens, les raisonnemens, etc., que j'y devais employer, et j'en ai encore quelques-unes; mais l'attention particulière qu'il m'a fallu donner dans les premières années de ma vie à mes affaires personnelles, et depuis aux affaires publiques, m'ont obligé de le remettre à d'autres temps; et comme il est lié dans mon esprit avec un grand et vaste projet, dont l'exécution demande un homme tout entier, et dont une succession imprévue d'emplois m'a empêché de m'occuper jusqu'à présent, il est resté imparfait.

J'avais dessein de prouver dans cet ouvrage, qu'en considérant seulement la nature de l'homme, les actions vicieuses n'étaient pas nuisibles parce qu'elles étaient défendues, mais qu'elles sont défendues parce qu'elles sont nuisibles; qu'il est de l'intérêt de ceux mêmes qui ne souhaitent que le bonheur d'ici-bas, d'être vertueux; et, considérant qu'il y a toujours dans le monde beaucoup de riches commerçans, de princes, de républiques, qui ont besoin pour l'administration de leurs affaires, d'agens honnêtes,

et qu'ils sont rares, j'aurais entrepris de convaincre les jeunes gens qu'il n'y a point de qualités plus capables de conduire un homme pauvre à la fortune que la probité et l'intégrité.

Ma liste des vertus n'en contenait d'abord que douze; mais un quaker de mes amis m'avertit avec bonté que je passais généralement pour être orgueilleux, que j'en donnais souvent des preuves; que, dans la conversation, non content d'avoir raison lorsque je disputais quelque point, je voulais encore prouver aux autres qu'ils avaient tort; que j'étais de plus insolent, ce dont il me convainquit en m'en rapportant différens exemples; je résolus d'entreprendre de me guérir, s'il était possible, de ce vice ou de cette folie en même temps que des autres, et j'ajoutai sur ma liste : Humilité.

Je ne puis pas me vanter d'un grand succès pour l'acquisition réelle de cette vertu; mais j'ai beaucoup gagné quant à son apparence. Je me prescrivis la règle d'éviter de contredire directement l'opinion des autres, et je m'interdis toute assertion positive en faveur de la mienne. J'allai même, conformément aux anciennes lois de notre junte, jusqu'à m'interdire l'usage d'aucune expression qui

marquât une opinion définitivement arrêtée ; comme certainement, indubitablement, et j'adoptai à leur place, je conçois, je soupçonne ou j'imagine qu'une chose est ainsi, ou il me parait en ce moment que. Quand quelqu'un affirmait une chose qui me paraissait être une erreur, je me refusais le plaisir de le contredire brusquement. et de lui montrer sur-le-champ quelqu'absurdité dans sa proposition ; et dans ma reponse je commençais par faire observer que, dans certains cas ou certaines circonstances, son opinion serait juste ; mais que, dans celle dont il était question, il me semblait qu'il y avait quelque différence, etc.

Je reconnus bientôt l'avantage de ce changement dans mes manières. Les conversations dans lesquelles je m'engageais en devinrent plus agreables ; le ton modeste avec lequel je proposais mes opinions, leur procurait un plus prompt accueil et moins de contradictions. Je n'éprouvais pas autant de mortifications lorsqu'il se trouvait que j'avais tort, et j'obtenais plus facilement des autres d'abandonner leurs erreurs, et de se réunir à moi lorsqu'il arrivait que j'avais raison.

Cette disposition, à laquelle je ne pus pas d'abord m'assujétir sans faire quelque violence

à mon penchant naturel, me devint à la fin si facile et si habituelle, que personne, depuis cinquante ans peut-être, n'a pu, je crois, s'apercevoir qu'il me soit échappé une seule expression tranchante. C'est à cette habitude, jointe à ma réputation d'intégrité, que je dois principalement d'avoir obtenu de bonne heure une grande confiance parmi mes concitoyens, lorsque je leur ai proposé de nouvelles institutions, ou quelques changemens aux anciennes, et une si grande influence dans les assemblées publiques, lorsque j'en suis devenu membre ; car je n'étais qu'un mauvais orateur, jamais éloquent, souvent sujet à hésiter, rarement correct dans mes expressions, et cependant je faisais généralement prévaloir mon avis.

Aucune de nos dispositions naturelles n'est peut-être plus difficile à dompter que l'orgueil ; qu'on le mortifie, qu'on lui fasse la guerre, qu'on le terrasse, qu'on l'étouffe vivant, il perce de nouveau, il se montre de temps en temps ; vous l'apercevrez sans doute souvent dans cette histoire, peut-être au moment où je parle de le subjuguer, et vous pourrez me retrouver orgueilleux jusque dans mon humilité.

---

## LE MONDE.

On s'imagine peut-être que je veux parler de ce globe et de ses vicissitudes, de sa formation et de son origine, de ses révolutions et de ses mouvemens ; mon intention n'est pas d'embrasser un si vaste sujet. Me bornant à la sphère des hommes, ce n'est pas même de l'histoire des peuples, des révolutions des empires que je pretends m'occuper. Ces grandes assemblées, connues sous le nom de Champs de Mars et de Mai ; ces Cortès, ces Etats-généraux, ces parlemens anciens et modernes ne m'intéressent pas davantage. Tout cela peut être le monde pour des physiciens, des philosophes, des politiques ; mais, pour un homme de bonne compagnie, ce mot, LE MONDE, doit avoir un autre sens, et c'est ce que je me propose de rechercher.

M. de Buffon a dit : L'homme borné regarde l'atome sur lequel il végète comme un monde, et les mondes d'en haut comme des atomes. M. de Buffon a eu raison. Quelqu'importance que puissent avoir des mouvemens auxquels nous nous voyons étrangers, ils ne sont rien pour nous. La société où nous ré-

gnons, la sphère où s'agitent nos intérêts et nos affections, voilà ce qui est quelque chose, voilà ce qui est tout. Portez vos regards vers ces rassemblemens des grandes villes ; tout ce qu'il y a de valeur sur la terre ne s'y trouve-t-il pas réuni ? Des moralistes chagrins ont eu beau n'y voir que le désœuvrement et l'ennui, la frivolité et tous les vices ; en dépit de leurs détracteurs, ces rassemblemens se sont proclamés LE MONDE. Les villes inférieures, à leur tour, ont aspiré à ce titre pompeux, et l'ont obtenu ; les veillées mêmes des campagnes ont été le monde pour le village.

Je trouve que les philosophes ont traité avec beaucoup trop de légèreté cette matière. Aristote a fait une excellente histoire des animaux ; Dagoumer nous a laissé un savant traité des genres et des espèces ; aucun d'eux ne s'est occupé à nous décrire ce que c'est précisément qu'un homme du monde.

Etes-vous pauvre ? quelque mérite que vous ayez d'ailleurs, vous n'êtes qu'un misérable sans importance. Etes-vous dépourvu de toute espèce de connaissances et de jugement ? vous êtes un idiot et un rustre ; rien de tout cela n'est présentable dans le monde.

D'un autre côté, tout votre mérite con-

siste-t-il en une profonde connaissance des lois, on fera de vous un jurisconsulte. Avez-vous de grands talens littéraires ? on vous proposera pour quelque académie. Aimez-vous beaucoup vos enfans et votre ménage ? on vous laissera dans votre maison comme une personne estimable. Bon magistrat, bon négociant, grand politique, grand général, savant agriculteur, vous méritez peut-être beaucoup d'hommages ; mais vous n'êtes encore rien auprès de l'homme aimable, de l'homme à femmes, de l'homme du monde.

Une certaine nuance entre la déraison et l'esprit, entre le savoir et l'ignorance, du goût plutôt que du talent, de la mesure plutôt que de la capacité, du luxe plutôt que de la richesse, un peu de grâce, beaucoup de souplesse, et, autant qu'il est possible, point de fonction publique à exercer, point d'occupation positive connue ; voilà, après y avoir bien reflechi, ce qui m'a paru convenir au caractère de l'homme du monde. Heureuse mediocrité ! tu n'as pas les honneurs de la célébrité, mais tu en disposes. C'est toi qui fais et défais les réputations, qui dispenses les places, les faveurs, la fortune. Jeunes gens et ministres, hommes d'affaires et hommes à talens, jolies femmes et vieux

ambitieux, tous doivent leurs avantages et leurs succès dans la vie à leurs avantages et à leurs succès dans le monde.

Quel port ! comme cette jambe se détache bien ! quelle noblesse dans les manières ! oh ! assurément ce jeune homme a beaucoup de mérite.

Comme cette jeune personne se met bien ! comme elle se présente avec grace ! Elle avait hier une ceinture à la Virginie, qui eut beaucoup de succès ; je trouve que les fleurs passées dans ses cheveux font un grand effet.

Quelque frivoles que paraissent ces nuances dans le costume, dans le maintien, dans le langage, du moment qu'elles sont devenues des règles sérieuses de jugement, l'éducation a été forcée de s'y attacher. On donne un maître à un jeune homme pour lui apprendre à se tenir ; une jeune demoiselle a aussi trois fois par semaine son maître pour lui apprendre à marcher. J'approuve extrêmement le parti que prenaient les parens sages et pieux, qui, au lieu de cultiver dans leurs enfans le talent stérile de la danse, leur donnaient un maître à danser uniquement pour leur apprendre à faire la révérence. Dauberval disait : Que de choses dans un menuet ! que de choses dans une révérence !

Il ne convient point à un homme dans ma situation de parler avec dénigrement des abus de l'ancien régime ; cependant je ne puis m'empêcher de rappeler avec un peu d'humeur la stupidité de tous nos messieurs de l'académie des inscriptions. L'un nous donnait un mémoire sur Mérovée, sur Charlemagne ; un autre sur la guerre de Troie ; aucun d'eux n'a songé à nous donner des lumières sur l'origine et la nature des révérences. Un de mes amis, homme fort savant, se propose de publier incessamment un grand ouvrage sur cette matière. Après s'être élevé avec force contre ce nouvel usage des femmes du grand monde, qui ont renoncé à l'ancienne révérence de leur sexe, pour adopter celle du nôtre, il prouve que la revérence est par sa nature de deux sortes. La révérence par prostration, qui appartient essentiellement à l'homme, parce qu'elle doit exprimer de sa part tout ce qu'il y a de plus fort en dévouement, qui est la servitude et l'abandon de ses forces ; et la révérence par génuflexion, qui appartient spécialement à la femme, parce que, sans lui rien faire perdre des graces de la figure, elle exprime de la maniere la plus convenable l'obéissance et la supplication. D'ailleurs il est au-

jourd'hui reconnu que, pendant plus de six cents ans après le déluge, la révérence des hommes a été une prostration entière, celle des femmes une génuflexion complète. Ce n'est qu'à une certaine époque, lorsque la corruption des mœurs a commencé à s'introduire, et les anciens usages à s'altérer, que la prostration des hommes et la génuflexion des femmes ne se sont plus faites que par abréviation.

Après l'art d'être bien placé et de bien faire la révérence, vient sans contredit celui de la conversation. Quelques personnes prétendent même qu'il doit passer avant tout. On sait que, chez une nation de l'Europe, célèbre par son goût et sa délicatesse, les assemblées ne s'appellent pas autrement que la conversation : *andare alla conversazione*, n'est pas autre chose que ce qu'on appelle ailleurs aller dans le monde. Dans tous les pays, M. un tel cause bien, cela veut dire qu'il a beaucoup d'esprit ; cette jeune personne a beaucoup d'esprit, cela veut dire qu'elle cause à merveille ; et remarquez qu'on dit causer, et non pas raisonner ; ce qui serait impertinent : ou disserter, ce qui serait de très-mauvais ton.

D'après cela, je ne crois pas qu'il soit

nécessaire d'arrêter davantage l'attention sur l'objet ordinaire des conversations. Il n'est personne qui puisse imaginer que les rassemblemens de société sont des points de réunion, où chacun va porter le tribut des talens qu'il possède ou des connaissances qu'il a. Que le négociant, par exemple, va dans le monde pour y parler de commerce; le magistrat, des lois; le philosophe, de morale; le publiciste, du droit des nations; où en serions-nous ? Parler de ce qu'on sait est maussade et pédant; mais le jeune homme décide sur la politique, le magistrat sur la mode, le négociant parle de littérature, le vieillard de galanterie; chacun parle avec grâce de ce qu'il ne sait pas : voilà le bon ton.

Autrefois on causait doucement; le ton de la voix était toujours abaissé à un diapazon qui semblait être celui d'une chambre de malade. Depuis la révolution, où les événemens ont donné une grande hauteur à toutes les idées, le ton de la voix s'en est ressenti. Quelquefois aussi tout le monde parle ensemble, comme dans les anciens chœurs des Grecs. Il serait peut-être assez curieux de rechercher ce qui fait qu'une multitude de bouches se remuent toutes à-la-fois, pour produire des sons qu'aucune oreille ne peut recevoir. Je demandais

un jour la raison de ce phénomène ; on me répondit : C'est que toutes ces têtes sont pleines. Et en effet, lorsqu'elles sont une fois vidées, la conversation reprend peu-à-peu le ton du bon temps.

La Rochefoucauld dit que la confiance fournit plus à la conversation que l'esprit. Voilà pourquoi la confiance est toujours abondante avec un ami. A mesure qu'un ou plusieurs étrangers surviennent, la confiance nécessairement se retire et la conversation tarit. Doit-elle pour cela tomber ? Non sans doute ; ce serait une honte. Monsieur, vous êtes bien près de la porte.—Madame, vous êtes bien mal assise. — Il faisait bien chaud hier. — Il fait bien froid aujourd'hui. On adresse ainsi la parole à tout le monde ; on n'oublie personne ; ce qui s'appelle faire bien les honneurs de sa maison. Vient ensuite la nouvelle du jour ; si elle est importante, on en parle légèrement ; on s'y arrête, si elle est frivole. Les véritables nouvelles une fois épuisées, on en invente. Tout cela ne suffit pas encore. Nous avons besoin d'une si grande quantité d'événemens, qu'on a été obligé de créer, sous le nom de cartes ou de dez, des machines pour en faire.

Je ris bien quelquefois, lorsqu'un pauvre

bon jeune homme vient me dire dans son impatiente naïveté : « Tous vos beaux salons » m'ennuient ; l'air solennel et maniéré de » ces femmes me déplait ; vos jeunes gens, » avec leur ton tout-à-la-fois léger et im- » portant, me révoltent. Tandis que nous » sommes enfermés ici, voyez ce beau soleil, » cet air pur. Ah ! que ne suis-je plutôt dans » les champs ! que ne puis-je revoir ces lieux » chéris de mon enfance, ces bois, ces » ruisseaux, ces vergers fleuris ! Là, du » moins, je pourrais trouver des hommes » simples et purs, un ami sensible et fidèle. » Là, je chercherais une femme simple et » douce, qui voulût bien être la compagne » de ma vie, la confidente de mon cœur, » et que je pusse, sans ridicule, aimer jusqu'à » la folie ».

O mon ami ! que dites-vous là ? On voit bien que vous venez de votre village ou de votre collége. Je vous préviens que toutes ces bergeries ne sont point ici de mise, et que de telles dispositions vous feront beaucoup de tort dans le monde. Ah ça, parlons sérieusement.

Je suis loin de vouloir blâmer le langage de la sensibilité et de la vertu. Ces idées entrent d'ordinaire dans les principes d'éduca-

tion ; et il y a peu de temps que vous avez fini la vôtre ; cependant, quoique je leur accorde sincèrement mon suffrage ; quand on est une fois dans le monde, c'est comme son argent qu'on a chez son banquier : on n'a plus besoin de porter tout cela sur soi. Quand je veux du sentiment, j'en trouve dans les romans ; des passions, dans les tragédies ; de la science, dans les dictionnaires. Mon avocat n'est-il pas toujours là pour me décider sur mes affaires, mon médecin sur ma santé, les livres pour me donner des idées ? Un homme du monde n'a pas plus besoin de penser que de savoir.

D'ailleurs toutes cés formes que vous réprouvez sont des illusions dont on est convenu d'avance. Cet homme vous demande des nouvelles de votre santé ; votre santé ne l'intéresse pas du tout. Celui-ci vous assure qu'il est votre serviteur ; en vérité, il n'en est rien. Le premier veut bien jouer avec votre confiance ; le second, avec votre orgueil ; vous jouez avec lui de la même manière, et vous ne vous trompez ni l'un ni l'autre. Charmante scène, où tout est factice ! Voyez cette petite fille de dix ans avec sa poupée qu'elle tapote, c'est qu'elle lui représente son mari ; à quinze ans, un mari lui représentera sa poupée.

Sur cette table verte sont d'autres poupées de papier, qu'on appelle *rois* et *dames*. Quelquefois le roi ou la dame sont emportés par un as ou par un petit à-tout, ce qui est très-piquant. Tout est jeu, mon ami, dans ce monde. Au théâtre, on joue les rois et les peuples; dans les salons, on joue à la fortune avec des cartes, on joue à l'amitié sous le nom de politesse, à l'amour, sous le nom de galanterie. On rit pour faire semblant d'être gai, on élève ou on précipite ses paroles pour faire semblant d'être passionné. Le marmot bat du tambour, et veut faire le soldat; la petite fille se pavane, et veut faire la dame. Les enfans jouent pour ressembler à des hommes, et les hommes jouent pour ressembler aux enfans. Ce que vous blâmez dans ces jeux du monde, ce sont ses délices; ce que vous blâmez dans ces femmes, c'est de la noblesse; dans ces jeunes gens, c'est de la grace. Tout cela fait essentiellement partie du bon ton; or, le bon ton est aux manières ce que le bon goût est aux productions de l'esprit. C'est le bon sens des petites choses, c'est le sentiment exquis des plus petites nuances, des plus légères convenances. Sublime renversement! qui a pu faire toutes les choses petites si grandes, toutes les choses grandes si petites!

Cercle ravissant d'aimables faussetés, d'ingénieuses illusions ! de si doux mensonges ne sont-ils pas au-dessus de la vérité ? tant de magie ne vaut-elle pas mieux que la nature ?

## ANALYSE DU ROMAN

## DE L'ABBÉ BARTHÉLEMY,

### *Intitulé* CARITE *et* POLYDORE (1).

Ier. LIVRE. EGÉE régnait dans Athènes ; ses sujets commençaient à respirer des disgraces qu'ils avaient éprouvées dans la guerre de Crète. Pisistrate, ministre d'Egée, trop envié de ses concitoyens, et moins nécessaire à son roi, s'était retiré. Il vivait à deux lieues d'Athènes, oublié et tranquille. Sosrate, sa femme, qu'il avait perdue, lui avait laissé un fils. Tous ses soins étaient partagés entre le culte des dieux et l'éducation de Polydore. ( C'est le nom de l'enfant. )

Une veuve, appelée Stérope, avait son ha-

(1) Ce morceau ne se trouve imprimé dans aucune édition des œuvres de Diderot.

bitation dans le voisinage de celle de Pisistrate. Elle avait perdu son mari dans le commencement de la guerre. Elle le pleurait dans la solitude. Carite, sa fille, était déjà d'un âge à partager sa douleur. Elle disait à sa mère : O ma mère ! ne m'abandonnez pas ! vivez pour vous et pour moi ! — O ma fille ! lui répondait Stérope, que les dieux te conservent pour me rappeler ton père !

Le voisinage et l'infortune lièrent Pisistrate et Stérope. Pisistrate n'avait pas encore passé l'âge d'aimer ; Stérope y touchait à peine; mais Stérope promettait tous les jours à la cendre de Chéréphonte, son époux, de lui rester fidèle ; et tous les jours Pisistrate faisait le même serment à la cendre de Sostrate, sa femme.

Bientôt les deux familles n'en firent plus qu'une; Pisistrate regarda la fille de Stérope comme la sienne, et Stérope regarda le fils de Pisistrate comme son enfant. Carite et Polydore se donnaient les noms de frère et de sœur ; mais le temps était venu où leurs parens les avaient destinés à en prendre de plus doux.

Tandis que Pisistrate s'était occupé à instruire Polydore et Carite, Stérope avait employé quelques instans à écrire l'histoire de ses

amours avec son époux Chéréphonte. Quelquefois elle s'enfonçait dans l'épaisseur des forêts pour la relire.

Un jour qu'elle se croyait seule, le hasard conduisit auprès d'elle Polydore et Carite. Stérope en était à l'endroit de son récit où Chéréphonte la conduisit à l'autel. Les enfans reconnurent la voix de leur mère : ils s'arrêtèrent de concert, et ils écoutèrent en silence. Stérope peignait l'état de son ame dans cet instant solemnel et dans les instans les plus doux qui suivirent. Polydore était ému, Carite avait les yeux baiss. ; mais les sentimens faisant dans son cœur les mêmes progrès que dans le récit de Stérope, bientôt sa main fut dans celle de Polydore. Stérope continua de lire : Carite rougit. La nuit approchait. Carite trembla et s'enfuit ; Polydore la suivit sans rien dire. Depuis ce jour elle revint au même endroit, mais elle défendait à Polydore de s'y rendre, et Polydore ne s'y rendait pas.

Cependant la guerre se ralluma entre les habitans de la Crète et de l'Attique. Le même Androgée, qui avait tué Chéréphonte, l'époux de Stérope, parut sous les murs d'Athènes, et cette ville infortunée fut contrainte en peu de temps à accepter une paix honteuse.

C'était le lendemain des fêtes de Neptune.

Carite avait attendu ce jour ; Polydore l'avait desiré. Pisistrate et Sterope les conduisaient au temple pour les unir, lorsqu'on entend tout à-coup le son d'une trompète funèbre. Des soldats arrivent ; ils trainent après eux une multitude de jeunes garçons et de jeunes filles ; ils disent à Pisistrate : « Qui que tu » sois, livre-nous les deux enfans qui sont » à tes genoux ; ils sont dévoués au Mino- » taure. »

A ces mots, imaginez ce que devinrent Stérope et Pisistrate, Polydore et Carite.

On lie Polydore, on lie Carite, on les emmène ; Stérope et Pisistrate les voient aller.

Les soldats conduisent leur proie au pied d'un rocher que la mer battait de ses flots. Les Athéniens ne devaient au Minotaure que sept jeunes garçons et sept jeunes filles, et le nombre qu'on avait saisi était beaucoup plus grand. On offre un sacrifice à Jupiter de Crète ; on apporte une urne, et le sort va decider quels seront ceux qu'on gardera, et quels seront ceux qu'on renverra. On tire ; le sort sauve Polydore et condamne Carite.

La nuit vient ; les vaisseaux se sont éloignés ; Polydore reste seul sur le rivage. La nuit se passe, et le jour le retrouve encore immobile, les yeux égarés et les bras éten-

dus vers les mers qui le séparent de Carite.

Cependant les vents contraires avaient repoussé les vaisseaux crétois dans la rade du Pirée. Polydore voit leurs banderolles ; il accourt. Un jeune soldat, appelé Straton, prend pitié de lui ; il reverra Carite.

Polydore était jeune ; sa beauté pouvait aisément le faire passer pour une fille. Il en prend les habits, et Straton l'introduit auprès de Carite. Quelle entrevue !

Mais Straton, qui avait introduit Polydore auprès de Carite, ne peut plus le remettre à terre. Les vents s'élèvent ; les Crétois reviennent subitement sur leurs bords. On met à la voile, on part. Polydore déguisé s'avance vers la Crète à côté de Carite.

IIe. Livre. Les Crétois ne tardent pas à reconnaître que, dans le choix des jeunes Athéniennes destinées au Minotaure, on a excédé les conditions du traité. Il y a une victime de trop. Le chef des Crétois décide qu'on relâchera aux îles Cyclades, et que celle des captives qu'il délivrera sera jetée sur le rivage. Sa pitié s'arrête sur Carite ; on l'arrache de Polydore ; on la fait descendre dans la chaloupe, et la voilà exposée sur les bords déserts de l'île de Naxos.

Aénarus régnait à Naxos ; il s'était nommé pour successeur le jeune Agénor, seul rejeton d'une famille qui descendait des anciens rois de Naxos. Agénor devait épouser Cydipe, sœur d'Aénarus ; mais Cydipe était âgée, et Agénor redoutait un mariage qui ne flattait que son ambition.

Des pâtres de la côte s'étaient emparés de Carite, et l'avaient conduite dans leurs cavernes. Ils sont touchés de sa beauté, de son innocence, de ses malheurs, et ils lui confient la garde de leurs troupeaux.

Agénor, égaré par la chasse, est conduit aux cavernes des pâtres. Il y voit Carite, et il en devient éperdu.

Un soir que Carite ramenait son troupeau aux cavernes, une jeune esclave vient à elle, se jette à ses genoux, et implore son secours contre le courroux de ses maîtres, qu'elle fuyait, disait-elle, et qui la poursuivaient. Carite la rassure, et lui promet un asile pour la nuit. Mais, à peine a-t-elle donné à l'esclave fugitive quelque marque de compassion, que des satellites surviennent. On lie Carite, on l'emmène, on la présente aux juges. On l'accuse d'avoir favorisé l'évasion d'une esclave ; on la condamne elle-même à l'esclavage, et elle passe en la possession d'Agénor,

qui avait employé ce moyen pour l'arracher à sa retraite et l'approcher de lui.

Mais bientôt le bruit se répand qu'Agénor est amoureux d'une de ses esclaves. Cydipe en est irritée. Carite avait été déposée chez Cléonidas, un des favoris d'Agénor. Cydipe la lui fait demander. Cléonidas est forcé d'obéir, et Carite est livrée à Cydipe, qui la relègue dans le fond d'une solitude ignorée.

Elle vivait depuis deux mois dans cette solitude, employée aux travaux les plus durs, lorsqu'une nuit on enfonce les portes de la maison qu'elle habitait. C'était Agénor accompagné d'une troupe d'amis et d'esclaves. Il avait découvert la prison de Carite, et il venait la délivrer et la reprendre.

Ceux à qui l'on avait confié la garde de Carite se défendent contre Agénor. Il se fait un grand tumulte. Carite s'éveille et se sauve.

La voilà seule, errante dans les forêts, tremblante, éperdue, ne sachant où porter ses pas. Elle arrive au bord de la mer; elle tombe de besoin et de lassitude; elle était sur le point d'expirer, lorsqu'un homme vient à son secours. Cet homme, c'est Polydore; c'est entre les bras de Polydore qu'elle se trouve au sortir d'un long évanouissement,

C'est son amant qui la réchauffe et qui la ranime. Elle entr'ouvre les yeux, et elle revoit le jour qu'elle était prête à perdre et l'amant qu'elle avait perdu. Ah ! Polydore, c'est vous... Ah ! Carite, c'est vous !

Polydore avait abordé en Crète. Thésée avait tué le Minotaure. Il etait sorti du labyrinthe, il avait enlevé Ariadne, fille de Minos ; il venait à Naxos dans le dessein perfide d'y laisser sa bienfaitrice. Polydore s'etait attaché à son sort, et le premier objet qui l'avait frappé en descendant sur le rivage, c'était la malheureuse Carite.

Polydore et Carite etaient couchés sur les bords de la mer, incertains de ce qu'ils deviendraient, lorsqu'ils aperçurent des bâtimens qui approchaient de la côte. Leur espérance renait. La route de ces voyageurs s'adressera peut-être aux lieux de leur naissance ; peut-être on aura pitie d'eux ; on les recevra, et ils reverront leurs parens, qu'ils ont laissés bien désolés.

Ils vont. Polydore s'adresse à celui qui commande. Nous sommes Athéniens, lui dit-il ; notre vaisseau a peri sur cette côte ; nous y perirons aussi, si vous n'avez pitié de nous. Daignez nous prendre l'un et l'autre, et nous rendre à notre patrie.

Le commandant leur répond avec un souris méchant qu'il ne demande pas mieux. C'était un corsaire phénicien, qui suivait les côtes, dans le dessein d'enlever des esclaves. Polydore et Carite s'aperçoivent trop tard de leur imprudence. On les saisit, on les embarque, et les voilà exposés à de nouvelles infortunes.

IIIe. Livre. Les pirates sont séparés par une tempête. Le vaisseau qui portait Polydore fait voile pour Sestos. Polydore est exposé sur la place publique avec d'autres esclaves. Un vieillard, appelé Nausicratès, frappé de sa ressemblance avec un fils qu'il avait perdu, l'achète et le conduit à Abidos, le lieu de son séjour. Nausicratès et Thémisto, sa femme, aimèrent Polydore comme leur fils; Polydore les repecta comme ses parens. Ils vivaient dans la simplicité des premiers âges du monde, et Polydore eût été trop heureux, s'il n'eût pas été séparé de Carite, et sujet à des rêves fâcheux qui lui peignaient Carite infidèle. Tourmenté par ses rêves, il prend le parti de quitter le bon vieux Nausicratès et la bonne vieille Thémisto, de chercher Carite, de lui reprocher sa perfidie, et d'égorger son rival. Il part pour Epidaure. A un demi-mille de cette

ville, il rencontre un vieillard. Il était tard. Ce vieillard l'invite à passer la nuit dans sa cabane. Polydore accepte ; on l'y reçoit avec joie ; on lui sert du lait ; on lui prépare un lit de feuilles nouvelles, et, pour le désennuyer, on lui raconte les cruautés que le brigand Sinuis exerçait contre les voyageurs. J'ai été moi-même témoin, lui disait le vieillard, de son dernier crime, et du châtiment qu'il méritait. J'allais à la ville, lorsque je rencontrai un jeune homme qui conduisait une femme du même âge que lui. Ils me demandèrent le chemin, et m'apprirent qu'ils étaient Crétois. Je leur souhaitai toutes sortes de prospérités ; mais, à peine eus je fait quelques pas, que je les entendis pousser de grands cris. Je retournai la tête, et je vis le jeune homme déchiré par deux arbres courbés, entre lesquels Sinuis l'avait attaché. Son épouse allait subir le même sort, lorsque Thésée survint et fit périr le brigand du supplice qu'il avait inventé. Je restai encore un moment, et je vis la jeune Crétoise rassembler, en pleurant, les membres épars de son époux. Je la ramenai dans ma maison. Depuis, elle a fait élever deux tombeaux dans cet endroit, l'un à son époux, l'autre à un de ses frères, qui était mort auparavant. Il faut passer dans

cet endroit pour aller à la ville. Nous pourrons demain nous arrêter à sa cabane. Jeune homme, si vous aimez la vertu et la pieté, vous en verrez, dans cette femme, un modèle qui vous touchera : presentement allez vous reposer.

Le lendemain, Polydore et Menthès, c'est le nom du vieillard, se mettent en chemin pour Epidaure. Ils arrivent à la cabane de l'etrangère : elle était absente. Ils virent les deux tombeaux. C'était deux cubes de pierre, surmontés de deux urnes de grès. Elles portaient chacune une inscription. Polydore s'approche, et lit sur l'une : AU MALHEUREUX CORÈBE; et sur l'autre : AU MALHEUREUX POLYDORE.

Il demeure sans voix ; ses genoux se dérobent sous ses pas ; son ame est en proie à la pitié, à la douleur, à la jalousie, à la fureur. Il veut renverser le tombeau de Corèbe ; les forces lui manquent, et il tombe évanoui contre le monument qui porte son nom. Cependant l'étrangère arrive. On se doute bien que c'est Carite. Elle voit un homme renversé, le visage contre terre. Elle lui relève la tête. Elle reconnait Polydore, et s'écrie : Ah ! cher époux, c'est toi que je retrouve ! Polydore, sans lui répondre, la saisit, tire

son poignard, et allait la frapper, si Menthès ne l'eût arrêté. Carite, effrayée, s'évanouit à son tour; Polydore s'attendrit et se précipite sur elle.

Carite apprend de Polydore ses aventures, et lui raconte les siennes. Elle avait été conduite en Crète, et vendue comme esclave à un vieillard appelé Phorbas. Ce vieillard avait un fils appelé Corèbe : Corèbe l'aima ; mais il respecta ses malheurs. Tandis qu'elle est chez Phorbas, on la reconnaît pour Athénienne. On la condamne à être immolée sur le tombeau d'Androgée. Corèbe la délivre, et se sauve avec elle. Polydore, convaincu de l'innocence de Carite et de l'injustice de ses fureurs, donne des larmes à Corèbe, et accable Carite de ses caresses.

IV^me^. Livre. Cependant Menthès, affaibli par l'âge, et trop ému de la scène qui venait de se passer sous ses yeux, était prêt à mourir. Polydore et Carite en sont alarmés. La famille du vieillard, inquiète de son absence, arrive. On le transporte dans sa cabane. Les amans vont à Epidaure, implorer en sa faveur le secours d'Esculape. Le grand-prêtre d'Esculape devient amoureux de Carite. Le dieu accorde la guérison de Menthès, et s'empare de la maîtresse de Polydore. Dans ces entre-

faites, les Athéniens, indignés de l'affront qu'on leur avait fait en rejetant les présens qu'ils avaient envoyés cette année au temple d'Esculape, se présentent devant cette ville avec une flotte considerable. Polydore quitte Menthès, se rend sur la flotte des Athéniens. Elle était commandée par Pisistrate. Pisistrate retrouve son fils, Polydore retrouve son père. Ils se racontent leurs aventures. Polydore apprend que Stérope n'est plus; Pisistrate, que Carite est détenue dans le temple d'Esculape. La descente se fait: Polydore emporte la ville d'assaut. Il court au temple, il n'y trouve point Carite. Ce Straton, dont il est parlé au premier livre, celui qui avait introduit Polydore en habit de fille auprès de Carite, l'avait dérobée aux transports du grand-prêtre. On avait appris le premier service que Straton avait rendu à Polydore; on lui en avait fait un crime. Il avait été obligé de se réfugier dans le temple d'Esculape, et c'est ainsi qu'il s'était trouvé à portée de servir une seconde fois Polydore. Straton restitue Carite à Polydore. Carite revoit Pisistrate. Les Athéniens sacrifient à Esculape; Polydore et Carite sacrifient aux mânes de Corèbe. Ils sont unis, et ils se rendent dans Athènes à la suite de Pisistrate,

emmenant avec eux Menthès et sa famille. Quelque temps après, Straton, à la prière de Polydore, alla chercher Nausicratès et Thémisto. Les deux vieillards abandonnèrent tout pour se rendre auprès de Polydore. Ils vinrent, Thémisto portant seulement l'urne qui contenait les cendres de son fils.

Le premier livre de ce roman est bien conduit; il est simple, peu chargé d'événemens, et cependant le plus intéressant des quatre. Cet ouvrage est tout-à-fait dans le genre d'Ismène et d'Ismenias : c'est à s'y tromper. Mêmes qualités, mêmes défauts ; beaucoup de connaissances des usages anciens; même affectation à chercher des tableaux; trop de poésie dans le style, de l'elégance et de la chaleur, mais nul génie. Toujours des situations fortes et des images faibles, le sujet rare et l'exécution commune.

Le second livre est plein d'événemens sans intérêt et sans vraisemblance. Un prince qui devient amoureux d'une gardeuse de troupeaux ; une fille qui se sauve en chemise, la nuit, à travers les forêts ; un amant qui se trouve seul avec elle à point nommé sur le rivage pour la secourir ; je ne saurais digérer cela. Et puis il y a là-dedans une symétrie qui me deplaît. C'est toujours le sort qui les

unit et qui les sépare, et cela dix à douze fois de suite. Je ne lis jamais de ces choses-là que je ne me rappelle le poète, curé du Mont-Chauvet, qui disait qu'il n'y avait rien de si facile que de conduire une pièce de théâtre, pourvu qu'on sût compter par ses doigts jusqu'à cinq; que, selon qu'on voulait que David couchât avec Betzabée, il n'y avait qu'à dire au premier doigt : David couchera ou ne couchera pas avec Betzabée, et aller depuis le pouce jusqu'au petit doigt, ou David couche ou ne couche pas, selon que le poète en a décidé. Et il y a de plus grands clercs que le curé de Mont-Chauvet qui ne font pas autrement sans s'en douter.

Il y a de belles choses dans le troisième livre. L'aventure des deux tombeaux est pathétique; mais toujours cette maudite symétrie qui me déplait. Dans le jardin de Nausicratès, une statue de l'Hymen, qui fait des prodiges en faveur de Polydore; et dans le jardin de Phorbas, une statue de l'Amour, qui fait des prodiges en faveur de Carite : je vois là-dedans un poète qui arrange, et non le sort capricieux qui nous joue.

Le mérite principal de ce roman est de ressembler si parfaitement à un ancien ouvrage,

qu'il n'y a pas un mot qui puisse détromper (1). La manière dont on fait rentrer les personnages, mais sur-tout Straton, n'est pas sans adresse.

Au reste, ce genre d'écrire ne plaira jamais qu'à ceux qui ont l'habitude de lire les poètes : les autres trouveront qu'il n'y a ni vérité dans les incidens, ni vérité dans les discours. Il faut convenir qu'il y a bien loin de Théagène et Chariclée, au Paysan parvenu ou à Joseph-Andrews. Tout ouvrage de littérature doit avoir un modèle subsistant dans la nature. C'est l'imitation de quelque chose. Le Paysan parvenu est une imitation de nos mœurs ; Joseph-Andrews, un tableau des mœurs des Anglais. Mais y a-t-il jamais rien eu au monde d'approchant de ce qu'on lit dans Carite et Polydore ? Je ne le crois pas. Je conviens qu'au temps de Thésée, la Grèce était infectée par

---

(1) Ce n'est pas là un petit éloge. Il fait voir jusqu'à quel point l'abbé Barthélemy avait dès-lors contracté cette habitude de vivre avec les anciens, qui l'a si bien servi dans les Voyages d'Anacharsis. Il avait donné son roman de Carite et Polydore comme un ouvrage traduit du grec, ruse littéraire qui a très-rarement réussi, mais qui n'était pas encore, il y a quarante ans, aussi discréditée qu'aujourd'hui.

des brigands, et par conséquent le théâtre d'un grand nombre d'aventures extraordinaires ; mais il faut avouer que la tradition, le goût pour le merveilleux, l'ignorance, le mensonge, qui défigurent tout, avaient tellement altéré les choses, qu'on n'en pouvait plus rien faire qui vaille. Ce n'est pas assez qu'un poëme ait un modèle subsistant, il faut encore qu'il ait un but utile. Or, quelle utilité y a-t-il à retirer de toutes ces fictions, sur-tout si on n'y attache aucun sens allégorique ? Sans le sens allégorique, elles fatiguent, et sont presque toujours de mauvais goût dans un grand ouvrage. Quand on examine d'un œil philosophique et sévère la plupart des anciens poètes, on est désolé de voir les plus belles langues et les plus beaux genres employés à des puérilités. N'est-il pas bien étonnant que ceux qui ont passé leur vie à écrire des fables ineptes, soient devenus nos maîtres dans l'art d'écrire la vérité, et qu'on ne puisse être qu'un peintre médiocre sans avoir fréquenté cette école ? Cela est pourtant vrai. Lisons donc les anciens ; écrivons, s'il se peut, comme eux ; mais tâchons d'écrire de meilleures choses.

Au reste, un poète grec n'introduit pas un homme sans faire sa généalogie ; un cas-

que, sans dire l'ouvrier qui l'a fait, et la suite des têtes héroïques qu'il a couvertes; une ville, sans raconter sa fondation et les circonstances particulières de sa durée. C'est un moyen de donner de l'importance à tout, et un secret infaillible de plaire à un peuple jaloux de ses origines.

Un poeme qui aurait pour sujet quelque trait de l'histoire moderne, et qui serait traité de cette manière antique, serait certainement original, mais il supposerait dans l'auteur beaucoup de connaissances et un grand goût. DIDEROT.

---

## *Des moyens de découvrir à des signes extérieurs les sentimens secrets.* (1).

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE Ier. Des pensées des hommes.

---

(1) Ce morceau est traduit ou plutôt extrait de Rabener, connu comme un des meilleurs satiriques allemands. C'est une espèce de satire dans le cadre d'une table des matières. Le chapitre des éventails ne vaut sûrement pas la lettre du Spectateur anglais sur le même sujet; mais en tout, ce morceau donne beaucoup à penser. Nous l'abregeons et n'en donnons que les traits les plus remarquables.

CHAP. II. S'il y a des personnes qui ne pensent point.

Ce chapitre est plus étendu que les autres ; mais il est aussi de la plus grande utilité. L'auteur s'y occupe de ces femmes qu'on met au rang des belles statues, de plusieurs ingénieux écrivains, de quelques-uns de nos plus profonds philosophes, etc., etc.

CHAP. III. Pourquoi quelques hommes cachent-ils soigneusement leurs pensées ?

Ici l'on remarque que la plupart des hommes rougissent plus devant les autres que devant eux-mêmes, et que cette coutume de penser à part est commode et avantageuse pour l'amour-propre.

CHAP. IV. Du dommage qu'en reçoit la société.

CHAP. V. Des moyens généraux de découvrir les secrètes pensées des hommes.

CHAP. VI. Des signes que donnent sur-tout les yeux.

On examine la différence qu'il y a entre les tendres regards d'une femme qui aime, mais qui veut le cacher, et l'œillade passionnée d'une femme qui, sans amour, ne veut que coqueter; comment se dirigent les regards d'une femme âgée ; et moyens de connaître si elle oublie son âge, ou par vanité, ou par amitié, ou par amour, etc.

CHAP. VII. Des différentes manières de rire. Du rire niais d'un élégant, du rire précieux d'un courtisan, du rire important d'un pédant,

du rire d'un auteur à la lecture d'un écrit qui n'est pas de lui, du rire d'un homme en crédit. Ce que signifie le rire d'un usurier. Des autres genres de ris, et ce qu'on en peut conjecturer.

Chap. VIII. Des figures.

Dans ce chapitre on recherche ce qu'on n'a pas pu toucher dans les précédens. Des mines importantes. De la mine distraite d'un homme qui ne pense absolument à rien, et qui cependant est bien aise qu'on le croie occupé, etc., etc.

Chap. IX. Suite du précédent. Histoire des trois figures.

On y trouve une peinture exacte de la mine rampante que prit cet homme quand, à force de bassesses, il chercha à surprendre un emploi important. De sa mine hypocritement fière, et cependant inquiète pendant sa puissance. Enfin de sa mine honteuse et troublée, quand ses injustices lui attirèrent une disgrace méritée. Ce chapitre est sur-tout édifiant par la quantité de notes historiques que j'y ai jointes.

Chap. X. Sur les chapeaux, les voiles et les manteaux. Excellens moyens d'observer le cœur humain.

Chap. XI. Du costume et des habitudes.

Ce chapitre est des plus étendus. C'est là qu'on apprend à connaître les différens états des hommes par leurs manières. Un homme qui va par les rues avec une mine affairée et importante, qui ne salue que ceux à qui il croit quelqu'influence dans l'ad-

ministration, qui regarde d'un air de mystère et de soupçon ceux qui le saluent, dont les poches sont toujours remplies de journaux, qui dit à ses amis le bonjour à l'oreille ; cet homme est sans doute un écrivain politique, qui aspire à jouer un rôle. On se trompe rarement, si l'on regarde comme moralistes de profession ceux qui, en compagnie, joignent à une toilette sale et en désordre, des manières peu décentes. On reconnaîtra toujours une femme auteur à l'eucre qu'elle conserve précieusement sur ses doigts. Porte-t-elle du linge absolument sale, elle est poète. Quand aux autres exemples, je renvoie mes lecteurs à l'ouvrage même.

Chap. XII. des tabatières.

Chapitre fort intéressant. On n'a point oublié les manières les plus usitées de secouer sa tabatière, de rassembler le tabac, d'en offrir en promenant avec grace sa tabatière à la ronde.

Chap. XIII. Du langage des éventails.

Ce chapitre est, dans son genre, aussi important que le précédent. Une femme qui critique la parure de celles de sa société, a une manière particulière de jouer de l'éventail. Ce meuble prend une autre tournure, quand celle qui s'en sert est offensée. Quand une femme agite son éventail, et qu'en souriant elle regarde sa main ou le miroir, c'est, selon moi, une preuve qu'elle ne pense à rien, ou, ce qui souvent est la même chose, qu'elle ne pense qu'à elle-même, ou enfin qu'elle attend avec impatience l'heure où elle a donné un rendez-vous. Quand une femme, à la promenade, rencontre un de ses soupirans, et qu'elle laisse tomber son éven-

tail, c'est une invitation : si elle y joint un coup d'œil, c'est une avance, etc., etc.

## Chap. XIV. De la démarche.

Si cet article eût été fait il y a cinquante ans, il aurait été plus généralement utile qu'aujourd'hui, où les femmes et les hommes se font traîner dans des voitures. Cela ne m'a pourtant pas empêché de parler des conjectures que peut offrir la démarche, parce qu'on trouve encore çà et là l'occasion de voir marcher ceux qui ordinairement ne sont qu'assis, et parce qu'on voit aussi quelquefois aller à pied dans leur vieillesse ceux dont la jeunesse délicate foula les coussins d'un char élégant.

## Chap. XV.

Dans ce chapitre on rassemble tous les mouvemens et toutes les positions au moyen desquels on peut deviner les passions des hommes. Il y en a trop, et je renvoie mes lecteurs à l'ouvrage même. Je ferai ici une observation que j'aurais dû placer au commencement. J'ai fait graver toutes les figures dont je parle dans les chapitres précédens. Mon ouvrage en est généralement plus clair et plus amusant. Si quelqu'un se reconnaît dans ces portraits, ce ne sera qu'un pur hasard.

## Chap. XVI.

On trouvera, dans ce dernier chapitre, quelques articles additionnels sur les moyens de découvrir les pensées des hommes, dans le cas où les précédens seraient insuffisans. Parmi ces moyens (sans parler de l'empire des femmes et de celui de la table, je distingue les deux suivans : flatter l'amour-propre des hommes, ou ce qui est encore plus sûr, le contredire.

# ICONOGRAPHIE FRANÇAISE,

*Composée de vingt-un portraits, gravés d'après les peintures originales de divers maîtres habiles qui fleurirent en France vers la fin du dix-huitième siècle.*

## AVANT-PROPOS.

Les portraits dont se compose cette iconographie sont de quatre espèces; les uns sont gravés à l'eau-forte, d'autres à la pointe sèche; plusieurs en manière noire, et quelques-uns en taille-douce. Nous laissons aux amateurs le soin d'apprécier le degré de ressemblance qui recommande chacune de ces figures à leur attention. Il n'est personne qui n'en connaisse au moins quelques-unes; tous pourront juger de la ressemblance de celles dont la physionomie leur est inconnue, par la fidèle représentation de celles dont les traits leur sont familiers.

Nous ne saurions trop engager les amateurs

à parcourir cette galerie ; ils y trouveront amplement de quoi satisfaire leur curiosité. Ces portraits n'avaient été exposés, jusqu'à ce jour, que partiellement, à de longs intervalles, et pour ainsi dire, un à un : c'est pour la première fois qu'on les voit rassemblés dans une même galerie. Nous nous plaisons à croire que cette réunion ajoutera un nouveau degré d'intérêt à notre iconographie ; nous comptons aussi pour quelque chose la variété des physionomies. S'il en est quelques-unes qui ne plaisent pas autant que les autres, nous aimons à penser qu'il n'en est pas une qui ne porte avec elle son caractère particulier. D'ailleurs, qui pourrait nous savoir mauvais gré d'avoir donné place, dans notre musée, à ceux que l'histoire contemporaine n'a pas dédaigné d'associer à ses récits. Presque tous furent célèbres pendant leur vie, quelques-uns sont encore vivans après leur mort ; d'autres, en plus petit nombre, s'ouvrant un passage à la gloire, iront au-delà de leur siècle conquérir l'admiration de l'avenir ; fils adoptifs de Saturne, ils le suivront dans sa course séculaire, et, présentés d'âge en âge aux hommages des générations pressées autour d'eux pour les admirer, ils laisseront entre la tombe et la gloire le vide où le temps viendra dans l'ombre

tendre à l'audacieuse médiocrité, qui voudra s'élancer sur leurs traces, le piége inévitable de l'oubli ; c'est là que les poëmes et les romans nouveaux qui, furtivement échappés de la boutique de leur libraire, auront voulu aller chercher fortune au-delà du jour qui aura éclairé leur naissance et leur mort, viendront expier leur orgueilleuse imprudence, victimes de l'esprit rébelle qui les aura un moment insurgés contre le néant; ils mourront de l'immortalité que les journaux leur auront vendue.

Tous ces portraits devaient également trouver un cadre dans notre petit musée. Si leurs droits ne sont pas égaux, leurs prétentions sont les mêmes, et ce n'a été qu'après une sévère compensation et de leurs droits et de leurs prétentions que nous nous sommes décidé à leur ouvrir les portes de notre Panthéon. Puissent-ils s'y maintenir jusqu'à ce qu'une puissance vengeresse vienne les en chasser comme les vendeurs du temple. Mais que la piété des fidèles ne s'alarme point, il ne s'est pas introduit de profanes parmi eux; les saints mystères ne seront point troublés, le sanctuaire ne sera point violé, les foudres du Seigneur pourront continuer de dormir en paix dans les arsenaux de sa

colère. Nous ne voyons pour l'auguste aréopage que nous avons convoqué dans ce volume, d'autre bruit à craindre que le bruit des sifflets ; encore ce bruit ne peut avoir rien de redoutable pour eux ; tous ont été à l'Opera, tous savent que la fée qui commande en ces lieux n'a pour toute baguette qu'un sifflet ; ils savent que c'est à la voix de ce magique instrument que s'opère le changement des décorations. Nous abandonnons au lecteur le soin d'indiquer les rapports qui peuvent exister entre notre musée et l'Opera.

---

## MADAME DE G.....

Il est des êtres qui abhorrent l'obscurité, qui craignent tout ce qui humilie, et qui, en dépit du sort, se créent une existence. M^me de G..... en reçut une de cette trempe.

Née avec une figure plus spirituelle qu'agréable, et d'une famille inconnue, c'est par des talens qu'elle voulut fixer les regards ; et, comme Amphion, elle vit des hommes se ranger autour de sa harpe.

Un esprit alors plus docile, mais déjà fort

caustique, reprenait en sous-œuvre ceux que la musique avait fatigués ou laissés sans enthousiasme, ou achevait des conquêtes que l'art avait ebauchées.

Si tous les deux échouaient, le cœur s'en mêlait, et il s'exprimait comme s'il eût senti. La nature donne d'ailleurs des organes officieux, qui parlent son langage, et, au besoin, remplacent les grandes facultés de l'ame.

Comme femme, Mme de G..... a une teinte de pédanterie qui lui enlève un des premiers charmes de son sexe, l'abandon. Une femme en effet est précieuse, parce que sa sévérité est toujours à côté d'une complaisance, parce que ses vertus touchent presque à la faiblesse, puisque le milieu, qui est la douceur, n'est qu'une faiblesse commencée. Mme de G..... abjura ces ressources, et revêtit un caractère d'austérité qui souleva les prudes, en imposa aux sots, amusa les connaisseurs, et surprit ceux qui n'ont pas le temps d'examiner. Comme écrivain, Mme de G..... a une mesure qu'elle ne peut outrepasser. Ses vues ne sont pas larges, ses conceptions ne sont pas fortes, ses efforts pour s'élever ne la portent qu'à une certaine hauteur. La monotonie de la médiocrité est insupportable dans les longs ouvrages. Mille comédies, comme celles de Mme de

G..... , ne donneraient pas une bonne scène. Ses préceptes se répètent ; elle n'est au-dessus d'elle-même que lorsqu'elle se loue elle-même, ou lorsqu'elle dit du mal d'autrui. Sa critique est juste, piquante, amère et bien exprimée : alors son imagination se féconde, et on la lit avec plaisir. Quand elle se loue, c'est en révélant une à une ses qualités, avec lesquelles il faut insensiblement familiariser l'envie.

Cette furie, qui honore tant ses victimes ; n'a pas épargné Mme de G..... , si toutefois c'est à l'envie qu'il faut attribuer la distribution de quelques ridicules.

Ne soyons pas surpris si tant de gens accusent l'envie. C'est une manière de se supposer des talens, que d'annoncer que l'on excite dans autrui ce sentiment pénible. Cela est si incroyablement ridicule, que prouver à quelqu'un qu'il ne peut pas exciter l'envie, c'est faire une satire amère. Il y a certainement une sorte de mérite à composer certains ouvrages, à raconter des histoires, à dialoguer la morale, à esquisser quelques tableaux de mœurs ; mais cela ne peut exciter l'envie que de ceux qu'on n'enviera jamais.

Pourquoi faire des livres ? C'est notre inconcevable manie. Sommes-nous parvenus à

quelques postes distingués, c'est peu de nos contemporains, nous nous emparons de nos neveux, et nous prétendons gouverner l'avenir comme nous commandons au présent.

Mme de G..... a le talent de bien critiquer. Outre de la sagacité dans sa manière de voir, elle a une précision dans ses remarques qui éclaircit tout de suite la question. Toute censure admet presque toujours deux opinions. Il faut beaucoup de force pour détrôner celle qui règne, beaucoup d'artifice pour enlever les admirateurs, sans leur faire apercevoir qu'ils passent d'une erreur, qui était leur ouvrage, à une meilleure manière de voir, qui est l'ouvrage du censeur. C'est un secret que Mme de G..... a quelquefois rencontré, et dont elle a fait usage avec succès dans quelques-uns de ses ouvrages. J'en excepterai la théologie. Elle parlait alors un langage étranger, et hasardait bien gratuitement sa réputation. Un bon bourgeois, un de ceux de Molière, écrivait à sa fille :

Change donc, ma fille,
Ta plume en aiguille ;
Brûle ton papier ;
Il faut te résoudre
A filer, à coudre :
C'est-là ton métier.

La leçon serait trop sévère, si on l'appliquait à tous les genres; mais elle est parfaitement juste, si l'on s'en tient aux matières de religion.

Un individu qui n'est pas au timon des affaires, ne peut jamais faire beaucoup de mal à beaucoup de personnes S'adonnât - on au passe-temps de nuire, il ne peut jamais s'exercer que sur le petit nombre. D'où vient donc que certaines personnes ont tant d'ennemis? Le succès irrite la multitude, et l'on ne veut louer que les malheureux, ou pardonner seulement la fortune à ceux qui l'ont trouvée établie, dès leur berceau, dans leurs foyers. Il est vrai aussi que ce qu'on appelle des ennemis est une plaisante espèce de gens. Ils disent du mal, mais sans effet. Pour que du mal en produise, il faut avoir de l'influence; pour avoir de l'influence, il faut être connu homme d'un jugement sain et d'un esprit éclairé; pour s'être acquis cette réputation, il faut ce que n'ont point ceux qui disent du mal. Les seuls ennemis, les vrais ennemis des gens des lettres, ou des hommes à prétention, sont ceux qui n'en parlent point, puisqu'ils détruisent leur chimère, *faire du bruit*.

On lit les vers suivans au bas de ce portrait

dessiné d'après nature, par une main habile; c'est M^me de G..... elle-même qui les adresse au spectateur, pour achever sans doute de rendre le portrait parlant.

Au physique je suis du genre féminin,
Mais au moral je suis du masculin:
Mon existence hermaphrodite
Exerce tout esprit malin,
Mais la satire et son venin
Ne sauraient ternir mon mérite.
Je possède tous les talens,
Sans excepter celui de plaire.
Voyez les fastes de Cythère
Et la liste de mes amans,
Et je pardonne aux mécontens,
Qui seraient de l'avis contraire.
Je sais assez passablement
L'orthographe et l'arithmétique;
Je déchiffre un peu la musique,
Et la harpe est mon instrument (1).
A tous les jeux je suis savante,
Au tric-trac, au trente et quarante,
Au jeu d'échecs, au biribi,
Au vingt et un, au reversi;
Et par des leçons que je donne
A des enfans sur quinola,
J'espère bien qu'un jour viendra
Qu'ils pourront le mettre à la bonne.

(1) Madame de G..... a joué parfaitement bien de la harpe, et M. de Laharpe a long-temps passé pour être un des rédacteurs de ses ouvrages.

C'est le plaisir et le devoir
Qui font l'emploi de ma journée.
Le matin, ma tête est sensée,
Et devient faible sur le soir.
Je suis Monsieur dans mon lycée,
Et Madame dans mon boudoir.

## MADAME NECKER.

Madame Necker ne fut ni de son siècle ni du pays qu'elle habita. Elle étudia toute sa vie pour ne rien produire; elle donna sans bienfaisance, sans utilité, et ne fit que des ingrats, parce que ceux qu'elle obligea s'aperçurent qu'ils étaient moins les objets de sa bonté que les instrumens de son orgueil.

Cette femme rappelle plusieurs des traits attribués à la fabuleuse Junon. Elle voulait voir le monde à ses pieds, et, lorsqu'il y aurait été, elle en aurait joui avec indifférence, comme née pour un pareil destin.

Mme Necker ne fut ni sans mérite, ni sans esprit, ni sans vertus; c'est une de ces femmes qui a ri au dernier jour; mais personne ne s'enthousiasma pour elle. On la loua sous condition; son élevation choqua, et son opinion dans les affaires parut aussi déplacée

que sa personne, sans maintien, le fut dans un cercle.

Mélange de pédanterie, de raison, de vertu et d'inhumanité, d'attachement et de vengeance, de serviabilité et de hauteur, cette dame n'eut jamais un véritable ami; sa place lui valut des adorations. On lui imputa les duretés de son mari, sans lui faire partager l'inspiration de quelques bonnes idées. Dans leur choix difficile à faire, on préférait l'orgueil et la dureté du satrape, à l'intrigue, à la sécheresse insultante de sa compagne.

Elle eut de ce bon sens auquel l'ambition impérieuse défend toute démarche incertaine. Sa santé fut le prétexte général de toutes ses affections; elle se fortifia lorsqu'il fallut agir, et disparut quand les circonstances commandèrent le repos. La disgrace la dérangea, le succès la rétablit.

Mme Necker ne mesura jamais la hauteur du poste où la roue de fortune l'avait élevée. Louée avec excès par des amis éloquens, elle crut faire beaucoup en admettant que peut-être ils exagéraient dans les détails, mais que le fonds restait dans son entier. Si elle s'était rendu justice, elle aurait vu que l'amitié inspire avec délicatesse, mais ne con-

seille pas avec despotisme. Elle aurait mis au rang de ses devoirs, celui de laisser à un ministre sa pensée toute entière, sans se faire soupçonner l'auteur d'une partie de ses ouvrages reçus avec empressement.

Mme Necker n'a jamais paru jalouse de sa fille, parce que ce travers fut trop souvent et trop sevèrement repris; mais elle montra une eloquence vigoureuse contre l'esprit précoce et la raison tardive; elle soutint que la présomption, affichée dans une femme, était ce qu'est l'audace dans un homme. Elle confondit l'etourderie et la vivacité, la franchise et l'imprudence. Par un art vraiment féminin, il se trouvait que dans sa bouche, son éloge devenait la satire de sa fille; de même qu'un avis maternel se terminait toujours par devenir l'apologie de la mère.

Deux genres d'agrémens décident le sort d'une femme: la gaité indulgente, et la douceur qui ne tient pas de la faiblesse. La première concilie presque tous les suffrages, car on veut être tout-à-la-fois amusé et pardonné; l'autre est la perfection du caractère, puisque de ce mélange heureux nait l'amitié ou du moins le sentiment qui y conduit.

La bienfaisance qui s'exerce en secret, et dérobe ses œuvres à ceux-mêmes qui en jouissent, ne fut point à l'usage de la grande ame de Mme Necker; il lui fallut une bienfaisance d'éclat, qui se répande sur des milliers d'individus, et fournisse à la Renommée de quoi occuper ses cent bouches à-la-fois.

## LE MOLY D'HOMÈRE,

### OU

## L'ONGUENT A LA BRULURE.

MADAME NECKER était connue depuis long-temps comme une femme de beaucoup d'esprit. Son ouvrage sur le divorce, sans être tout-à-fait exempt d'erreurs, lui avait, depuis peu, donné un rang entre les moralistes. Les mélanges, extraits de ces manuscrits, ajoutent aux titres qu'elle avait déjà sous ce rapport, et lui en donnent même à une réputation littéraire, quoique ce soit là sa partie la moins brillante.

Mme Necker s'était fait une habitude d'écrire journellement les anecdotes les plus intéressantes de la société, les traits qui l'avaient le plus frappée dans les conversations

de ses connaissances et de ses amis, ses propres pensées sur les objets dont s'occupait son esprit, les idées même qu'on peut appeler fugitives, ces remarques du moment que suggèrent les circonstances, et qui doivent se succéder avec tant de rapidité dans une tête exercée aux rapprochemens et à la méditation. Les notes de Mme Necker, quelques lettres, des fragmens destinés à ses amis, et les morceaux qu'on peut considérer comme des études, forment les trois volumes que M. Necker a publiés.

Ce recueil n'étant point un ouvrage, échappe, pour ainsi dire, à toute espèce d'analyse. Des réflexions morales, des anecdotes, des observations littéraires, voilà ce qu'il contient; en citer quelques traits, voilà à-peu-près quel doit être mon travail. Je puis cependant promettre beaucoup de plaisir à ceux qui parcourront ces mélanges. Tout n'y est pas également bon, mais il serait possible d'en faire un extrait qui se placerait avec honneur sur les rayons de quiconque aime à penser, à la suite de la Rochefoucauld, Pascal, La Bruyère, Vauvenargues et Duclos (1).

---

(1) Cet extrait a été fait par M. Bertrand Bar

L'homme d'un goût sévère pourra bien reprocher à Mme Necker quelques fautes, des incorrections, parfois un peu d'obscurité, peut-être même de la recherche. L'homme impartial lui reprochera quelques erreurs, quelques injustices dans ses jugemens, et de l'exagération dans ses éloges ; mais ce sont des taches qu'on aperçoit à peine sur un beau fond.

L'exagération la plus choquante pour le lecteur, est celle que tout lecteur raisonnable lui pardonne le plus facilement, je veux dire celle qu'elle met dans les éloges qu'elle prodigue à son mari. Comment ne pas les pardonner à l'épouse qui a dû si bien sentir l'amour conjugal, lorsqu'elle l'a défini le sentiment de l'identité entre deux époux ? Mais comment M. Necker a-t-il pu se décider à se rendre l'éditeur de son propre éloge ? Est-ce bonhomie de sa part ? Peu de gens le croiront ; et il eût été plus adroit de sa part de confier à sa fille le soin de publier son apothéose (1). Que Mme Necker élève un temple à

---

rère de Vieuzac, sous le titre d'ESPRIT DE MADAME NECKER ; mais le nom de l'auteur indique assez que c'est encore un ouvrage à faire.

(1) L'un n'a pas empêché l'autre.

son époux, qui pourrait le trouver mauvais? Mais qu'il en ouvre lui-même les portes, qu'il se place sur l'autel, et qu'il appelle des adorateurs...., il y a là de quoi refroidir ses plus chauds partisans.

On trouvera tout simple que Mme Necker exalte beaucoup des hommes qui l'appelaient leur sublime amie, et qui ont mérité d'ailleurs, l'un une grande célébrité, l'autre beaucoup d'estime, M. de Buffon et M. Thomas. Mme Necker parle aussi très-souvent d'un M. Dubucq, qui est très-peu connu, mais dont elle cite quelques mots heureux. Il disait, en parlant des opérations des économistes : Le malade en mourra; mais c'est une bien belle opération. Il disait aussi que les mots sont la pensée incarnée.

Les Mélanges sont terminés par le fragment d'un éloge de Mme de Sevigné, dont Mme Necker apprécie le talent avec sagacité et finesse. Elle loue principalement dans Mme de Sévigné la mollesse et la simplicité de son style, qualités qui font en effet le charme de ses lettres, et dont Mme Necker a senti le prix sans les posséder. Elle met trop de soin à son style, ou plutôt ne cache pas assez bien ce soin; elle ignore ce que c'est qu'aimable négligence, et en tout elle a trop souvent l'air

d'une actrice en scène. Je me reproche de faire attendre si long-temps les citations que j'ai promises. Les voici :

« Un acte de vertu, jeté dans la société, est à-peu-près comme ces pierres qu'on fait tomber dans un gouffre ; elles retentissent long-temps, quoiqu'elles aillent se perdre pour jamais.

» La plupart des honnêtes gens combattent comme les soldats qui n'ont pas de chef à leur tête ; ils attaquent avec impétuosité, et reculent de même.

» On ne peut rien faire sans esprit ; c'est un ingrédient aussi agreable que nécessaire. Comme certaines saveurs piquantes, il faut le mêler à tout, mais jamais ne l'employer seul ; il est toujours extrême.

» Les femmes remplissent les intervalles de la conversation et de la vie, comme ces duvets qu'on introduit dans les caisses de porcelaine ; on compte ces duvets pour rien, et tout se briserait sans eux.

» L'instant présent et chacun pour soi : voilà la devise du siècle. L'avenir et vivre dans autrui, voilà celle que je voudrais adopter.

» Il ne faut aller dans le monde que pour s'occuper des autres ; quand on veut s'oc-

cuper de soi, il faut se renfermer dans son cabinet.

» L'athéisme a ses tartuffes aussi.

» Quelques efforts que fasse le luxe, il ne peut prendre l'air de l'abondance.

» Quand l'homme est au-dessus du besoin, il ne lui reste plus que deux moyens de s'amuser, l'exercice de son génie ou de sa vertu.

» J'aurais voulu qu'on nous fit connaître la différence de la subtilité à la finesse. L'une distingue nettement les objets, l'autre les divise et les rend méconnaissables. Les pensées fines de l'homme de génie, comme les fils de l'araignée, sont tirées de sa propre substance, et le ramènent toujours à sa toile. Mais il est des esprits fins, qui, n'ayant point de principes, passent leur vie à partager leurs pensées à l'infini, et à s'ôter toute conscience et toute consistance.

» Deux personnes tendrement unies se comptent pour tout ou pour rien dans les choses qui les concernent réciproquement.

» Plus nous avons sacrifié pour rendre un autre heureux, plus il nous est cher, et sa mort nous ravit alors plus que notre bonheur, elle nous ravit le sien.

» Les femmes d'un certain âge n'ont rien de mieux à faire que de s'oublier; mais cela

n'est possible pour elles qu'autant qu'elles ne se sont jamais oubliées dans leur jeunesse.

» Rien n'est si transparent qu'un homme d'esprit. Un sot cache son caractère plus aisément. L'homme d'esprit en donne sans cesse l'empreinte dans la variété de ses idées et de ses mouvemens.

» En voyant autour de moi chercher à l'envi de misérables ressources contre le poids du temps, j'ouvre un livre, et je me dis, comme le chat au renard : Je n'ai qu'un seul bon tour, mais il ne me manque jamais au besoin.

» Je conviens qu'on est plus vertueux en Suisse qu'à Paris; mais c'est à Paris seulement qu'on parle bien de la vertu ; elle ressemble à l'Apollon de Délos, qui ne dictait ses oracles que dans une caverne où ses rayons n'avaient jamais pénétré.

» Pour les honnêtes gens, les rapports augmentent avec les années... Pour les gens vicieux, les disconvenances augmentent. L'inconstance est le défaut du vice ; l'influence de l'habitude est une des qualités de la vertu.

» Trouver dans l'ami qu'on s'est choisi le modèle de ce qu'on doit penser et sentir ; être sûr de lui plaire, en faisant le mieux possible, selon ses lumières et sa conscience ; lui mon-

trer sa propre vertu dans une glace fidèle, tel est le vrai bonheur conjugal.

» Deux choses sont nécessaires pour retenir les rênes de son caractère : une étude attentive, qui réunisse les idées sur un seul point et calme la tête ; et, quand elle est calmée, une suite de profondes réflexions sur le passé, le présent et l'avenir.

» L'ordre dans une maison doit être comme les machines de l'Opéra, dont l'effet produit un grand plaisir, mais dont il faut que les cordes soient cachées.

» On pourrait définir tous les crimes et toutes les fautes, le sacrifice de l'avenir au présent ; toutes les vertus et les qualités, le sacrifice du présent à l'avenir.

» Quand on demande conseil, on cache toujours la moitié des circonstances qui devraient nous déterminer sans avis étranger.

» Il faut beaucoup lire et lire peu de livres.

» A Paris, on juge la société comme une tragédie ; on demande seulement si les caractères sont bien soutenus, et l'on ne siffle que quand le fripon fait une action honnête, ou l'honnête homme une action équivoque.

» Les vers-luisans sont l'image des femmes ; tant qu'elles restent dans l'obscurité, on est frappé de leur éclat ; dès qu'elles veulent pa-

raitre au grand jour, on les méprise, et l'on ne voit que leurs défauts.

» On ne se repent jamais de s'être mis à sa place; mais on se repent quelquefois d'y avoir mis les autres.

» Les gens qui nous blessent, et qui ont d'ailleurs avec nous des rapports d'utilité et de convenance, doivent être regardés comme des instrumens qui nous piquent, mais qui nous servent.

» Les grandes mémoires, qui retiennent tout indifféremment, sont des maîtresses d'auberge, et non des maîtresses de maison.

» Une seule expérience suffit à un homme d'esprit, parce qu'elle germe dans sa tête.....; il en faut mille à un sot pour qu'il se corrige.

» Les grandes idées germent enfin; elles représentent cette plante étrangère, qui, après dix ans de stérilité, fleurit dans une seule nuit, et attire autour d'elle tous les botanistes.

» Aimer ce qui est grand, c'est presque être grand soi-même.

» L'on est soi à la fin de la vie; l'on ne cherche plus à plaire, et l'on en perd le desir avec le droit.

» La perfection de la loi est de ne châtier le vice qu'en le condamnant à la vertu. Satan dit dans Milton, en parlant de la toute-puis-

sance divine : Rassurons-nous ; elle ne pourra jamais nous obliger à faire le bien.

» Les gens à amour-propre se persuadent continuellement qu'on les admire ou qu'on leur porte envie ; ils sont comme des voleurs qui croient sans cesse qu'on les montre au doigt.

Il faut se garantir du tourment des petites choses ; c'est la maladie des gens heureux : elle les poursuit comme ces insectes éphémères, qui ne nous laissent pas jouir tranquillement d'un beau jour.

» Il est difficile de raconter ses bons mots de la veille ; car il n'est jamais permis de dire : Je disais.

» La plupart des hommes ne disent en conversation que des choses de convention. Les hommes de lettres n'oseraient pas dire franchement ce qu'ils pensent d'Homère, quoiqu'il ait vécu il y a trois mille ans.

» Le temps est comme l'espace ; on ne le mesure que par les objets qui le remplissent.

» Pour qu'une idée fasse impression, il ne suffit pas qu'elle soit fine et ingénieuse, il faut encore qu'elle soit juste, forte, et exprimée clairement, brièvement et simplement, sans qu'il soit besoin de temps et de réflexion pour la saisir. L'esprit d'un homme que vous obli-

gez à vous écouter, ressemble à un cavalier affairé, que vous obligez à s'arrêter. Si vous voulez le tenter par votre marchandise, mettez-la sous ses yeux toute développée.

» D'Alembert était persuadé qu'il fallait un genre particulier d'éloquence pour le public assemblé ; qu'il était essentiel de ne lui parler que par traits, et de ne lui présenter jamais des choses difficiles à comprendre. Dès que l'attention des hommes réunis se distrait un moment, on ne peut plus la fixer de nouveau.

» La différence de la tragédie ancienne à la tragédie moderne, disait Marmontel, est celle d'un tournebroche à une montre. Dans le tournebroche, le poids qui fait mouvoir la machine est en dehors : c'est la fatalité ; et dans la montre, comme dans la tragédie moderne, le ressort est en dedans : c'est l'amour, l'ambition, la grandeur d'ame.

» Un grand homme fait dans un moment tout ce que les hommes médiocres d'un siècle n'ont pu faire successivement, et cette observation peut s'appliquer, en bien comme en mal, à Socrate comme à Voltaire.

» On voit la grandeur du génie de Bossuet dans son Histoire Universelle ; il a tout son plan dans sa tête, et tout se présente en grand

sous sa plume, tandis que Voltaire ne dessine que par portion, et l'on s'aperçoit qu'il n'embrasse que l'objet présent.

» On juge que l'esprit d'un homme lui appartient, quand il suit une idée, et que ses pensées s'enchaînent les unes aux autres; mais, quand il écrit par découpures, son ouvrage peut être le fruit des conversations dont il a recueilli les traits; c'est l'idée qui reste après avoir entendu ou lu Champfort.

» Plus on lit M. de Buffon, et plus ses idées semblent belles; mais la première lecture de Rousseau est celle qui fait le plus de plaisir; son livre ressemble aux idées de la jeunesse, dont le charme s'efface.

» M. de Buffon ne pouvait écrire sur des sujets de peu d'importance; quand il voulait mettre sa grande robe sur de petits objets, elle faisait des plis partout.

» La vie de Diderot n'était qu'un rêve continuel; sa réputation n'existe plus. Les hommes, dont les idées ne se répandent point dans la société, n'ont que l'apparence du génie. Ce sont des monstres assez beaux, mais qui ne peuvent avoir de postérité. Diderot était le Garrick de la philosophie; son plus grand talent consistait dans la pantomime.

» Vous me ferez lire les lettres de Mirabeau, et subir le supplice moral d'admirer ce que je ne puis ni aimer ni estimer.

» M. Barthe est la preuve qu'il faut avoir beaucoup d'empire sur son esprit et sur son caractère, quand on ne veut pas devenir la proie de son imagination, la risée des autres et le tourment de soi-même.

» Rousseau devint défiant par le mépris qu'il conçut pour les hommes, et il acquit des vices en s'occupant de ceux des autres.

» On voudrait avoir conçu LES ETUDES DE LA NATURE, pour avoir le plaisir de les refaire et de les mettre en ordre. C'est un livre que l'extrait pourrait rendre nouveau, et qui s'agrandirait de tout ce qu'on lui ôterait avec choix.

» Montaigne ne savait jamais ce qu'il allait dire, mais il savait toujours ce qu'il disait.

» Le prince d'Hénin disait de l'archevêque de Sens : Quand il trompe, il se croit Mazarin ; quand il emprisonne, il se croit Richelieu.

» Les colères des amans sont comme les orages d'été, qui ne font que rendre la campagne plus verte et plus belle.

» Ce n'est point assez d'être aimé, on veut l'être par les endroits par où on se trouve ai-

mable ; sans cela, on ne se croit jamais véritablement aimé.

» La fortune est dans l'habitude de reprendre sur nous, par nos desirs même, tout ce qu'elle nous a accorde pour les satisfaire.

» L'ennui est la fin de l'amour, comme la vieillesse est la fin de la vie.

» Quand je vois des hommes malheureux, à qui rien ne réussit, qui perdent tous leurs enfans, leurs biens, leurs amis, tenir encore à la vie, je crois voir des masques à un bal, qui n'y connaissent personne, à qui personne ne parle, qui s'y ennuient mortellement, et qui n'en sortent pourtant que les derniers.

» Je crois qu'on peut donner cette règle pour la plaisanterie, c'est qu'elle est bonne tant que celui qu'on attaque répond assez bien pour être content de lui ; mais, dès qu'il s'embarrasse, la plaisanterie devient trop forte.

» Si je l'osais, je hasarderais une proposition qui paraîtra nouvelle; c'est que j'aime mieux voir mes vrais amis lorsque je suis dans la prospérité, que dans l'adversité. Il faut être bien aimé de nos amis pour qu'ils partagent avec nous le sentiment de notre bonheur, pour qu'ils s'en occupent comme

nous, pour qu'ils en rassemblent les circonstances avec plaisir. Un homme heureux est à charge aux autres; on lui envie sa fortune. Quand il est entré dans une chambre où il vient faire part de son bonheur, et qu'on a épuisé le premier moment de satisfaction secrète qu'on a ressentie de ce qu'il nous a choisis pour nous l'apprendre, on a bientôt impatience qu'il soit parti pour en bien raisonner, et pour y trouver quelque déchet; en un mot, c'est le chef-d'œuvre de l'amitié la plus tendre d'aimer assez pour n'être point importuné du détail des circonstances qui viennent de rendre un homme heureux; au lieu que, dans l'adversité, je n'ai qu'à me laisser voir; on me sait trop bon gré d'être malheureux pour ne me pas entretenir avec plaisir. On me fait raconter ma disgrâce, on pèse sur toutes les particularités qui l'ont accompagnée, on me plaint fort au long; ce n'est point une conversation qui soit à charge; tandis que mes vrais amis, pénétrés de douleur de mon état, n'ont rien à me dire, parce qu'ils auraient besoin eux-mêmes d'être consolés, et qu'ils me prêtent encore, par leur sensibilité, de nouvelles raisons de m'affliger.

» Quelque mal qu'on dise des médecins,

au moins faut-il leur accorder d'avoir une expérience que nous n'avons point. Bautru disait qu'ils etaient, par rapport aux autres hommes, sur la connaissance des maladies, ce que seraient des aveugles de Paris sur la connaissance des rues, par rapport à des aveugles de province qui viendraient à Paris.

» Si on ôtait à certaines gens leurs ridicules, il ne leur resterait plus rien.

» Il est souvent arrivé que, trouvant un accuse moins coupable qu'on ne le croyait, on le juge plus innocent qu'il ne l'est en effet.

» On voyait à Fontainebleau, sur la porte qui rendait de la porte à coucher du roi dans la chambre du conseil, un emblême qui représentait un autel de sacrifice et un taureau, avec ces mots : PHOENA ET TAURUS ACCESSIT AD ARAS. Pour les expliquer, il faut se souvenir que, dans l'année 1640, où cette espèce de devise fut faite, MONSIEUR, frère de Louis XIV, vint au monde, et se nomma d'abord Gaston Phœbus, et que cette même année Turin et Arras furent pris par les armes de France. PHOENA veut dire PHOEBUS NASCITUR, et TAURUS ACCESSIT AD ARAS, veut dire que Turin fut joint à Arras. L'autel et le taureau font allusion par la ressemblance

des mots. Cela est bien mauvais ; mais c'était le goût d'alors. On accuse M. Desnoyers, secrétaire d'état, d'avoir composé cette misérable allégorie.

» Quand on compte le temps qui s'est écoulé depuis la création du monde jusqu'à présent, à compter vingt-cinq ans par génération, on est étonné de ne trouver que deux cent soixante-dix générations, et on ne comprend pas que le monde ait si peu duré. Quoi ! rien que deux cent soixante-dix générations pour tant d'événemens, pour tant d'invasions, pour peupler un si furieux espace ? Mais quand, d'un autre côté, en lisant l'histoire, on verra l'énorme différence qu'il y a quelquefois eu d'un siècle à l'autre, et les progrès rapides des arts après une espèce de léthargie qui les avait ensevelis ; ce qu'était la France sous Louis Hutin, et ce qu'elle devint sous François Ier ; ce qu'elle était sous ce prince, et ce qu'elle a augmenté sous Louis XIV ; quand, tout au contraire, on considérera les pays les plus florissans, qui étaient le centre du goût et l'asile de la mollesse, devenus tout-à-coup incultes et barbares ; ce qu'était la Grèce du temps des Romains, et ce qu'elle est aujourd'hui ; ce qu'était l'empire romain sous

Auguste, et ce qu'il devint sous Augustule ; on comprendra qu'il y a eu assez de temps pour tout, et qu'au moins ce court espace de deux cent soixante-dix générations n'est pas l'argument le plus fort contre le peu d'ancienneté de l'univers.

» Ce qui fait le plus de bruit dans le monde, ce sont les révolutions des empires, les changemens de gouvernemens, qui passent d'une nation à l'autre ; l'empire des Assyriens devenu l'empire des Mèdes ; de là celui des Babyloniens, enfin celui des Perses, etc. Mais, en bonne foi, qu'est-ce que cela veut dire ? Qu'un tel homme d'un tel pays a cessé d'y commander, et qu'un homme d'un autre pays y est devenu le maître. Mais qu'est-ce que cela fait à tous les peuples de ces empires ? Quelques-uns sans doute ont perdu les premières places qu'ils occupaient, d'autres ont été dépouillés de quelques possessions ; mais tout ne s'est-il pas passé d'ailleurs à l'ordinaire dans ces empires ? Le laboureur a continué de semer et a recueilli, sans savoir peut-être qu'il avait changé de maître. Les charrettes n'en ont pas moins été sur les grands chemins pour porter les provisions aux villes voisines. L'ouvrier qui travaillait pour Balthazar a travaillé pour Cyrus. Alexandre

subjugue l'Asie ; qu'est-ce que cela fait aux Asiatiques qui ne l'ont jamais vu ? En ont-ils changé quelque chose à leurs usages, à leur façon de vivre, aux heures de leurs repas ? Ils ont ouï dire qu'Alexandre avait gagné la bataille d'Arbelles ; tant mieux pour lui, et tant pis pour Darius. Mais d'ailleurs cela était bien égal, ou devait bien l'être pour tout l'empire. Cependant, quand nous regardons cela de loin, il semble que tous les hommes d'un empire aient changé de place en même temps que leur empereur ou leur roi.

» Hippocrate est le seul qui ait survécu à l'ancienne physique ; il est également ancien et moderne.

» On disait à une femme : Les anciens vivaient dans le même désordre que nous. Comment ! dit-elle, à leur âge !

» On racontait à un gascon une chose extraordinaire. Il souriait. Quoi ! monsieur, lui dit-on, vous ne me croyez pas ? — Pardonnez-moi ; mais je ne répéterai pas votre histoire, à cause de mon accent. »

# MADAME DE STAEL-HOLSTEIN.

Un esprit nerveux, brillant, profond, cultivé, deviendra peut-être un don inutile et vraisemblablement funeste. Voilà le premier fruit d'une éducation négligée ou plutôt mal dirigée.

M^me de Staël, née sans grace, sans beauté, sans noblesse, n'a suppléé à rien par le travail sur elle-même. Son maintien est sans dignité, son ton sans recherche, sa gaité sans nuance, son extérieur sans agrément; sa conversation est tranchante, sa parure négligée, ses penchans extraordinaires; mais un esprit original fait pardonner cet amas de ridicules qui se la partagent tour-à-tour.

Elle ne sait pas bien ce que c'est que le bon sens. De-là, jamais de mesure; sollicitant à tort et à travers; jugeant au lieu d'écouter; épousant, à chaque occasion, des vengeances étrangères; se brouillant à tout propos, ne se raccommodant jamais; toujours prête à sacrifier ce qu'elle possède à ce qu'elle espère.

Tout est pour elle au-delà de la marche

ordinaire. Née de parens faits pour être obscurs, elle a passé dans le faste des cours. Elle s'est vue appelée à une grande fortune, à hériter d'une grande réputation, à supporter une grande disgrace. A cette marche brillante de la fortune, la nature l'avait préparée, en lui donnant une ame de feu, une grande élévation d'idées, un talent peu commun. Il faut donc qu'elle fournisse une carrière neuve.

N'est-ce pas l'avoir commencée, que d'avoir achevé seule, et même sans conseils, un ouvrage qui jusqu'ici a été l'écueil de son sexe. Les prôneurs trouvent un chef-d'œuvre où les hommes de goût n'aperçoivent que deux belles scènes, un moment heureux et une suite de beaux vers. Mais ces hommes pensent aussi que deux belles scènes sont peut-être le *nec plus ultrà de vingt ans* (1).

Une autre production plus connue donne les plus heureux augures, parce qu'elle est pleine de défauts, parce qu'il est un âge où il faut avoir des défauts. Dans ce charmant ouvrage cité, rien n'est lié, rien n'est exactement vrai, pas un tableau n'est fini, mais presque toujours les nuances les plus fines

(1) Jeanne Gray, tragédie.

sont adroitement saisies; les expressions partent du fond d'une ame à qui la sagacité épargne la peine d'approfondir, qui devine ce qu'elle ne peut pas voir, on voit toujours au-delà de ce qu'on lui montre.

Mme de Staël serait inexcusable, si elle avait de l'ambition en politique ou la fureur du bel esprit. Elle a dû voir depuis son enfance combien l'une tourmente, et combien l'autre est ridicule. Encore quelques années, elle verra aussi combien une lecture suppose de prétention. Assembler une trentaine d'auditeurs pour se faire admirer, est révoltant; les inviter à entendre, c'est inviter à louer.

Ah! si un ami de madame de Staël allait la trouver dans son boudoir, et lui tenait à-peu-près ce langage : « Il est un charme » qu'on nomme la pudeur; ce n'est point une » qualité, mais le lustre de toutes les qua- » lités; elle inspire la confiance et com- » mande l'estime; elle allume le desir et » fait pardonner aux faiblesses; elle exalte » l'imagination et donne une jouissance, » même lorsque les sens en perdent volon- » tiers le souvenir. Son charme se répand » dans le maintien, dans les regards, dans » le sourire. La démarche, les gestes, l'atti- » tude, l'annoncent. Il donne la plus heu-

» reuse prévention, et occasionne une si
» douce erreur, qu'elle seule commence toutes
» les vraies passions ».

Cet ami devrait ajouter encore : « Les ris
» immodérés, l'élévation de la voix, le re-
» gard dur ou audacieux, le ton tranchant,
» les apostrophes inconsidérées, la familiarité
» avec un sexe différent, l'air de n'ignorer
» rien, avec l'air de ne prendre garde à rien,
» tout cela et mille autres petites choses trop
» minutieuses pour être relevées, et trop
» importantes pour n'être pas corrigées chez
» ceux qu'on aime, affligent véritablement
» la pudeur. Elle s'éloigne à regret, mais elle
» s'éloigne des personnes chez qui se ren-
» contrent ces taches, et les abandonne aux
» projets de ceux qui se font un jeu de sé-
» duire, toujours également prêts aux sermens
» et aux parjures. »

Je n'ai connu que deux hommes faits pour moi, s'écriait Mme de Staël, mon père et mon ami. Ce sont les deux occasions où il est permis d'exagérer et même de se grossir tout-à-fait les objets. Cet état habituel d'enthousiasme empêche de juger sainement.

Mme de Staël a quelque chose de commun avec les Vestales : c'est son génie ; comme leur feu, il ne s'éteint jamais. Rarement elle

parle pour dire ces riens de convention qui épuisent l'attention ; plus rarement encore écrit-elle sans idées ; j'ai vu souvent de ses lettres sans style, sans soins ; jamais je n'en ai vu sans esprit, sans une de ces pensées qui se retiennent.

M$^{me}$ de Staël a un plan, il perce ; elle veut aller au-delà de son sexe. Elle consent qu'il y ait d'autres femmes d'esprit, mais elle leur laisse les fleurs et court aux lauriers.

---

## *Récapitulation du portrait précédent.*

On connaissait jusqu'ici en France deux sortes de femmes classiques. Les premières en date, sans contredit, sont M$^{me}$ Dunoyer, l'auteur du Magasin des Enfans ; M$^{me}$ de Villedieu, M$^{me}$ d'Aunoy et M$^{me}$ de Genlis. Leurs livres ne quittent pas l'enfance et les antichambres : ce sont des livres inévitables. Après celles - là, on lit les Sévigné, les Deshoulières, les Lafayette, les du Châtelet, et quelques autres qui se sont plutôt rapprochées des Sapho et des Aspasie que des Genlis. Mais enfin point de bonne ni d'enfans sans les unes, et point d'éducation ni de monde

sans les autres ; en un mot, la différence entre elles est de l'enfance au reste de la vie, et de l'antichambre au salon et à la bibliothèque.

Mme de Staël, s'ouvrant une route nouvelle, a droit de commencer un nouvel ordre. Il s'agit donc de se faire ici quelques notions sur cette femme extraordinaire ; car je ne croirai jamais qu'elle soit une énigme sans mot. Pour expliquer pourquoi les gens d'esprit écrivent quelquefois sans succès, il faut nécessairement recourir à la distinction de l'esprit et du talent.

Tous les hommes, sans exception, présentent deux aspects ; l'un par lequel ils se ressemblent, et l'autre par lequel ils diffèrent. Or, c'est ce que les hommes ont de commun entre eux qui est important ; ce qu'ils ont de différent est peu de chose, car ils ont en commun le miracle de la vie et de la pensée ; ils ne diffèrent que par des nuances très-fines d'organisation et d'éducation. La différence eutre un grand homme et un porte-faix n'est presque rien aux yeux de la nature ; mais ce rien est tout aux yeux du monde. Entre une tulipe de deux sous et une de mille écus, le Hollandais paie cher la différence, et cependant ces deux fleurs sont

également l'ouvrage de la nature : elles ont également des pétales, une tige, des feuilles, des racines, des couleurs et du parfum, et c'est en effet dans cet attirail de la végétation qu'est le miracle : la nuance qui les distingue n'est rien ; c'est cependant ce rien qui fait pâmer d'aise le jardinier-fleuriste, et qui lui vaut mille écus.

Or, dans le monde, c'est cette différence d'homme à homme, cette nuance, ce rien qu'on appelle genie, imagination, esprit et talent, qui est compté pour beaucoup ; car je ne parle pas ici des différences extérieures, telles que la force et la beauté, ni des différences sociales, telles que la richesse, la naissance et les dignités ; différences qui jouent d'ailleurs un si grand rôle.

On peut établir pour règle générale, que toutes les fois que les hommes entassent différens noms sur un même objet, il y a confusion dans leurs idées ; en effet, on a toujours trop confondu l'esprit et le talent, et pourtant la différence est si considérable, que c'est d'elle que je me servirai pour expliquer Mme de Staël.

Nous avons tous des idées, comme nous avons tous un visage ; peu d'hommes cependant ont de l'esprit et de la figure ; il faut

pour cela un certain ordre dans les traits et dans les idées ; il faut sur-tout à la pensée de la variété, de la nouveauté et du mouvement. Un homme, dont les discours ne roulent que sur des objets communs, et qui ne quitte pas les formes ordinaires de la conversation, ne passe pas pour avoir de l'esprit ; il a beau s'exprimer de manière à être bien entendu, il n'a rien d'expressif ; mais celui dont les idées sortent des routes communes ; qui joint l'extraordinaire à la rapidité ; celui qui, en un mot, déplace les idées de ceux qui l'écoutent, et leur communique ses mouvemens ; celui-là passe pour avoir de l'esprit. Que ses idées soient justes ou non, exprimées avec goût ou sans goût, n'importe ; il a remué ses auditeurs, il a de l'esprit. Je ne parlerai pas ici de la différence de l'esprit à l'imagination active et au génie ; ce n'est pas mon objet : il faut en venir au talent.

Qu'un homme exprime ses idées ou celles d'autrui avec force, avec grace, avec déduction ; qu'il dise des choses communes, si l'on veut, mais qu'en les disant ou en les écrivant, il les pare du charme de l'expression, il aura du talent en vers comme en prose.

Il y a généralement plus d'esprit que de

talent en ce monde. La société fourmille de gens d'esprit qui manquent de talent.

L'esprit ne peut se passer d'idées, et les idées ne peuvent se passer de talent; c'est lui qui leur donne l'éclat et la vie : or, les idées ne demandent qu'à être bien exprimées, et s'il est permis de le dire, elles mendient l'expression; voilà pourquoi l'homme à talent vole toujours l'homme d'esprit : l'idée qui échappe à celui-ci étant purement ingénieuse, devient la propriété du talent qui la saisit.

Il n'en est pas ainsi de l'écrivain à grand talent : on ne peut le voler sans être reconnu, parce que son mérite étant dans la forme, il appose son cachet sur tout ce qui sort de ses mains. Virgile disait qu'on arracherait plutôt à Hercule sa massue, qu'un vers à Homère.

Le mérite des formes et de la façon est si considérable, que M. S..... ayant dit à quelqu'un de ma connaissance : Permettez que je vous dise ma façon de penser, celui-ci lui répondit fort à propos : Dites-moi tout uniment votre pensée, et épargnez-moi la façon.

J. J. Rousseau, par exemple, emprunte la plupart de ses idées à Plutarque, et sur-tout à Montaigne; mais il trouve si bien dans son

talent de quoi parer ses vols ou ses emprunts, que l'intérêt n'en est jamais perdu pour ses lecteurs. On dirait en effet que les idées sont des fonds qui ne portent intérêt qu'entre les mains du talent.

Maintenant, pour en venir à Mme de Staël, il me semble, si toutefois ses livres ne sont pas un piége; il me semble, dis-je, qu'on peut avancer qu'elle a infiniment plus d'esprit que de talent, à la différence de Mme de Sévigné, qui exprimait si bien tout ce qu'elle entendait, et qui peignait si bien tout ce qu'elle voyait. Horace dit, en parlant de Sapho, que les flammes échappées de ses doigts vivent encore dans les cordes de sa lyre. C'est donc le véritable signe du talent que ce caractère de vie qui anime et colore tout ce qu'il touche; mais une femme sans talent est la marâtre de son esprit : elle ne sait que tuer ses idées.



## MADAME HELVÉTIUS.

Madame Helvétius, veuve du philosophe de ce nom, et d'une ancienne maison de Lorraine, celle de Ligneville, était trop célèbre pour que mes lecteurs n'aiment point à

retrouver ici quelques traits qui puissent leur donner une idée de sa personne et de son caractère. On peut dire d'abord qu'elle n'a ressemble qu'à elle-même, et qu'elle fut, en quelque sorte, un essai de la nature, qu'elle ne produira peut-être plus, et par conséquent au-dessus de l'imitation. C'est pourquoi il est douteux que ce qu'on en dira puisse être une leçon; ce sera du moins un exemple de ce que la nature a fait de meilleur, toujours beau, toujours doux à contempler.

Du vivant du philosophe Helvétius, la célébrite de son génie et l'excellence de ses qualités personnelles rassemblaient habituellement auprès de lui tout ce qu'il y avait d'hommes distingués en France et tous les étrangers du même ordre, qui, de toutes les parties de l'Europe, étaient attirés vers la capitale d'une nation qui avait produit tant de talens. Après sa mort, le même concours subsista, le même tourbillon continua d'attirer vers son centre les mêmes élémens. On trouvait chez Mme Helvétius un nom cher à la philosophie, et avec toutes les qualités qui peuvent honorer un homme, toutes celles qui peuvent charmer dans une femme.

Ses mœurs étaient simples et ses sentimens élevés; celui de l'humanité sur-tout animait

toutes ses paroles et dirigeait toutes ses actions. La bonté est la qualité qu'elle estimait le plus dans les autres, parce que c'était celle qui dominait chez elle. Cette bonté, qui était extrême, on aurait pu l'accuser de faiblesse, dont elle est trop souvent l'effet, si M$^{me}$ Helvétius n'eût pas montré quelquefois toute la force de caractère propre à donner de la constance aux affections. Une volonté ferme se trouvait jointe en elle à toute l'ingénuité du premier âge. Elle en avait aussi toute la franchise native, et elle devenait par-là quelquefois redoutable; elle invitait aussi par-là, ordinairement, à la confiance et à l'abandon, qui font le charme de la vie. Comme ses manières n'avaient rien emprunté de la société, on pouvait garder avec elle celles qu'on avait; sa maison était un lieu de relâche, un asile contre les règles et les formes fatigantes du monde, et l'on se croyait chez elle dans le sanctuaire même de la nature. Elle était toujours égale, et pourtant très-sensible. On pouvait lui plaire par la simple bonté de caractère, mais elle aimait l'esprit, les talens, le savoir, sans y avoir la moindre prétention. Attentive à ne gêner personne, elle exerçait, par cela même, sur les autres, tout l'ascendant et tout l'empire d'un beau naturel.

Ce rare assemblage de qualités avait l'air d'un phénomène singulier, puisqu'il ne devait rien à l'éducation ni à l'art. Mme Helvétius avait conservé, sans altération, tout ce qu'elle avait reçu de la nature ; elle n'y avait ni retranché ni ajouté. Les soins même de la beauté, qui occupent une si grande place dans la vie des femmes, lui étaient étrangers ; il semblait que tout ornement dût profaner la sienne, qui, à la vérité, était d'un genre à pouvoir s'en passer : à plus forte raison ne lui serait il pas venu dans l'idée d'avoir recours à ceux qui n'ont d'autre effet que d'annoncer le luxe et l'orgueil ; et véritablement, quel rapport peuvent avoir de l'or et des pierreries avec une belle taille, avec des traits réguliers et touchans? Rien n'aurait pu ajouter à l'éclat de ses yeux, qui n'était tempéré que par la plus douce expression du sentiment. D'ailleurs elle paraissait en ignorer le pouvoir, et leur laissait faire tout ce qu'ils pouvaient, sans s'en mêler. Quelques chiffons jetés au hasard sur elle, devenaient aussitôt une véritable parure, qui relevait son port noble et majestueux. Mais dans son printemps elle n'avait que le degré de majesté que peuvent supporter les graces ; dans ses derniers jours elle avait toute celle qui peut parer la

vieillesse ; car la nature, qui l'avait si bien favorisée, comme si elle s'était complue à prolonger son ouvrage, l'avait exemptée de la décrépitude.

Il semblait que son esprit n'eût pas plus besoin de savoir, que sa beauté de parure. Elevée par Mme de Graffigny, devenue l'épouse d'Helvétius, ayant vécu avec tout ce que le cours d'un siècle a produit d'hommes éminens en génie et en lumières, toutes les idées qui ont existé dans l'entendement humain avaient, en quelque sorte, passé devant elle. Mais elle ne s'en était approprié aucune ; elle s'était contentée des siennes. Est-il des natures privilégiées pour lesquelles toute modification serait une espèce de dégradation ? Tout ce qui leur viendrait du dehors romprait-il l'heureux accord qui se trouve entre les qualités qui leur sont propres ? Néanmoins il est certain que Mme Helvétius s'accommodait de l'esprit des autres, quelque supérieurs qu'ils fussent par là, comme ceux-ci s'accommodaient du sien ; et elle en aurait peut-être été moins bien, si elle avait fait le moindre effort pour être autrement. Quoiqu'elle ne recherchât pas la science, parce que sa modestie la lui faisait considérer comme au-dessus de ses moyens, elle l'aimait dans les autres ; elle

pensait, et son amour pour l'humanité lui laisait croire qu'elle pouvait être bonne à quelque chose. Son bon sens naturel laissait aux sots une opinion qui, si elle était commune, serait l'opprobre d'une nation et d'un siècle, l'opinion que la philosophie est dangereuse pour les sociétés, tandis qu'elle ne l'est que pour les erreurs et pour les abus. Tous les genres de grandeur allaient à son ame, elle aimait les héros, non point ceux qui ne tirent leur gloire que des malheurs de l'humanité, mais ceux que la destinée fait naître pour les adoucir, et pour qui des victoires éclatantes ne sont qu'un pis-aller nécessaire, un moyen terrible, mais quelquefois inévitable de paix et de bonheur. Son noble instinct ne lui laissait voir, dans ce qui est grand, qu'un objet qui cesse d'être tel, s'il n'est utile. En effet, la nature semble donner les véritables héros à la terre pour rétablir l'équilibre du monde moral. C'est ainsi que, selon Newton, certains astres servent à réparer les dérangemens survenus dans les ressorts du monde physique. La grandeur et l'utilité se confondaient dans son ame sensible; et comme, pour elle, admirer c'était aimer, elle avait conçu une affection singulière, mêlée d'un sentiment profond d'ad-

miration, pour le héros de ce siècle. Ce grand homme, après son retour d'Egypte, alla la voir à Auteuil. On crut voir Pompée revenant vainqueur de l'Orient, se détourner de sa route pour passer à Rhodes, et déposer les faisceaux devant l'humble retraite du philosophe Possidonnius.

Un besoin qui ne la quittait jamais, c'était celui de soulager le malheur. Tous le temps de l'année qu'elle paśsait avec son époux dans sa terre de Voré, elle l'employait à courir de chaumière en chaumière, pour voir s'il n'y avait pas quelque malade ou quelqu'indigent à secourir. Ils ont laissé, l'un et l'autre, un long souvenir de leur bienfaisance dans ce pays, qu'ils vivifiaient par elle; car Helvétius, en secourant les habitanś de sa terre, tâchait de rendre ses secours aussi profitables pour le public que pour eux; il employait des moyens propres à leur inspirer l'amour du travail, qui donne des ressorts à l'ame et au corps, en donnant un certain sentiment d'indépendance.

Après la mort d'Helvétius, elle se retira à Auteuil, pour y vivre avec l'image de son mari, qu'elle avait aimé passionnément, avec des amis et des êtres sensibles qu'elle pût rendre heureux. Avec des moyens diminués

par le mariage de ses deux filles, il lui en resta encore assez pour satisfaire ses inclinations bienfaisantes; car elle n'avait pas de besoins personnels; elle était la femme du monde qui pouvait se passer le plus de fortune; elle semblait ne connaître à l'argent d'autre usage que celui de faire cesser des gemissemens et des plaintes. Comme elle ne suivait que les impulsions subites d'une ame vive et sensible, elle le donnait sans mesure et sans discernement; de sorte qu'elle regardait comme un bonheur qui lui etait arrivé, l'occasion qui s'etait offerte à elle de se défaire de tout celui qu'elle avait; et pour peu qu'un pauvre abusât de l'art d'exciter la pitié, il pouvait lui enlever jusqu'au vêtement qu'elle portait sur elle.

Elle ne connaissait d'autre inégalité que celle qui est entre le vice et la vertu. La révolution qui devait détruire toutes les inégalités n'a eu rien à faire en elle. Comme elle n'avait rien reçu de l'éducation, et que par conséquent son ame etait exempte de préjugés, elle ne s'était pas même chargée de celui de la naissance. Elle se réjouissait des biens que promettait la révolution, autant qu'elle a gémi des maux qui l'ont suivie. Depuis cette dernière époque, elle ne sortit plus d'Auteuil,

craignant de passer par quelqu'endroit qui eût été le théâtre de quelque catastrophe. Elle sortit seulement une fois pour aller voir une de ses filles, qui était malade : elle se trouva mal en passant sur la place de la Révolution. C'est par la même disposition d'ame qu'elle s'évanouit une autre fois en contemplant une copie du Laocoon.

La simplicité des mœurs rend le bonheur facile : elle était heureuse, parce que les moindres choses pouvaient la rendre telle, et parce que, sans aucune de ces passions qui tourmentent les hommes, elle n'avait que des goûts aisés à satisfaire. Tout devenait une jouissance pour elle ; un oiseau, une fleur, le souffle d'un doux zéphir, un rayon de soleil, lui donnaient une sensation délicieuse. Elle a été heureuse jusque dans les derniers momens, qu'elle a terminés, sans souffrance, entourée de ses amis.

Mais ce qu'il fallait à un être aussi social et aussi aimant que M^me^ Helvétius, c'était des amis. Elle n'en avait point cherché parmi les femmes. Son caractère indépendant l'éloignait de leur commerce, qui assujétit à un cérémonial et à des attentions sur lesquels les hommes sont moins difficiles. Cependant il y a des femmes qu'elle aimait avec beaucoup de

tendresse, parce qu'elle les croyait bonnes ou malheureuses. Quant aux hommes auxquels elle avait une fois accordé son amitié, elle ne pouvait plus les oublier s'ils s'éloignaient. La différente manière de penser, qui, sur-tout en matière de religion et de politique, rend les hommes vulgaires si injustes, n'avait aucune influence sur ses affections. L'homme pour lequel elle eut autant d'attachement que de vénération, c'est Turgot, et c'est nommer la vertu même. Pour ceux qui logeaient avec elle (car il y en avait qui jouissaient de ce bonheur, et que nous ne nommons point, parce que ce serait faire d'eux un éloge qui pourrait blesser leur modestie), ils étaient pour elle un objet continuel de soins et de sollicitudes; elle prenait le plus tendre intérêt à leurs succès, à leur santé, à leur bonheur; elle était dans les alarmes lorsqu'ils étaient absens, ce qui leur faisait une nécessité de revenir bientôt; mais ils portaient ce joug avec plaisir, parce qu'il était imposé par la bonté. Parmi ses amis, il y en avait un qu'elle regardait comme son fils......

Une idée qui mêle à cette courte vie une longue espérance, ne peut échapper à une ame sensible. Mme Helvetius avait besoin de croire à un ordre de choses qui lui fît retrou-

ver ses amis après s'en être séparée. Elle croyait donc à une providence, quoiqu'affligée des imperfections et des maux que cet Etre a laissés dans son ouvrage. Un roi de Castille, astronome, disait qu'il aurait donné de bons avis à l'ordonnateur de ce monde, parce que dans l'arrangement des corps célestes, il apercevait un désordre qui ne lui appartient pas, mais que les savans y avaient mis. M^me^ Helvétius, dans un ordre d'idées qui naissait de son cœur, croyait qu'elle aurait pu suggérer des vues bienfaisantes à la providence. A Dieu ne plaise qu'une vile délicatesse m'empêche de rapporter des expressions qu'ennoblissait le sentiment. J'aurais desiré, disait-elle, que des fleuves de bouillie circulassent de toutes parts, afin que les hommes et les animaux, trouvant une nourriture facile, n'eussent plus rien à se disputer. C'était les rêves d'une ame bienfaisante, qui valaient bien ceux de Platon.

C'était pour suppléer, autant qu'il était en elle, à ce qui lui paraissait manquer au système de ce monde, qu'elle nourrissait dans sa maison une foule d'animaux, chiens, chats, poules, serins, et une nuée d'oiseaux qu'elle attirait des environs par des libéralités et des soins journaliers, auxquels elle se serait fait

un scrupule de manquer. Mais, ainsi que les mauvais pauvres qui reçoivent l'aumône d'une main, et qui volent de l'autre, cette multitude d'oiseaux, quoique bien repue, fondait sur les arbres et dévastait ses fruits. Ses amis, et sur-tout son jardinier, l'exhortaient à ne pas se laisser dévorer, comme Actéon, par les animaux; elle répondait qu'ils devaient avoir leur part de ce que produit la terre, et c'était un plaidoyer touchant en faveur des oiseaux. Comme l'hiver multiplie les besoins des animaux encore plus que ceux des hommes, elle redoublait alors de soins; sa sollicitude l'arrachait de son lit de grand matin; et pour réparer de son mieux les torts de la nature, elle s'enrhumait. C'est ainsi qu'elle altérait une constitution naturellement forte, et qui aurait pu la conduire beaucoup plus loin. En cherchant sans cesse à se refroidir (elle ne s'approchait jamais du feu, pas même dans les plus grands froids) dans un âge où l'on a besoin d'être réchauffé, elle fut atteinte d'un catarrhe, maladie presque toujours funeste aux vieillards, qui, en l'enlevant à ses amis, les plongea dans une douleur qui doit durer autant qu'eux. Elle était née en 1719, et morte le 25 thermidor de l'an 8.

# MADAME DE M........

Madame de M........ parvint à la considération par une route tout-à-fait plaisante. Elle ne se doutait pas de la grandeur de ses destinées, et, quand la sienne changea, elle ne crut pas même au passé.

Le lendemain qu'elle eut épousé son premier époux, elle s'aperçut qu'elle était veuve. Libre de disposer d'elle-même, son cœur s'envola chez un homme aimable, malheureux dans les cours étrangères, heureux à la sienne, et dont la destinée a toujours été de se voir plus aimé au-dehors qu'au-dedans.

L'absence prépare ou décide l'infidélité. L'amant part pour le Nord. Deux rivaux se présentent ; tous deux timides, tous deux amoureux de bonne foi, tous deux offrant des sacrifices, tous deux peu accoutumés aux refus. L'un, nourrisson de la gloire, offrait son cœur et sa fidélité ; l'autre, accoutumé à des conquêtes plus douces, demandait des chaînes; il fut préféré.

Mme de M........ entraînait son nouvel amant dans les charmes d'une conversation

pleine d'intérêt ; les accens de sa voix redisaient, avec l'expression de la mélodie, ce que son cœur avait laissé deviner. Les à-propos de la scène étaient une nouvelle manière de s'entretenir d'une passion naissante. Le plaisir résonnait sur les cordes de sa lyre ; ce passage continuel de la raison aimable au talent enchanteur, et du prestige des talens aux éclairs de la gaîté, enchaînait insensiblement un être né dans cette classe, où le plaisir est le premier des besoins, et la seule chose que lui ait refusée la nature, avare au moins de ce don, pour tenir la balance entre tous les humains.

L'idée d'un bonheur si pur pourrait échapper et altérer la jouissance. Des sermens mutuels doivent le consacrer. L'Amour lève les obstacles, et ce dieu fait un de ces prodiges qui n'en est un cependant que dans les pays à préjugés. Mme de M........ perdit un esclave timide, et celui-ci, au lieu d'une maîtresse capricieuse, trouva une compagne sensible à sa gloire. Aux dons de la fortune, se joignirent les hommages forcés de ces hommes dont le métier est de servir, et le bonheur dans un des regards de l'idole du jour.

Mme de M........ redoubla de soins pour

garder sa conquête ; elle chaussa le cothurne et le brodequin, protégea lès arts, appela le bel-esprit, réunit les plaisirs, mais ne sut pas écarter l'intrigue domestique, qui empoisonne tout, et trouble les innocentes perfidies que le don de séduire fait à l'amour heureux, qui procurent un amusement de plus, sans amener la rupture, et qui vous laissent les douceurs de la fidélité, sans l'ennui de porter les mêmes chaînes.

Convenons cependant que Mme de M........ fit du séjour de son amant le rendez-vous des arts aimables et des passions choisies ; mérite d'autant plus rare dans un siècle qui semblait avoir renoncé aux plaisirs délicats, pour se livrer aux clubs politiques et aux cafés tumultueux.

Un médecin aveugle détruisit l'édifice du bonheur. Mme de M........, toute en larmes, déserta ces lieux enchantés, et vint se couvrir de crêpes dans une retraite profonde ; du moins avait-on tout préparé pour recueillir ses soupirs.

Le temps mit un terme aux douleurs les plus vives ; il fut secondé par l'idée d'avoir recouvré la liberté. Les jeux, les ris, exilés pour un moment, reprirent leur ancien empire. Mme de M........ donna la main à

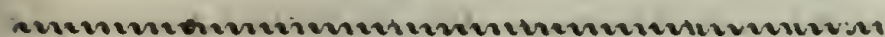
l'Amour. Triste et chancelante, elle eut le malheur d'aimer, ou plutôt d'afficher celui....

L'espoir de dominer, l'idee d'être entourée d'esclaves, étaient les vrais besoins de l'ame de Mme de M......... L'Amour leur prêtait son voile officieux. Combien de femmes livrent leur secret en faisant certains choix! N'est-ce pas sacrifier à l'ambition, que de sourire aux vœux d'un sexagénaire, expiant les imprudences du jeune âge par des infirmités vengeresses de la décence méprisée? N'est-ce pas sacrifier à la volupte, que de se permettre un jeune homme frais comme la rose, qui ne fait que rire et caresser?

Mme de M........ ouvrit sa maison à tous les goûts, au jeu qui maitrise ses partisans, au plaisir qui s'arrange, à la gaité qui masque les goûts peu délicats, à la dignité qui en impose à la calomnie, au tumulte qui a son coin d'utilité, en ce qu'il sert à cacher ce que l'on veut derober aux yeux observateurs. Elle affecta une bonhomie à laquelle les sots ne manquent jamais de se prendre; ils croient à la bonté de ceux qui se disent bons, comme à la sensibilité de ceux qui parlent sans cesse de leur cœur. Mme de M....... les connaissait pour les avoir vus autrefois. Depuis, elle apprit à en tirer parti.

Cela s'appelle sortir très-adroitement de leur classe.

Mme de M. . . . . . aimait à être adorée ; Excepté le bel-esprit, les talens, l'usage du monde, la figure, l'amabilité, le rang, elle n'avait nulle prétention. Qu'on ne se donnât pas pour dévote, pour politique, pour femme savante, pour économe, peu lui importait tout le reste.



## MADAME DE B.........

FAIRE de jolis vers et ne pas courir après la réputation, est un phénomène chez les hommes, mais l'est plus encore chez les femmes. Quelqu'agréable que soit le talent de Mme de B.........., sa prose est cependant préférable. Il faut avoir le talent de Pope ou de Voltaire pour dire en vers ce qu'on dirait en prose. Quand on a le talent employé dans les lettres de Stéphanie, on peut se consoler de l'indifférence du public pour les petits vers. Ils n'amusent plus, même les femmes.

Le genre de vie de Mme de B........... rendit

sa société moins piquante que ne promettait l'agrément de son caractère. Ce n'est pas à causer que sept à huit personnes qui se connaissent à peine, passeront la nuit. L'homme de lettres finit sa journée de bonne heure ; l'homme du monde fuit les conversations dont l'esprit fait les frais, et cette petite singularité, qui n'ajoute rien au bonheur de la vie, est au-dessous d'une femme qui a des droits à un sentiment supérieur à l'estime.

M^me^ de B......... ne fut jamais pressée de briller, de médire, de louer, de déprimer, de décider. Celui de ses penchans qui se manifestait le plus promptement, était cependant le plaisir de louer. Elle voyait avec regret la décadence de la littérature.

Une disgrace sur la scène française lui fit quitter pour jamais la carrière du théâtre. Elle se condamna à ne plus voir des lieux remplis d'injustice, et des acteurs peu serviables. Peu d'auteurs entendent raison sur ce point délicat. M^me^ de B......... était fondée à se plaindre, puisqu'elle avait été jugée sans être entendue, sans égard pour son sexe et à sa réputation ; on proscrivit un ouvrage qui pouvait sans doute être imparfait, mais difficilement être sans mérite.

Si M$^{me}$ de B.......... assistait avec regret à la décadence de la littérature, c'est qu'elle perdait son existence. Qui n'en connait pas le charme en jugera toujours mal. Calculez donc, ame de glace, que tout ce que l'esprit humain a pensé, projeté, embelli, proscrit, existe pour l'homme de lettres ; il se plait dans les contrastes les plus frappans, qui sont l'école du génie...... Alors, dans les vastes pensées d'une sublime méditation, le livre antique lui tombe des mains ; le souffle inspirateur se répand dans son ame ; son cœur s'échauffe, son imagination s'allume ; des frémissemens délicieux coulent dans ses veines ; sur des ailes de feu son esprit s'élance ; il franchit les limites du monde ; il plane au haut des cieux ; là, il contemple, il embrasse la vertu dans sa perfection, il s'enflamme pour elle jusqu'au ravissement et à l'extase : je vois son front riant tourné vers le ciel ; des larmes de joie coulent de ses yeux ; l'amour sacré du genre humain pénètre son cœur d'une vive tendresse ; son sang bouillonne ; la rapidité de ses esprits entraine celle de ses idées ; il est comme agité d'un Dieu qui le presse ; c'est alors qu'il peint avec sentiment, qu'il lance les foudres d'une mâle éloquence, qu'il

crée ces chefs-d'œuvres, l'admiration des siècles; il donne l'ame, la vie, ou plutôt il embrâse tout ce qu'il touche.

Mme de B.......... alla visiter les lieux qui jadis virent Tibulle, Ovide, Horace et Virgile. Quand on a vécu avec ces illustres morts, on croit rapprocher l'époque de leur existence, en parcourant les lieux qu'ils ont habités. Quand on a passé une grande partie de sa vie dans la retraite paisible, on fuit les révolutions, et une femme qui ne peut servir sa patrie, est-elle blâmable d'aller respirer loin du trouble et des orages?

Mme de B.......... fut devancée partout par une réputation dont l'éclat augmente à mesure qu'on s'éloigne de sa patrie. Le desir de briller ne gâtait pas chez elle un excellent fonds; ainsi elle apprit qu'il était en France des femmes dont le secret est d'allier la raison et le bel esprit, la décence et la gaite, et les qualités estimables d'un sexe fait pour penser, avec les agrémens d'un sexe fait pour plaire. Ce n'est rien de faire de jolis vers, c'est peu de chose de faire un roman intéressant, mais c'est beaucoup de répandre une teinte philosophique dans des vers, et de concentrer les préceptes de la vertu dans une fiction

ingénieuse. Ce double mérite est celui de Mme de B.........

Nous n'avions plus de musées présidés par les femmes qui dérobaient leur esprit. Un peu plus de sévérité aurait rendu celui de Mme de B.......... le modèle de beaucoup d'autres, parce que la bonhommie était un titre pour y être admis, et que la gaîté franche y recevait un accueil.

---

## MADAME DUBARRY.

J'ai vu des gens s'étonner de la destinée de Mme Dubarry. Il y avait plus de distance de la femme d'un poète à la hauteur de Louis XIV, que d'une fille de Vénus à la bonhomie de Louis XV. Eudoxie, fille d'un tambour, ne s'était-elle pas assise à côté d'un des premiers monarques du Nord ? L'Amour a fait tant de prodiges dans ce genre, qu'il ne faut, en vérité, s'étonner de rien. Convenons cependant qu'il choisit des instrumens propres à faciliter ses succès.

Mme Dubarry avait reçu de la nature un assortiment de beautés dans tous les genres, qui presque jamais ne se trouvent réunies dans le même individu. Depuis ses superbes cheveux, si richement fournis et teints d'une si belle couleur, jusqu'aux pieds, modelés par la main des Graces, tout avait le caractère de ce beau idéal que les Grecs ont conservé dans leurs ouvrages immortels. Si l'imagination pittoresque des poëtes n'avait pas rapproché le corail, l'ivoire, l'ébène, l'incarnat, la blancheur des lys, des principaux traits du visage, il eut été aisé de les inventer, après avoir contemplé celui de Mme Dubarry, et l'œil enchanté ne quittait l'expression de la physionomie que pour retrouver les mêmes avantages dans des formes si naturellement soutenues, dans une taille si agréablement dessinée, dans des bras si parfaitement arrondis, terminés par des mains voluptueuses.

Quel présage ! quel superbe gage donné à l'amour ! Peut-on conserver le plus léger doute sur des trésors voilés, et sur ces ressources précieuses qui vous aident à remporter sans cesse de nouvelles victoires ?

Le lecteur se croira sans doute au milieu

des féeries et des romans : que dirait-il donc si j'achevais mon ouvrage, et si, à la peinture de tant de charmes, je joignais l'art d'en faire usage ?

Ce qui a valu des éloges à Mme Dubarry, ce n'est pas d'avoir atteint le trône des rois, elle y fut conduite par deux aveugles-nés, la Fortune et l'Amour ; mais bien d'avoir demeuré dans sa position, sans prétendre passer du lit de son amant dans son cabinet, ainsi que le fit cette femme altière qui donna des maîtresses à son roi, des ministres à son conseil, des généraux à ses armées, des prélats à l'église, des cachots à quiconque se permettait des murmures imprudens ; femme méprisable, que quelques poètes soudoyés ont dérobée à l'opprobre, mais dont le nom n'y échappera pas.

Mme Dubarry fut jetée, presque malgré elle, dans une société de conspirateurs, et emportée par le tourbillon de l'intrigue. Alors elle devint, presque sans le savoir, l'organe des méchans, l'interprête des ambitieux, l'écho des courtisans, qui croyaient leurs projets assez avancés pour ne plus les taire. Mais le repentir troubla son ame, même dans un pays où il passe pour une faiblesse.

Elle gémit du crime de sa position, et se sauva des remords dans son propre cœur.

Mme Dubarry, faisant un pas immense, et quittant son humble toit pour le palais des rois, ne s'y trouva pas déplacée ; et dès qu'on lui eut donné le temps de se familiariser avec les physionomies vertueuses de la cour, bientôt elle ne se crut plus si déplacée ; mais aussi quand son rôle eut changé, et que ces mêmes physionomies firent plus que s'adoucir devant elle, la sienne ne s'enorgueillit point ; elle n'humilia pas même les personnes qu'elle pouvait perdre.

Le plus grand de ses torts fut d'avoir un insatiable tuteur. Il est des hommes dont on ne s'affranchit pas impunément. Elle ignorait sans doute les punissables prodigalités de ce célèbre Bonneau, et peut-être imaginait-elle que la reconnaissance lui prescrivait une complaisance que l'administration d'alors ne rendait pas si coupable.

On a dit que le vieux Richelieu, ennemi déclaré de Choiseul, avait donné pour guide à Mme Dubarry sa vieille expérience. Richelieu, dès-lors, n'était plus que l'ombre de lui-même ; et, embarrassé dans le dédale

l'un sale procès, je doute qu'il pût servir ou nuire. C'était quelque chose à l'époque où il naquit ; mais depuis vingt ans la philosophie avait déjà nourri les esprits, et aux yeux de la plupart des gens, Richelieu n'était qu'un courtisan.

Un autre appui qui soutenait, dit-on, Mme Dubarry dans l'orageuse carrière de la cour, était le duc d'Aiguillon, et ceci est plus vraisemblable. Mais quelle différence ! le duc d'Aguillon avait une marche réglée, l'esprit d'ordre, de la suite dans le travail, un plan accommodé aux circonstances. Il était aimable sans être frivole. On prétendait qu'il avait imité le duc de Choiseul, qui commença par lier sa destinée à Mme de Pompadour, de la manière accoutumée. Si cela n'est pas vrai, cela est vraisemblable ; car lorsqu'on fait ensemble un traité d'alliance, il n'est pas à présumer qu'on oublie les préliminaires. Quels qu'aient été ses menins, elle a fourni sa carrière d'amour sans le moindre désagrément. Les murs de la Bastille n'ont point gémi du cri de ses victimes.

Les livres, qui tôt ou tard disent tout, ne se sont point clairement expliqués sur la cause de cette active inimitié entre Mme Dubarry

et le duc de Choiseul. On la connaît bien par le ressort principal employé par la cabale qui avait conjuré sa perte ; mais on ne sait pas bien pourquoi un homme si adroit et si puissant ne dispersa pas au loin les projets de ses rivaux, en triomphant de l'éloignement de Mme Dubarry, et en confondant leurs intérêts. Sans doute que, dans l'origine, il conçut difficilement la possibilité d'établir à la cour une jeune personne qui s'était UN TANT SOIT PEU ÉMANCIPÉE ; mais cette fameuse présentation avait été précédée de tant de voyages dans les maisons royales, qu'il était aisé de présager l'inutilité des conseils et la nécessité d'obéir aux circonstances.

A propos de livres, Mme Dubarry, bien plus sage que celle dont elle occupa le poste, méprisa ces biographies scandaleuses, ces lettres supposées ou embellies qu'on répandit avec affectation. La malignité resta dupe d'elle-même, puisque Mme Dubarry ne conserva pas moins le cœur de son amant et les égards de ses amis. Le besoin d'apprendre au public ce qu'il sait presque toujours, est une véritable maladie ; et soit qu'on ait une injure à venger, ou un espoir éloigné de succéder à celui qu'on veut renverser, c'est sur un

libelle qu'on établit la base de ses succès. Pitoyable ressource, toujours trompeuse et toujours employée !

Quand Mme Dubarry quitta le séjour des rois, elle choisit une retraite paisible, où elle vécut sans intrigues, sans projet et sans cette inquietude qui accompagne presque toujours les personnes qui ont joué un rôle, quel qu'il soit. On ne la vit point dans la capitale étaler un faste insultant, et c'était être très-sage de ne pas rappeler au public des momens d'erreur qui fournissent un prétexte à la malignité, ou une époque d'élévation qui ranime les serpens de l'envie. Vivant sans obscurité et sans dissipation, elle ouvrit son hermitage enchanté à un petit nombre d'hommes qui croyaient que la chasteté était une convenance sociale plutôt que la mère des vertus, et qu'on pouvait être fort tendre et fort aimable. Plusieurs femmes desirèrent d'être admises dans cette retraite ; il y en aurait nécessairement eu de deux sortes. Les unes auraient apporté une vertu protectrice, et cru réparer ainsi les torts du passé ; les autres, des penchans faciles, croyant par là se trouver au ton de la maison. Mme Dubarry évita ces deux extrêmes, en remerciant la pruderie et la galanterie. Quiconque sait se

renfermer dans les bornes que lui prescrit sa position, s'assure le degré de félicité dont est susceptible notre espèce.

La plupart des acteurs de cette comédie ne sont plus, et un ordre de choses si différent a remplacé les dix dernières années du règne de Louis XV, que ceux qui ont assisté à cette époque la croient éloignée de deux siècles.

## LE DUC DE N........

Il y a des hommes qui ont acquis une certaine réputation, on ne sait comment; qui sont employés, on ne sait pourquoi : de ce nombre est le duc de N.........

Né avec cette sorte d'esprit qui n'est bon à rien, il n'a fait aussi que des riens. Chansons, opéras, musique, romans, vers, fables, charades, fêtes, bons-mots; des chansons sans sel, sans gaîté; des opéras sans intérêt, de la musique sans agrément, des romans sans style, des vers sans naturel, des fables sans trait, des fêtes sans esprit et sans goût, des bons-mots sans le charme de la saillie, c'est-à-dire faits à froid et placés pour briller; voilà

l'homme. Telle est pourtant la base de sa réputation, et c'est de là qu'on est parti pour lui donner des ambassades. Mais quelles ambassades! Un compliment, un traité tout rédigé à signer; bref, de simples formalités à remplir. Les ambassades l'ont conduit au ministère. Mais quel ministre! A-t-on jamais cité un de ses avis, un de ses plans, une de ses idées? Il est toute intrigue; ses moyens sont comme sa personne, nuls. La nature a mis sur sa figure l'étendue de son esprit. Qui l'a entendu une fois, a sa mesure. C'est l'homme des circonstances. Serviteur de M$^{me}$ de Pompadour, serviteur de M$^{me}$ Dubarry, serviteur de M. de Brienne, serviteur de M. Necker, il n'épouse aucun parti, parce qu'il n'a aucun plan. C'est un franc académicien. Sa porte est souverte à tous les petits louangeurs qui viennent un à un chanter, en prose ou en vers, un hymne à son génie; elle est fermée à quiconque traite avec majesté des droits de la raison, et ne descend qu'avec peine aux misères de la société. Il a de vieux Amours, auprès desquels il dort d'un bon somme. Petit sultan au milieu d'un vieux sérail, il se laisse adorer; ou son amour s'exhale en madrigaux, ou ses exploits sont des fables.

Pour lui plaire, il faut être, non pas tout-à-fait bête, mais plat; avoir une certain[e] decence dans le maintien, mais bas comm[e] un bel-esprit. Il a de la hauteur espagnole de l'astuce italienne, de la tournure fran[-]çaise. De ce melange résulte un être dont o[n] se défie sans le craindre, et qu'on n'a le cou[-]rage d'aimer ni de haïr.

Ses soupers fatiguent, sa gaité attriste, s[a] morgne indispose. Rien ne dedommage che[z] lui; sa sagesse est impuissante; sa vertu es[t] calcul, son esprit est composé de souvenirs quand il parle, il est fort aigre; quand il écoute il humilie; quand il cause, il trompe. So[n] égoïsme rebute, son affectation lasse, sa familiarite est protégeante, et sa froideu[r] dédaigneuse.

Le duc de N........ est un de ces hommes qui ne sont à leur aise qu'au milieu de jeunes sots et de vieilles catins. Les uns l'encensent, les autres le gâtent.

Il a pourtant la réputation d'un bon-homme. Il n'en a ni le renom, ni le jeu. Il n'a jamais servi l'indigence, mais quelque-fois les femmes. Il est vindicatif, caustique, sournois. Voici un de ces mots. Lorsque la Dunciade parut, on y trouva son éloge; il feignit de s'irriter: « Je ne sais pourquoi

» l'auteur me loue, dit-il ; je le connais si
» peu, que, si je l'avais vu passer dans la
» rue, et qu'il m'eût ôté son chapeau, je l'au-
» rais salué ».

Dans une autre occasion, en parlant d'une femme que depuis il a adorée, il s'écrie :

Hors son mari, qui n'a-t-elle pas eu ?

## M. DE B.........

C'est un grand malheur d'avoir des succès dûs à de très-petits moyens, et une réputation dont on ne sait que faire, parce qu'on n'a pas de quoi la soutenir. M. de B......... eût été le plus heureux des hommes, s'il avait pu demeurer toujours à vingt-cinq ans. Ecrits voluptueux, couplets amusans, vers agréables, cette foule de riens qui sont les hochets d'une jeunesse partagée entre l'amour et les talens, donnent une espèce de célébrité ; mais, lorsque la saison des folies aimables est passée, lorsque la raison vient revendiquer ses droits, elle rejette, ou du moins rougit des succès dûs à de si petites causes. M. de B........ en est à ces tristes expériences. Il a voulu faire succéder la vérité

aux contes, la pensée au coloris, la méditation à la poésie. Quel a été son étonnement, lorsque l'habitude des choses frivoles a rendu pénible l'usage de l'esprit appliqué à des vues plus utiles ! Sa patrie ne lui a ouvert aucune carrière. Il a fallu chercher au-delà des mers une apparence de travail, et faire plutôt oublier une jeunesse inutile, qu'employer ses loisirs pour le bien de l'état. On ne se déguise pas à soi-même ce qu'on parvient quelquefois à déguiser aux autres. Depuis cette époque, M. de B........ est devenu morose; il a cessé d'être ce qu'il était, sans devenir ce qu'il aurait dû être. Regrettant le rôle qu'il aurait pu jouer, l'avancement de ses rivaux lui a toujours rappelé des souvenirs amers; de-là le dégoût philosophique pour un séjour qui devait être le sien.

M. de B........ abonde dans ce qu'on appelle esprit, et il parle comme quelqu'un qui a besoin de ne rien perdre. Né serieux, il veut être gai; frivole, il veut être grave; bon, il veut être caustique; parésseux, il veut jouer le travailleur. Il court après les petits succès, et paraît les dédaigner. A peine fut-il parvenu au fauteuil, qu'il plaisanta sur les honneurs académiques. Après

avoir élaboré, pendant trois semaines, un assez triste discours, il l'abandonne à la critique, qui, de son côté, le laisse à l'oubli.

Qu'espérer d'une pareille trempe d'esprit ? des chansons ? On n'en fait plus. Des vues ? Elles sont obscurcies par le préjugé. Des recherches ? Les beaux-esprits ne s'occupent que de ce qui peut étendre le cercle de leurs admirateurs, et malheureusement les travaux utiles ne se retrouvent qu'à la longue.

M. de B........ est né quatre-vingts ans trop tard. Du temps des Fontenelle, des Lamotte, des Gresset, il eût brillé sur le Parnasse français. Mais il y a une distance presqu'incommensurable du siècle de l'esprit à l'époque où nous nous trouvons.

Serait-il vrai que l'habitude de ne jamais méditer, ferait de nous de vieux enfans ou des hommes nuls, et nous rapprocherait, pour le moral, de ces êtres imparfaits dont se glorifie l'Italie, et qui consacrent leur existence déshonorée à rendre des sons agréables, mais stériles ?

Malheur à l'homme dont on ne cite que les bons-mots ! Qu'est-ce que nos gens d'esprit à côté de Voltaire ? Que serait Voltaire lui-même, s'il n'avait donné à son siècle cette impulsion philosophique, cause pre-

mière de cette courageuse hardiesse de la pensée, qui a si puissamment contribué à la conquête des idées libérales.

Si cependant on veut tenir encore à ce qu'on appelle esprit, il faut avouer que peu de personnes y ont plus de droit que M. de B......... Il est aisé d'être meilleur, plus aimable, plus amusant, plus fait pour intéresser, etc.; mais il est rare de dire dans un jour plus de choses dignes d'être remarquées. Les graces qui les accompagnent ne font pas illusion; c'est de l'esprit tout pur, bien sec, bien tourné, mais souvent neuf et toujours piquant.

---

## BEAUMARCHAIS.

Pour attraper la ressemblance de Beaumarchais, il faut se soustraire à l'opinion générale, et peindre un homme qui n'a guère eu de modèle, et qui n'en servira à personne. Mélange inouï de presque tous les contraires, ayant de la vanité comme un homme médiocre, resté bourgeois en dépit de la société des ducs et des princesses, amalgamant les puérilités d'un auteur et les

grands mouvemens d'un homme d'état, moins fin que grand calculateur, plus sage encore qu'habile. Laissons les traits généraux, pour nous attacher aux nuances.

Beaumarchais, homme d'esprit, l'appliqua à tant de genres, que cette expression vague ne dit rien à propos de lui. Artiste, spéculateur, courtisan, homme de lettres, négociateur, avocat, économiste, il eut des succès qui le firent tour-à-tour connaître sous ces différens points de vue. On l'accusa de s'être enrichi de toutes les façons, et d'avoir trouvé sa réputation dans le théâtre espagnol, comme sa fortune en Amérique, reproche maladroit. Eût-il emprunté le fond, les détails lui resteraient, et certes ils suffisent pour constater l'homme d'esprit. On lui contesta ses Mémoires dans l'affaire de Goesman. Quelle preuve? Ceux qui les suivirent étaient moins gais. La gaité s'évapore à mesure que les années viennent. La nécessité de rentrer souvent en lice, fatigue, et les ennemis que depuis Beaumarchais dut combattre, ne prêtaient pas autant qu'une jolie femme ridicule et un magistrat usurpateur de sa place. Beaumarchais n'était pas un homme de lettres, mais un homme qui donnait de jolis ouvrages. Ce n'était pas un écrivain,

mais un homme d'esprit, qui semait des saillies sur les sujets dont il avait occasion de parler. Peu instruit, il ne se mettait point dans le cas de montrer qu'il ignorait ce dont il traitait. Ses productions plaisent; on pleure à *Eugénie*, on rit au *Barbier*, on cherche à démêler l'intrigue de *Figaro*, on estime quatre scènes des *Deux Amis;* et, tout en se moquant un peu de *Tarare*, on applaudit à l'idée du prologue.

Beaumarchais, homme d'affaires. C'est ici qu'il montra la connaissance des choses, de son pays, de ses concitoyens. La nature lui avait donné ce coup-d'œil juste qui saisit, au premier instant, le côté vicieux, faible ou avantageux d'une proposition. A ce don rare et créateur des fortunes, il joignit cette activité qui brise les obstacles, et électrise les agens choisis pour exécuter ses volontés Mais cette activité, qui, chez les uns, touche à l'étourderie, et, chez les autres, à la violence, n'était chez lui que le grand art d'employer le temps; le temps, seule richesse d'une foule d'individus. A ces deux grands agens, dominateurs des circonstances, il associa l'ordre, sans lequel il n'y a point de vrais succès, et l'exactitude scrupuleuse à ses engagemens, qui émane de l'ordre. Une fortune

élevée sur ces fondemens, le mit dans l'heureuse position de spéculer en grand. Il aima à triompher des esprits rebelles à ses projets, des obstacles qu'élevaient les gouvernemens, et des hommes qui, animés par la jalousie, entravaient sa marche et lui suscitaient ces nombreuses querelles qu'un autre eût méprisées peut-être, mais que lui a vidées. Les deux mondes furent le théâtre de ses conquêtes : cette expression n'est pas impropre ; car il est plus difficile à un particulier de s'emparer de vingt millions, qu'à un prince de prendre une province. Deux observations parlent en faveur de son habileté ; 1°. le choix de ses associés, qui d'abord furent ses maîtres, et de ceux dont, dans la suite, il le devint ; 2°. le genre d'affaires qu'il avait embrassées. Elles étaient presque toujours liées aux opérations de l'état, de sorte qu'en travaillant à l'édifice de sa fortune, il servait quelquefois la patrie, et sortait ainsi de la classe peu honorée des entrepreneurs, et de ceux que le besoin livre aux spéculations incertaines.

Beaumarchais, homme à talens, n'en fit jamais un amusement stérile. Son principe fut toujours la jouissance du moment. Tel est l'aveuglement de la plupart des hommes. Ils consacrent trente ans au travail, aux priva-

tions qui doublent la peine, pour une prétendue félicité dans un avenir qui n'existe jamais pour eux. Beaumarchais, loin d'une pareille duperie, fit marcher les plaisirs à côté des affaires. Il avait, au défaut d'une belle voix, l'art de chanter, qui la supplée. Complaisant avec les femmes, elles l'occupèrent sans le maîtriser; mais, comme à tous les hommes aimables, il lui arriva d'employer plus de temps à les servir qu'à les adorer.

Ce trait nous mène au caractère de Beaumarchais, attaqué avec acharnement, et trop noirci pour être connaissable. Ses ennemis finirent par ne plus se venger. Quand on dit d'un homme ce qui est incroyable, on ne voit plus que la haine aveugle frappant indistinctement. Quand on a dit que Beaumarchais était confiant jusqu'à la présomption, et présomptueux jusqu'à l'audace; quand on irait même au delà de l'audace, on pourrait avoir raison; on pourrait, sans humeur, lui reprocher de s'être jeté dans quelques commissions au-dessous de ses talens et de sa politique; mais en convenant de ses torts apparens, je voudrais qu'on soupçonnât du moins que des raisons inconnues l'engageaient à accepter des négociations où il n'y avait pas de gloire à moissonner.

Il était méchant, dit-on; un homme gai l'est rarement. Mais qu'est-ce que la méchanceté? La peinture des mœurs des hommes, le rapprochement de leurs ridicules, le tableau de leurs vices; alors les poètes, les prédicateurs, les philosophes sont les plus méchans des hommes. Il y en a peu qui aient le droit de nuire; nous bavardons, nous ne causons plus, et nous mettons si peu de prix à nos propres jugemens, que le même jour nous voit pleurer sur les victimes que nous avons immolées, guérir les blessures ou par des désaveux, ou par des réconciliations. Quand un homme est partout, quand il fait trop valoir ses succès, la multitude le punit de cette supériorité. Nous participons tous, plus ou moins, à ce relâchement de mœurs qui a corrompu un vieux peuple de douze cents ans. Or, quand on accumule sur un seul les vices de tous, ce tableau est effrayant.

Les événemens nous frappent peu dans le cours journalier de la vie, parce qu'ils viennent de loin en loin: ils nous font une impression terrible dans l'histoire, parce que peu de pages nous présentent ce qui s'est passé dans une année. Il en est de même de tous nos travers concentrés dans un particulier.

Expliquons-nous, ceci n'est pas clair. Mille personnes ont donné de l'argent à un Suisse de porte. On achète la possibilité de parler à celui dont on a besoin, et cela s'appelle adresse et savoir faire des sacrifices. Dans un homme que la haine jalouse poursuit, cela se nomme corruption. Dix mille gens du monde ont prêté des cabinets officieux à l'amour épié, surveillé, et ont conspiré en faveur de la beauté, contre les tyranniques précautions d'un mari sévère, et cela s'appelle être serviable. Dans l'homme que les procès investissent, cela s'appelle favoriser l'adultère et troubler le sein des familles. Ainsi, selon la manière d'envisager les objets, l'activité est intrigue, l'adresse est fausseté, la complaisance est bassesse, la fermeté est insolence; la bienfaisance est ostentation; et comme il est dans la nature de l'homme d'altérer le bien qu'il fait, et de gâter souvent ses qualités, la malignite saisit avec empressement les occasions passagères qu'on lui fournit, pour les étendre sur le cours de la vie entière.

Beaumarchais n'eut presque rien des choses auxquelles il prétendit. Il avait peu de goût; il jugea assez mal les arts, la littérature et les hommes. Médiocre en politique, à la discussion il mêlait trop souvent les pointes, les

jeux de mots, les calembourgs; dans les choses les plus ordinaires, il a prouvé que jamais il n'eut le sentiment du vrai beau. Sa maison est gothique, ridicule; son édition de Voltaire mal conçue, mal exécutée; son *Figaro* tout-à-la-fois gai, indécent, grossier, philosophe, trivial et plein d'esprit. *Tarare* est un amas triste de toutes les absurdités morales et théâtrales. La conversation de Beaumarchais était pénible, ses entours médiocres, sa manière d'exister mal organisée. Son immense fortune le mettait à même de donner un spectacle encore inconnu. Il pouvait réunir dans une société unique les ressources inépuisables de l'esprit, le charme des talens, le bonheur de la liberté, et composer ainsi sa félicité de celle de tout ce qui nous entoure, et dût la reconnaissance des hommes ne pas payer ses services : il y a même un certain plaisir à faire des ingrats.

La brillante chimère de Beaumarchais était d'avoir du caractère; il ne parlait de lui que pour établir cette grande vérité, et il en parlait volontiers. Si sa vanité avait été le point central où toutes ses affections se réunissaient, elle lui eut conseillé d'occuper toujours le public. Alors, la ténacité avec laquelle on alimente cet amour-propre, insa-

tiable, s'appelle du caractère. Si le desir de posséder était le second pivot sur lequel roulassent toutes nos affections, et que fidèles à tout ce qui peut enchaîner la fortune, nous missions tout en œuvre pour fixer les faveurs de cette femme volage, cette persévérance s'appellerait du caractère, et ne serait que le besoin d'accumuler.

Beaumarchais n'a pas fait partager l'idée qu'il avait de lui ; mais on serait injuste, si on ne le plaçait pas au-dessus de la plupart des hommes de sa sphère pour la partie du talent.

## RIVAROL.

Les grands hommes du siècle passé allaient au cabaret; celui-ci y est né (1) ; il en sortit

(1) Le nommé Riverot, père de M. le comte de Rivarol, était aubergiste dans le bourg de Bagnol. Il a exercé cette profession hospitaliere avec une noblesse qui préparait celle de son fils. Celui-ci, par sentiment, a long-temps balancé s'il mettrait sur son cachet les armes de la maison piémontaise, qui sont un cheval noir, ou l'enseigne de la maison paternelle, qui était un cheval blanc.

pour former son génie adolescent dans une etude de procureur. C'est ainsi que debutent les nobles génois et les patrices romains. Du silence de l'étude, il passa au bruit des armes, et malgré sa haute naissance, il voulut, comme Pierre-le-Grand, commencer par être simple soldat.

Ami précoce de l'antithèse et des travestissemens, après avoir quitté la plume pour l'épée, il quitta l'épée pour le petit collet; il fut précepteur à Lyon (1), puis bourgeois à Paris (2), puis grand seigneur à Versailles (3),

---

(1) Pour ne point compromettre son nom, il prit celui de Longchamp; mais il put cacher ses talens comme sa naissance : on l'accusa de trop bien instruire ses élèves, ce qui l'amena à Paris, où il est permis de tout enseigner.

(2) Il s'appelait alors *Parcieux*, nom modeste dont il comptait faire la fortune, si, par maladresse, un neveu du célebre académicien de ce nom ne lui avait fait défendre de le porter.

(3) Se voyant dans le pays des titres, il en voulut un, et adopta d'abord celui de chevalier, ensuite celui de comte, en attendant mieux. Un malin crut un jour l'embarrasser. Pourquoi, lui dit-il, ne faites-vous pas vos preuves pour monter dans les carrosses du roi? Mes preuves faites, répondit-il, je ne pourrais m'en servir : j'ai le malheur d'être de la branche aînee de Rivarol; nos cadets, qui

puis journaliste en Amérique (1), puis marié en Angleterre, etc., etc., etc. (2).

On voit qu'il a, pour parler sa langue, voyagé dans toutes les conditions. L'empire de la sottise n'a pas un coin qui ne lui soit familier ; avantage inestimable pour piquer les gens à l'endroit sensible. La fortune s'est plue

---

jouissent de tous nos biens, auraient la bassesse de me renier.

(1) M. de Beaumarchais lui procura pour l'Amérique une correspondance qui lui valait deux mille écus ; mais le génie de M. de Rivarol aima trop la vérité pour ne pas l'embellir. Chaque nouvelle était un roman qui démentait toutes les autres gazettes. Le bon sens grossier des Américains ne s'accommoda point d'une si brillante imagination : ils le réformèrent, et c'est depuis ce temps-là qu'ils sont si mal instruits.

(2) Il épousa la fille d'un maître de langue anglaise, nommé *Flint*. Elle lui apporta en dot les Réflexions sur la grammaire, qu'on a admirées dans son discours sur l'universalité de la langue française. Il ne se contenta pas de cette dot. Heureux en découvertes, après avoir trouvé qu'il descendait de la maison de Savoie, il trouva que sa femme descendait de la maison de Saxe. La postérité de ces illustres époux, réunissant de si vastes droits, pourra prétendre un jour à la monarchie universelle : nous tremblons que les souverains de l'Europe n'aient la jalouse cruauté de les laisser mourir de faim.

à lui donner l'éducation de la satire, comme la nature lui en avait formé l'heureux tempérament (1).

Aussi sa vie n'est qu'une raillerie continuelle. Il serait facile de rapporter toutes les bonnes plaisanteries qu'il a faites à une foule d'amis, de bienfaiteurs, de créanciers. Nous choisirons au hasard dans le grand nombre d'anecdotes de ce genre.

Son étourderie lui joua plus d'un mauvais tour. Il avait tant de fois changé de nom, que, pensant en changer encore, il eut l'imprudence de prendre le sien, tout en croyant emprunter celui d'un autre. Cette inattention le conduisit à la Force. Un homme de lettres étant venu pour l'en tirer, en acquittant la dette, le trouva occupé à divertir toute la bonne compagnie de cette maison. Il s'y était naturalisé et acclimaté en un moment. Aussi ne pardonna-t-il pas à celui qui l'a enlevé de cette retraite fortunée, et il l'a placé avec distinction dans le célèbre almanach.

---

(1) On peut dire que la nature, en le créant, lui donna les élémens de la satire; elle le forma inquiet pour tourmenter les gens tranquilles, paresseux, pour troubler les gens laborieux, obscur, pour attaquer les gens célèbres.

On connait aussi l'espiéglerie qu'il a faite à la dame Meunier, aubergiste de Fontainebleau. M. le comte, sa digne épouse, son noble fils et une servante, etaient logés et nourris chez elle depuis six semaines. Tout-à-coup M. le comte va à Paris pour un jour, et ne revient point. Huit jours après, M^me^ la comtesse part et ne revient plus. L'enfant reste seul pour caution. Les Egyptiens mettaient en gage les momies de leurs ancêtres : le vaillant Albuquerque y mit sa moustache ; M. le comte n'a ni moustache ni momie, mais il a un fils qu'il expose dans les grandes occasions. Mais c'est de la gaité de ses écrits, et non de ses actions que le public a besoin.

Et d'abord il est sûr que M. le comte n'a pas à se reprocher d'avoir jamais écrit autre chose que des satires. Son discours sur la langue française n'est au fond qu'une longue ironie, une caricature bizarre, dans laquelle il se moque de la langue italienne, de la langue espagnole, de la langue allemande, de la langue anglaise, et encore de la langue française. Plusieurs personnes le devinèrent à la bigarrure du style, aux anachronismes, aux plagiats, au tortillage des idées et au grotesque des expressions. Mais le grand nombre prit à la lettre cette bouffonnerie

sérieuse. Il faut convenir qu'il est bien gai à un gentilhomme de mistifier pour son début deux grandes villes comme Paris et Berlin (1).

Sa traduction du Dante était un nouveau persifflage contre l'Italie et la France (2). Cette plaisanterie n'eut point le succès de l'autre. Les Italiens et les Français en eurent le vent, et ne la lurent point, de peur d'être attrapés.

Nous ne parlerons point ici de son Dialogue entre le chou et le navet ; c'est une sorte de fumier qu'il jetait sur les Jardins de M. l'abbé Delille, pour les faire mieux fructifier ; mais il cacha trop bien ses intentions amicales, et on prit bêtement cette espié-

---

(1) A la fin de ce discours, il annonçait plusieurs lettres qu'il disait avoir reçues de différens souverains ; mais il ne les a montrées encore à personne, et tout le monde a admiré sa modestie dans son triomphe. Cette modestie est bien cruelle pour tous les souverains qui attachaient leur gloire à la sienne. C'est un crime de lèse-majesté.

(2) Il a dit lui-même, avec sa gaîté habituelle, qu'il n'avait traduit l'*Enfer* du Dante, que pour y chercher ses ancêtres. Nous espérons qu'il ne les aura trouvé ni dans le chant des faussaires, ni dans celui des ingrats.

glerie pour le radotage de l'envie et du mauvais goût.

Cependant l'incognito de ces malices l'ennuya, et, renonçant à ses jouissances obscures, il voulut rire des gens en plein jour. Alors parurent ses admirables Parodies, genre si noble et si difficile, comme chacun sait. On distingua celle d'Athalie; elle avait le mérite de tuer en même temps Racine et Buffon.

C'est de là que, par une ascension inconcevable, il s'est élevé jusqu'à la haute conception de son petit almanach. Sa magie créa tout-à-coup un peuple de grands hommes. Deucalion jetant des pierres derrière lui, et Jupiter transformant les fourmis en hommes pour repeupler l'île d'Egine, parurent moins féconds; fécondité d'autant plus merveilleuse, qu'elle ne lui coûta qu'une seule plaisanterie; une seule plaisanterie a rempli deux ou trois cents pages. Son talent procède comme la nature, économe dans les moyens, prodigue dans les formes.

Cependant, quelle que soit sa facilité, il ne se repose point sur elle seule, et il se prépare de longue main, à la moindre bagatelle. Croirait-on qu'il a, pendant neuf mois entiers, couvé la prodigieuse nomenclature de son petit almanach? Ses idées s'élaborent en se-

cret, ensuite il les passe à la filière de la conversation. Il essaie ainsi les petites gaîtés qu'il destine à la presse ; il récite son esprit avant de le vendre ; il babille d'avance tous ses pamphlets, et il improvise le libelle avec une prestesse qui laisse bien loin de lui les Corilla et les Baldinotti.

A cette précaution il en joint une plus singulière encore ; pour entretenir l'abondance et l'acrimonie de sa bile ingénieuse, il suit la methode du docteur Scheffer, et prend, chaque jour, à son réveil, des bols de fiel. C'est toujours trois gros d'humeur de plus, dont il se sature tous les matins, et ce fiel passe heureusement dans son style comme dans son sang.

On connaît ce style ; on sait qu'il s'est fait une langue neuve, rare, leste, et, pour ainsi dire, sans préjugés. Ce n'est point celle qu'on a parlée, pas plus que celle qu'on parle, mais c'est probablement celle qu'on parlera un jour. On est sûr d'y trouver cette foule de termes scientifiques, usurpés sur les arts, ces mésalliances fantasques, ces témérités libertines du néologisme, enfin ces débauches du langage, qui nous sauvent de la satiété du bon goût et de l'ennui du naturel.

Ce qui fait un grand homme, c'est l'har-

monieux accord de son caractère et de son talent. Si le génie de notre auteur est unique, son caractère l'est aussi. Non, de mémoire d'homme, il n'exista un plus beau naturel pour la satire. Celui qui, pour blesser et pour nuire, a besoin de colère et de passion, n'a pas essentiellement le don de la malignité. Doué de cette vertu au suprême degré, notre auteur n'attendra point que la haine l'inspire. C'est une malice naïve, pure, impartiale. Ennemi ou indifférent, sublime ou médiocre, vous n'êtes à ses yeux que ridicule. L'optimiste voit le bien du mal ; lui, si on ose le dire, véritable pessimiste, ne voit que le mal du bien. Son cœur a l'instinct, le pressentiment, la divination des sottises ; il va au-devant d'elles et les immole en badinant. Avant de s'élancer sur leur proie, le serpent siffle, le lion rugit, le tigre hurle ; lui, mord, outrage, déchire d'un front serein, d'une voix douce et le sourire sur les levres.

Qu'on ne craigne donc aucun ménagement ; et qui pourrait lui en imposer ?

Les noms ? Il se joue des noms de la société comme des mots de la langue.

Les places ? Ainsi que l'Arétin, il sera le

léau des grands, jusqu'à ce qu'il soit leur ensionnaire.

La vérité? Il la rejeterait dans le puits, i elle en sortait.

La pudeur? Infirmité extérieure, à laquelle l n'est pas sujet.

Le remords? Maladie intérieure, dont il est radicalement guéri.

Le respect des talens? N'est-il pas clair qu'un homme qui se moque de tout le monde, plus d'esprit que tout le monde?

Le souvenir des bienfaits? Il n'en oublie ucun; mais l'ingratitude est un devoir pour 'homme public.

Les droits de l'amitié? Ils sont embarrassans. Aussi a-t-il tout prévu : semblable à ce magistrat qui, pour assurer son intégrité, se brouilla avec tout ce qu'il avait de parens et d'amis le jour qu'il entra en charge, il s'est par degré purgé de toutes ces affections puériles; il a violemment expectoré jusqu'au moindre sentiment de bienveillance; il s'est composé un égoïsme incorruptible.

Penserait-on que la crainte fût capable de l'arrêter? Mais connaît-il la peur, celui qui seul attaque une armée, plus hardi qu'Horatius Coclès, plus heureux aussi; car le Romain y perdit un œil, et jusqu'à présent la gloire

de notre héros ne lui coûte pas une oreille

Le glaive de la loi suppléera-t-il celui de la vengeance ? Mais sous quel nom le poursuivre ? Sous le nom de Rivarol ? Il deviendra Parcieux ? Il s'appellera Longchamp ? I se cachera dans celui de Riverot, ou il usurpera celui de Grimod ou d'un autre. Tout braver, tout éluder, et, au pis aller, tout souffrir ; c'est un parti pris (1).

Ajoutez que la protection de la plus saine partie du public suffit pour rassurer sa plume. Un jeune homme imprudent, qui rassemble des noms et des dates sur une feuille de quatre sous, et sous la sauve-garde d'un censeur, sera denoncé, poursuivi, enfermé. Un satirique aimable n'a rien à redouter ; il marche entre deux escortes puissantes et nombreuses, les malins qu'il flatte et les sots qu'il amuse (2).

---

(1) Voici comme l'auteur lui-même s'explique dans la seconde edition de son Almanach, page 271 : NOUS AVOUONS QU'IL N'EST RIEN DE PLUS AISÉ QUE DE NOUS DONNER DES COUPS DE PIEDS ; ET NOUS LES RECEVRONS TOUJOURS AVEC RECONNAISSANCE.

(2) Un pamphlet a autant de partisans qu'il existe de personnes que l'admiration fatigue et que l'estime ennuie : on voit, quand il pleut des libelles, les cercles arides se ranimer, la malignité fleurir,

Mais l'opinion des personnes scrupuleuses va s'élever contre lui. Qu'importe ; l'opinion, autrefois souveraine despotique de la société, exerçait un injuste empire ; elle prononçait des sentences arbitraires, qui suffisaient pour flétrir un homme, et elle distribuait au hasard des lettres de cachet, qui le proscrivaient de la bonne compagnie. Son empire est détruit ; on rit de ses sentences ; on n'obéit plus à ces lettres de cachet, et il lui est impossible de déshonorer personne.

Mais du moins, les clameurs, les plaintes, les injures éclateront de toutes parts, et troubleront l'auteur. Tel est le bonheur de son caractère, que, loin de déconcerter sa bonne humeur, tout ce fracas ne fera qu'animer et électriser sa verve. Plus il sera maudit, plus il sera ingénieux ; de façon que, pour l'amour de son talent et pour l'intérêt de l'art, il ne saurait trop agacer la haine, courtiser le mépris et cultiver l'ignominie.

CÉRUTTI.

---

et la sottise s'enfler et croître ; le pamphlet passe de main en main, et la joie de visage en visage : les yeux les plus stupides étincèlent. L'amour-propre des gens du monde est rancunier : ils jouissent de la chute d'une réputation comme de celle d'un ministre.

# PHILARÈTE.

Philarète ayant expérimenté qu'on était un héros à bon marché, a imaginé qu'il n'était pas plus difficile de passer pour un homme d'état; en attendant la guerre, il s'est fait politique. La nature ne l'avait pas mieux organisé pour être un orateur, quelle ne l'avait façonné pour l'école de Mars; mais, en dépit de la nature, il a péroré comme il avait vaincu.

Le malheur de Philarète est d'avoir de grandes prétentions et des conceptions ordinaires; il prend en main la cause de la liberté, non qu'il en raffolle, non qu'il croie venir à son secours; mais, en se mettant du parti le moins nombreux, il espère être aperçu, et s'il est condamné à se taire à Paris, il fait sensation dans la province, où il déclame comme un énergumène.

Philarète est parvenu à se croire l'auteur de la révolution d'Amérique, et il s'arrange pour être un des premiers acteurs de la révolution de France. Il prend le bruit pour la gloire, un événement pour un succès, une épée pour

un monument, un compliment pour des titres à l'immortalité, des graces pour des récompenses, et la valeur pour l'héroïsme.

Il n'aime pas la cour, parce qu'il y est emprunté ; le monde, parce qu'on y est confondu ; les femmes, parce qu'elles altèrent la réputation, lorsqu'elles ne mènent pas à la fortune. Mais il aime les clubs, parce qu'il y recueille les idées des autres, dont il se fait honneur dans l'occasion ; les étrangers, parce qu'ils n'y regardent pas de si près ; les sots, parce qu'ils écoutent et même admirent.

Philarète n'écrit point ; il faut de la logique, des connaissances, du style. On est jugé avec sévérité ; une platitude vaut un ridicule ; une bévue, un persifflage. Mais une conversation demande plus de feu que de justesse, plus d'agrément que de profondeur. On déclare pédant celui qui chicane sur les idées, et il est reçu qu'on peut déraisonner en causant.

Philarète attaqua autrefois un ministre disgracié avec assez peu de malice. On crut cependant, dans le premier moment, que cette insurrection prenait sa source dans un grand projet, et conduirait à des développemens inconnus. Non ; il n'était pas plus vindicatif qu'instruit. Le desir et l'espoir d'occuper de

lui les orateurs des cafés, mirent en avant cette accusation; et la reflexion vint trop tard lui rappeler qu'un infortuné est sous la sauvegarde de l'homme delicat.

Sa voix, dans une assemblée, est celle du plus grand nombre de son parti. Il est des gens auxquels il est impossible de penser par eux-mêmes; d'ailleurs ils n'ont que le degré de force necessaire pour defendre la meilleure opinion de leurs chefs, et se rendent assez de justice intérieurement, pour croire qu'ils compromettraient trop souvent leur réputation, s'ils demeuraient fidèles à leur douteuse pensée.

Tel est Philarète. Il mérite une espèce de renommée, parce qu'il vaut mieux que la plupart de ses rivaux. Peut-être ignore-t-il lui-même la source de l'indulgence qu'il a obtenue. Elle vient de ce qu'il a beaucoup fait avec les moyens médiocres qu'il tenait de la nature. On lui a su plus de gré de ce qu'il a voulu être, que de ce qu'il était. D'ailleurs, il a l'exterieur de la modestie, et les connaisseurs seuls savent sur cet article à quoi s'en tenir.

Sa reputation militaire n'est qu'ébauchée, c'est la première guerre qui y mettra le sceau. Sa réputation d'homme d'etat est faite, il n'ira

jamais au-delà de ce que nous le voyons : peu de génie, peu de nerf, peu de poumons, peu d'art, toujours avide de petits succès. Son cabinet est l'image de son esprit.

---

## LE COMTE D'ANTRAIGUES.

M. d'Antraigues était né courtisan, et crut être républicain. Lui-même n'était pas bien sûr de ce qu'il pensait. Le système de la liberté ouvrait un vaste champ à une imagination ardente, qui ne cherchait que les explosions. Défendre cette antique noblesse qui s'était montrée sous un jour si imposant dans cent époques de notre histoire, lui semblait un superbe rôle. Servir un roi que les circonstances embarrassaient, mais que sa probité et son amour de ses peuples rendaient si intéressant, était un devoir sacré à ses yeux ; venir au secours d'un peuple qui n'avait quitté l'ancien ordre de choses que pour une condition plus dure, peut-être, quoique moins flétrissante, enflammait son zèle. M. d'Antraigues voulait être à ces quatre postes, et tout à-la-fois l'homme du peuple

et l'homme du roi, noble et citoyen, républicain et aristocrate.

Tous les goûts à-la-fois sont entrés dans son ame :
Tout prince a son hommage, et tout parti l'enflamme.

M. d'Antraigues épousait avec ardeur les intérêts de ceux qui jouaient un certain rôle; mais si, par mal adresse ou par imprudence, ils mettaient contre eux la voix publique, alors il les abandonnait, donnant pour raison qu'il ne devait pas soutenir des gens qui ne savaient pas eux-mêmes se maintenir au degré où ils étaient montés. Il avait tendrement aimé un ministre séduisant, un citoyen courageux, une duchesse pleine de raison et de caractère, un magistrat qui s'était montré sous un beau jour. Quand il vit l'un disgracié, l'autre attaqué sans ménagement, la duchesse négligée et le magistrat oublié, il se débarrassa du soin de les justifier.

Il suivait les mêmes principes en politique. Deux mémoires plus chaleureux que bien raisonnés, plus forts de recherches que de principes, apprirent au public que les nouveaux principes avaient trouvé un zélé défenseur; mais M. d'Antraigues ayant vu dans l'ordre privilégié des dispositions contraires, crut

devoir abjurer l'erreur d'un moment, et rendre son abjuration publique.

Quels étaient les moyens de M. d'Antraigues? Rien de bien saillant, mais plusieurs choses au-dessus du médiocre : de l'esprit à dose ordinaire, une éloquence verbeuse, mais cependant au-dessus de son style. Il y a pour les observateurs une nuance très-sensible entre une imagination montée et le courage de l'ame; entre les vœux soutenus de l'ambition et le nerf du caractère; entre la franchise et le besoin de s'épancher; entre les déclamations contre la cour et l'éloignement senti de ce genre de vie. Eh bien! toutes ces différences étaient au désavantage de M. d'Antraigues.

Pour être juste envers lui, on doit étrangement peser ses paroles. Il était très-capable de servir un parti, mais on n'était jamais sûr qu'il le servît le lendemain. Le courage qu'il montrait, le zèle qu'il déployait, le projet qu'il développait, étaient très-sincères dans le moment, mais il était un jour tout aussi sincère en les détruisant. Ce n'était pas faiblesse décidée, ce n'était pas inconséquence. Qu'était-ce donc? Le voici. N'ayant pas une manière de voir prodigieusement étendue, il se livrait de bonne foi à ce que l'objet lui

présentait ; il s'enflammait, il s'agitait ; l'instant où il était plus éclairé arrivait : on lui montrait un autre ordre de choses ; la discussion étendait ses idées, agrandissait sa manière de voir : alors son imagination s'échauffait plus encore ; elle agissait avec de nouvelles forces, détruisait ses premières opérations, et l'entraînait dans un parti tout opposé ; et comme la manie de briller était sa passion dominante, il oubliait que les contradictions perdent un homme dans l'opinion publique, qu'elles tueraient le talent le plus décidé, à plus forte raison.....

Mais dans le parti que M. d'Antraigues suivait, c'est-à-dire pour le moment qu'il y était attaché, il parlait avec chaleur, rendait hommage à la vérité, imprimait aux opérations une marche active, et tenait toute une assemblée dans le besoin de travailler, de délibérer, de décider. Je sais combien il était aisé de faire de ce talent un ridicule ; mais je sais aussi que dans toutes les assemblées il faut de ces hommes qui poussent, qui pressent, qui impriment le mouvement au plus grand nombre, tendant toujours à l'inaction.

M. d'Antraigues était capable des plus grands sacrifices, quand il avait sur-tout le mérite de les avoir indiqués, ou si le parti

qui s'y soumettait n'était pas le plus nombreux.

Il avait un très-grand courage pour les choses ordinaires; mais la cour dérangeait ses idées, et il ne résistait pas au spectacle désolant de tant d'imbéciles titrés comblés des dons de la fortune et de la faveur, tandis que lui, patriote éloquent, écrivain, homme supérieur, n'avait pour théâtre que sa province, et y jouait rarement encore le premier rôle.

## MONSIEUR S.....

Un homme qui non-seulement n'a pas usé son esprit, mais qui pendant trente années l'a enrichi de lectures utiles et de conversations raisonnées, saisit fortement un sujet, le médite, l'approfondit, le voit sous tous les côtés, et le reproduit dans toute sa force; il n'est pas surprenant qu'un tel homme attire la foule sur ses pas. La nouveauté invite, et l'explosion d'un talent qui s'est caché longtemps pour se montrer dans tout son éclat, fait une sensation qui fixe les suffrages.

M. S..... a tout ce qui plaît au vulgaire des lecteurs. Un style nerveux, un ton tranchant,

des assertions hardies, des pensées neuves, des opinions accommodées au goût dominant, éveillent la curiosité et domptent la plupart des lecteurs. Dans l'enthousiasme, on se reprocherait de revenir sur la seconde impression, et d'examiner si le style nerveux est également clair, si le ton est monté au degré de la raison, si les assertions émanent d'une imagination exaltée, ou ne sont que les conséquences d'un système suivi dans toutes ses parties; si les pensées ont autant de solidité que d'éclat, de vérite que de piquant, de justesse que de force, si les opinions sont le résultat de la méditation ou l'impulsion secrète de l'intérêt particulier qui dispose de nos sentimens presque à notre insu.

M. S..... a eu toute l'ivresse d'un premier succès, et s'est persuadé que lorsqu'on est beaucoup lu, on emporte tous les suffrages. De là cette estime de soi-même, qui est toujours aux dépens des rivaux; de là le despotisme sur les sentimens des autres, qui contraste si plaisamment avec la cause que l'on défend; de là cet orgueil, qui s'associe quelquefois aux vrais talens, il est vrai, mais fait repentir les autres des éloges qu'ils ont prodigués au mérite que cet orgueil accompagne.

M. S..... a l'austérité de mœurs que prescrit l'âge mûr dans un état qui n'excuse pas même les erreurs de la jeunesse; la dureté du caractère que laisse une éducation négligée, et la fierté que donne la jouissance d'une réputation nouvellement acquise. La nature qui partage ses dons, a refusé celui de la parole à M. S.....; l'organe est faible, le geste nul, l'expression tardive, la conception difficile, l'exposé confus; les grands mouvemens ne sont pas à son usage, et il préfère la méthode à la chaleur.

D'assez bons juges ont prétendu que le principal mérite de M. S..... avait été de publier des vérités crues, qui, à l'époque du mois de janvier passé (1), était le dernier terme du courage. M. S..... prétend que toutes les brochures qui ont suivi ne sont que ses pensées délayées, et conséquemment affaiblies.

*Non nostrûm inter vos tantas componere lites.*

Mais j'ai un penchant à croire, ou du moins à soupçonner que M. S...... est un homme que le public a fait, c'est-à-dire que, d'après la lecture de ses brochures, l'un lui a prêté

---

(1) Ce portrait, qui est de l'auteur des *Liaisons dangereuses*, porte l'empreinte du temps où il a été composé.

du génie, l'autre du talent; celui-ci de l'éloquence, celui-là le courage de l'ame. Chacun a raisonné sur cet être, moitié réel, moitie fantastique. Et comme dans toutes les révolutions il faut des points où l'on s'accroche, la multitude à laquelle quelques hommes commandent a ete portée vers M. S..... Alors, pour justifier des louanges exagérées, on a redoublé d'hommages.

Je ne sais si c'est parce que les hommes sont un compose bizarre de contradictions, ou si nous regardons à travers un prisme trop transparent; mais ces grands hommes de six mois sont bien au-dessous de ces réputations précipitées. Serions-nous assez injustes pour refuser à M. S.... beaucoup d'esprit, une portion raisonnable de talent, et sur-tout des inténtions bien prononcées? non, sans doute; mais pour ne pas tromper la postérité, il faut ajouter que ces qualités brillantes ne sont pas accompagnées de cette mesure qu'il est essentiel de porter dans les affaires politiques. Sans cela on joue le royaume à pair ou non; on détruit sans savoir comment on réédifira, et l'on oublie que pour changer les destinées de vingt-quatre millions d'hommes, il faut les avoir pesées long-temps.

## MIRABEAU.

Mirabeau eût été un homme des plus utiles, si ses passions fougueuses n'avaient pas toujours été en guerre avec ses talens. Il sut tirer parti de tout ce qui l'environnait, et s'enrichit sans dépouiller personne. Il fut comme ces fleuves qui se grossissent des eaux qu'ils reçoivent dans leurs cours, confondant dans leur lit les dons divers des montagnes voisines, et arrivant aux mers dans un état de splendeur qui surprend à leur embouchure. Une dispute animait Mirabeau, donnait du ressort à sa pensée. Cette pensee devenait un aiguillon pressant, et allait réveiller l'ame paresseuse de son adversaire. Cet homme mis pour un moment hors de lui, concentrait ses forces dans une défense nécessaire, et se surpassait pour un moment. Mirabeau l'écoutait, le saisissait, le dévorait ; et, s'emparant de ses idées, il le combattait avec avantage, ou réservait pour une autre occasion l'usage de sa conquête.

Une discussion le pressait. Elle avait lieu entre des hommes plus fidèles à la logique

que dociles aux conseils de l'imagination. Comme s'ils se défiaient de leur capacité, ils tâchaient de la fortifier de l'opinion d'autrui ou de l'autorité de l'histoire. Mirabeau assistait à la discussion, laissait à côté la marche froide de la méthode, mais se souvenait des faits, en volait l'application, et s'appropriait dans un seul entretien ce qui lui eût coûté un jour de lecture.

Il est des hommes qui ont long-temps calculé et toujours négligé l'art de s'expliquer. Il en est d'autres à qui la nature a donné le coup-d'œil prompt, sûr, et non le secret d'éclairer les autres. Il en est aussi qui préfèrent la clarté, l'élégance, aux éclairs, à la force. Mirabeau les évaluait, les écoutait et les reproduisait sous ses formes brillantes. Chacun se retrouvait; mais comme on se retrouvait embelli, personne n'osait se plaindre.

La même variété que nous trouvons dans les physionomies se trouve dans les esprits. L'un n'a qu'une idée neuve, féconde, mais il la modifie de cent façons; il l'applique à tout, il en fait le fondement d'un système qui a plusieurs branches. L'autre a une dialectique serrée, l'art de rapprocher les principes, de les lier avec les conséquences, et de donner toujours ce cortége imposant à la vérité qu'il

veut faire saisir. Un troisième a une affluence de conceptions heureuses, qu'il dirige toutes vers le bien général ; et allumant sans cesse une espèce de génie au flambeau du patriotisme, il fortifie tour-à-tour son talent par un zèle respectable, et son zèle par une éloquence assez puissante. Le dernier a étudié les hommes dans le monde, dans les livres et dans les événemens ; l'habitude de la méditation lui a montré les caractères sous toutes les faces ; et assez heureux dans sa manière de peindre, ses portraits ont une expression fidèle et piquante. Mirabeau s'était identifié avec ces quatre hommes ; et, s'appropriant leurs facultés, qu'il avait renforcées de la sienne, il parut un colosse. Il avait plusieurs hommes en lui, mais il ne montrait que lui ; et véritablement celui qui posséda le talent de disposer ainsi de l'esprit humain, mérita la première place : aussi ses rivaux la lui cédèrent en demeurant satisfaits de la leur.

Selon lui, le secret d'en imposer aux hommes et de conquérir leurs suffrages, est d'avoir toujours raison ; et pour avoir toujours raison, il faut, quoi qu'il en coûte, dire la vérité. On suit d'autant plus volontiers cette marche, que rien n'est plus piquant et plus neuf que de dire la vérité. Cet axiôme lumineux est

terrible dans ses conséquences. Non-seulement il assemble les ennemis sur vos pas, mais il outrage à chaque instant la reconnaissance, et mène à l'ingratitude. Celui qui fait profession de ne rien taire de ce qui peut être utile à la multitude, doit nécessairement réveler les manœuvres de ceux qui ne sont riches que parce que le grand nombre est ignorant. Il ne voulait aucun mal aux individus, et ne voyait en eux que des instrumens d'accréditer la vérité. On voit, par ces conséquences, où peut mener le principe de la faire connaître dans tout son éclat.

Dans cet amas de passions fougueuses qui s'emparèrent de sa jeunesse, après une éducation négligée par un père trop occupé de sa gloire pour préparer celle de ses enfans, et par une mère livrée aux horreurs des discussions domestiques, commencèrent ces fréquentes imprudences qui mirent souvent en scène un jeune homme que l'ardeur de ses passions et le germe des plus grands talens rendaient une espèce de prodige. Pressé par les sévérités d'un père, occupé à réparer ses écarts, embarrassé des moyens de soutenir sa naissance, hasard que l'on compte pour beaucoup dans le jeune âge, il est aisé de se tromper sur la route qui mène au bonheur.

Les ennemis de Mirabeau trouvèrent dans cette époque orageuse une longue suite de torts. Le philosophe profitera de cette époque pour observer comment le même homme que la passion égara, trouva en lui-même les moyens de sortir du labyrinthe dans lequel l'amour des jouissances l'avait jeté; combien les fautes du cœur fournissent de prétexte à la malignité et de pâture à la calomnie; à quel point les circonstances changent les actions. Il y a une chaîne qui conduit de l'imprudence à l'erreur, de l'erreur aux torts, des torts aux fautes, des fautes aux manques de procédés, des manques de procédés aux vices, du vice au crime de lèze-morale, de l'immoralité à toutes sortes d'excès. On cherche à plaire, on se trouve aimer, on essaye de séduire, on consomme la séduction, on ravit sa conquête à la vengeance de la jalousie armée du pouvoir. Aux yeux de la loi, c'est un enlèvement, un crime; aux yeux de la morale, c'est une injustice; aux yeux de la philosophie, c'est un delire qu'excusent la fièvre de l'amour et l'ardeur de la jeunesse inflammable.

Qui voudra juger Mirabeau, oubliera cet amas de faux calculs, de démarches inconsidérées dont il fut acteur et victime, pensera

que nul homme ne fut aussi sévèrement puni, et traité avec une espèce de dureté sans exemple; on conviendra que peu d'hommes sont nés avec cette disposition ardente à tout saisir, comme à abuser de tout, et confessera que de ce volcan il sortit un être capable de servir utilement un pays. Le malheur, ou plutôt l'occasion de combattre, lui donnèrent le courage de l'ame; l'occasion et le besoin de se défendre lui apprirent à parler en public, et en firent un orateur; la retraite forcée et la nécessité d'en charmer les ennuis, convertirent en habitude l'application et l'emploi de ces moyens.

Ses principes étaient sains et modérés, et leur ensemble irrésistible. Je dis modérés, pour bien des gens, qui confondent la chaleur de l'expression et la chose. Il était même susceptible d'un calme inattendu dans les crises populaires. Difficilement croira-t-on que c'était un des hommes sur lequel le véritable esprit, le talent prouvé avaient le plus d'empire. Il appréciait un littérateur, un académicien, un faiseur de parades; mais il prenait tout de suite une considération involontaire pour celui qui avait des ressources personnelles, et qui avait paré un bon esprit d'un certain genre de connaissances.

Il associait à ses travaux des plumes trop faibles. Philoctète était le compagnon d'Hercule, parce que partout où ce dernier n'était pas, Philoctète était un héros. Diomède était digne de combattre son Achille. Mais des S...., des N...., des N.... n'étaient pas faits pour être seulement à la suite de Mirabeau. L'espèce d'enthousiasme qui le saisissait pour quelqu'un, l'aveuglait sur des qualités que son officieuse imagination prêtait à des hommes qui, pour un instant, avaient fait sa conquête.

Mirabeau n'a pas toujours été jugé avec cette impartialité : cet homme qui força ses ennemis à l'écouter, ne les força pas toujours à se taire.

---

## LE MARÉCHAL DE BEAUVEAU.

Le maréchal de Beauveau était né brave, ambitieux et probe, mais avec des moyens ordinaires. Il en tira plus de parti qu'un autre n'eût fait, parce qu'il eut la sage habileté d'associer ses pensées et ses sentimens avec des personnes qui pouvaient suppléer à ce qui lui manquait.

Ses défauts lui furent utiles. Sa hauteur, par exemple, ne lui permit pas de descendre aux intrigues, qui, dans le succès même, ont quelque chose de bas. Son insouciance pécuniaire l'éloigna de ces spéculations trop ordinaires chez les grands, et toujours repoussées par le maréchal de Beauveau.

Ami fidèle, aux dépens même de sa fortune, il porta ce genre d'héroïsme au plus haut degré. Les objets de son affection furent bien différens, et cependant son dévouement fut le même, et la probité austère excita en lui les mêmes sensations que l'amabilité facile.

Le maréchal de Beauveau tint toujours aux charmes de l'esprit, soit qu'une société choisie fût un besoin pour la compagne de son existence, soit qu'elle fût l'instrument de sa réputation, soit que ses goûts appelassent autour de lui des hommes qui anticipent sur l'avenir et préjugent les événemens.

Il fut lié au même degré d'intimité avec quatre hommes qui formaient entre eux le plus parfait contraste. L'un, voué à une obscurité profonde, fuyait la cour, les grands, l'éclat, les plaisirs, et mettait son bonheur suprême à régner sur un petit nombre d'adorateurs que l'amitié entretenait autour de lui

pour les besoins journaliers de son amour-propre. L'autre, le plus aimable des égoïstes, ou peut-être le seul égoïste aimable qu'il y ait eu, plaçait le plaisir avant tout, ensuite les affaires, après la réputation, enfin les devoirs. Le troisième avait le piquant de la légèreté et les ressources du génie en effleurant une affaire ; il la marquait d'un trait ineffaçable. Il s'était approprié tous les agrémens du vice et ceux de la vertu, et avait soigneusement laissé ce que l'un a d'odieux et ce que l'autre a de rebutant; ne calculant jamais ce que pouvaient coûter les plaisirs et les succès. Le dernier possédait la probité, mais accompagnée de toutes ses épines; l'esprit sans graces, sans aménité; la sûreté du caractère sans indulgence, de la capacité sans talent, de l'intelligence sans vues. Comment la même ame peut-elle s'amalgamer avec des ames si différentes ? Comment se prête-t-on à des goûts si opposés, défend-on des systèmes si contraires ? Sans doute que les époques de notre vie, les circonstances nous font voir les objets sous des jours opposés. Quoi qu'il en soit, celui qui eut pour amis les hommes que nous avons esquissés, ne fut pas dans la tourbe des humains.

Le maréchal de Beauveau entra dans le

ministère ; il y porta l'expérience des événemens, qui n'est pas une chose à dedaigner ; un sens droit et une ame ferme. Les rois ne font pas toujours des choix aussi heureux. Ses principes etaient bons, puisqu'il redoutait également les troubles de l'anarchie et le silence farouche du despotisme. Il avait d'ailleurs accoutumé son esprit à certaines méditations philosophiques qui trouvent toujours leur place dans les affaires de la société actuelle.

Ce qui caractérise un homme sage, c'est que son nom ne soit jamais mêlé dans les scènes qu'une cour donne dans l'espace de cinquante années. Le cabinet tyrannique de Mme de Pompadour, le boudoir libertin de Mme Dubarry, les conspirations formées contre le vertueux Turgot, les pasquinades, les vaudevilles du jeune Maurepas, les intrigues d'une famille errante et les plans combinés en faveur du désordre auraient tour-à-tour déshonoré bien des noms à Versailles, si dans les mœurs de cette époque le déshonneur n'avait été inamovible. Celui du maréchal de Beauveau ne fut jamais souillé dans aucune de ces opérations où le pouvoir donnait au crédit la facilité de vendre les honneurs, les emplois et tout ce qui entourait les hommes qui se disaient grands.

Le maréchal de Beauveau eut un moment de disgrace. Il la soutint comme s'il l'avait méritée, ne voulut pas être plaint, rejeta la voix suppliante de la justification, et se reposa sur le temps, qui apprend aux rois à être justes.

## LE CARDINAL DE LOMÉNIE.

Il ne fût pas mort sans quelque réputation, s'il avait su éviter l'écueil du ministère. C'est dans ce poste brillant qu'il s'anéantit, et où il montra l'immense intervalle qui se trouve entre l'esprit et le talent, entre l'intrigue et l'ambition. On vit à la tête des finances un homme qui n'entendait rien aux finances, et qui apportait à la fin de ce siècle la routine usée des anciens fermiers-généraux; on vit au timon des affaires un homme que tout embarrassait, quoique depuis vingt ans il se fût essayé dans une administration partielle.

Le cardinal de Loménie, à la tête d'un diocèse, entouré d'agens subalternes, flatteurs, bercé au doux son des louanges, désigné pour de grandes places, montrant de la facilité dans l'expression, de la prétention au carac-

tère, de la clarté dans ses écrits, du courage contre les moines, de la liberté dans l'opinion, avait fourni à ses amis le prétexte plutôt que la matière d'un éloge qui circulait depuis quinze ans. Lorsqu'on s'est accoutumé à louer un homme, à Paris, on revient avec peine sur ses pas, et l'on place l'homme que l'on a créé.

Il y a vingt-cinq ans que l'incrédulité était synonyme d'esprit fort. Un évêque qui avait le courage de ne pas croire, se voyait porté par le parti philosophique. Le cardinal de Loménie avait laissé percer une insouciance des affaires de religion, à une époque où l'on avait juré la destruction de la crédulité et du fanatisme; il lui était facile de s'abandonner à cette paisible indifférence, car il n'eut jamais de principes sur rien.

Cette malheureuse situation de l'esprit rejette toute espèce de morale; on travestit tout à ses yeux abusés; l'ambition est sentiment de ses forces, la volupté est délassement, le luxe est décence de l'état, l'art d'amonceler les graces est prévoyance. Je montre le cardinal de Loménie sous le beau côté, car on pourrait dire qu'il outragea les mœurs par la publicité de ses dispositions amoureuses.

Il est d'autres espèces de liaisons qui exigent

plus encore de fidélité ; il les sacrifia en courtisan, ou les rompit en traître. La première était avec un homme élevé à la même dignité dans la hiérarchie de l'église, et porté à un degré au-dessus dans les places civiles. Il le desservit en secret par la coupable adresse à dévoiler ses prétentions, son égoïsme et son immoralité ; la seconde l'attachait à une espèce de ministre, qui se trouva dans la nécessité de faire quelques heureux, beaucoup d'ingrats, et une foule innombrable de mécontens. Il livra son ami à tous ses ridicules, s'empara de sa volonté, lui laissa l'odieux des refus, et s'appropria, par la voie de l'influence, la distribution des graces. La dernière était moins une liaison qu'un hommage soutenu rendu aux qualités d'un homme dont les destinées seraient long-temps l'occupation de l'histoire. Il s'enchaîna à ses principes, ou plutôt feignit de les adopter, pour que les nombreux partisans d'un homme, alors disgracié, choisissent, pour exécuter ses plans, leur plus grand apologiste. Il parvint en effet à ce terme unique de ses vœux ; mais à peine en place, il abjura ses plans, oublia leur auteur, se coalitionna avec ses ennemis, et sema tous les maux dont nous fûmes long-temps accablés.

Le cardinal de Loménie n'était pas plus capable d'économiser que de dépenser à propos. Dans ces deux positions il eût également nui aux intérêts de la chose publique, il eût dépouillé les individus et toujours ignoré que pour assurer les économies, il faut multiplier les jouissances.

Lorsque le duc de Choiseul était en place, on lui reprochait de la légèreté ; c'était un dieu, si on le compare à la plupart de ses successeurs. Il avait bien jugé le cardinal de Loménie, qu'il ne nommait jamais que l'*abbé*. Il s'en servit pour diminuer la superstition monachale, mais jamais il ne lui eût confié une partie d'administration où il eût été sans guide.

Le cardinal de Loménie sut tirer parti des circonstances, si c'est réussir que de vivre sans gloire et sans amis avoués.

---

## MONSIEUR DE CALONNE.

Quiconque eût prédit à M. de Calonne que sa disgrace était une faveur, son expatriation un trait de sagesse, n'aurait été ni reçu ni compris. Rien n'est plus vrai cependant. O mortels! qu'est-ce que vous appelez esprit, raison?

M. de Calonne n'était point un homme ordinaire. Tâchons de saisir sa ressemblance. Dès les premiers pas dans sa carrière, il dévora les obstacles, et jura de la fournir avec distinction. Nommé procureur-général d'une commission chargée de venger un ministre, et de trouver un coupable, il se prêta, mais ne se livra pas à leur passion. Ses recherches furent sévères et non injustes. Un magistrat imprudent (1) devait payer de sa tête une faute plutôt qu'un crime. Sans M. de Calonne, l'échafaud de Saint-Malo n'eût point été dressé en vain. Le public qui voulait ne voir qu'un martyr dans le magistrat breton, ne voyait que des bourreaux dans ses juges, et M. de

(1) De la Chalottais.

Calonne fut traité d'autant plus sévèrement ; qu'il était le plus adroit des juges et malheureusement le plus perspicace.

L'intendance de Metz paya cette servile complaisance. Il fallut à M. de Calonne tout son esprit pour éluder les scènes que des officiers bretons ménageaient à chaque instant, pour mettre le magistrat dans la nécessité d'avoir tort ou de partir ; mais dès-lors il connaissait les hommes et savait que les dégoûts passent et que les places restent.

La préfecture d'une autre province lui donna occasion de développer des talens avec lesquels il prétendait au ministère.

La sévérité du prince le repoussa longtemps ; mais infatigable dans ses poursuites, son nom, ses talens revenaient sous ses yeux, lorsque l'impéritie ou l'intrigue le forçaient de choisir un nouveau ministre.

Un grand talent a un grand empire. M. de Calonne possédait celui d'exposer avec clarté, de faire naitre l'opinion la plus saine, sans jamais la suggérer ; il connaissait la ressource des expédiens, et saisissait d'un coup-d'œil le vice ou l'utilité d'un projet. C'était un de ces ministres qu'on entraine, mais non un de ceux qu'on abuse. Ses co-opérateurs avaient fait preuves de lumières et de génie. Pour-

quoi M. de Calonne ne changea-t-il donc pas les destins de la France avec tant de ressources? c'est qu'il était un homme aimable, et voulait tout à-la-fois plaire et servir.

L'homme aimable est celui qui ne veut perdre aucun suffrage, être prôné par les femmes, chanté par les poètes, reproduit par les artistes, recherché des gens d'esprit. M. de Calonne eut tous ces succès; mais pour les conquérir et les garder, il fallut accorder plus qu'il ne pouvait ; de là les dissipations; elles forcent aux expédiens ; les expédiens naissent des projets; les projets éclosent dans des têtes singulières ; il faut les entendre. De là un certain ordre de gens entoure le ministre, et cela seul le décrédite et ouvre une porte aux envieux, qui dès ce moment dressent leurs batteries. On ne les démonte qu'en les gagnant ; pour les gagner il faut donner; si l'on donne ils redoublent d'avidité. Les moyens ne sont plus au pair de leurs prétentions; le ministre refuse, alors les ingrats aboient et tournent contre l'auteur d'une fortune commencée, les bienfaits qu'ils en ont obtenu. La lutte cemmence, les partis se forment, et l'agent de la chose publique se partage entre le travail du ministère et les soins qu'il faut pour déconcerter ses ennemis.

Telle est l'histoire de M. de Calonne. Peu économe dans les détails, mais réparant avec avantage ces lacunes par des opérations brillantes; mauvais directeur, bon financier, habile ministre, vrai homme d'état : voilà ce qu'il fut et ce qu'il aurait pu être. Mais sa légèreté lui fit adopter, sans examen, des hommes, des plans, des opérations qui ternirent l'éclat de celles qu'il avait réfléchies et combinées.

Qu'est-ce donc que cette légère? c'est le partage de son attention entre les choses graves et les plaisirs. On donne des instans aux affaires, des heures aux intrigues, des soirées aux femmes; on lit sans intérêt, on écoute sans entendre, on discute sans parti décidé. On se confie aux plus expéditifs, on préfère les moins difficultueux, on redoute ceux qui ont calculé. L'esprit amuse, la gaité obtient, l'expérience ennuie, les craintes déplaisent, les précautions choquent. On juge avec précipitation, on accorde à l'importunité, on est invisible au mérite. Les promesses hasardées, les espérances prodiguées, des offres sans intentions, ou des intentions vagues, c'est cet ensemble que nous appelons légèreté.

M. de Calonne eut des ennemis puissans.

Dans le nombre, il faut en distinguer deux bien opposés, M. Necker et le cardinal de Loménie. Le premier voulut l'accabler du poids de sa vertu, et n'effaça ni ses talens, ni ses opérations; l'autre dirigea contre lui le pouvoir de sa place, et tomba si bas, qu'il n'eut pas même d'ennemis. On poursuivit M. de Calonne jusque dans l'exil qu'il se donna, et on laissa exister le cardinal de Loménie sans inquisition, le cardinal de Loménie qui mit l'état dans la crise où nous le vîmes pendant long-temps, Loménie incapable, Loménie qui porta avec lui le mépris universel des gens qui pensent, et la haine générale de ceux qui souffrent.

M. de Calonne crut avoir des protecteurs, ce n'était que des amis, ce n'était que des maîtresses, des partisans, ce n'était que des compagnons de plaisir. Tous ne l'abandonnèrent pas, cependant les seuls demeurés fidèles, furent ceux pour qui il n'avait rien fait. Ils le jugèrent d'après ce qu'il était, et non d'après sa réputation. On veut toujours que l'homme ressemble ou soit fait pour le moment que les circonstances ont amené.

M. de Calonne confia le secret de son caractère à trop de femmes; il en aima de tous les états, et celles qui prostituèrent les

dons de la nature le trouvèrent quelquefois plus accessible que les femmes que la sensibilité égare, et qui toujours ont à combattre leur cœur et l'infortune.

Il ne serait pas impossible de démontrer qu'au temps où M. de Calonne était en place, faire le bien était un être de raison; que l'économie aurait moins réussi que la prodigalité, et que les peuples parviennent à un certain point de corruption qui rend le talent et la vertu à peu près inutiles.

## M. LE N....

Pour peindre M. Le N..., il faut représenter la faiblesse et tous les maux qui se traînent à sa suite; il fit beaucoup de mal sans méchanceté, et des horreurs pour servir des vengeances. Un magistrat qui, dans le tourbillon de Paris, se rend accessible aux passions des individus, et se fait des amis en faisant des malheureux, tel fut M. Le N....

Les hommes ne veulent pas toujours nuire, ils pensent aussi à leur fortune. Les gens habiles ne travaillent jamais pour eux seuls, et dans ce qu'ils imaginent, ils ont l'art de

placer celui qui les protège. Il refuse avec hauteur, parce que ses agens accepteront avec profusion.

M. Le N... reçut beaucoup, dit-on, mais jamais aux dépens de l'Etat. Il punissait les filles de leur incontinence, les joueurs de leur avidité, et les condamnait à une amende salutaire, sous la forme d'une contribution. On avait monté chez lui une espèce de chancellerie, établi un droit de sceau; et les émolumens de cette place étaient distribués en plusieurs lots, dont il retenait le plus important.

Certaines corporations voulaient à chaque instant obtenir une sentence, un réglement; il entrait dans leurs vues, mais il les imposait d'une somme passagère, et se faisait un vrai plaisir de délivrer son papier quand on lui apportait sa cottisation. Cela se passait à petit bruit; et si quelques mécontens s'avisaient de murmurer, comme on crie, Bicêtre ouvrait son gouffre, et tout était étouffé.

M. Le N... n'était pas beau; les femmes qui lui persuadaient que la physionomie était le grand moyen de plaire, commandaient à ses volontés, et disposaient de son crédit. M. Le N... n'était pas savant; les beaux es-

prits qui vantaient l'agrément de l'esprit naturel et les ressources piquantes de la gaité, le disposaient à tout excuser ou à tout accorder. M. Le N... n'était rien moins que gentilhomme ; les grands qui relevaient l'ancienne bourgeoisie, et qui descendaient à cette précieuse égalité, pour laquelle on a fait les frais d'une revolution, s'étaient tellement emparés de la volonté de M. Le N..., qu'il les en croyait aveuglément.

M. Le N... enfermait tout le monde, et puis il eût voulu faire sortir tout le monde. De cette façon, il contentait les méchans et les ames bienfaisantes, et caressait sa chimère, celle d'être aimé ; ignorant que l'on n'intéresse personne, quand on ne se décide pour personne. Celui qui obtient, craint de ne pas conserver ; et celui qu'on refuse, crie à l'injustice.

Quand on s'entache de certains ridicules publics, on n'a pas droit à la commisération des censeurs. Passer de l'audience des filles à la bibliothèque du roi, était un saut violent : il est des places qui supposent des connaissances de tout genre ; et c'est aussi par trop inconséquent d'accepter de pareils emplois, quand on est étranger à ce qu'ils exigent. On force alors à des réflexions d'au-

tant plus cruelles pour celui qui les fait naître, qu'elles sont plus vraies.

M. Le N... ne fut convaincu de rien, mais il fut nommé dans un si grand nombre de mauvaises affaires, patron de gens si suspects, mêlé dans des entreprises si équivoques, que sa réputation fut nécessairement entachée, sans être flétrie. Le public ne veut pas avoir toujours tort : il compose, il veut bien passer pour exagérateur ; mais il revendique quelque chose de vrai dans ses propos, et ce quelque chose suffit pour gâter l'histoire d'un homme.

Peu de morale, jamais de vertus assises, point de principes décidés. Jamais de nerf dans la volonté, de suites dans les démarches, d'amour de l'humanité, de vrai intérêt à la chose publique. Favorisant les arts par ostentation, l'industrie par importunité, les établissemens par des vues personnelles ; ne conduisant pas, mais soutenant la machine ; cédant à l'impulsion des grands, à l'indiscret empire des femmes, à l'astucieuse marche des gens d'affaires ; le jouet, en un mot, d'une foule de volontés étrangères qui l'auraient rendu leur complice ou leur agent, sans qu'il eut soupçonné seulement leur dangereuse influence. Tel fut M. Le N....

M. de Calonne lui promit les honneurs du

ministère : dès-lors M. de Calonne put disposer du secret de ses ennemis, prévenir leurs coups, les affaiblir ou les gagner : il ne promettait pas pour tromper, mais lui-même fut déjoué par M. de Vergennes et M. de Breteuil. Le dernier prétendait disposer tyranniquement de son premier instrument, et celui-ci ne voulut rien avoir à craindre d'un homme qu'il ne pouvait estimer. Cette double erreur fit deux ennemis secrets, qui ne s'attaquèrent jamais, mais se nuisirent avec cette malignité secrète qui vaut bien, pour perdre quelqu'un, l'acharnement de la vengeance hautement affichée.

---

## AULOPHILE.

Aulophile se promit de parvenir, et il est parvenu. Il n'avait rien de ce qui fait prospérer, si ce n'est de l'esprit : c'est avec cet esprit qu'il s'est donné tout ce qui lui manquait. Il a épuré la source, peu connue, de ses ayeux, il a conquis une fortune immense, qui les relevera un jour infiniment ; il s'est donné des places importantes, et même a fini par s'asseoir sur un fauteuil, où ne se reposent

pas ordinairement ceux qui se sont fatigués sur la route de l'ambition. Il mit tout en mouvement, les grands qu'il n'estimait guères, le jeu qu'il n'aimait pas, les femmes dont il se défiait, les affaires qui lui répugnaient, bref, il a fini par violer la fortune.

Aulophile fit plus. Après avoir profité de cet éclair, il mit au rang de ses devoirs l'art de faire oublier une foule de petites manœuvres, ni tout-à-fait condamnables ni tout-à-fait régulières, mais avec le secours desquelles on réussit. L'exemple n'absout pas, mais il excuse. Dans un moment, pressé par le besoin du succès, on se justifie à ses yeux ce que l'on se promet bien de faire oublier à l'époque où il est si aisé d'être sévère, délicat, scrupuleux même.

A l'époque où chacun croyait devoir compte à la patrie de ses sentimens, Aulophile prend la plume, et dans un petit écrit, fait avec précision, il consigne d'excellens principes et dépose ses titres de citoyen. Il n'a pas affecté dans nos assemblées de saisir à chaque instant la tribune, mais il a placé ce qu'il avait à dire si à propos, que cinq ou six petits discours lui tiennent lieu, dans l'opinion générale, de ces fréquentes et volumineuses discussions, dont une douzaine

des honorables membres ont été prodigues.

Aulophile est caustique sans être bon plaisant : il est un peu comme ces gens qui détruisent et ne mettent rien à la place. Rien n'est si facile, dit-on, que ce genre d'esprit. Il y a abus de termes dans cette espèce de proverbe répété jusqu'à l'ennui. Il est aisé, sans doute, de médire, de calomnier, de donner de fausses interprétations, d'injurier son prochain ; mais ce n'est pas ce qui s'appelle plaisanterie.

## HILAS.

Hilas ne se doutait pas d'être éloquent. On lui a fait accroire qu'il était homme de génie, homme disert. D'abord il s'est moqué de ceux qui le pensaient ; mais voyant qu'on prenait la chose au sérieux, il s'est donné pour tel, et à chaque instant a demandé la parole. La tête pleine de vers tragiques, il a mis dans ses discours une certaine redondance qu'on a prise pour de la force ; mais bientôt épuisé, on a vu la différence des efforts de la mémoire aux élans de l'ame, de l'envie de briller au besoin de convaincre, de la passion d'être applaudi à l'espoir de servir sa patrie.

Jamais Hilas n'a creusé un système, approfondi une question, pressé un raisonnement, analysé les développemens. Sa chaleur est dans sa tête, un événement le monte, les expressions affluent, les idées se perdent; il a paru bien dire, mais il n'a laissé aucune trace. On était disposé à céder, un motif étranger l'arrache à sa propre conscience. Alors, jouet de ses opinions, il vacille et ne laisse qu'un sentiment de pitié à ceux qui le connaissent, et des regrets honteux à ceux qui l'ont trop estimé.

Les femmes ont promis une réputation à Hilas. Il était fort aise d'en avoir une, de quelque part qu'elle vînt. Avant de s'être montré, il n'était pas sans renommée. Ceux qui, sur-tout, n'ont pas entendu sa tragédie, en avaient une idée favorable.

Mais l'Assemblée a tout gâté. Il a été jugé l'écho de ceux qui ne font pas de bruit et le commentateur de quelques hommes paresseux ou modestes, mais insensibles au murmure passager des louanges.

Celui qui a dit qu'on était ce qu'on se faisait, a dit une grande vérité. Hilas s'est imaginé qu'il était poète, et tout de suite a dialogué quinze cents vers destinés non au théâtre, mais aux cercles.

Il existe encore des hommes qui croient bonnement que même pour une mauvaise tragédie il faut avoir beaucoup d'esprit. Quoi, pour gâter ce que les autres ont dit, ou pour le répéter d'une autre façon, il serait nécessaire d'avoir du talent ! Autant il serait vrai de dire qu'une bonne tragedie serait le chef-d'œuvre de l'esprit humain, autant une tragédie médiocre est une misérable production. Elle ne mérite ni encouragement ni indulgence, parce qu'il n'est nullement nécessaire de composer ce prétendu chef-d'œuvre.

Hilas m'a souvent fait penser combien Paris est prodigue de louanges, avec quelle facilité il prête de grands moyens. Certes, Hilas est un homme d'esprit, mais ne distinguera-t-on jamais l'esprit du talent ? n'admettra-t-on jamais des nuances entre l'homme éclairé et l'homme profond, entre l'homme estimable et l'homme d'état ?

L'homme d'état embrasse les besoins de la société, sait de quel degré de bonheur les hommes sont susceptibles, calcule les avantages du don illusoire de la liberté, pèse les dangers des commotions, étudie l'art de préparer les esprits, et mène les hommes à la félicité par les routes les plus unies. Il jette au loin ses regards, examine les climats,

pèse les circonstances, et, se pliant aux événemens, lorsqu'il ne peut plus les diriger, il cède sans se laisser entraîner. Si je rapproche Hilas d'une pareille esquisse, toute imparfaite qu'elle est, elle l'écrase, et l'on ne voit plus qu'un discoureur à grandes phrases et la faible explosion d'un talent avorté. Que conclure de cet aperçu rapide? Rien contre Hilas, tout contre ceux qui l'ont vanté.

Peut-être me trouvera-t-on sévère sur Hilas. Ce n'est pas pour en médire, mais pour accréditer mon opinion sur les autres.

Le doux mais faible Pavillon a dit :

Celui qui, sans discernement,
Adresse à tous venans les louanges qu'il donne,
Fait grand tort à son jugement
Et ne fait honneur à personne.

---

# LA PETITE POSTE DÉVALISÉE,

OU

## *Lettres tombées du porte-feuille de* Bossuet, *de madame* Geoffrin, *de* Washington *et du* P. Lachaise (1).

### *Première lettre de* Bossuet *au maréchal* de Luxembourg.

A Saint-Germain, 17 juin 1676.

Je n'ai point oublié, monsieur, que vous avez agréé que j'eusse l'honneur de vous écrire, et je songeais à le faire, simplement pour m'entretenir avec vous; mais j'ai été ravi que la retraite précipitée des Allemands (2) me donne un si agréable sujet de m'acquitter envers vous d'un devoir qui m'est si cher. Ce

(1) Quelques-unes de ces lettres étaient perdues dans les journaux ou autres compilations du temps, d'où elles n'avaient jamais été exhumées. Puisse cette résurrection être pour elles le réveil de la gloire éternelle!

(2) C'est pendant la guerre de la France contre les Hollandais que Bossuet écrivit cette lettre au maréchal de Luxembourg.

qui a précédé cette retraite vous est si glorieux, qu'il n'est pas possible d'être à vous autant que je suis, sans en avoir une joie extrême. Il est beau de vous voir si dignement soutenir l'affaire la plus regardée de toute l'Europe. Je prie Dieu qu'il vous donne toutes les graces nécessaires pour continuer ce que vous avez commencé, et je vous supplie de croire que je suis avec respect et un attachement sincère, etc.

J. BENIGNE, *évêque de Condom.*

*Seconde lettre du même au même.*

Paris, 7 juillet 1690.

L'action est si complète (1), monsieur, qu'elle porte sa louange avec elle, et que les paroles ne peuvent que la diminuer. D'ailleurs ceux qui prennent à tâche de la louer, sont gens qui ne souffrent point de compagnons (2), et quand ils parlent, il n'y a qu'à applaudir et à se taire. Ainsi, monsieur, tout ce qu'on peut dire, c'est qu'on est ravi que ce soit vous qui ayez fait un si beau coup, dont

(1) La victoire remportée à Fleurus.

(2) Cette phrase de Bossuet ne peut s'appliquer qu'à Louis XIV, qui soutenait Luxembourg contre les envieux de sa gloire.

les suites ne peuvent manquer d'être très-grandes et très-heureuses, et qu'on ne voudrait pas, pour tout l'or des Indes, n'avoir pas été admis cet hiver à la chambre de vérité (1). Continuez vos bontés à l'homme du monde qui est avec le plus de cordialité et de respect, etc.

J. Benigne, *évêque de Meaux.*

*Lettre du R. P.* Lachaise *au maréchal* de Luxembourg.

De Versailles, 9 juillet 1690.

Monseigneur,

Nos vœux sont accomplis, et nous voyons, avec bien de la joie, heureusement exécuté ce que nous nous promettions de votre conduite, de votre expérience et de votre valeur, sitôt que le roi vous eut nommé pour commander ses armées. Vous ne doutez pas que vous honorant comme je fais depuis long-temps, et m'intéressant plus qu'aucun homme du monde en tout ce qui vous regarde, je ne

(1) L'appartement de Mme. de Maintenon était de plain-pied avec celui du roi. Ce monarque venait tous les jours chez elle après son dîner, avant et après le souper, et y demeurait jusqu'à minuit. Il y travaillait avec ses ministres.

prenne toute la part que je dois à la gloire que vous avez acquise dans cette dernière action (1). J'en ai d'abord remercié Dieu, à qui je ne doute pas que vous n'attribuiez le succès d'une victoire si accomplie. J'espère qu'une reconnaissance proportionnée à la protection que vous avez reçue du ciel, la bonté de la cause que vous soutenez, et la considération que le roi a pour vos services, vous rendront le reste de cette campagne aussi heureux que vous l'avez été au commencement, et feront toujours mieux connaître au roi qu'il met ses forces en bonne main lorsqu'il vous les confie. Agréez, monseigneur, que je vous fasse mes félicitations de tant de bonheur et de gloire que vous acquerez tous les jours, et que je vous assure qu'on ne peut être plus sincèrement et avec plus de respect que je le suis, etc.

LACHAISE. (2)

---

(1) Bataille de Fleurus.

(2) Ces lettres, qu'on ne trouve imprimées nulle part, en rappelant quelques événemens militaires du siècle de Louis XIV, font connaître la haute estime que témoignait au maréchal de Luxembourg deux hommes qui, par des voies différentes, avaient acquis tant de crédit et dans l'église et dans le monde.

## *Lettre de M^me^.* Geoffrin *à* Montesquieu.

Paris, 12 janvier 1749.

Je ne vous sais aucun gré, mon cher président, de penser à moi au milieu de vos loups et de vos eperviers; c'est bien assurément ce que vous avez de mieux à faire que de vous distraire de cette compagnie. Mais c'est à vous de me remercier de ce que je veux bien interrompre une lecture delicieuse pour vous écrire. Cette lecture est un livre nouveau (1), dont il n'y a que fort peu d'exemplaires à Paris, que l'on s'arrache et qu'on dévore. Je ne veux pas vous en dire le titre, encore

(1) L'*Esprit des Lois* fut imprimé à Genève vers la fin de 1748. L'auteur ne se fit pas connaître, même à ses amis. Pendant que ce livre se répandait dans Paris, Montesquieu vivait retiré dans sa terre de la Brede en Guyenne. Si Mme Geoffrin n'était pas dans la confidence, le jugement qu'elle porte dans cette lettre sur l'*Esprit des Lois*, prouve une justesse d'esprit bien remarquable; si, au contraire, elle savait que l'ouvrage était de Montesquieu, la louange était bien adroite, et ne faisait pas moins d'honneur à celle qui la donnait qu'à celui qui la recevait.

moins la matière qu'il traite ; je vous laisse le plaisir de deviner. Je n'entreprendrai pas non plus de vous en faire l'analyse : cela serait au-dessus de mes forces ; mais je vous dirai simplement ce que j'en pense. Tout le monde est capable de recevoir une impression ; et quand on a été affecté, on peut rendre la manière dont on l'a été. Ce livre me paraît le chef-d'œuvre de l'esprit, de la philosophie, de la métaphysique et du savoir ; il est écrit avec élégance, finesse, justesse et noblesse. Le choix du sujet est une preuve du génie de l'auteur, et la façon de le traiter en fait connaître l'étendue. Il a peint dans cet ouvrage la pureté de ses mœurs et la douceur de sa société. La préface est charmante ; on croit l'entendre dans la conversation. Ce livre a deux avantages qui lui sont particuliers ; le premier, c'est qu'il ne peut pas être jugé par les sots : il est hors de leur portée ; le second, c'est qu'il satisfait l'amour propre des gens qui seront capables de le lire : il laisse de l'action à leur esprit. L'auteur ne vous dit que ce qu'il croit nécessaire de dire ; il vous donne à penser presqu'autant qu'il vous en dit, et vous voyez qu'il en a pensé mille fois davantage. Il dit dans sa préface : Qui pourrait dire tout sans un

MORTEL ENNUI ? C'est un écueil que tous les auteurs les plus célèbres en métaphysique et en morale, n'ont pas su éviter ; on voit qu'ils ont retourné leur sac. Il ne leur est rien resté sur les matières qu'ils ont traitées ; ils les ont épuisées, et ils ne supposent et ne demandent à leurs lecteurs que la faculté de les entendre ; ils ne leur laissent pas croire qu'ils les soupçonnent de la moindre intelligence pour aller plus loin que ce qu'on leur montre. Je m'aperçois que je suis prête à tomber dans l'inconvénient que je reproche à ces messieurs ; il ne faut pas aussi vider mon sac. Je veux que vous puissiez croire que je pense encore mieux que je ne dis sur ce livre divin. Je serais bien glorieuse, si ce que je vous en ai dit vous donnait envie de le lire. Mais comme vous pourriez n'avoir pas assez de confiance en mes lumières pour entreprendre cette lecture sur ma parole, je vais, pour vous déterminer, vous dire un jugement que M. d'Aube (1) en

(1) Maître des requêtes, neveu de Fontenelle, avec qui il vivait, qu'il impatientait et qui se moquait de lui. Il avait fait un gros livre, intitulé : *Essai sur les Principes du Droit et de la Morale*, etc. Il y a long-temps que le nom de M. d'Aube serait oublié comme son livre, s'il n'avait été pour ainsi dire consacré par quelques excellentes plai-

porte. Il trouve ce livre plat et superficiel, et prétend qu'il a été fait des épluchures du sien. Il a dit à un benet d'imprimeur qui est venu lui demander s'il devait réimprimer ce livre, qu'il s'en donnât bien de garde, qu'il en serait pour les frais. Après vous avoir dit tout cela, tout est dit, il ne me reste qu'à vous assurer, mon cher président, de toute ma tendresse et du desir que j'ai de vous revoir.

---

*Lettre de* WASHINGTON *à sa femme* (1).

Du 24 juin 1776.

MA CHÈRE AMIE,

Vous ne sauriez comprendre à quel point vous m'avez affligé, en me donnant à entendre

---

santeries de Fontenelle, et sur-tout par les jolis vers de Rhullières, dans son épître sur les *Disputes*.

Auriez-vous par hasard connu feu monsieur d'Aube,
Qu'une ardeur de dispute éveillait avant l'aube?

Oui, j'ai connu M. d'Aube, écrivait Voltaire, oui, je l'ai connu: il était précisément tel que le dépeint M. de Rhullières. Ce fut sa rage de disputer contre tout venant sur les plus petites choses, qui lui fit ôter l'intendance dont il était revêtu.

(1) Cette lettre, que nous regardons comme un

par votre dernière lettre, que depuis quelque temps je vous écris moins souvent, et que je ne prends plus le même intérêt à ce qui vous regarde. Ce soupçon est des plus injustes, permettez-moi d'ajouter très-désobligeant. Est-il possible qu'après avoir vécu ensemble près de vingt ans dans l'intimité conjugale la plus tendre et la plus étroite, sur la simple apparence d'un manque d'attention pour vous, et que vous auriez dû interpréter de mille manières tout à-la-fois plus naturelles et plus probables, vous saisissiez ce seul motif, le seul qui fût capable de m'affecter à ce point? Je conviens que je ne vous ai pas écrit aussi souvent que je l'eusse desiré et que je l'aurais dû; mais songez à ma situation, et demandez à votre cœur si je suis inexcusable. Ma chère amie, les circonstances où nous nous trouvons ne sont pas très-favorables à notre bonheur, mais gardez-vous de les rendre plus affligeantes encore en vous abandonnant aux soupçons et aux craintes, qui ne trouvent que

---

des morceaux les plus precieux de notre collection, montre à découvert toute l'ame du dictateur de l'Amérique. Il n'y a peut-être rien dans tout ce que Plutarque nous raconte des grands hommes dont il a écrit la vie, qui soit comparable à cette lettre.

trop d'accès dans les ames affligées. Je ne me dissimule point, et vous me l'avez souvent dit, que même dans les jours de ma vie les plus calmes, les plus sereins, les plus libres, je n'ai point donné à mon amitié pour vous tous les petits soins que peut-être vous aviez droit d'en attendre ; mais mon cœur vous proteste que depuis que je vous ai vue pour la première fois, il n'y a pas eu un seul moment de ma vie où je ne vous aie aimé de l'amour le plus tendre et le plus vif, et que je cesserai de vivre avant de cesser de desirer votre bonheur, plus que toute autre chose du monde.

Je vous félicite bien sincèrement sur l'espérance que vous avez de voir la santé de votre aimable bru se rétablir, et je ne m'étonne point que la perte qu'elle vient de faire d'un second enfant vous ait donné un violent chagrin. Je crains que les fatigues d'un voyage et que les mouvemens continuels d'un camp n'aient excédé ses forces. Au surplus, le mari et la femme sont jeunes, ils se portent bien, et nous ne devons point douter qu'ils ne réparent bientôt cette perte. Actuellement, mon cher cœur, me permettrez-vous de vous presser un peu plus vivement que je ne l'ai encore fait, de consentir à être inoculée, chose si nécessaire, si salutaire et si aisée, quoique si

redoutée ? J'ai toujours dû vous le conseiller ; mais dans ce moment-ci, cela me paraît absolument indispensable. Je suis bien loin de vous répondre que notre ancien gouverneur, le lord Dunmore, ce frénétique enragé, ne cherchera pas bientôt, pour le seul plaisir de faire du mal, à exercer les plus horribles pirateries sur nos rivières. Comme celle de Potowmack lui paraîtra la plus favorable à ses desseins, en ce qu'il pourra s'y maintenir sans crainte de danger, il y a toute apparence qu'il serait singulièrement flatté de pouvoir porter la désolation dans ma maison. Il en est le maître : je ne m'en affecterais qu'autant que je vous en verrais affectée ; mais c'est une des raisons qui me fait desirer de vous voir hors de ses atteintes. Cependant je pense qu'en quittant votre maison, il ne faut point afficher que c'est dans l'appréhension d'une visite de sa part ; une apparence de crainte et de timidité, dans quelqu'un de ma famille, même dans une femme, pourrait produire mauvais effet ; mais il faudrait que je fusse quelque chose de plus ou de moins qu'un homme, pour ne pas desirer que vous soyez à l'abri d'un malheur qui serait très-affreux pour vous, et ne porterait de profit à personne. Toutes ces raisons doivent vous engager à

aller à Philadelphie, lieu où vous serez tout-à-fait en sureté; et je ne vois pas de meilleur moment pour vous faire inoculer, ne fût-ce que comme un prétexte de quitter la Virginie dans un temps où votre séjour dans cette province me donnerait toutes les inquiétudes possibles. Mais je me flatte que toutes autres raisons seront superflues dès que vous saurez que, jusqu'à ce que vous ayez eu la petite vérole, je ne puis consentir à ce que vous veniez passer l'hiver dans mes quartiers, quelque desir que je puisse en avoir.

Je voudrais que Lund Washington renvoyât sur-le-champ tous les esclaves non mariés et suspects au quartier de Frédérick. Il faut faire faire la moisson par des journaliers. Qu'il ne laisse aucune provision considérable de grain battu, sur-tout au moulin, ou à la portée des voitures d'eau, et qu'il en laisse le moins qu'il pourra aux quartiers de Clifton. Il ne sera pas trop tard, même dans la première semaine de juillet, de semer le surplus de chanvre et de graine de lin que M. Miflin m'a fait avoir à Philadelphie, et que vous devez recevoir, à ce que j'espère, avant ma lettre. Pour des raisons que vous devez sentir, vous ne les semerez point dans l'île ni sur les bords de l'eau; mais je crois que vous aurez une bonne

récolte sur l'Ohio. Si Bridgey continue à être désobéissant et libertin, je crois, quoique vous ne puissiez guère vous passer de lui, qu'il faut absolument le renvoyer. Je ne doute pas non plus que Joe, l'enfant de Jack Custis, n'ait été déjà envoyé à Cambridge pour le punir de son insolence. Je suis occupé actuellement de la découverte d'un prétendu complot très-extravagant et très-audacieux. Jusqu'à présent il est impossible de pénétrer le mystère qui l'enveloppe ou qu'on suppose l'envelopper. La seule chose dont je puisse être certain, c'est que ce sera un beau champ de bataille pour une guerre de mensonges des deux côtés. Je ne doute point que cette affaire ne fasse grand bruit dans le pays. Il y a des politiques qui prétendent qu'il est avantageux de tenir constamment les esprits du peuple en haleine par des rumeurs de cette espèce. Pour moi qui suis, à ce qu'on dit, l'objet qu'on avait principalement en vue dans ce complot, je suis parfaitement tranquille, et je ne vous en parle que dans la crainte que, l'apprenant par d'autres que par moi, vous ne vous imaginiez que je suis au milieu du danger sans le savoir. Les continuelles inquiétudes de votre tendre cœur à mon sujet, sont certainement bien flatteuses pour moi; cependant je m'estimerais bien

heureux de pouvoir vous délivrer de ces alarmes. Pourquoi vous plaignez-vous de ma réserve, et quelles sont vos raisons pour imaginer que je me défie de votre prudence ou de votre fidélité ? Je sais qu'on ne peut posséder ces deux qualités dans un degré plus éminent que vous. Mais pourquoi irais-je vous ennuyer de détails fastidieux, de projets et de plans qui varient sans cesse, et qui par conséquent pourraient être abandonnés au moment où je vous les apprendrais ? Qu'il vous suffise de savoir ce que je vous ai déjà dit plusieurs fois ; c'est que tant que j'aurai le commandement de l'armée, tous les préparatifs de guerre n'auront jamais que la paix pour objet. Je ne vois pas la moindre apparence que la guerre puisse produire pour cet été aucun événement de quelqu'importance ; et si cette saison se passe ainsi, certainement il n'y aura plus rien à craindre pour l'avenir. Il est impossible de supposer que, dans le loisir et le repos des quartiers d'hiver, les esprits les plus calmes n'entendent pas la voix du bon sens et de la saine raison. Le seul véritable intérêt de l'Amérique et de l'Angleterre est une réconciliation; car très-certainemenr la guerre ne peut être que funeste aux deux partis, et la paix sera long-temps à fermer leurs plaies respectives.

Ce sont là des vérités de la plus grande évidence. Il faudra bien, à la fin, que nous nous rapprochions et que nous redevenions amis; car nous ne pouvons nous passer des Anglais, et ils ne peuvent eux-mêmes se passer de nous. On a de la peine à concevoir ce qui nous empêche de convenir, dès-à présent, de conditions raisonnables, sans attendre qu'à force de nous épuiser réciproquement par d'extravagantes hostilités, nous nous soyons mis les uns les autres à deux doigts de notre perte. D'après toutes ces raisons, dont les commissaires anglais et les nôtres doivent sentir la force aussi bien que moi, je ne saurais imaginer ce qui peut mettre obstacle à une négociation, et par conséquent à la paix. Vous qui connaissez mon cœur, vous savez qu'il ne forme point de vœu plus ardent; mais je suis préparé à tous les événemens, à l'exception d'un seul, je veux dire une paix honteuse. S'il n'y a point d'autre moyen de faire cesser la guerre, je continuerai malgré moi cet horrible métier; et dût-il m'en coûter tout ce que j'ai de plus cher au monde, je ne négligerai rien de ce qui pourra suppléer à mon insuffisance pour essayer de parvenir à remplir un objet aussi utile pour la Grande-Bretagne et pour l'Amérique, puisqu'il tend à établir sur

une base solide la sureté politique et la prospérité des deux pays. Il est douloureux que ce devoir ne puisse se remplir sans m'attirer le nom odieux de rebelle. J'aime mon roi, vous le savez : un soldat, un honnête homme ne peut s'empêcher de l'aimer. Combien n'est-il pas cruel pour nous d'être réputés traîtres à un si bon roi ! Mais je ne suis pas sans espoir que ce prince lui-même aura lieu un jour de me rendre justice. Je suis sûr au moins que la postérité me la rendra. En attendant, je me console par la réflexion que je partage le sort des meilleurs et des plus braves gens, que je compare à ces barons qui ont obtenu la grande charte, tandis que la cause pour laquelle ils combattaient était restée indécise. Mais quelque douloureux que soit cet état, il ne dépend pas de moi d'en changer. Je me tiens à mon poste ; il m'oblige de défendre les libertés de mon pays ; les difficultés et les désagrémens auxquels il m'expose ne me le feront point déserter. Je mets toute ma confiance dans cet Être qui ne m'a point laissé le choix des devoirs, bien persuadé que tant que je remplirai les miens dans toute la droiture de mon cœur, je ne perdrai pas la récompense finale qui m'est due. Je ne suis pas réellement un mé-

chant : il est impossible que je reste longtemps dans la situation où je suis.

Vous n'ignorez pas que j'aurai toujours les plus grands égards pour vos recommandations. Mais malgré tout le bonheur que je trouve à saisir toutes les occasions de vous obliger, même dans toutes les plus petites choses, ne trouvez point mauvais que je prenne la liberté de vous prier, entre nous, d'en être plus économe. Vous connaissez ma position. On me laisse à peine la promotion d'un subalterne, et je suis trop attaché à mon indépendance pour ne pas desirer de la conserver. Je n'ai reçu du Congrès aucunes graces personnelles qui me mettent dans le cas de lui en avoir obligation, et je ne veux point lui être redevable pour d'autres. D'ailleurs je me trouverais humilié de demander au Congrès, ce qu'en bonne politique ( independamment des autres motifs ) il aurait dû m'accorder de lui-même. Je ne saurais vous exprimer tous les inconvéniens qui résultent pour l'armée, des entraves qu'on a données à son commandant en chef. Mais je ne me plains point, parce que ces inconvéniens pourraient augmenter si le public était instruit de ces détails, que je recommande à votre discrétion.

Dans une armée composée de troupes régulières, il est certain que nos jeunes Virginiens feraient en général d'excellens officiers ; mais je regrette qu'ils ne m'aient pas mis dans le cas de leur donner actuellement cet éloge. Ils n'aiment point leurs alliés du nord, et cette antipathie occasionne une foule de maux pour la cause publique, et des chagrins pour moi. Dans les disputes et les démêlés sans nombre qui résultent de cette mésintelligence, une observation m'a particulièrement frappé. Mes compatriotes ne sont point inférieurs aux autres Américains du côté de l'intelligence, et il est très-constant qu'ils les surpassent par une ardeur guerrière et une élévation de sentimens qui constituent ce qu'on appelle l'honneur, et qui doivent former le caractère d'un officier. Cependant je ne sais comment il arrive que dans toutes ces disputes ce sont toujours eux qui se trouvent avoir tort, quoiqu'ils attendent de moi des égards et des préférences qu'il n'est pas en mon pouvoir de leur montrer.

J'espère que votre réponse à cette lettre sera datée de Philadelphie. Si, comme j'ose m'en flatter, je ne suis point trop pressé d'affaires, je trouverai peut-être les moyens de vous rendre une visite d'un jour ou deux ; mais je vous prie de regarder ce projet comme une

chose que je desire beaucoup plus ardemment que je ne l'espère. Si vous pensez toujours ne pouvoir faire le voyage avec l'attelage de chevaux blancs que j'ai achetés du lord Botecourt, Lund Washington les vendra séparément ou ensemble, selon qu'il trouvera à s'en défaire plus avantageusement, et il achetera un autre attelage de bais. Je pourrais, comme vous le remarquez, les trouver ici, et peut-être à meilleur marché; mais j'ai dans l'idée qu'ils ne réussiront jamais bien dans la Virginie. Au surplus, ce n'est là qu'une opinion particulière qui peut être mal fondée. Je vous prie de me rappeler au souvenir de tous nos parens et amis, et de me croire toujours votre fidele et tendre époux.

G. WASHINGTON.

## LES POIS-CHICHES (1).

En 1711, le clergé sicilien, de concert avec la cour de Rome, avait formé le projet de se rendre indépendant de la puissance civile, et

(1) Ce morceau a échappé aux recherches des éditeurs de la collection complète des œuvres de Duclos, en 10 volumes in-8°., et n'a été recueilli

particulièrement d'un tribunal souverain, auquel les ecclésiastiques avaient toujours été soumis comme les laïcs. On cherchait un prétexte ; on en fit naître un, le plus ridicule du monde. Un fermier de l'évêque de Lipari (ville capitale de la Sicile) porta des pois au marché. Les commis du roi lui demandèrent le paiement des droits d'étalage ; il refusa, et se fit saisir les pois. L'évêque réclamant son immunité, excommunia sur-le-champ les commis. Ceux-ci rapportèrent humblement la denrée privilégiée. L'évêque exigea des réparations si extravagantes, que les commis en rendirent compte aux supérieurs, lesquels, ayant fait des représentations, furent de même excommuniés. Le tribunal s'en mêla, et fut aussi excommunié. Troisième excommunication pour des pois chiches. L'évêque menacé se sauve à Rome. On l'y accueillit ; d'autres l'y suivent, en lançant chacun leur petite excommunication. Alors le pape met la Sicile en interdit. Une populace de moines et de mauvais prêtres va trouver les prélats de Rome. Ce schisme dura deux ans. Cependant le gouver-

---

dans aucune autre édition. Quant à nous, nous devons dire, pour l'acquit de notre conscience, que nous ne le plaçons ici que pour mémoire........ o.

nement tint ferme. Le peuple fut sage ; il resta assez de bons prêtres pour faire le service. L'interdit porta bonheur aux campagnes. On remarqua qu'elles furent, cette année, plus riches et plus fleuries. Seulement les Jésuites ayant essayé de fomenter le trouble, on les fit tous, pères, frères et petits frères, enlever, embarquer, et jeter sur les côtes des états du pape. A la fin le pontife, lassé de nourrir cette cohue de prêtres transfuges, entendit raison. Les Siciliens furent maîtres chez eux. Quelques litrons de pois-chiches apprirent aux gens sages de ce temps-là que la cause de Dieu est toujours la cause de la loi, de la paix, du bon sens et du bien public.

DUCLOS.

---

## L'OIE ET LE SERPENT (1).

UNE oie était sur le bord d'un étang, très-contente d'elle-même. Est-il un animal, dit-elle, à qui le ciel ait accordé autant de dons qu'à moi ? Il m'a fait pour l'eau, pour la terre

(1) Que le lecteur n'aille pas chercher cet apologue dans l'édition des œuvres de Thomas, que M. Dessessarts a publiée, il ne l'y trouvera pas.

et pour l'air, en même temps. Suis-je lasse de marcher, je vole; n'aimai-je pas de voler, je nage. Un serpent rusé qui l'écoutait, se traîna près d'elle : Ma commère, lui dit-il en sifflant, tant que tu ne courras pas comme le cerf, que tu ne voleras pas comme le faucon, que tu ne nageras pas comme le barbeau, ne te glorifie pas de tes dons. Savoir de tout un peu, et rien parfaitement, est, à mon avis, très-peu de chose.

THOMAS.

---

## L'HOMME DE LETTRES.

L'HOMME de lettres est celui dont la profession principale est de cultiver sa raison, pour ajouter à celle des autres. C'est dans ce genre d'ambition qui lui est particulier, qu'il concentre toute l'activité, tout l'intérêt que les autres hommes dispersent sur les différens objets qui les entraînent tour-à-tour. Jaloux d'étendre et de multiplier ses idées, il remonte dans les siècles, et s'avance au travers des monumens épars de l'antiquité pour y recueillir, sur des traces souvent presque effacées, l'ame et la pensée des grands hommes de tous les âges. Il converse avec eux dans leur

langue, dont il se sert pour enrichir la sienne. Il parcourt le domaine de la littérature étrangère, dont il remporte des dépouilles honorables au trésor de la littérature nationale. Doué de ces organes heureux, qui font aimer avec passion le beau et le vrai en tout genre, il laisse les esprits étroits et prévenus s'efforcer en vain de plier à une même mesure tous les talens et tous les caractères, et il jouit de la variété féconde et sublime de la nature, dans les différens moyens qu'elle a donnés à ses favoris pour charmer les hommes, les éclairer et les servir. C'est pour lui sur-tout que rien n'est perdu de ce qui s'est fait de bon et de louable; c'est pour une oreille telle que la sienne, que Virgile a mis tant de charmes dans l'harmonie de ses vers; c'est pour un juge aussi sensible, que Racine répandit un jour si doux dans les replis des ames tendres; que Tacite jeta des lueurs affreuses dans les profondeurs de l'ame des tyrans: c'est à lui que s'adressait Montesquieu, quand il plaidait pour l'humanité; Fénelon, quand il embellissait la vertu. Pour lui, toute vérité est une conquête, tout chef-d'œuvre est une jouissance. Accoutumé à puiser également dans ses réflexions et dans celles d'autrui, il ne sera ni seul dans la retraite, ni étranger dans

la société. Enfin , quelque soit le travail où il s'applique , soit qu'il marche à pas mesurés dans le monde intellectuel des spéculations mathématiques, ou qu'il s'égare dans le monde enchanté de la poésie; soit qu'il attendrisse les hommes sur la scène , ou qu'il les instruise dans l'histoire ; en portant ses tributs au temple des arts , il ne cherchera pas à renverser ses concurrens dans sa route, ni à déshonorer leurs offrandes pour relever le prix de la sienne. Il ne détournera pas des triomphes d'autrui son œil consterné. Les cris de la renommée ne seront pas pour son ame un bruit importun; et au lieu que la médiocrité inquiète et jalouse gémit de tous les succès , parce que le champ du génie se retrécit sans cesse à ses faibles yeux , le véritable homme de lettres le parcourant d'un regard plus vaste et plus sûr, y verra toujours et un monument à élever, et une place à obtenir.

LAHARPE.

Il est évident que Laharpe se regardait dans son miroir lorsqu'il peignait ce portrait; il est évident encore que ce miroir n'était que le prisme de l'amour - propre , qui , rendant la beauté pour la laideur , faisait un échange dont il n'y avait que les yeux de Laharpe qui

pussent être dupes. Comme ce portrait ne reproduit que les traits d'un homme de lettres en particulier, et non pas de l'homme de lettres en général; qu'on n'y voit qu'un écrivain qui cherche à couvrir les infirmités de son esprit des enluminures de l'amour-propre, et qu'en aucun lieu, en aucun temps, nul autre que Laharpe ne pouvait reconnaître dans cette honteuse caricature le tableau de l'homme de lettres dans l'acception auguste et solennelle attachée à ce mot par les plus grands génies de tous les âges, par les bienfaiteurs de l'esprit humain, nous avons cru que les lecteurs nous sauraient quelque gré de mettre en regard de cette esquisse maigre et sans idées, un tableau de l'homme de lettres considéré comme l'apôtre et le martyr de la vérité.

PORTRAIT DU VÉRITABLE HOMME DE LETTRES.

Le véritable homme de lettres a reçu de la nature une intelligence supérieure, et il a pris dans la société de vives et profondes émotions; aucun vice honteux n'a flétri son ame; aucune tache ne doit souiller sa vie; il est religieux par sentiment, par le fruit de ses profondes études. Frappé des misères humaines, il s'attache à cette doctrine sublime, qui ne laisse ni un être faible sans appui, ni une in-

justice sans réparation, ni une infortuné sans consolation. Il nourrit son ame de douces affections, comme de grandes pensées; il s'efforce d'étendre toutes les sources de la bienveillance; il est tolérant par réflexion comme par sensibilité. A peine affranchi, malgré ses lumières, du tribut des erreurs humaines, irait-il poursuivre ou avilir ceux qui reposent paisiblement sous le nuage que son intelligence a percé; sa supériorité le laisse exempt d'orgueil; il sait que le génie n'est point son ouvrage, et que, présent du ciel, il doit éclairer les hommes, et non les humilier. Dans son innocente ambition, il s'efforce d'embrasser la sphère des connaissances humaines; s'il ne peut étudier tous les arts, il n'en dédaigne aucun. Il sait que l'homme, en accroissant ses lumières, accroît ses pures jouissances; il parcourt la voûte des cieux avec Herschel et Cassini; il porte avec Tourneford un regard attentif sur les merveilles de la végétation; son active pensée suit Cook et Lapeyrouse dans les régions où l'Européen n'avait point imprimé ses pas. Il contemple avec émotion les chefs-d'œuvres des Michel-Ange et des Raphaël; il s'enflamme aux accens des Pergolèse et des Jomelli. Passionné pour tous les talens, il s'honore de tous les succès

qui honorent son pays et son siècle, de toutes les découvertes qui etendent l'intelligence humaine, de tous les arts vertueux qui rappellent l'homme à la dignité de son être; il applaudit à ses concurrens, il sourit à ses rivaux. Tout triomphe du génie fait palpiter son cœur; il ne connait point cette basse envie qui est l'aveu tacite de l'impuissante médiocrité, mais cette génereuse emulation qui contraint le talent à de perpétuels efforts. Il idolâtre la gloire; elle est la plus puissante garantie de la vertu, elle sauve l'ame des seductions de la fortune, qui se vend au prix de l'indépendance; elle la soutient au milieu des désastres; elle lui montre le prix de la course au bout de la carrière; mais il ne confond point le fantôme avec la réalité. Des succès éphémères, une réputation douteuse ne peuvent remplir ses vœux; il ne caresse ni la mode du jour, ni l'idole de la faveur, ni le préjugé du moment. La puissance sans grandeur, l'opulence sans mérite, le talent sans caractère, sont répudiés de ses hommages comme de son estime. Son esprit ne s'egare point sur les intérêts de l'espèce humaine, parce qu'il est dirigé par un cœur bienveillant, sensible. Si les rigueurs de la fortune ne peuvent briser son cœur, s'il ne sait ni solliciter, ni fléchir, des conseils salu-

taires à donner, des consolations à répandre, des larmes à tarir, l'arracheraient sans peine à sa retraite, à ses études, à ses innocentes jouissances. Il ne se laisse point décourager par la foule des monumens que créa le génie; il méprise cette pusillanime opinion née dans des cerveaux paralytiques, qui veut réduire à une admiration stérile la génération qui s'élève sur la cendre auguste de plusieurs générations; il pense comme si des penseurs profonds ne l'avaient point précédé; il écrit comme s'il était le seul interprète que le ciel eût donné à la nature humaine. Il sait être neuf lorsque tout a vieilli, original au milieu d'un troupeau d'imitateurs, éloquent et sensible dans des temps de dureté et d'égoïsme. Après des milliers de créations, le vrai génie trouve encore le moyen de créer; il sème des fleurs d'un nouvel éclat sur des prairies émaillées; il élève des chênes robustes ou des cèdres majestueux dans le voisinage d'antiques forêts; ainsi l'astre du jour, pendant d'innombrables siècles, a versé dans nos campagnes des torrens de lumière, a doré nos moissons, et il reparaît chaque printemps et chaque été avec l'éclat et les feux de sa première jeunesse. Le véritable homme de lettres ne se rend point le sacrilége détracteur de son

siecle et de sa nation ; il n'accuse point la philosophie du crime de ses faux enthousiastes ou de ses hypocrites disciples. Au milieu des opinions flottantes, il reste l'immuable defenseur des vrais principes ; il est sagement pieux parmi les incredules, tolerant avec les fanatiques, vengeur des prérogatives de la nature humaine, en depit des insensés qui la depouillent de ses plus augustes prérogatives. Il n'a pour but, dans ses efforts, que de rappeler ou d'imiter les hommes qui ont fait la gloire de leur pays et l'honneur de l'humanité, que de faire ou de renouveler l'apotheose de ces genies divins qui ont fait du bonheur de leurs semblables le constant objet de leurs méditations ; il sait qu'en effaçant ce sentiment philantropique, tout sentiment noble, toute idee genereuse s'exilent de la terre ; l'homme ne croit plus à la sincérité de l'homme ; il redoute sa propre sensibilité comme un écueil, les mouvemens qui la font naître comme des piéges ; il fuit l'être qui l'aime, et pour éviter des douleurs incertaines, se dérobe aux plus pures jouissances ; pour lui la terre se dépouille de ses charmes, se couvre d'un crêpe funèbre. Il sait qu'en méprisant le genre humain, toute illusion est perdue pour lui ; l'amour n'a plus d'attraits, le bon-

heur n'a plus de jouissances, le malheur plus de compensation ; il sait au contraire qu'en rappelant l'homme à sa grandeur, aux affections généreuses, qui sont ses plus nobles attributs, la confiance se rétablit, les arts reprennent leur éclat; l'homme s'élève par la pensée, par ses créations, et le créateur retrouve son ouvrage embelli.

## SUR LA METTRIE (1).

La Mettrie est un auteur sans jugement, qui a parlé de la doctrine de Sénèque sans la connaître ; qui lui a supposé toute l'aprête du stoïcisme, ce qui est faux; qui n'a pas écrit

(1) M. Naigeon a oublié de recueillir ce morceau dans l'édition complète des œuvres de Diderot, qu'il a publiée en 15 volumes. Ce serait peut-être ici la place de dire un mot de cette prétendue édition complète des œuvres de Diderot. Rien n'est moins complet ; l'éditeur est coupable de plusieurs omissions graves et qui ne sauraient être remises à celui qui se proclamait avec tant de faste l'ami de Diderot, qui se donnait pour avoir été initié à tous ses secrets littéraires, pour le confident d'office de tout ce qui était échappé à sa plume rapide et variée. Mais, s'il en eût été ainsi, comment les différens

une seule bonne ligne dans son *Traité du Bonheur*, qu'il ne l'ait ou prise dans notre philosophe, ou rencontrée par hasard, ce qui n'est et ne pouvait malheureusement être que

---

morceaux de littérature que nous avons réunis dans cet ouvrage, seraient-ils sortis de la plume de Diderot à l'insu de M. Naigeon, qui était, s'il faut l'en croire, la duègne assidue du philosophe de Langres ? Ce serait donc furtivement et comme par surprise que tant d'heureuses émanations se seraient exhalées de cette tête toujours en ébullition ; ou bien en serait-il de la pensée d'un philosophe comme de la contrebande, qui, malgré une surveillance toujours en arrêt, trouve le moyen de tromper les cent yeux ouverts sur elle. Ceux qui s'en tiendront à cette dernière opinion, ne seront nullement étonnés que les Vestales aient tant de fois laissé mourir le feu sacré. C'est ainsi que les choses qui, au premier coup-d'œil, ne paraissent avoir aucun rapport entre elles, s'expliquent les unes par les autres. Mais celui qui s'avise de mettre les Vestales en jeu avec Naigeon, ne se rend-il point l'égal, par cet étrange oubli des convenances, du copiste mal-adroit qui interpolle frauduleusement un vers de Cubières Palmézeaux dans une tirade de Racine ? Peu m'importe ; j'abandonne au lecteur le soin des transitions et des ménagemens que les comparaisons se doivent entre elles, pour revenir sur la négligence de l'éditeur des œuvres de Diderot ; qu'on m'accuse tant qu'on voudra d'avoir profané la chasteté du sanctuaire de Vesta, il n'en restera pas moins bien

très-rare ; qui confond par-tout les peines du sage avec les tourmens du méchant, les inconvéniens légers de la science avec les suites funestes de l'ignorance ; dont on reconnaît la

---

démontré que M. Naigeon eut plus d'un trait de ressemblance avec les Vestales, n'eût-ce été que l'insouciance qu'il mit à rassembler les débris d'une réputation qui ressemble en plus d'une façon à ces villes de guerre que vingt siéges fameux ont rendues célèbres, mais qui, plus fortes des bastions qu'elles eurent jadis que des créneaux qui les mettent encore à l'abri d'un coup de main, se font un rempart de leur gloire passée contre l'ennemi présent. Ce n'était pas avec cet esprit de négligence que Xénophon recueillait les *discours mémorables* de Socrate. Il ne tombait pas de la bouche du maître un mot qui ne fût aussitôt consigné sur les tablettes du disciple. Quand Socrate parlait, Xénophon écrivait. Si la mode des *Ana* eût existé dès cette époque, je ne doute pas que le *Socratiana* n'eût été le meilleur livre de ce genre. De quelle précieuse utilité cet excellent classique n'eût-il pas été aux auteurs de notre ère, si par un de ces gestes dont il fut, hélas! trop avare, le temps l'avait lancé au travers des siècles jusqu'à nous ? MM. Sérieys et Cousin d'Avalon auraient trouvé en lui un guide sûr qu'ils n'auraient pas manqué de prendre pour modèle, sur-tout s'il avait donné une recette plus expéditive pour faire des livres, que celle par eux usitée, de découper les livres des autres et de les publier sous leur nom. Cela était difficile, j'en conviens ; mais

frivolité de l'esprit dans ce qu'il dit, et la corruption du cœur dans ce qu'il n'ose dire ; qui prononce ici que l'homme est pervers par sa nature, et qui fait d'ailleurs de la nature

---

de quoi les anciens n'étaient-ils pas capables? Qu'on ne s'y trompe pas, l'art de la compilation est beaucoup moins moderne que ne le pense le vulgaire. Il y avait long-temps qu'il était pratiqué en Grèce avant que le bon Homère mît à contribution les soixante-dix poètes dont parle Fabricius ; les autorités ne me manqueraient pas pour soutenir cette thèse et la faire tourner dans tous les sens sur le pivot des citations, si l'indigne Omar n'eût pas brûlé la bibliothèque d'Alexandrie. Je suis sûr que la compilation était en honneur chez les Egyptiens ; les pyramides qu'ils ont élevées en sont une preuve ; je ne crains pas non plus d'affirmer que les maçons qu'ils employèrent à la construction de ces gigantesques monumens étaient des Bénédictins ; c'est encore du sommet des pyramides que je fais descendre cette vérité. Pourquoi l'Egypte n'aurait-elle pas eu des Bénédictins pour maçons, puisque nous autres, qui sommes de trente siècles plus près qu'elle de la perfectibilité, nous avons bien eu des maçons pour Bénédictins? Que le Nil ne vante plus tant ses lourdes pyramides : je connais une congrégation moderne qui pourrait bien leur opposer avec quelqu'avantage des masses non moins imposantes mais certainement beaucoup plus lourdes. Si la collection des œuvres de Diderot n'a pas le même poids, ce n'a pas été la faute de M. Naigeon ; il fit

des êtres la règle de leurs devoirs et la source de leur félicité ; qui semble s'occuper à tranquilliser le scélérat dans le crime, le corrompu dans ses vices ; dont les sophismes grossiers, mais dangereux par la gaité dont il les assaisonne, décèlent un écrivain qui n'a pas les premières idées des vrais fondemens de la

---

tout ce qui était en son pouvoir pour lui donner le degré de pesanteur convenable : notes insignifiantes, avant-propos ridicules, avertissemens absurdes, commentaires inintelligibles, il ne négligea rien. Mais l'ennui auquel nulle patience humaine ne résiste, l'ennui presque aussi inévitable que le temps, indigné de voir qu'on ne dormait plus que par M. Naigeon, voulut qu'en expiation de tant d'innocentes léthargies, M. Naigeon dormît enfin lui-même. Bienheureux sommeil ! c'est à toi que l'Egypte est redevable d'avoir conservé la gloire de ses pyramides. M. Népomucène Louis Lemercier a donc eu raison de remplacer M. Naigeon à l'Institut, lui dont les vers malencontreux, jetés par milliers au travers du système de Newton, en ont embarrassé tous les mouvemens, et dont les hémistiches imprudens, donnant tête baissée contre des planètes qu'ils ne connaissent pas, ont tellement refroidi dans leur choc les orbes célestes, que l'incandescence sidérale tout-à-coup convertie en frimats, a menacé d'accomplir ces temps prédits par Buffon, où la terre réduite à l'état de congélation, ne serait plus qu'un vaste amas de glaces.

morale, et de cet arbre immense dont la tête touche aux cieux, et les racines pénètrent jusqu'aux enfers, où tout est lié, où la pudeur, la décence, la politesse, les vertus les plus légères, s'il en est de telles, sont attachées comme la feuille au rameau qu'on déshonore en le dépouillant; dont le chaos de raison et d'extravagance ne peut être regardé sans dégoût que par ces lecteurs futiles qui confondent la plaisanterie avec l'évidence, et à qui l'on a tout prouvé quand on les a fait rire; dont les principes, poussés jusqu'à leurs dernières conséquences, renverseraient la législation, dispenseraient les parens de l'éducation de leurs enfans, renfermeraient aux Petites-Maisons l'homme courageux qui lutte sottement contre ses penchans déréglés, assureraient l'immortalité au méchant qui s'abandonnerait sans remords aux siens, et dont la tête est si troublée et les idées sont à tel point décousues, que dans la même page, une assertion sensée est heurtée par une assertion folle, en sorte qu'il est aussi facile de la défendre que de l'attaquer. La Mettrie, dissolu, impudent, bouffon, flatteur, était fait pour la vie des cours et la faveur des grands. Il est mort comme il devait mourir, victime de son intempérance et de sa folie, et il s'est tué par l'ignorance de

l'art qu'il professait (1). Je n'accorde le titre de philosophe qu'à celui qui s'exerce constamment à la recherche de la vérité et à la pratique de la vertu, et je raye de ce nombre un homme corrompu dans ses mœurs et ses opinions. Voltaire en fait l'éloge..... Il s'agit bien de ce que Voltaire en aura dit dans une ode anacréontique! Il s'agit de ce qu'un homme de bien en doit penser d'après ses écrits, qui sont entre nos mains, et d'après les mœurs qu'il professait. J'admire Voltaire comme un des hommes les plus étonnans qui ait encore paru, et c'est de très-bonne foi que je le publie; mais je ne suis pas toujours de son avis, et ce ne sera pas dans une pièce de poésie fugitive que j'irai chercher le sentiment de Voltaire, et moins encore puiser le mien sur la philosophie et la morale d'un écrivain.

DIDEROT.

---

(1) Le roi de Prusse dit au contraire que La Mettrie fut obligé d'avoir recours à la science de ses collègues; mais il n'y trouva pas la ressource qu'il avait si souvent, et pour lui et pour le public, trouvée dans sa propre science.

## A VOLTAIRE,

### SUR SON TROP DE SENSIBILITÉ A LA CRITIQUE.

Quoi ! tu t'es immortalisé par une multitude d'ouvrages sublimes dans tous les genres de littérature ! ton nom, prononcé avec admiration dans toutes les contrées du globe policé, passera à la postérité la plus reculée, et ne périra qu'au milieu des ruines du monde. Tu es le premier et le seul poète épique de la nation ; tu ne manques ni d'élévation, ni d'harmonie ; et si tu ne possèdes pas l'une de ces qualités au degré de Racine, l'autre au degré de Corneille, on ne saurait te refuser une force tragique qu'ils n'ont pas. Tu as fait entendre la voix de la philosophie sur la scène ; tu l'as rendue populaire. Quel est celui des anciens et des poètes modernes qu'on puisse te comparer dans la poésie légère ? Tu nous as fait connaître Locke et Newton, Shakespear et Congrève. La critique dira de ton histoire tout ce qu'elle voudra ; elle ne niera point qu'on ne remporte de cette lecture une haine profonde contre tous les méchans qui ont fait et qui font encore le malheur de l'humanité.

Dans tes romans et tes contes, pleins de chaleur, de raison et d'originalité, j'entrevois partout la sage Minerve sous le masque de Momus. Après avoir soutenu le bon goût par tes préceptes et par tes écrits, tu t'es illustré par des actions éclatantes ; on t'a vu prendre courageusement la défense de l'innocence opprimée ; tu as restitué l'honneur à une famille flétrie par des magistrats imprudens ; tu as jeté les fondemens d'une ville à tes dépens. Ta vie a été prolongée jusqu'à l'extrême vieillesse ; tu n'as pas connu l'infortune ; si l'indigence approcha de toi, ce ne fut que pour implorer et recevoir tes secours ; tu as reçu les honneurs du triomphe dans ta patrie, la capitale la plus éclairée de l'univers ; et la piqûre d'un insecte envieux, jaloux, malheureux, pourra corrompre ta félicité ! Ou tu ignores ce que tu vaux, ou tu ne fais pas assez de cas de nous. Connais enfin ta hauteur, et sache qu'avec quelque force que les flèches soient lancées, elles n'atteignent point le ciel....... Hélas ! tu étais encore lorsque je te parlais ainsi !

DIDEROT.

---

# VISITE CHEZ DIDEROT.

Il y a quelque temps qu'il m'a pris, comme à tant d'autres, le besoin de mettre du noir sur du blanc, ce qu'on appelle faire un livre. Je cherchai la solitude pour mieux recueillir et méditer toutes mes rêveries. Un ami me prêta un appartement dans une maison charmante et dans une campagne qui pouvait rendre poète ou philosophe celui qui était fait pour en sentir les beautés. A peine j'y suis, que j'apprends que M. Diderot couche à côté de moi, dans un appartement de la même maison. Je n'exagère rien; le cœur me battit avec violence, et j'oubliai tous mes projets de prose et de vers pour ne songer plus qu'à voir le grand homme dont j'avais tant de fois admiré le génie. J'entre, avec le jour, dans son appartement, et il ne paraît pas plus surpris de me voir, que de revoir le jour. Il m'épargne la peine de lui balbutier gauchement le motif de ma visite. Il le devine apparemment à un grand air d'admiration dont je devais être tout saisi. Il m'épargne également les longs détours d'une conversation qu'il fallait absolument amener aux vers et à la prose. A

peine il en est question , il se lève ; ses yeux se fixent sur moi , et il est très-clair qu'il ne me voit plus du tout. Il commence à parler, mais d'abord si bas et si vite , que , quoique je sois auprès de lui , quoique je le touche, j'ai peine à l'entendre et à le suivre. Je vois dans l'instant que tout mon rôle, dans cette scène, doit se borner à l'admirer en silence ; et ce parti ne me coûte pas à prendre. Peu à peu sa voix s'élève et devient distincte et sonore ; il était d'abord presque immobile ; ses gestes deviennent fréquens et animés. Il ne m'a jamais vu que dans ce moment ; et lorsque nous sommes debout , il m'environne de ses bras ; lorsque nous sommes assis, il frappe sur ma cuisse , comme si elle était à lui. Si les liaisons rapides et légères de son discours amènent le mot de lois, il me fait un plan de législation ; si elles amènent le mot théâtre , il me donne à choisir entre cinq ou six plans de drames et de tragédies. A propos des tableaux qu'il est nécessaire de mettre sur le théâtre , où l'on doit voir des scènes et non pas entendre des dialogues , il se rappelle que Tacite est le plus grand peintre de l'antiquité , et il me récite ou me traduit les annales et les histoires. Mais combien il est affreux que les barbares aient enseveli sous les ruines des chefs-

d'œuvres de l'architecture, un si grand nombre de chefs-d'œuvres de Tacite ! Là-dessus il s'attendrit sur la perte de tant de beautés qu'il regrette et qu'il pleure comme s'il les avait connues ; du moins encore si les manuscrits qu'on a déterrés dans les fouilles d'Herculanum pouvaient dérouler quelques livres des histoires ou des annales ! et cette espérance le transporte de joie. Mais combien de fois des mains ignorantes ont détruit, en les rendant au jour, des chefs-d'œuvres qui se conservaient dans les tombeaux ! et là-dessus il disserte comme un ingénieur italien sur les moyens de faire des fouilles d'une manière prudente et heureuse. Promenant alors son imagination sur les ruines de l'antique Italie, il se rappelle comment les arts, le goût et la politesse d'Athènes avaient adouci les vertus terribles des conquérans du monde. Il se transporte aux jours heureux des Lélius et des Scipions, où même les nations vaincues assistaient avec plaisir aux triomphes des victoires qu'on avait remportées sur elles. Il me joue une scène entière de Térence ; il chante presque plusieurs chansons d'Horace. Il finit enfin par me chanter réellement une chanson pleine de grace et d'esprit, qu'il a faite lui-même en impromptu dans un souper, et par me réciter

une comédie très-agréable dont il a fait imprimer un seul exemplaire pour s'épargner la peine de la copier. Beaucoup de monde entre alors dans son appartement. Le bruit des chaises qu'on avance et qu'on recule, le fait sortir de son enthousiasme et de son monologue. Il me distingue au milieu de la compagnie, et il vient à moi comme à quelqu'un que l'on retrouve après l'avoir vu autrefois avec plaisir. Il se souvient encore que nous avons dit ensemble des choses très-intéressantes sur les lois, sur les drames et sur l'histoire; il a connu qu'il y avait beaucoup à gagner dans ma conversation. Il m'engage à cultiver une liaison dont il a senti tout le prix. En nous séparant, il me donne deux baisers sur le front, et arrache sa main de la mienne avec une douleur véritable.

M. Garat.

---

## *Idée du plan de législation pour la Pologne, de J. J. Rousseau.*

Le célèbre citoyen de Genève, retiré dans sa vieillesse du commerce de tous les hommes, et même du commerce de son génie; les défenseurs de la liberté d'un peuple qui veut

se donner des lois nouvelles, sont venus lui demander un plan de législation dans sa solitude. Toute son ame et tout son génie se sont ranimés pour répondre dignement à cette demande. J'ai lu l'ouvrage qu'il a écrit pour la Pologne, et qui n'est point encore imprimé. Il m'a paru aussi beau que les plus belles productions du même auteur. Mais quel caractère étranger à nos mœurs et à nos idées ! On croirait que l'auteur sort d'un entretien avec Numa dans les forêts des Sabins, ou avec Lycurgue sur le Taigète. Le premier conseil qu'il donne aux Polonais, c'est de rompre presque toute communication avec le reste de l'Europe. Il ne veut point pour cela de remparts semblables à celui qui a été si inutile pour séparer le Chinois du Tartare ; il veut que ce soit le caractère national qui élève cette barrière. Mais comment le former, ce caractère national ? Par des jeux d'enfans ; répond ce grand homme, par des cérémonies publiques, majestueuses et touchantes, par des gymnases, par des fêtes. Deux législateurs de l'antiquité ont imprimé ainsi l'image de leur ame et de leur caractère dans les hommes qui ont reçu leurs lois : Lycurgue et Numa ; et il est encore aujourd'hui des hommes qui portent ces images sacrées dans leur caractère

et dans leurs ames. Des Spartiates devenus sauvages, vivent encore libres aujourd'hui sur les montagnes de Laconie, d'où ils insultent au despotisme du grand Turc; et sous la domination du Pape, les Transteverains montrent souvent le caractère de ce peuple romain qui régnait dans les comices. Imitez ces législateurs et leurs institutions, dit Rousseau à la Pologne; faites-vous des spectacles nationaux et des fêtes qui vous dégoûtent à jamais du bonheur de tous les autres peuples; faites en sorte qu'il vous soit impossible d'être autre chose que des Polonais, et vous le serez pour l'éternité. Des voisins plus puissans pourront vous vaincre, ils ne pourront vous conquérir: les Russes pourront vous engloutir, ils ne pourront vous digérer. En les séparant ainsi de toute la terre, ce nouveau Lycurgue semble en effet préparer aux Polonais un bonheur qui ne s'est jamais trouvé parmi les hommes. Des mœurs et presque point de lois; la raison pour le premier code des magistrats; des citoyens qui soient tous législateurs, pour qu'il n'y en ait aucun d'esclave; des laboureurs se rendant dignes d'être au besoin les défenseurs de la patrie, par des exercices et des fêtes militaires qui seront le délassement de leurs travaux rustiques; les

récompenses toutes en honneur, aucune en argent; l'argent presque proscrit, comme faisant circuler les vices et les crimes avec plus de rapidité encore que les richesses; tous les rangs également accessibles à tous les citoyens, qui les rempliront tous successivement, en croissant par degrés en vertus et en talens, comme en grandeur; le trône même rempli par des citoyens qui auraient appris, dans tous les états qu'ils auraient parcourus, les besoins et les devoirs de tous les états; le bonheur, enfin, toujours moderé, parce qu'il s'use lorsqu'il est trop vif, et que l'homme trouve bientôt l'ennui et les dégoûts dans les voluptés immodérées : tel est le tableau du gouvernement que le citoyen de Genève voulait donner à la Pologne. Il a bien prévu qu'on lui dirait qu'il n'y a pas un très-grand mérite à renouveler les romans politiques de Platon; qu'on essayerait de le combattre par le ridicule, parce que le ridicule est l'unique ressource des esprits faibles contre tout ce qui porte le caractère de la grandeur et de la force; qu'on lui opposerait les goûts de tous les peuples modernes pour les jouissances du luxe, et la corruption de leurs mœurs, pour lui prouver qu'il faut leur laisser leur luxe et leurs mœurs corrompues. C'est en combattant ces objections, qu'il dé-

ploie cette éloquence invincible qui triomphe souvent de nos dégoûts ou de notre effroi pour les mœurs antiques, ou qu'il fait voir cette souplesse d'esprit qui aperçoit les moyens de se servir de nos vices même pour nous conduire par degrés aux vertus que nous n'osons plus envisager. Les changemens, il ne veut pas les faire comme Dieu, par sa parole; il prend les instrumens de l'homme, le temps et de sages précautions. Il présente à-la-fois un dessin pur et général; mais il voit bien qu'on ne peut l'exécuter que par partie : il ne dit point donnez-moi des anges, et je les ferai vivre en sages; donnez-moi un pays où il n'y ait aucune institution, et j'y établirai des institutions parfaites. Il dit, donnez-moi la Pologne et les Polonais tels qu'ils sont aujourd'hui, et je ne crois pas impossible de leur donner la législation et le bonheur dont je leur offre les images.

On oppose toujours les passions des hommes comme les obstacles les plus invincibles à toutes les réformes, et l'on ne voit pas que, pour celui qui sait les manier, elles sont aussi les moyens le plus sûrs et les plus puissans; on peut s'en servir même pour les détruire toutes; et s'il y a eu jamais un véritable stoïcien, son stoïcisme a été l'ouvrage de ses

passions. Nous avons cru faire quelque plaisir au public en lui donnant cette faible idée de l'ouvrage d'un philosophe que tous les amis de la liberté pleurent encore.

M. Garat.

---

## *Jugement de J. J. Rousseau sur Diderot.*

Les formes de M. Diderot ont étonné ce siècle, qui en a d'autres, et c'est ce qui lui a fait autant de détracteurs que d'admirateurs. Mais chaque siècle change de formes, et les hommes ne changent point de raison. Au bout de quelques siècles, les formes qui se sont détruites les unes par les autres, sont comptées pour très-peu de choses, et l'on ne fait entrer dans les jugemens que les idées dont les auteurs ont enrichi l'esprit humain. Lorsque M. Diderot sera à cette distance du moment où il aura vécu, cet homme paraîtra un homme prodigieux. On regardera de loin cette tête universelle avec une admiration mêlée d'étonnement, comme nous regardons aujourd'hui la tête des Platon et des Aristote.

## J. J. ROUSSEAU.

Ce ne sont point ses grands talens que j'envierais à cet homme extraordinaire, mais sa vertu, qui fut la source de son éloquence et l'ame de ses ouvrages. J'ai connu J. J. Rousseau, et je connais plusieurs personnes qui l'ont pratiqué. Il fut toujours le même, plein de droiture, de franchise et de simplicité, sans aucune espèce de faste, ni de double intention, ni d'art pour cacher ses défauts ou montrer des vertus. On doit pardonner peut-être à ceux qui l'ont décrié, de l'avoir mal connu; tout le monde n'était pas fait pour concevoir la sublimité de cette ame, et l'on n'est bien jugé que par ses pairs.

Quoiqu'onpense ou quoiqu'on dise de lui pendant encore un siècle (c'est l'espace et le terme que l'envie laisse à ses détracteurs), il ne fut jamais, peut-être, un homme aussi vertueux, puisqu'il le fut avec la persuasion qu'on ne croyait pas à la sincérité de ses écrits et de ses actions. Il le fut malgré la nature, la fortune et les hommes, qui l'ont accablé de souffrances, de revers, de calomnies, de chagrins et de persécutions. Il le fut avec la

plus vive sensibilité pour l'injustice et les peines. Il le fut enfin malgré des faiblesses qu'il a révelées dans les mémoires de sa vie. J. J. Rousseau arracha mille fois plus à ses passions qu'elles n'ont pu lui dérober. Doué peut-être de l'ame incorruptible et vertueuse d'un epicurien, il conserva dans les mœurs la rigidite du stoïcisme. Quelque abus qu'on puisse faire de ses propres confessions, elles prouveront toujours la bonne foi d'un homme qui parla comme il pensait, écrivit comme il parlait, vecut comme il écrivit, et mourut comme il avait vécu.

MIRABEAU.

---

*Parallèle de J. J. ROUSSEAU et de BUFFON, considérés comme écrivains.*

J. J. ROUSSEAU a l'éloquence du génie, Buffon le génie de l'éloquence.

Rousseau analyse chaque idée, Buffon généralise la sienne, et ne daigne particulariser que l'expression.

Rousseau démêle et réunit toutes les sensations qu'un objet fait naitre, Buffon ne choisit que les plus grandes, et les combine pour en composer de nouvelles.

Rousseau semble avoir écrit pour des auditeurs, et Buffon pour des lecteurs.

Dans les belles amplifications auxquelles s'est livré Rousseau, on voit qu'il s'enivre de sa pensée ; il s'y complait et tourne autour d'elle jusqu'à ce qu'il l'ait épuisée dans ses plus petites nuances. C'est un cercle qui, dans l'onde la plus pure, s'élargit souvent au point de disparaître. Lorsque Buffon présente une vue générale, on dirait un faisceau, une masse d'idées dont le mouvement est toujours accéléré par de nouvelles pensées, et qui frappent avec d'autant plus de force, qu'elles sont plus éloignées du point d'où elles partent.

Rousseau, par une suite de son caractère, se fait presque toujours le centre de ses idées ; elles lui sont plus personnelles qu'elles ne sont propres au sujet, et l'ouvrage ne présente que l'ouvrier. Buffon, par une connaissance intime et du sujet et de l'art d'écrire, rassemble toutes les opérations de l'esprit pour révéler les mystères et développer les œuvres de la nature ; il grave tout ce qu'il peint, et féconde tout ce qu'il touche.

Enfin Rousseau, par l'activité de son génie, a imprimé le mouvement à tous les sens que donne la nature ; et Buffon, par une plus grande activité, semble s'être créé un sens de plus. HÉRAULT DE SECHELLES.

*Conversation entre J. J.* Rousseau *et* Goldoni.

A-PEU-PRÈS dans le temps que l'illustre Goldoni fit son *Bourru Bienfaisant*, J. J. Rousseau revint à Paris. Chacun s'empressait de le voir, mais il n'était pas visible pour tout le monde. Goldoni ne connaissait le philosophe de Genève que de réputation. Il avait envie d'avoir un entretien avec lui, et de montrer sa comédie à un homme qui connaissait si bien la langue français et la littérature. Il fallait le prévenir pour être sûr d'être bien reçu. Goldoni prit le parti de lui écrire ; il lui marque le desir qu'il avait de faire connaissance avec lui. J. J. Rousseau lui répondit très-poliment qu'il ne sortait pas, et que s'il voulait se donner la peine de monter quatre escaliers, rue Plâtrière, il lui ferait le plus grand plaisir. Le Molière de l'Italie accepta l'invitation ; et, quelques jours après, il se rendit chez le citoyen de Genève. Monté au quatrième étage, à l'hôtel Plâtrière, il frappa : on ouvrit. Il vit une femme qui n'était ni jeune, ni jolie, ni prévenante. M. Rousseau est-il chez lui ? — Il n'y est pas ; votre nom ?

— Goldoni. — Monsieur, on vous attendait; et je vais vous annoncer à mon mari. Goldoni entre un instant après. Il voit l'auteur d'*Emile* copiant de la musique. Il en était prévenu, et frémissait en silence. Rousseau le reçoit d'une manière franche, amicale. Il se lève, et lui dit, tenant un cahier à la main : « Voyez si personne copie de la musique » comme moi : je défie qu'une partition sorte » de la presse aussi belle et aussi exacte qu'elle » sort de chez moi. Allons nous chauffer. » Ils ne firent qu'un pas pour s'approcher de la cheminée. Le feu était éteint. Rousseau demande une bûche, et c'est sa femme qui l'apporte. Goldoni se lève, se range, offre une chaise à madame. « Ne vous gênez pas, dit » le mari, ma femme a ses occupations. » Goldoni avait le cœur navré. Voir l'homme de lettres, l'homme qui avait des talens si supérieurs, faire le copiste; voir sa femme faire la servante, c'était un spectacle désolant pour ses yeux. Il ne pouvait cacher son embarras et sa peine : il ne disait rien. Jean-Jacques s'aperçut bien qu'il se passait quelque chose dans l'esprit de Goldoni; il lui fit des questions; celui-ci fut forcé de lui avouer la cause de son silence et de son étonnement.

J. J. ROUSSEAU.

Comment, vous me plaignez parce que je m'occupe à copier ? Vous croyez que je ferais mieux de composer des livres pour des gens qui ne savent pas lire, et pour fournir des articles à des journalistes méchans ? Vous êtes dans l'erreur. J'aime la musique de passion ; je copie des originaux excellens ; cela me donne de quoi vivre, cela m'amuse, et en voilà assez pour moi. Que faites-vous, vous-même ? vous êtes venu à Paris pour travailler pour les comédiens italiens : ce sont des paresseux ; ils ne veulent pas de vos pièces ; allez-vous-en, retournez chez vous ; je sais qu'on vous desire, qu'on vous attend.

GOLDONI.

Vous avez raison. J'aurais dû quitter Paris d'après l'insouciance des comédiens italiens ; mais d'autres vues m'y ont arrêté. Je viens de composer une pièce en français.

J. J. ROUSSEAU (*d'un air étonné*).

Vous avez composé une pièce en français ! que voulez-vous en faire ?

GOLDONI.

La donner au théâtre.

J. J. ROUSSEAU.

A quel théâtre ?

GOLDONI.

A la Comédie française.

J. J. ROUSSEAU.

Vous m'avez reproché que je perdais mon temps ; c'est bien vous qui le perdez, sans aucun fruit.

GOLDONI.

Ma pièce est reçue.

J. J. ROUSSEAU.

Est-il possible ! Je ne m'en étonne point ; les comédiens n'ont pas le sens commun ; ils reçoivent, et ils refusent à tort et à travers ; elle est reçue, peut-être ; mais elle ne sera pas jouée, et tant pis pour vous si on la joue.

GOLDONI.

Comment pouvez-vous juger une comédie que vous ne connaissez pas ?

J. J. ROUSSEAU.

Je connais le goût des Italiens et des Français ; il y a trop de distance de l'un à l'autre ; et avec votre permission, on ne commence pas à votre âge à écrire et à composer dans une langue étrangère.

GOLDONI.

Vos réflexions sont justes, mais on peut surmonter les difficultés. J'ai confié mon ouvrage à des gens d'esprit, à des connaisseurs, et ils en paraissent contens.

J. J. ROUSSEAU.

On vous flatte, on vous trompe, vous en serez la dupe. Faites-moi voir votre pièce; je suis franc, je suis vrai, je vous dirai la vérité.

---

## *Sur la Conversation.*

J'ai rencontré dans le monde plusieurs hommes célèbres. Chacun avait une tournure d'esprit différente, et cette différence se faisait sentir dans leur conversation. Je les ai beaucoup observés, car je suis entré jeune dans la société, et j'ai long-temps fait le rôle d'écouteur. Aujourd'hui que je me rends compte de ces observations, il m'a semblé que l'on aurait un prodigieux avantage, soit comme homme du monde, soit comme orateur, si l'on était venu à bout de réunir :

Le ton tantôt éloquent et fort de M. Thomas.

L'air inspiré, l'expression enthousiaste et poétique de l'abbé Arnaud.

La tournure piquante, élégante, académique de l'abbé Delille.

La voix forte et mâle, le port noble, colère, le geste majestueux, la beauté, la franchise fière et bonne de Larive.

L'affabilité gaie et chevaleresque du comte de Mer......

Les pinces mordicantes de l'esprit de Champfort.

La liberté, l'aisance, la grâce théâtrale et sociale de Molé.

Le ton noble et poli, l'esprit de justice de M. Ducis.

La répartie piquante et soudaine de Mme de Mongl........

L'attitude et la voix poétique, soutenue, royale de Mlle Clairon.

L'accent bas, calme, profond, gascon et léger; le ton de découverte, l'œil roulant et fixe, la manière de lever la tête, de plier le front, de M. Garat.

La conversation analogique, métaphysique et haute; l'existence rustique, désabusée, maritime, patiente, provoquante, à projets; l'égoïsme littéraire de M. La S......

La parole deviseuse, précise, vouée à de grands objets, soit politiques, soit gracieux, de M. Cérutti.

L'air d'un homme à part, isolé; le ton bonhomme qui conte des histoires et sème les vérités, de M. de Buffon.

Les manières sensibles, naturelles et simples de Gerbier.

Le silence du célèbre Franklin.

L'audace verbeuse et brillante de l'abbé Fauchet.

La facilité intrépide, la voix haute de Bonnières.

Le coup de gueule dur et ferme de Martin.

Le débit concentré, riche d'inflexions; les éclairs soudains et perçans du fameux Le Kain.

Les poumons infatigables et vastes, l'air simple et convaincu du P. Beauregard.

La candeur jeune, intéressante de la déclamation de Saint-Phal.

Les beaux gestes, les mains, l'accent paternel, l'éclat vigoureux et entraînant dans le débit, de Brizard.

Les harangues longues et soudaines, la présence d'esprit, la voix forte de d'Esprémesnil.

La manière de conter de d'Alembert.

La parole vive et expansive de Lavater.

L'entretien continu et bien français de Marmontel.

Le feu d'artifice, les étincelles piquantes de Barthe.

La tournure simple, mais supérieure et entièrement exempte de ce qu'on appelle misères; l'esprit sérieux, étendu, calculateur,

géomètre, instruit dans tous les genres; l'habitude constante et l'amour des détails, la facilité d'y apporter une philosophie saine, des vues politiques et administratives, une connaissance du cœur humain, un peu de malignité, même dans les récits de M. de Condorcet.

Le génie d'analyse, le scepticisme et l'intelligence chercheuse de M. de la Grange.

Il est un autre homme dont la conversation fait souvent mon bonheur. Elevée, soutenue, en général calme et constante, presque toujours heureuse, piquante et même gaie quelquefois, remplie de ces tournures qui n'appartiennent qu'à un esprit fin et étendu, enfin brillante et pure, et par-dessus tout claire comme un rayon du soleil, cette conversation ressemble à une belle lumière qui ne demande qu'à être approchée de beaucoup d'objets, et qui répand un jour enchanteur sur la vie.

Rousseau avouait souvent les obligations qu'il avait à Diderot, celui de tous les hommes qui, par la parole, influait le plus puissamment sur ceux qui l'écoutaient, celui dont on a dit que la conversation valait mieux qu'un livre, parce qu'elle instruisait et persuadait, ce que les livres ne font pas toujours.

Rousseau brillait peu lui-même dans la con-

versation, comme La Fontaine et Corneille; et son entretien ne laissait pas même soupçonner ce style énergique, impétueux ou touchant qui caractérise ses écrits. Mais au défaut de la parole, son regard était toujours éloquent, et l'on sentait bien, en le voyant, que ce regard n'était pas celui d'un homme ordinaire. Dans la conversation même, Rousseau ne se négligeait jamais. Il ponctuait singulièrement bien toutes ses paroles, à moins qu'un sentiment ne l'agitât et ne le fît sortir de lui-même. Rousseau parlait quelquefois avec chaleur. Ce n'était pas de la chaleur d'éclat, c'était une chaleur concentrée qui agitait ses membres.

Lorsque Diderot n'avait rien à dire que des choses ordinaires ou de peu d'effet, il prenait un ton doux et clair.

HÉRAULT DE SÉCHELLES.

## LE MARQUIS DE LOMELLINOS.

Un jour qu'un marquis de Lomellinos m'entretenait de conversation chez l'ambassadeur d'Espagne, et me faisait question sur question, sans que je pusse deviner quel était son

but, l'ambassadeur s'approche de moi, et me dit, dans son accent ibérien : « Moussu le » Conseiller, y voilà l'un gentilhomme, que » nous réclamons nous autres, quoiqu'il soit » de la votre nation ; car il est du pays de « Soule: mais en qualité de parent de M. d'Os- » sune, ma cour me le recommande. Cette » semaine il s'est marié sur la paroisse de » Saint-Pierre-aux-Bœufs ; il n'a jamais vu » Paris ; il m'a été présenté hier ; je ne sais » point ses affaires ; il m'a seulement dit qu'il » avait des vues pour vouloir se fixer dans ce » pays-ci ; je suis fort charmé qu'il se soit ap- » proché de vous ; s'il a besoin de quelques » avis, je serai beaucoup sensible si vous lui » en donnez. » L'ambassadeur passe dans une autre pièce après ces mots, et me laisse avec le marquis de Lomellinos.

Ce marquis avait dix-sept ans, et paraissait fort novice, quoique hérissé de prétentions.... J'ignorais, monsieur, lui dis-je, que vous fussiez marié. — Voilà ma femme attablée là-bas à un brelan.... une beauté. — Assurément, elle me paraît telle. — Arrangement assez singulier. — Comment ? — Je ne l'avais jamais vue, je ne la connaissais ni d'Eve ni d'Adam ; mais j'ai toujours eu le desir de me fixer dans ce pays-ci, et quelqu'un qui savait mon projet

m'a proposé de venir chercher à Paris ce que je desirais, et que j'y trouverais sûrement. Je suis riche ; mes biens sont situés le long du Gave-Suzon et dans le Val-de-Roncal, que les Pyrénées séparent de la Soule. Je possédais à tout hasard, depuis plusieurs années, une lettre sans date de M. d'Ossune, mon parent ; je l'ai datée et présentée hier à M. l'ambassadeur, et me voilà. — Cette recommandation ne vous avancerait guère, si vous n'aviez d'autres entours. Au reste, peut-on, sans indiscrétion, vous demander quelles sont vos vues ? — Assurément, monsieur, la manière dont M. l'ambassadeur vient de vous parler relativement à moi, autorise de ma part une confiance que votre personne m'aurait seul inspirée. (Révérence.) Vous voyez ma femme ?...... grande famille de Quercy, mais elle n'a rien. — Votre fortune, M. le Marquis, me paraît pouvoir y suppléer ; vous trouveriez très-difficilement réunis le nom, les graces et la fortune. — Quand je dis qu'elle n'a rien,..... je ne suis pas très-exact, oui et non ; elle n'a point de bien, cela est vrai ; mais son tuteur m'a donné la connaissance d'une personne qui va remplir mes vues en me procurant une charge que j'achète, et dont j'obtiens l'agrément par sa protection........

( Pendant cette tirade, le Marquis quittait sa place à chaque instant, et affectait de ne parler que debout et le dos tourné à la cheminée, dans laquelle il y avait un feu à rôtir un taureau...... Je me disais en moi-même : *Le pauvre diable se grille pour faire le petit-maitre.* En effet, le Marquis retroussait ses jambes comme un cheval à éparvins, et il suait à grosses gouttes, quoiqu'il fût vêtu à la légère, comme l'eût été un Basque. Ainsi j'ajoutais, dans mon soliloque : *Cet homme à moitié Espagnol est frileux ; mais quelle diable de manie d'être vêtu de la sorte ? que ne prend-il une fourrure comme les Russes !* Cependant je répondais.... ) — Charge militaire, sans doute, monsieur ? dans l'état-major ? — Non, Monsieur, je n'ai point de frères ; ma chère grand'mère ne veut pas que mon nom s'éteigne, et ne m'a substitué les biens de Gave-Suzon qu'à cette condition ; car ceux du Roncal, je les tiens du chef de ma mère. — Charge à la cour ? — Oui, à la cour ; mais je veux du grand.—Et dans quel genre ? — Je veux ce qui peut me rapprocher le plus de la personne de mon maitre. — C'est bien vu, Monsieur ; il y a des charges de la couronne ; mais dans ce moment personne, que je sache, ne veut s'en défaire. — Cependant

je signerai mon traité cette semaine. A la vérité je ne connais point encore mon vendeur; mais je suis fixé..... Au reste, j'ai promis de ne pas dire le nom de ma charge; ma femme même l'ignore. — Fonctions? fonctions? — Oui et non. — C'est à-dire que vous pouvez aisément vous faire remplacer? — Au contraire, le service est personnel, et je prête serment entre les mains du roi; et ce service, qui dure neuf mois, est forcé; mais les trois mois qui me resteront me suffisent, parce que mon intention a toujours été de ne pas habiter mes terres plus long-temps. — Et ces trois mois à votre choix? — Non, et je n'ai de libre, à bien prendre, que les trois mois d'été. — C'est-à-dire que vous ne faites pas Compiègne. Mais quelle charge cela peut-il être? Serait-ce celle de Forget, capitaine du vol? il n'a jamais été à Compiègne. — Je ne voudrais pas de cette charge pour celui de mes valets-de-chambre qui porte mon or. — (Je me dis: *Voilà de la morgue espagnole.*) Peut-on vous demander la finance? — Cent mille écus. — Est-ce la charge de grand-fauconnier, de grand-louvetier? — (Avec fierté.) Eh non, Monsieur, tel que vous me voyez, j'étais destiné aux négociations, et mon grand cousin a été ministre à Cologne. — C'était un

grade pour aller plus haut. — Il mourut de la petite-vérole : voilà le malheur ; c'était un grand sujet, il eût été à tout........ ( Puis de retrousser ses jambes, de taper du pied, de témoigner une excessive impatience, de laisser même échapper quelques larmes de douleur..... Je disais, en moi-même : *Voilà un singulier homme ; mais que deviner? et je n'ose lui faire certaines questions.* ) — Si cela est, Monsieur, que ne suivez-vous tout simplement la carrière de M. votre grand cousin ? elle est noble. — Je vous en ai donné la raison. Une ambassade est un exil ; ma chère grand'mère ne veut pas me perdre de vue ; et ici, je réunis dans mon plan mon goût, mes vues, mon devoir filial..... D'ailleurs, mon amour-propre se trouve flatté. — Etes-vous secrétaire du cabinet avec la plume ? — Place subalterne !.... Je vous ai dit que je prêtais serment entre les mains du roi ; vous devriez me comprendre. — Point du tout, je vous jure. — Ce serment porte : *Que je ne recevrai point d'argent de l'étranger, que je n'entretiendrai aucune correspondance avec les puissances du dehors, que je ne révélerai.....* Je vous dis mon secret. — Vous n'êtes pas secrétaire-d'état ? On finance pour ces charges, à cause des brevets de retenue ;

mais cependant elles ne s'achètent point. — J'aime mieux ma place que celle de secrétaire-d'etat. — Je n'y suis pas. — Je l'aime infiniment mieux que celle de premier gentilhomme de la chambre.... ( Puis de grincer les dents ; les mains se crispaient, le visage en éretisme, le corps en contraction. ) — Je m'aperçois, Monsieur, depuis long-temps, que vous souffrez : vous trouveriez-vous mal ? Vous ne manqueriez de rien ici : il y a cinq semaines qu'une femme y pensa accoucher, les douleurs cessèrent, et on la transporta ; mais le chirurgien de la maison est très-habile ; ainsi, croyez-moi, ne vous contraignez pas. — ( Le marquis de Lomellinos souriant. ) Ah ! Monsieur, si je vous disais la cause de mon martyr, vous sauriez tout. — Mais je vois que tout vôtre corps est affecté ; vous êtes dans une sueur abondante ; vous avez de la fièvre. — Non, je me porte bien. — Il est vrai que ce feu est très-violent ; que ne vous en éloignez-vous ? Il pleut, le temps est doux ; les lumières, le tapis, ce monde... — Eh ! mais, Monsieur, si c'est la grande chaleur que je cherche ? — Quoi ! de vous rôtir les jambes ! — Helas ! Monsieur, j'y ai des taches larges comme des écus de six livres : mon valet-de-chambre m'a dit que dans ce pays-ci vous

appeliez cela des maquereaux. — Mais votre but ? — C'est une habitude que je veux contracter ; je cherche à m'y faire ; je ne puis pas me vaincre ; la tête m'en tourne. — Eh ! Monsieur..... — Tout tient à cela ; et j'aurais déjà signé mes provisions si l'on ne m'avait conseillé de voir préalablement à tâter de la position. — Mais que voulez-vous donc dire ? — Vous me forcez à vous révéler mon secret ; vous me paraissez avoir une ame honnête.... ne me trahissez pas...... j'en mourrais...... Tenez...... c'est que...... J'EXERCE ma charge..... (A ces mots je regarde attentivement le Marquis, et je soupçonne que l'esprit s'aliène.) — Je prends la liberté de vous demander, Monsieur, où vous souffrez ? C'est par intérêt pour vous ; je ne parle plus de charges ; je me suis mal expliqué. (Et des excuses.) — Je vous dis que J'EXERCE. Je m'efforce, je cherche à m'habituer. — Mais à quoi ? — Eh bien ! puisqu'il faut vous parler net, je suis ÉCRAN DU ROI.... Ainsi au conseil-d'état, ainsi dans le secret, ainsi au milieu des travaux les plus particuliers, etc., etc., etc..... Vous m'entendez, à présent ? Il y avait la charge d'écran de la maitresse, à vendre ; je l'aurais préférée ; mais on m'a dit que ce qu'il y avait de plus grands seigneurs y visaient ; les cardinaux

même ne la dédaignent pas, et sont sur les rangs. — Eh ! Monsieur, vous m'éclairez..... je comprends enfin..... Quelle extravagance vous fait-on faire ? Vous me paraissez un galant homme.... (Le Marquis, très-en colère.) — Comment ? et qu'appelez-vous ? il n'y a pardieu pas ici de plaisanterie. Cette charge est ma dot. Madame, que vous voyez, m'a été livrée nue : j'ai déposé un pot-de-vin de douze mille livres, et mes fonds sont prêts... et je m'en félicite : fonctions honorables, sans contrainte ; je suis le roi partout, même à l'armée ; je connais les secrets du conseil mieux qu'aucun de vos ministres ; je ne suis chargé de rien ; rien ne roule sur moi ; d'ailleurs, point sujet aux vicissitudes de la cour ; les intrigues naissent et meurent à mes pieds ; je les vois se former, s'ourdir, se tramer, se grossir comme on aperçoit un nuage quand on est sur la cime des Pyrénées. Pas un être à la cour qui ne me respecte et ne m'envie ; je sais tout, je ne parle point ; mais mon regard s'interprête ; on tremble en ma présence..... je ne connais rien de plus élevé...... Mais, helas ! hélas ! tout s'évanouit, si je ne puis pas remplir mes fonctions, et voilà ma douleur !.... (Et de retrousser les jambes, et de trépigner, taper du pied et presque pleurer.)

— Eh ! Monsieur, à qui avez-vous déposé ces douze mille livres? — Au nommé Marie, procureur. — Eh ! oui, oui, Marie, procureur au Châtelet, cour du Palais. — Précisément. — Et précisément, Monsieur, vous êtes là dans un bois, au milieu d'un tas de roués. Marie est le dépositaire du chevalier d'Arcq, agent de Mme Sébastien....... Vous devez voir ce que je ne veux pas dire. — Comment, Monsieur, vous croyez ?...... (et les yeux de s'allumer.) Dans ce moment l'ambassadeur passe, je le retiens, et lui explique tout en deux mots ; et Son Excellence de partir d'un grand éclat de rire. Cependant il eut la bonté de charger son secrétaire d'ambassade, le chevalier de Carron, de suivre cette filouterie. On parvint à faire rendre au Marquis de Lomellinos les douze mille livres ; mais la femme lui resta.

MIRABEAU.

## LE BAL MASQUÉ.

M. DE LA TAGNERETTE n'a pas vingt ans ; est très-joli, ressemble au feu roi, et l'on assure qu'on peut se ressembler de plus loin. Son teint ferait honte aux plus jolies blondes,

sa main est charmante, ses yeux superbes, ses dents le disputent aux plus belles. Dans un bal particulier, des dames l'habillent en femme, et le serrent de façon, étant fort gras, qu'on lui donne de la gorge aux dépens de son estomac. Il passe une capote, et met un loup, sorte de masque qui laisse voir preque toute la figure. Sa voix de bal joue la petite maitresse à s'y méprendre. On arrive à l'Opéra : il se fait donner le bras par un grand jeune homme qui a de l'esprit, mais l'air du monde le plus niais. L'espiègle travesti avertit les dames de ne pas le quitter sans l'embrasser. Cependant, à peine est-il aperçu, que tous les jeunes gens disent : *Ah ! ah ! voilà des provinciaux ;* et le couple, en effet, affectait beaucoup d'étonnement. On les serre, on les tourmente ; ils répondent mal, gauchement, mais d'une manière risible : enfin arrive un homme très-connu, qui, trouvant jolie la jeune provinciale, le lui dit. Elle riposte d'une grande révérence ; car le marquis de..... avait un habit superbe. Enhardi par la contenance de la belle stupide, il prend la parole..... Madame ou mademoiselle est étrangere ? — Oui, monsieur. — De quelle province, s'il vous plait ? — De Champagne et de Rheims. — Comment ! mais je

connais tout Rheims. ( L'espiègle le savait bien. ) — Ah ! Monsieur connaît donc telle, tel, etc., etc. — Mon dieu, oui ; mais n'y aurait-il pas d'indiscrétion à vous demander qui est M. votre père ? — Monsieur, mon père est procureur. (Le Marquis, voyant qu'il ne s'agit que d'une grisette, prend un air plus aisé, et dit à l'oreille : ) — Ma belle enfant, êtes-vous là avec votre amoureux ? — Oh ! non, Monsieur, c'est mon cousin l'avocat..... ( Et le cousin de faire la révérence.) Le Marquis lui témoigne de l'intérêt, lui offre ses services, lui conseille de rester à Paris....... ( Et le cousin de faire la révérence. ) — Mon dieu ! je suis bien lasse. — Si Mademoiselle voulait me donner son autre bras. — Monsieur, vous êtes bien honnête ; mais ça vous gênerait. — Non, non : aimez-vous les glaces ? — Oh ! j'en suis folle. — Eh bien ! venez au foyer. — Au foyer, dit le cousin, en ouvrant de grands yeux ; et où est-ce que c'est ça ? — A deux pas, reprend le Marquis, et il les entraîne. On apprête des glaces, ils en avalent le diable ; les garçons n'y fournissent pas. Le Marquis est émerveillé....... Il propose une goutte de liqueur, elle accepte..... des oranges..... elle emplit ses poches et celles du cousin. Pendant ce temps là, le Marquis baisait

sa patte blanche avec une ardeur..... et la petite ne s'effarouchait pas ; car on est patineur en province. Il voulut monter plus haut.... — Ah ! Monsieur, finissez donc ; maman m'a dit qu'il ne fallait pas se laisser prendre ça. ( La provinciale avait ses raisons pour arrêter cette entreprise. ).... Enfin, comme cela s'échauffait, la Tagnerette donne un coup de coude au cousin, qui dit : Ma cousine, ma tante est peut-être bien inquiète, et puis nous revenons demain, et sûrement nous serons assez heureux pour retrouver Monsieur.... Celui-ci fait donner à la petite parole pour le lendemain. Le cousin demande permission d'aller lui faire sa cour, et de mériter ses bontés..... Oui, mon ami, avec grand plaisir; mais soyez secret.... Adieu, petite méchante. Ne manquez pas à votre parole, au moins.... A demain...... j'aurai bien des choses à vous dire.

Le lendemain, même déguisement ; on se retrouve ; même scène au foyer, toujours buvant et mangeant comme quatre démons. Alors le Marquis tire la belle à quartier.... Avez-vous un amoureux ? — Oh ! mon dieu non. — Aimez-vous Paris ? — Oh ! mon dieu oui, d'autant que l'on veut me marier à un vilain procureur bien vieux ; et puis il est si

laid ! — Ah , ma chère petite !.... mais j'ai des moyens d'empêcher tout cela. — Ah ! Monsieur , serait-il possible ? — Oui ; mais il faut de la confiance en moi ; il faut m'aimer un peu. — Oh ! s'il ne fallait que ça. — Non , pas davantage. ( Et l'on voit d'ici si la main est baisée , sucée , dévorée. ) Tenez , si vous permettez que je vous conduise dans une maison qui m'appartient....... — Ah , mon dieu ! et maman. — Nous lui écrirons; elle saura que vous êtes bien , que vous êtes libre , et vous pourrez faire vos conditions pour ne point épouser ce vilain procureur. — Monsieur , vous êtes bien bon ; mais je pourrai donc m'en aller quand je voudrai ? — Sans doute , ma belle amie ; mais voudrez - vous me quitter , moi qui vous adore ? — Ah ! non. — D'ailleurs tous mes gens seront à vos ordres ; ma voiture , mes chevaux : adorable comme vous êtes , vous embellirez les diamans , les parures que je vous destine ; vous serez la reine de mon cœur. — Mon dieu !... mais maman !... et puis m'épouserez - vous ? — Pas tout de suite ; mais soyez tranquille , j'arrangerai tout cela..... Enfin le Marquis persuada , séduisit si bien la petite provinciale , qu'elle consentit à se laisser enlever le lendemain , à quatre heures du matin , par la petite porte du palais

qui donne sur le grand escalier. Il devait lui donner la main, et après quelques tours de bal, perdre le cousin; son coureur et un autre laquais le recevraient au bas du petit escalier, et le porteraient dans la voiture, qui disparaîtrait en un instant. Le cousin, comme on croit bien, n'entendit rien de tout cela; et le Marquis, qui ne s'était pas nommé, croyait ne courir aucun risque. Il quitte sa belle en scellant le traité d'un chaste baiser. Le lendemain (c'était le mardi gras), la prétendue belle était au bal à deux heures précises, armée jusqu'aux dents, car le jeune téméraire craignait que par malice la société ne manquât aux précautions qu'il avait dictées. La femme qui faisait la mère devait se trouver à la porte fatale à l'heure dite, accompagnée de M. le duc de Chartres et de deux ou trois hommes de sa suite, tous masqués. Des valets vigoureux se tenaient à l'écart, prêts à s'élancer au premier signe, en cas d'agression de la part de ceux du Marquis. Celui-ci arrive, joue son rôle comme un ange; le cousin se laisse perdre. Les deux amans arrivent; il n'y a plus qu'un seul pas à franchir: déjà le coureur saisit la belle, quand la mère paraît et jette des cris affreux. Le Marquis, alors masqué, brave l'orage, tranche

du grand seigneur, parle de Sainte-Pélagie; d'ordres du roi, de main-forte, pendant que la Tagnerette était obligé de distribuer de vigoureux coups de poing au laquais qui l'enlevait très-sérieusement. Le duc de Chartres et sa société mirent fin à cette étrange scène en se démasquant, et ce qui ne fut pas le plus plaisant pour le Marquis, en démasquant le jeune homme, et en forçant l'enleveur à en faire autant.

MIRABEAU.

## LE RICHE ANGLAIS.

Un Anglais, possesseur d'une immense fortune, voulant en jouir selon son goût, avait acquis une petite maison magnifique, où tout ce que le luxe peut imaginer de plus raffiné pour les plaisirs des sens, se trouvait réuni. Voici le récit qu'en donne un de ses compatriotes, qui avait été témoin de son genre de vie. M. B..... s'était fait une règle de satisfaire chaque jour ses cinq sens, jusqu'au plus haut degré de jouissance dont ils étaient susceptibles. Une table exquise, des parfums, les charmes de la musique et de la peinture,

enfin tout ce que l'art, aidé de la nature, peut créer d'enchanteur, flattait successivement son goût, son odorat, ses oreilles, ses yeux. Quelque recherchés que fussent ces plaisirs, ceux du sixième sens les surpassaient encore davantage. Dans un salon superbe où il me conduisit, étaient six jeunes beautés habillées d'une manière extraordinaire, dont, au premier coup-d'œil, la figure ne me parut pas étrangère. Il me semblait avoir déjà vu ces physionomies-là plus d'une fois, et j'allais les aborder en conséquence, lorsque M. B..., souriant de mon erreur, m'en expliqua la cause. « J'ai dans mes amours, me dit-il, un » goût particulier. La plus rare beauté de Cir- » cassie n'a aucun prix à mes yeux si elle ne » ressemble au portait de quelque femme » célèbre des siècles passés; et tandis que les » amans font cas d'une miniature qui rend » fidèlement les traits de leur maîtresse, je » n'estime les miennes qu'autant qu'elles sont » ressemblantes à d'anciens portraits. D'après » cette idée, j'ai fait voyager l'intendant de » mes plaisirs par toute l'Europe, avec des » portraits choisis ou des gravures copiées » d'après les originaux. Il a réussi dans ses » recherches, comme vous le voyez, puisque » vous avez cru reconnaître ces dames que

» vous n'avez jamais vu, mais dont vous aurez
» sans doute rencontré les figures. Leur ha-
» billement doit avoir contribué à votre mé-
» prise ; elles ont toutes le costume du
» personnage qu'elles représentent ; car je
» veux que toute leur personne soit pitto-
» resque. Par ce moyen j'ai regagné plusieurs
» siècles, et je suis en possession des beautés
» que le temps avait placées bien loin de
» moi. » On servit le souper. M. B.... s'assit entre la reine d'Ecosse et Anne de Boulen ; je me plaçai vis-à-vis, ayant à mes côtés Ninon de Lenclos et Gabrielle d'Estrées ; plus bas était Rosamonde et Nelly Gwinn (1). Il y avait au haut de la table un fauteuil vide, surmonté d'un dais, et destiné à Cléopâtre, qui venait d'Egypte, et dont on attendait l'arrivée au premier jour.

M. Mercier.

## SUR L'ARIOSTE ET LE TASSE.

Vous n'avez consulté ni mes facultés ni mes forces, en exigeant que je prononce sur le mérite de l'Arioste et du Tasse. Vous savez de

(1) Maîtresse de Charles II.

quel trouble et de quelle confusion fut agité le Parnasse italien, lorsque le *Godefroi* parut pour disputer le premier rang au *Roland furieux*, qui, avec tant de justice, en était déjà en possession ; vous savez avec quel acharnement les Pellegrini, les Rossi, les Saliati, et cent autres champions des deux poètes fatiguèrent les presses ; vous connaissez les inutiles efforts du pacifique Horace Arioste, descendant de Louis, pour mettre d'accord les contendans. En vain il leur répeta que les poëmes de ces deux divins génies étaient d'un genre si différent, qu'il ne permettait pas de les comparer ; que Torquato s'était proposé de ne jamais quitter la trompette, et qu'il avait merveilleusement rempli ce but ; que Louis avait voulu attacher les lecteurs par la variété du style et des tons, en mêlant agréablement l'héroïsme, les graces et la gaite, et qu'il y avait admirablement réussi ; que le premier avait fait voir tout ce que valaient les ressorts de l'art ; le second ce que peuvent la franchise et la liberté de la nature ; que l'un et l'autre avaient obtenu l'admiration universelle, et qu'ils étaient parvenus tous deux au plus haut degré de la gloire poétique par une route différente, et sans avoir aucune dispute entre eux. Vous ne pouvez ignorer enfin la

distinction célèbre, mais plus brillante que solide, qui décide que le *Godefroi* est un meilleur poëme, mais que l'Arioste est un plus grand poète. A quel titre prétendez-vous que j'ose après cela m'arroger le droit de prononcer sur une question que tant de discussions littéraires et de conflits très-obstinés ont encore laissée indécise ? S'il ne me convient pas de m'asseoir sur le tribunal, en qualité de juge, dans un si grand procès, il m'est au moins permis de vous rendre historiquement compte des effets qu'a produits sur moi la lecture de ces excellens poëmes.

Lorsque je commençai à entrer dans la carrière des lettres, je trouvai le Parnasse divisé en deux partis. Le lycée illustre dans lequel j'eus le bonheur d'être accueilli, suivait celui de l'Homère ferrarais avec tout l'excès de ferveur qui accompagne ordinairement les controverses. Mes maîtres, pour seconder l'inclination qui me portait aux muses, me conseillèrent de préférer la lecture de ce dernier à la servile régularité (ce sont leurs expressions) de son rival. L'autorité me persuada, et le mérite infini de l'écrivain m'occupa ensuite à tel point, que ne me lassant jamais de le relire, j'en appris une grande partie par cœur; et malheur alors au téméraire qui aurait

osé me soutenir que l'Arioste pouvait avoir un rival. Il y avait cependant des personnes qui, pour me séduire, me récitaient de temps en temps quelques-uns des plus beaux morceaux de la *Jerusalem delivrée*, et je ne pouvais me défendre d'en être ému ; mais, fidèle à ma secte, je détestais ma complaisance, comme une de ces inclinations vicieuses de la nature humaine corrompue, qu'il est de notre devoir de réprimer. C'est dans ces sentimens que je passai ces années pendant lesquelles notre jugement n'est que l'imitation de celui d'autrui. Arrivé à l'âge où je pus avoir des idées à moi, les combiner, les peser à ma propre balance, je lus enfin le *Godefroi*, plus décidé par l'ennui ou par le desir de varier mes lectures, que par l'espoir d'en tirer beaucoup de plaisir ou de profit. Il ne m'est pas possible de vous peindre l'étrange changement que cette lecture occasionna dans mon esprit. Le spectacle que je vis s'offrir à ma vue, comme dans un cadre, d'une action grande et nue, clairement exposée, conduite en maître et parfaitement terminée ; la variété de cette multitude d'événemens qui la produisent et l'enrichissent sans la multiplier ; la magie d'une versification toujours claire, toujours sublime, toujours sonore, ennoblissant les

sujets les plus communs; le coloris vigoureux employé dans les descriptious et dans les comparaisons; la chaleur séduisante avec laquelle le poète narre et persuade; les caractères vrais et constamment soutenus; la liaison des idées, l'étendue des connaissances, le jugement, et par-dessus tout cette inconcevable force de génie qui, loin de s'affaiblir, comme cela n'arrive que trop souvent dans un long travail, semble s'accroître jusqu'au dernier vers, me procurèrent une surprise et une satisfaction que je n'avais pas connues jusqu'alors. Ils m'inspirèrent une admiration respectueuse, un vif regret de ma longue injustice, et une colère implacable contre ceux qui croyaient injurieuse à l'Arioste la seule comparaison de Torquato. Ce n'est pas que je ne remarquasse dans ce dernier quelques traces de l'imperfection humaine; mais qui peut se flatter d'en être exempt! Serait-ce son illustre prédécesseu? Si quelquefois la lime trop visiblement employée déplait dans le Tasse, est-on satisfait de la voir trop fréquemment négligée dans l'Arioste? Celui qui voudrait ôter à l'un quelques *concetti* indignes de lui, laisserait-il volontiers à l'autre quelques plaisanteries, peu décentes à un poète qui a des mœurs? En desirant que l'amour fût un peu moins éloquent

dans le *Godefroi*, serait-on fâché qu'il ne fût pas si naturel dans le *Roland?*

Il y aurait autant de vanité que de malice et de pédantisme à relever avec mépris, dans ces deux ouvrages brillans, les taches rares et petites qui s'y trouvent.

Tout cela, direz-vous, ne répond point à ma question. Vous voulez savoir nettement quel est celui des deux poëmes qui mérite la prééminence? Je vous ai déjà témoigné combien je repugnais à me charger d'une decision si hardie. Pour vous satisfaire, autant qu'il m'est possible, je vous ai exposé fidèlement les impressions qu'ont faites sur moi ces deux divins poètes. Si cela ne vous suffit pas, voici encore, après un long examen de moi-même, les dispositions dans lesquelles je me trouve à présent. Si, pour manifester sa puissance, il venait à notre bon père Apollon la fantaisie de faire de moi un grand poète, et qu'il m'ordonnât, pour cet effet, de lui déclarer librement auquel des deux poëmes je desirerais que ressemblât celui qu'il me promettrait de me dicter, très-certainement j'hésiterais; mais je sens que mon goût naturel, et peut-être excessif pour l'exactitude et l'ordre, déciderait à la fin mon choix pour le *Godefroi*.

MÉTASTASE.

## L'ABBÉ VELLA.

Qu'un Bas-Breton, faufilé chez un riche seigneur de Westphalie qui voulait faire apprendre l'italien à ses enfans, se donne pour expert, et vende, pendant une année entière, à ces bons campagnards, son bas-breton pour de l'italien, il n'y a là rien de bien étrange; et au bout du compte, que les petits barons et les baronnes estropient dans leur château, pour l'idiôme de Florence, celui de Quimper-Corentin, le mal n'est pas très-grand; mais qu'à la face d'un gouvernement respectable et de toute l'Europe, dans un pays où les lettres et les arts sont en honneur, un paysan maltais se donne pour professeur de langue arabe; qu'il soutienne son rôle pendant plusieurs années; qu'il livre de fausses traductions de manuscrits orientaux; qu'il en suppose d'autres fabriqués par lui-même, où d'anciennes lois, d'anciens usages ignorés jusqu'alors, paraissent au grand jour, menacent la fortune de presque tous les particuliers, et l'Etat même, d'une révolution : ce sont là des faits assez extraordinaires pour n'être pas crus, si le royaume de Naples ne

venait d'offrir au monde littéraire ce singulier phénomène.

Joseph Vella naquit vers 1740 de parens pauvres, dans une chaumière de l'île de Malte. Les Arabes, en ayant jadis été maîtres pendant plus de deux siècles, y ont laissé leur langue, qui, mêlée à quelque peu d'ancien punique et d'italien moderne, a dégénéré en un jargon grossier, que parle le peuple des campagnes, tandis que dans les villes on parle italien. Vella ayant fait quelques études, et étant ordonné prêtre, suivit la route de quantité d'autres Maltais, qui vont en Sicile pour y chercher fortune. Là, il obtint un petit vicariat, et il résidait à Palerme, en 1782, lorsque l'ambassadeur marocain, Mohammed Ben-Osman, retournant de Naples à Mékinés, fut poussé par un gros temps vers cette ville, et y relâcha pendant quelques jours. Le magistrat de Palerme s'empressa de traiter avec distinction le seigneur africain, lui fit voir tout ce que la ville et les environs pouvaient lui offrir d'intéressant. Depuis le commencement du neuvième siècle jusqu'à la fin du onzième, la Sicile a été possédée par les Mahométans : aussi l'île est-elle encore parsemée de mosquées et d'autres monumens qui attestent

leur ancien séjour. Le superbe aqueduc de Palerme, qui conduit l'eau de sources lointaines jusque dans la ville et jusqu'aux étages les plus élevés des maisons, est encore un de leurs ouvrages. L'embarras, cependant, était de trouver un interprête qui conduisit l'ambassadeur. Faute de mieux, on prit Vella, dont il sembla comprendre le baragouin maltais, et il suffit à cette fonction, à-peu-près comme un paysan picard, qui se trouverait à Maroc, pourrait servir de guide et d'interprête à un ambassadeur français, sans qu'il puisse pour cela déchiffrer une page de Mézerai ni de Montfaucon. Quoi qu'il en soit, personne ne put s'assurer jusqu'à quel point l'Arabe marocain était content de son interprête; on les vit seulement causer ensemble et s'entendre tant bien que mal. Depuis lors, Vella se donna l'air d'un homme profondément versé dans l'arabe; le public l'en crut sur sa parole : de tous côtés il fut consulté sur d'anciennes inscriptions, sur des points d'histoire et de littérature. Jamais on ne le trouva en défaut; il répondit à tout avec une assurance inimaginable, brouillant, confondant tout, géographie, chronologie, usages; et quand on lui faisait apercevoir ses erreurs, jamais il ne manquait de réplique et d'un

conte forgé à propos pour se tirer d'affaire. On cite des exemples très-plaisans de ces tours de passe-passe littéraires, où l'on ne sait ce qu'on doit le plus admirer, ou de l'adresse de l'imposteur, ou de la crédulité de ceux qui le consultaient, parmi lesquels il se trouve des gens de très-haut parage.

La réputation du savant Arabe commençait à s'étendre; les présens, les encouragemens pleuvaient chez lui; le métier lui semblait doux, et il se proposa de le continuer avec suite et méthode. D'abord il répandit qu'il tenait du grand-maître Pinto un manuscrit arabe renfermant dix-sept livres de Tite-Live, de ceux qu'on croyait perdus. On sait que des cent quarante-deux qu'a écrits cet historien, il n'en est venu à nous que trente-cinq. On sait aussi que sous les califes, les Arabes cultivaient les lettres grecques et latines, qu'ils traduisirent la plupart des écrivains de ces deux nations, et que nous en avons connu plus d'un, par sa traduction arabe, avant que de posséder l'original. Relativement aux ouvrages d'Aristote, par exemple, que ne devons-nous pas à Averroès? Vella fit donc grand bruit de son Tite-Live, mais sans jamais le montrer à personne, ni le faire imprimer, bien qu'il en fût vivement

sollicité, et que lady Spencer, voyageant alors en Italie, offrit une somme considerable pour les frais. Cependant le nouvel érudit eut l'imprudence de publier comme essai de son grand travail, la traduction italienne du 60me livre de l'historien latin, lequel est un de ceux qui nous manquent. Mais ce 60me livre ne contenait qu'une page d'impression; et qu'était-il enfin? rien que l'épitôme connu de tout le monde, qui se trouve dans toutes les bonnes éditions de Tite-Live, et qu'on attribue à Florus.

Cette lourde supercherie ne démasqua point Vella. Au contraire, elle redoubla son crédit, et lui attira des éloges, même dans une université d'Allemagne. Il comprit alors qu'il fallait travailler à des ouvrages plus solides, et qui lui rapportassent plus que des éloges. L'habitant de la Sicile attache un grand prix à l'histoire ancienne de sa patrie; on en a rassemblé avec des depenses et des soins infinis tous les monumens. Cependant il se trouve dans les annales siciliennes une lacune considérable. Après l'expulsion des Arabes par le prince normand Roger, l'inquisition s'acharna contre tous les restes infidèles qui souillaient encore l'île, et la purgea si bien de livres arabes, qu'il n'en échappa pas un seul,

et que tous les monumens de l'histoire de plus de deux siècles furent consumés par les flammes. Cette lacune a toujours été l'objet des regrets du gouvernement et des particuliers, et il n'était pas douteux que celui qui parviendrait à la remplir n'en fût magnifiquement récompensé. Dans la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Martin près de Palerme, étaient trois manuscrits arabes, qu'en 1744 les moines avaient achetés à la vente d'un don la Farina, qui les avait apportés d'Espagne. Vella les avait vus en accompagnant l'ambassadeur de Maroc. Il jeta les yeux sur le plus volumineux des trois, et répandit que c'était un recueil précieux de pièces et de chartres concernant l'histoire de Sicile. L'archevêque de Palerme, le roi de Naples, ravis de la découverte, comblèrent Vella de bienfaits, et firent remettre entre ses mains le précieux volume. C'était, disait celui-ci, une histoire complète, depuis la première descente des Sarrasins en 827, renfermée dans des lettres authentiques et officielles des commandans arabes à leurs supérieurs en Afrique, les Mulcis de Cairvan, et des emirs ou gouverneurs particuliers des districts de l'île, au grand-émir qui résidait à Palerme; plus, une correspondance des chefs arabes

avec d'autres princes d'Europe, et notamment avec des papes. Il nomma ce recueil le *Codex martinien*, nom sous lequel il est connu dans l'Europe savante, et en livra un commencement de traduction italienne (six volumes in-4°.), qui ont coûté des sommes très-fortes à imprimer, sous le titre de *Codice diplomatico di Sicilia sotto il governo degli Arabi*. Cette singulière fiction de Vella a été traduite en français, en allemand, et je pense aussi en anglais. Et cependant que renfermait le fameux Codex? pas une lettre, pas un mot de la Sicile, d'émirs ni de Mulcis: c'était tout bonnement, comme on l'a reconnu depuis, une vie de Mahomet, et quelques détails sur sa famille.

L'habile inventeur ne s'en tint pas là. L'histoire des princes normands qui remplacèrent les Arabes est aussi obscure et incomplète. Il découvrit donc un nouveau livre arabe qu'il fabriqua lui-même et qu'il nomma le *Codex normand*. Là se lisaient les antiques lois du royaume, les titres sur lesquels devaient se fonder tous les droits. Ceux de la couronne y gagnaient sans doute, mais presque tous ceux des particuliers étaient anéantis. Par exemple, une loi de Roger déclarait que tous les bords de la mer appartenaient au

roi, interdisait à tous ses successeurs d'en aliener la plus petite portion, et prononçait la peine de confiscation de tous les biens pour quiconque s'en attribuerait une parcelle. On sent combien de telles découvertes mirent tous les esprits en rumeur. Le premier volume du Codex normand parut en 1793, decore d'un luxe vraiment royal, avec de magnifiques gravures et vignettes, sous le titre de *Libro del consilio di Egitto*, en arabe et en italien.

Vella était devenu l'oracle universel pour ce qui concernait la géographie, l'histoire, les coutumes, les lois et la jurisprudence. Ses décisions étaient reçues avec respect. Les graces de la cour s'accumulaient sur sa tête. Il obtint successivement l'abbaye de Saint-Pancrazio, qui valait douze cents ducats de rente; une place de professeur en langue arabe, avec un traitement; et enfin une pension de deux cent cinquante scudis par mois. Les grands de Naples et de Sicile, qui lui adressaient questions sur questions touchant des antiquités orientales, le récompensaient magnifiquement de ses réponses. L'archevéque de Palerme acheta de lui, pour beaucoup d'argent, des titres originaux écrits par lui, de prétendues médailles arabes qui

n'avaient jamais été frappées, mais bien coulées par lui, et sur lesquelles, tant dans les emblêmes que dans les devises, on voit les plus grossières erreurs. Il prétexta des correspondances en Afrique, dont il se fit payer les mémoires très-cher; il feignit même la nécessité d'y faire des voyages qu'il ne fit pas, mais dont il toucha les frais d'avance. Enfin il n'est sorte de mensonges et d'escroqueries auxquelles il ne se livrât, et qu'il ne soutint avec un front, un sang froid et une adresse imperturbables.

Il n'était bruit dans toute l'Europe que du savant abbé Vella, qui expliquait tout courant des choses auxquelles personne n'entendait rien. Le célèbre de Guignes, à Paris, l'historien des Huns, fut le premier qui cria à la fraude. M. Eichhorn, profond orientaliste à l'université de Gottingue, s'en aperçut aussi; mais le nombre des érudits en Europe qui ne furent point dupes de l'abbé sicilien, est très-petit. Quant à lui, comme on peut croire, il n'était pas fort tranquille. Il passa une fois plusieurs semaines enfermé chez lui pour y défigurer à son aise le manuscrit arabe qu'il avait décoré du titre de Codex martinien; et pour que personne à l'avenir ne pût le convaincre en déchiffrant cette pièce, il

en avait transposé les feuillets et altéré les caractères, parmi lesquels il en avait interpolé d'arbitraires, tout-à-fait de son invention, de sorte qu'il en résultait un barbouillage presque méconnaissable. C'était à de pareilles précautions qu'il passait son temps, tandis qu'au-dehors on respectait ses doctes veilles, qu'on croyait si utilement occupées. Il se plaignait lui-même de ses travaux exorbitans, de l'affaiblissement de sa santé, et même de la perte d'un œil. Dans une lettre flatteuse que lui écrivit le pape, en 1790, Sa Sainteté fait mention de cette circonstance, et invite le vénérable abbé à suspendre quelque peu son ardeur pour l'étude.

La manière dont il avait altéré tous les caractères du manuscrit des moines de Saint-Martin est très-curieuse ; il y avait mêlé une foule de caractères de sa façon, de points, de traits qui le rendaient indéchiffrable. C'est encore de la sorte qu'il publia des lettres qu'il disait de divers papes, écrites en italien (dans un temps où l'on n'écrivait encore rien dans cette langue), mais avec des caractères arabes ; et enfin qu'il fit imprimer son Code normand, arabe et italien, qui acheva de donner contre lui les plus violentes suspicions.

Son heure était arrivée, et le fourbe allait se voir arracher publiquement son masque. En 1794, M. Hager, habile orientaliste allemand, faisant quelque séjour à Palerme, dans le cours de ses voyages, s'assura que tout ce qui était avancé par Vella était controuvé, que ses découvertes n'étaient que des fictions. Il en dressa un mémoire, qu'il envoya, en partant, à S. M. sicilienne, et où il mettait au grand jour la supercherie aussi bien que l'ignorance du personnage. M. Hager reçut bientôt une invitation de la cour de Naples, en vertu de laquelle il retourna à Palerme, où l'instruction fut commencée juridiquement contre le pauvre abbé. Croirait-on que le savant étranger qui venait ouvrir les yeux et rendre un service important à toute une nation, fut traversé et contrarié par quantité de gens qui se complaisaient dans leur erreur ? On lui adjoignit une commission de cinq membres, dont aucun ne savait un mot d'arabe. Vella, lui-même, épuisa le reste de sa ruse et de sa fallace ; à chaque interrogatoire, c'était un nouveau roman, une nouvelle explication. Quand il s'agit de lui faire exhiber la longue correspondance qu'il prétendait avoir entretenue en Afrique, en Espagne et en Orient, il dit que quatre

hommes masqués étaient venus la lui enlever de force pendant la nuit. Ses valets interrogés, répondirent qu'en effet quelques jours auparavant leur maître avait fait transporter hors de chez lui une caisse considérable. Il montra cependant cinq ou six feuilles, selon lui venant de Maroc. On découvrit qu'elles étaient formées du papier qui se vendait publiquement à Palerme. Enfin, l'imposteur se sentit vaincu, et avoua ses tromperies, mais tout en soutenant qu'il avait été trompé lui-même, et nommant plusieurs de ses collaborateurs, tant en Sicile qu'à Malte. Il fut privé de toutes ses charges et pensions, et relégué pour quinze ans dans une forteresse. On trouva dans ses papiers des recettes pour faire de l'or, pour entretenir la beauté du teint, pour faire croître les cheveux, etc. Il en avait sans contredit de fort bonnes pour jeter de la poudre aux yeux. Cet homme a des rapports frappans avec le trop fameux Joseph Balsamo, connu sous le nom de Cagliostro.

M. Charles Villers.

---

# POÉSIES.

## PROLÉGOMÈNES.

Toutes les pièces de vers qui composent cette dernière partie de notre recueil ne sont pas également bonnes, mais toutes sont également curieuses ; il en est peu que le nom de l'auteur ne recommande pas à l'attention du lecteur ; nous devons même avouer que plusieurs de ces pièces doivent moins à leur mérite, qu'au nom de celui qui les a composées, la place qu'elles occupent dans ce volume. Mais comme nous avons, depuis long-temps, expérimenté que le mérite du nom valait, dans plus d'une circonstance, beaucoup mieux que le mérite de l'ouvrage, nous nous y sommes attachés de préférence. Mirabeau disait aux manœuvres littéraires qu'il employait à ramasser et souvent même

à élaborer les matériaux des ouvrages qu'il publiait sous son nom : Faites-moi de la piquette, j'y mettrai le bouchon. Ce mot n'est plaisant que parce qu'il renferme un sens vrai. En effet, il est tel de ces ouvrages qui, publié sous le nom de son véritable auteur, n'aurait peut-être eu pour tout lecteur que l'imprimeur chargé de revoir les épreuves ; qui, affublé de la livrée de Mirabeau, fût lu par tous les partis, admiré par les uns, déchiré par les autres, réfuté par ceux-ci, défendu par ceux-là. Tant il est vrai que le proverbe a raison : *Habent sua fata libelli.*

Je ne connais point d'axiome plus vrai que celui là. Qu'a-t-il manqué à l'auteur de la Jérusalem delivrée pour se voir élevé au même degré d'admiration que l'auteur de l'Iliade et de l'Odyssée ? Ce qui manque à quelques-uns de nos desservans de l'Almanach des Muses pour se voir admis à cette gloire qui fut le partage des Chapelle, des Bachaumont, des Papillon, des Lafarre, le temps, qui fait tout à l'affaire, en dépit du proverbe.

C'est en litterature sur-tout que la vétérance est un beau titre. Vainement les modernes se sont-ils avisés de faire beaucoup mieux que les anciens dans plus d'un genre de composition, les anciens, plus jaloux de leur droit d'ainesse

qu'Esaü, n'ont pas daigné nous admettre à leur gloire. Quelle admiration devons-nous donc conserver pour ces prétendus chefs-d'œuvres qui n'ont même pas eu aux yeux de nos pères le mérite d'un plat de lentilles.

C'est pourtant moins aux anciens qu'à nous-mêmes, que nous sommes redevables de cet orgueilleux dédain ; tout le monde sait que c'est notre admiration exclusive pour l'antiquité qui en est coupable. Il faudrait être impartial pour associer Racine à Euripide dans son enthousiasme ; or, je vous le demande, qui de nous voudrait être impartial à ce prix ? Qu'un Boileau, qu'un Voltaire, que quelques autres esprits de la même hauteur aient été assez téméraires pour se déclarer en état d'admiration en faveur de tout ce qui leur semblait admirable, sans égard pour le siècle, pour le pays, pour la langue, pour le nom des auteurs, c'est une infraction criminelle de tous les préjugés. Aussi, quel autre qu'un de ces hommes assez affermis contre la monarchie littéraire pour en braver impunément tous les abus, voudrait être assez libre de préventions pour confondre dans son admiration Corneille et Sophocle, ranger sur la même ligne Molière et Aristophane? Esope, avec sa bosse et ses autres difformités, paraît

beaucoup mieux fait, aux yeux de certaines personnes, que notre bon La Fontaine, avec toutes les graces naïves de son style, de sa personne et de son caractère.

Il en est de l'admiration de ces personnes comme de l'ombre que versent les rayons mourans du soleil : elle s'accroit de la decroissance de la lumière ; enveloppée dans les premières ébauches de l'intelligence, elle refuse de suivre la marche progressive de l'esprit humain ; les premiers pas du genie sont pour elle le terme de sa course. Cette admiration myope, circonscrite dans les bornes étroites d'une courte intelligence, s'assied sur la tombe de l'écrivain qu'elle adopte, comme un cul-de-jatte sur le seuil d'une porte inhospitalière : ses paroles demandent l'aumône à la raison, qui demeure inexorable ; et pourtant sa demande est bien modeste ; sobre en tout point, elle n'exige de l'ouvrage auquel elle s'est vouée, qu'une dose d'esprit égale à celle qu'elle lui donne. Vous conviendrez qu'il serait difficile d'être moins exigeant. Cette économie explique la fidèle predilection qu'elle a jurée à tant de livres mediocres. Juste pour les autres autant que pour ellemême, elle se plait à proportionner ses goûts à ses moyens : pour elle, les premières ébau-

ches du génie sont les derniers chefs-d'œuvres de la perfection. A l'en croire, l'esprit humain aurait eu l'enfance d'Hercule; des monstres étouffés auraient été les premiers jeux de son enfance; le Druide n'eût point sacrifié sur une pierre brute et sans art; les premiers siècles payens auraient transmis à Phidias le modèle de son Jupiter; celui qui se mit, entre les ais mal joints d'une cabane grossière, à l'abri des outrages de l'air, aurait jeté les fondemens du Parthénon, aurait élevé la gloire de Saint-Pierre de Rome; Dibutade aurait enfanté le miracle de la transfiguration de Raphaël; Thespis eût donné de bons conseils à Sophocle; saint Bernard eût appris l'éloquence à Bossuet; Villon eût donné de l'esprit à Voltaire; Racine devrait ses plus beaux vers à Jodelle, à Garnier; Corneille n'eût point été sublime sans Hardy; Lesueur devrait toute sa gloire aux enluminures du quatorzième siècle; La Fontaine son génie à Esope; Molière ses comédies aux jongleurs, aux trouvères, aux troubadours; que sais-je? C'est peut-être aux chroniqueurs des onzième et douzième siècles que nous devons les excellentes histoires de Hume, de Gibbon, de Robertson; tout le monde sait que sans Bodin, Montesquieu n'eût point été immortel: que

serait devenu Rousseau, si Montaigne ne lui avait point fait l'aumône de ses idées ; où en serait Buffon sans l'entremise de Pline, Boileau sans Lafrenaye, Delille sans Martin, Segrais, et autres misérables traducteurs de Virgile ?

Mais d'où part cette aveugle déférence que nous portons à ces êtres passifs qui les ont élevés sur le pavois des préjugés, qui les ont portés en triomphe au travers des âges, au travers des révolutions du monde physique et moral ; par quel charme secret pouvons-nous demeurer attachés à ces admirations automates qui ne s'extasient qu'avec l'aide du mouvement purement mécanique qui les fait agir ? Je ne serais pas éloigné de croire qu'il eût été moins difficile à Vaucanson de faire de pareilles admirations, que son flûteur automate ; exilées au fond d'une obscure matière, elles n'en sortent que pour mettre dans un plus grand jour l'ingratitude de l'intelligence à leur égard. Épouses de la docte antiquité, elles ressemblent à ces femmes disgraciées de la nature, qui, furieuses de ne pouvoir être aimées par les autres hommes, reportent sur leurs maris tous les sentimens qu'elles n'ont su où placer ailleurs, et devenues fidèles en dépit qu'elles en ont, jurent

d'aimer malgré lui le patient que l'hymen a condamné au ridicule de leur tendresse ; rien ne peut les distraire de cette conjugale occupation ; c'est vainement que les Muses rajeunies essayeraient d'en rompre les liens ; vainement que les graces retrempées dans les ondes régénératrices d'une autre Castallie, étaleraient à leurs yeux des beautés inconnues ; vainement que le Pinde, repeuplé de nouveaux dieux, tressaillerait aux accens d'une nouvelle harmonie ; vainement qu'une gloire plus brillante renaîtrait du tronc vieilli de l'arbre de Daphné ; vainement que des ondes plus fraiches et plus limpides désaltéreraient les bords de l'Hyppocrène ; vainement qu'Apollon lui-même échangerait sa cornemuse usée contre les touches mélodieuses du piano ; inaccessibles à des séductions qui ne doivent l'empire qu'elles exercent sur les hommes qu'à l'organisation perfectionnée de leur intelligence, elles s'imaginent que pour avoir été moins petits que leurs contemporains, les objets de leur culte ont grandi avec les âges ; que debout, au milieu des générations amoncelées, ils ont conservé cette attitude haute et puissante qui domina si majestueusement l'ignorance de leur siècle ; elles ne voient pas que les faibles lumières

qu'elles osent préférer à ces faisceaux de splendeur échappés par torrens de feu des esprits incendiaires qui investissent les siècles entiers de leur vaste pensée, ne sont dans l'immense étendue des conceptions humaines qu'une lampe pâle et sans chaleur au milieu des ténèbres du monde intellectuel encore enveloppé du crêpe de l'ignorance, et qu'elle éclaire à peine des rayons timides d'une civilisation qui ne fait que d'éclore ; et tous ces dogmatiques admirateurs qui prennent pour la physionomie antique du génie cette vieille enfance de la pensée primitive, ressemblent à ces ames passives qui confondent la force de l'inertie avec l'énergie du mouvement. Combien de fois n'est-il pas arrivé à leur aveugle admiration de donner les anciens pour modèles d'un genre que les anciens n'avaient pas cultivé !

Malheur à celui qui voudrait s'aviser de les rappeler de leur erreur ! Les anciens qu'ils protègent deviennent leurs protecteurs ; ils font à la raison une guerre de citations qui tourne toujours à leur avantage. Tout le monde sait que les vers d'Homère sont de plusieurs centaines d'années plus beaux que ceux de Virgile. Qu'un livre séculaire est une belle chose ! mon admiration pour lui est pourtant

sujette à un petit scrupule. Je voudrais bien savoir si cette auguste vieillesse des productions de l'esprit, qui domine avec tant de majesté sur toutes les littératures modernes, n'aura point sa décrépitude comme le reste des choses humaines ; je sais bien qu'elle s'enrichit des dépouilles du temps : mais qui me dira que le temps ne s'enrichira pas à son tour de ses dépouilles ?

On a répété jusqu'à satiété que la vie était le patrimoine de la mort. Ne serait-il pas plus vrai de dire que la mort est le patrimoine de la vie ? L'esprit suit le cours des générations, il remonte de la tombe au berceau, et toujours reproduit par lui-même, il se montre à la terre sous mille aspects différens : tantôt, sous la forme d'un poëme épique, il fonde l'immortalité d'Homère ; tantôt, avec la plume de Tacite, il fait pâlir les tyrans au récit de leurs crimes ; il passe de l'épopée à l'histoire, de l'histoire à la tragédie ; échange le poignard de Melpomène contre le luth d'Anacréon ; plonge le crime dans les gouffres du remords, ou effeuille les roses du printemps sur la coupe de la volupté ; il est à lui seul les neuf Muses à-la-fois ; c'est lui qui vous enchante sous la figure de Racine ; c'est encore lui qui vous ennuie sous la forme de

M. Aignan ; c'est lui qui trame sourdement la conspiration du burin de Tacite contre les tyrans, et c'est encore lui qui remet à la colombe d'Anacréon des couplets pour Batylle. Celui qui a chanté la désobéissance du premier homme, allume dans le cœur de l'âne de Balaam une flamme impure pour une chaste pucelle : Prothée ingénieux, il prend tous les tons, passe du grave au doux, du plaisant au sévère, et toujours différent, il est toujours le même ; rien ne lui est indifférent ; Cousin d'Avalon et Châteaubriand, Bonald et Fantin Desodoarts sont également les instrumens dont il se sert pour attacher de l'encre à du papier.

Quoi qu'il en soit de mon admiration comme des faveurs de certaines courtisanes qui, pour mieux être à tout le monde, ne sont exclusives pour personne, j'avoue pourtant qu'il m'en coûte de la donner à certains auteurs ; car enfin on a des principes : je sais bien qu'il est plus d'un moyen de transiger avec eux, mais qu'importe ; il reste toujours un fonds de scrupule qu'il n'est pas donné à tout le monde d'étouffer entièrement. Qu'un journaliste dise qu'un ouvrage qu'il a promis de vanter est admirable, je ne trouve dans son admiration rien que de fort simple ; il en

est de la conscience d'un journaliste comme d'une maison vendue à la folle enchère; elle est dévolue de droit au plus offrant et dernier enchérisseur : mais si le même journaliste veut me donner cette même admiration qu'il étale sur le papier, pour l'expression d'un sentiment qu'il éprouve, ma crédulité, devenue tout-à-coup moins facile, refuse de partager un sentiment qui ne saurait être sincère ni de part ni d'autre.

Pourquoi donc donnerais-je à des auteurs qu'en bonne conscience je ne saurais admirer, une estime que me demande en vain le folliculaire pour le livre que protègent ses éloges? Le nom d'un auteur célèbre attaché au titre d'un mauvais livre, ressemble à cette enseigne accréditée suspendue sur la porte d'une mauvaise auberge : le gîte a beau la démentir, le prestige de l'enseigne est là, qui fait tout passer, tout louer, tout applaudir, tout trouver bon. Je ne serais pas étonné qu'il en fût de même pour plusieurs des vers que nous avons recueillis daus ce volume. Quelques personnes, libres des préjugés d'une réputation illégitime, pourraient bien les apprécier à leur juste valeur, et séparant l'auteur de l'ouvrage, refuser à celui-ci ce qu'ils auraient accordé à celui-là pour de meilleures pro-

ductions. Mais cette classe de lecteurs est si peu nombreuse, que je la tiens pour quitte du jugement qu'elle pourrait porter sur les poesies que nous avons rassemblées dans ce volume.

Mais ce serait mal entendre ses intérêts que d'afficher la même indifférence pour l'opinion qu'une autre classe de lecteurs ne manquera pas d'énoncer sur cette partie de notre recueil. Aussi, nous sommes-nous empressés de prévenir tous les goûts, d'aller au-devant de toutes les fantaisies. Il sera facile au lecteur éclairé de juger du degré d'intérêt que nous attachons à ses suffrages, par les efforts que nous avons faits pour les mériter. Nous ne craignons pas d'être rappelés à la modestie en déclarant avec franchise que nous n'avons rien négligé de tout ce qui pouvait nous rendre dignes des éloges des bons esprits. Il ne faut que jeter les yeux sur les différens morceaux de poésies que nous avons recueillis, pour nous admettre à l'honneur des suffrages que nous croyons mériter. Vous auriez pourtant tort de vous imaginer, ami lecteur, que tous les vers que nous vous offrons ne se recommandent que par le nom de ceux qui les ont composés ; il en est plusieurs dont les Muses les plus célèbres se feraient honneur : les in-

diquer serait faire injure à la délicatesse de votre goût ; aussi nous garderons-nous bien d'en désigner aucune ; nous résistons même à la tentation de vous faire connaître celles des poésies rassemblées dans cet ouvrage qui sont imprimées pour la première fois, quoique, selon notre façon de penser, ce soit les poésies les plus curieuses, je dirais presque les meilleures de ce volume.

Je ne serais pas étonné qu'il se trouvât des personnes assez injustes pour ne vouloir nous tenir aucun compte des peines que nous a données la recherche de la plupart des poésies que nous leur présentons aujourd'hui. Je sais jusqu'où peut aller l'injustice des hommes ; j'ai plus d'une fois éprouvé combien leur haine était plus facile à conquérir que leur amitié, alors même qu'on fait tout pour mériter celle-là, et rien pour irriter celle-ci. Malheur à l'homme assez ignorant des autres hommes pour croire que le bien qu'il pourra leur faire sera pour lui un titre à leur reconnaissance ! Il y a plus de bienfaits protestés dans la vie, que de billets de commerce sur la place. L'ingratitude n'est pas autre chose qu'une banqueroute morale ; je ne vois entre elles nulle différence, si ce n'est que la banqueroute ne mène souvent qu'à la fortune,

tandis que l'ingratitude peut aussi conduire aux honneurs. Les exemples de sa prospérité en ce genre sont trop connus pour qu'il soit nécessaire de les mettre sous les yeux du lecteur.

Jansénius prétendait que le pape n'était point infaillible ; qu'y a-t-il donc d'étonnant que la reconnaissance ne le soit pas ? Ne sait-on pas que tout faut dans ce monde : car, ne nous y trompons pas, la mort n'est elle-même qu'une faillite qui, pour être involontaire, n'en est pas moins réelle.

Je m'étonne que dans ce monde, où tout nait pour faillir, il y ait si peu d'auteurs qui sachent se mettre dans la tête qu'il est aussi possible à l'immortalité d'être infidèle à leurs ouvrages, qu'à leur plume d'être fidèle à la raison. Nous craindrions nous-mêmes de porter atteinte à cette auguste vérité, en poussant plus loin ces prolégomènes : nous nous hâtons donc d'y mettre fin, en souhaitant à nos lecteurs les sentimens d'admiration dont nous sommes pénétrés nous-mêmes pour la gloire des noms, abstraction faite des ouvrages.

# ÉPITRE A M. LESUEUR,

MAITRE DE CHAPELLE DE LA METROPOLE DE PARIS.

1787.

D'OU naissent tes chagrins, enfant de l'harmonie?
Quoi! dejà tes rivaux, armant la calomnie,
Font siffler contre toi ses serpens odieux!
L'artiste sans génie est faux, insidieux,
Heureux du mal d'autrui, tout succès le déchire.
Il devient ennemi du moment qu'il admire.
Quel ennemi, grand dieu! qu'un rival offensé?
D'un immortel éclat le vulgaire blessé,
Au mérite éminent paie un tribut d'envie,
Juste envers les tombeaux, ingrat pendant la vie.
Chantre du Portugal (1), ô chantre infortuné,
De ton pays entier tu meurs abandonné;
Tu meurs dans l'indigence, et ton ombre plaintive,
Sur les rives du Tage, errante et fugitive,
Souvent durant la nuit, pleure; et de ton trépas
Accuse un souverain et des peuples ingrats.
Partout de l'injustice on voit de grands exemples;
Partout ces demi-dieux, qui méritaient des temples,
N'obtenant que la haine et souvent le mépris;
Voltaire à soixante ans, loin des murs de Paris,
Fuyant avec la gloire, et cherchant un asile;
Les cités se fermant devant l'auteur d'Émile,
Le vainqueur de Térence à peine enseveli,

(1) Le Camoens.

Corneille vieillissant presque mis en oubli,
Milton, chez les Anglais, mourant sans renommée,
La muse des Toscans à Ferrare opprimée,
Et les inquisiteurs, au fond d'une prison,
Près du vieux Galilée enfermant la raison,
Et la faim consumant l'Apelle de la France,
Quand Mignard et Lebrun vivaient dans l'opulence.
Ami, l'ignores-tu? si l'un de tes aïeux
Par ses doctes travaux sut enchanter nos yeux,
Le peintre (1) dont l'Europe admire encor les veilles,
Voit un fer sacrilège insulter ses merveilles.
Nobles enfans des arts, accourez, vengez-vous,
Punissez un rival qui vous éclipse tous,
Déchirez, mutilez ces vivantes images,
N'épargnez aucun trait, vos coups sont des hommages :
Mais bien plutôt brisez vos stériles pinceaux ;
Quand vous auriez détruit ses éloquens tableaux,
D'un si lâche dépit l'éclatante mémoire
Eût seule éternisé votre honte et sa gloire.
  Notre âge est moins brillant, mais plus sage et plus dou
Tu vaincras l'ignorance et tes rivaux jaloux.
L'aimable vérité sort enfin du nuage,
Un jour serein s'élève et dissipe l'orage :
Ceux qui t'ont méconnu, contraints de s'éclairer,
Rougissent de leur faute et vont la réparer.
C'est un si beau devoir ! Eh ! quelle ame inflexible,
Au charme le plus pur quelle ame inaccessible,
Méprisant les talens, pères du doux loisir,
A gêner leur essor peut mettre son plaisir ?
  Heureux imitateur des chants de l'Ausonie,
Chaque jour remplis-toi de son divin génie ;

(1) Le Sueur.

Et montant chaque jour de succès en succès,
D'un nouveau Pergolèse étonne les Français.
Mais laisse autour de toi gronder quelques profanes,
Des préjugés obscurs imbécilles organes.
Ces pompes, ces accords, ces chants harmonieux,
Plaisent au roi des rois, au dieu des autres dieux.
Des éternels concerts c'est la mortelle image;
Des arts qu'il a créés il accepte l'hommage;
Offrande noble et simple, encens digne du ciel!
Ce ciel a tressailli quand le roi d'Israël
Offrait au dieu jaloux un glorieux cantique,
Agitait devant lui sa lyre prophétique,
Et poussant dans les airs ses accens généreux,
Contre les Philistins conduisait les Hébreux;
Où, lorsque dans les jours de jeûne et de prière,
Pâles, couverts de cendre, au fond du sanctuaire,
De l'antique Lévi les enfans éplorés,
Comme eux faisaient gémir les instrumens sacrés.
Habitans du vallon, secondez la nature:
De ce jeune arbrisseau dirigez la culture.
Faudra-t-il que son front, déjà triste et penché,
Au niveau des sillons se courbe desséché?
Portez-lui le tribut de ces ondes fertiles,
Faible et timide encor, à ses rameaux fragiles,
Habitans du vallon, prètez un sûr appui.
Du doux éclat des fleurs il se pare aujourd'hui:
De plus beaux temps viendront, qui seront votre ouvrage:
Je veux un jour vous voir assis sous son ombrage,
Quand l'ardent Sirius enflammera les cieux,
Goûter avec transport ses fruits délicieux.

CHÉNIER.

# LE CIMETIÈRE D'AMBOISE.

J'AIME à porter mes pas dans l'asile des morts :
Là, mourant au mensonge, il me faut moins d'efforts
Pour comprendre leur langue et saisir leur pensée ;
Car les morts ne l'ont pas cette idée insensée
Que tout s'éteint dans l'homme. En eux tout est vivant
Pour eux, plus de silence. Auprès d'eux l'on entend
Les sanglots du pécheur, les fureurs de l'impie,
Les cantiques du sage, et la douce harmonie
De ceux dont l'amitié, le zèle et la vertu
N'ont formé qu'un seul cœur pendant qu'ils ont vécu.
Homme, c'est ici bas qu'il a pris la naissance,
Ce néant où l'on veut condamner ton essence ;
Et c'est ta propre erreur qui lui sert de soutien.
Tu sais tout, tu peux tout, et tu veux n'être rien !...
N'être rien !.... et saisir et juger la lumière !...
Laisse à l'homme égaré ces rêves de la terre :
Nous n'étions qu'assoupis dans nos corps ténébreux.
Quand le temps nous arrache à leurs débris fangeux,
L'heure qui nous réveille est une heure éternelle.
Oh ! juste, quels transports ! quelle splendeur nouvelle
Tu prends un autre corps au creuzet du tombeau,
Un vif éclat, toujours plus brillant et plus beau,
Un coup d'œil plus perçant, une voix plus sonore,
Un cœur même plus pur. Ainsi, quand j'évapore
Ces fluides grossiers où le sel est captif,
Son feu reprend sa force, et devient plus actif.
Sur ce tertre voisin du lieu qui m'a vu naître,
J'errais seul. Nos tombeaux, pour ce site champêtre

M'inspiraient un attrait doux et religieux.
Sage Burlamaqui, c'est non loin de ces lieux
Que tu sanctifiais l'aurore de mon âge;
Qu'un feu sacré, sorti de ton profond ouvrage,
Agitant tout mon corps de saints frissonnemens,
De la justice, en moi, grava les fondemens:
Faveurs, dans mon printemps, si neuves, si divines,
Mais qui cachaient, hélas! de cuissantes épines!
Le temps les fit éclore; aussi je méditais
Sur nos jours de douleur. Pensif, je mesurais
Ce long aveuglement qu'on appelle la vie.
Quels tourmens! quels dégoûts! dans ma mélancolie
Je ne distinguais rien. Tout autour de ces champs,
A peine je voyais ces jardins élégans
Où Choiseul déploya le faste et l'opulence;
Ces modestes rochers qu'habite l'indigence;
Ce célèbre château qui vit naître autrefois
Les malheurs trop fameux du règne des Valois.
Un deuil me semblait même, ô plaintive nature,
Voiler tous ces trésors dont tu fais ta parure:
Ces moissons, ces forêts, ces animaux épars,
Ce fleuve, ce beau ciel offert à mes regards.
Heureux qui peut encor, contemplant tes ouvrages,
Y puiser chaque jour de sublimes images;
Et sachant y répandre un brillant coloris,
Attendrir tous les cœurs en frappant les esprits!
Mais, homme, cher objet de ma sollicitude,
C'est toi qui m'interdis cette attrayante étude;
C'est ta main qui couvrit la nature de deuil,
Et qui fit de son trône un lugubre cercueil.
Et quand tout m'est ravi dans ce lieu de détresse,
Ta raison, agravant le chagrin qui m'oppresse,
Veut encor me fermer le chemin de ton cœur,

Et laisser dans le mien s'isoler ma douleur.
Du sort je comparais les différens caprices,
Les succès, les revers, les biens, les injustices,
En aveugles, sortant de ses aveugles mains,
En aveugles, suivant les aveugles humains.
Triste, je me disais : sans une loi commune,
Qui seule balançât ces jeux de la fortune,
Et qui, nous unissant par un destin égal,
Dans notre obscurité nous servît de fanal,
L'homme ne saurait plus quelle est son origine ;
Se croyant séparé de la source divine,
Il se créerait des dieux, et ses vœux imprudens,
Aux astres, au hasard, offriraient son encens.
Mais ce sévère arrêt qu'une loi souveraine
Prononce avec éclat à la famille humaine,
Ce décret qui ne dit qu'à nous : Tu dois mourir,
Et que nous savons seuls avant de le subir,
A de pareils écarts oppose sa barrière,
Et répand sur notre être une vive lumière.
La mort, en nous forçant à la fraternité,
Veut peindre à notre esprit cette sainte unité,
Où l'amour nous attend, où la piété brille ;
Où, dans un séjour pur, le père de famille,
Prodiguant des trésors sans cesse renaissans,
Se plaît à se confondre avec tous ses enfans,
Et n'a rien qu'avec eux son cœur ne le partage.
De la nature ici, prenons le témoignage.
Tout corps est le produit d'élémens concentrés,
Qui de leur liberté semblent être frustrés.
Chacun d'eux, en quittant la forme corporelle,
Par degrés va trouver sa base originelle.
Si dans nous il existe un élément divin,
Pour lui la même loi mène à la même fin.

Nous devenons des dieux quand on nous décompose;
Et pour l'homme la mort est une apothéose.
Ainsi cette unité reparaît à nos yeux ;
Et si nous ne pouvons la voir que dans les cieux,
Ici, dans ce désert, son image est présente.
Qui n'y verrait pas même une main bienfaisante ?
L'homme lit son arrêt dès ses premiers instans,
Pour que, nouveau Lévite, il médite long-temps,
Dans ce livre sacré, les lois des sacrifices,
Et s'instruise à quel prix ils devenaient propices.
Ces lois, dans l'animal, n'ont rien à ranimer :
Il ignore sa mort, il ne sait pas aimer.
Que serait donc pour lui cette éloquente image
Dont il n'est pas admis à comprendre l'usage ?
Mais toi, mortel, mais toi, qui sous des traits divers
As lu cette unité dans l'homme et l'univers,
Et ne peux rien toucher qui ne te la révèle,
Comment justifier ton erreur criminelle ?
Dans tes vastes projets, dans tes nobles efforts,
Ta pensée est toujours l'idole de ton corps ;
C'est toujours à l'esprit que tu te sacrifies,
Tu vas montrant partout des dieux et des génies ;
Consacrant chaque objet, chaque jour, chaque lieu,
Et divinisant tout enfin, excepté Dieu.
J'aborde en ces momens le temple funéraire :
O morts, consolez-moi dans ma tristesse amère ;
Je ne veux qu'à vous seuls confier mes chagrins.
Ils ne me croiraient pas, les malheureux humains,
Si je leur dépeignais mes profondes blessures.
Entiers à leurs dédains, entiers à leurs murmures,
Que produiraient sur eux les larmes d'un mortel ?
Là, mon penchant m'entraîne à prendre pour autel
Quelqu'un de ces tombeaux dont l'enceinte est remplie ;

L'être, dont la dépouille y dort ensevelie,
Devait servir d'offrande : une invisible main,
Sans doute, me guidait dans ce pieux dessein.
Mon choix ne tomba point sur ceux que la naissance,
La fortune, l'orgueil d'une vaine science,
Avaient environnés d'un éclat emprunté ;
J'aurais craint que dans eux quelque difformité,
Quelque tache n'eût fait rejeter mon offrande.
Pour l'avoir pure, ainsi que la loi le demande,
Un mouvement secret fit incliner mon choix
Sur le jeune Alexis, un humble villageois,
Qui, dans la piété, le travail, la misère,
Venait de terminer une courte carrière.
Ce nouveau Jérémie inonda de ses pleurs
Ces champs où chaque jour il versait ses sueurs ;
Ces champs où maintenant sa dépouille repose.
Nos erreurs, nos dangers en étaient seuls la cause :
Ce n'étaient point ses maux, il se trouvait content.
Malheureux journalier, mais actif, patient,
Malgré son infortune, on sait dans la contrée
Si jamais dans son cœur la plainte était entrée :
Chacun le regardait comme un ange de paix.
Les pauvres, fréquemment éprouvant ses bienfaits,
Recevaient de sa main sa propre subsistance.
Et quand nous lui disions : Alexis, la prudence
Te permettrait d'agir moins généreusement,
Le sensible Alexis répondait en pleurant,
Ainsi que l'Indien au bon missionnaire :
Voyez que dieu par là devient mon tributaire.

Tel était cet agneau qui, par moi, fut choisi.
Dans le zèle brûlant dont mon cœur est saisi,
Et quel zèle jamais parut plus légitime !
En esprit, près de moi, je me peins la victime ;

Je la prends, la prépare, et la mets sur l'autel;
Ma main l'arrose d'huile et la couvre de sel;
Mes desirs et mes pleurs me servent d'eau lustrale,
Et bientôt de mon sein un long soupir s'exhale :
« Dieu d'amour et de paix, qui dans l'homme as semé
Des germes de ta gloire, et qui ne l'as formé
Que pour les cultiver; par toi, je te conjure
De te rendre à mes vœux, si la victime est pure.
Ces morts qui sont ici, qui, de leurs tristes jours,
Sous l'œil de ta justice ont accompli le cours,
Ne pourraient-ils servir aux plans de ta tendresse ?
Pour guérir tes enfans, ô profonde sagesse,
Tout n'est-il pas au rang de tes puissans moyens ?
Levez-vous, morts, ô vous, mes vrais concitoyens,
Dieu le permet, quittez le séjour de la vie;
Revoyez un instant votre humaine patrie,
Vos amis, vos parens; que tous, dans ces cantons,
Par vous, de la sagesse, apprennent les leçons!
Le sépulcre, en s'ouvrant à leurs fragiles restes,
Un jour engloutira leurs passions funestes.
Ils y verront dormir, auprès de l'assassin,
Ceux à qui sa fureur aura percé le sein;
L'indigent famélique à côté de l'avare
Qui l'aura repoussé dans son dédain barbare;
A côté de l'ingrat son zélé bienfaiteur,
Et l'innocent auprès de son persécuteur.
Venez leur exposer ces tableaux prophétiques;
Présentez aux vivans ces leçons pacifiques,
Et que tous, dès ce monde, y soient autant d'amis. »
Une voix, que je prends pour celle d'Alexis,
D'en haut, sur mon autel, soudain paraît descendre;
Jusqu'au fond de mon cœur elle se fait entendre;
Je l'écoutais parler, rempli d'un saint effroi;

Elle semblait me dire : « Ami, rassure-toi,
Tes vœux sont purs ; le dieu d'amour et de justice
D'un regard favorable a vu ton sacrifice.
Jusqu'au plus haut des cieux ton encens est monté ;
Et ce ne sera point à ta seule cité
Que les morts prêteront leur appui salutaire.
Un jour ils parcourront tous les lieux de la terre,
Pour aider son courage en des temps désastreux.
L'iniquité s'accroît ; ces sons injurieux,
Ces blasphêmes sortis du sein de l'arrogance
Bientôt, du ciel lui-même, armeront la puissance.
Dans ces jours malheureux, partout l'air gémira ;
Les astres pleureront, le marbre se plaindra ;
Par la force du feu les eaux seront taries,
Par la force des vents naîtront mille incendies ;
Tous les volcans du globe à-la-fois vomiront ;
Les élémens en guerre, entre eux se heurteront ;
Tous prendront la parole, et d'effroyables signes
Aux méchans apprendront de quel sort ils sont dignes.
Alexis, qui t'annonce aujourd'hui ces fléaux,
Vivant, n'était pas seul à pleurer tous ces maux ;
Et même il compte encor dans les murs de ta ville
Trois frères de douleur. Il en compterait mille
Qui veillent dans la France. Aucune nation,
On peut dire, aucun lieu, qui n'ait part à ce don.
Dieu ne surprend jamais ; et sa bonté suprême,
Sans relâche, aux mortels, peint leur péril extrême.
» Toi donc qui rends les morts témoins de tes tourm
Que tes larmes aussi s'adressent aux vivans ;
Que l'homme du torrent entende ton langage ;
L'œuvre est grande ; elle doit enflammer ton courage.
Elle est ta récompense. Heureux d'avoir goûté
La soif de la justice et de la vérité !

La sagesse te voit ; sa bonté paternelle
Dans son esprit de paix dirigera ton zèle. »
  Ce discours, mes desirs, celui qui me parlait,
Tout, dans moi, faisait naître un feu qui me brûlait,
Mais d'une flamme au monde, hélas! trop inconnue.
Ma langue était muette. Alexis continue :
  « Aux doctes de la terre expose leurs erreurs;
Dans leur cœur, s'il se peut, fais passer tes douleurs:
Qu'ils pressentent par là cette époque future !
Dis-leur : Vous qui veillez auprès de la nature,
Le compas à la main ; vous, dont les arts divers
Savent peser, nombrer, mesurer l'univers,
Croyez-vous que celui dont il tient la naissance
Se borne à demander à votre intelligence
D'en tracer la figure ? A vos puissans crayons
N'en aurait-il offert que les dimensions ?
Et n'êtes-vous chargés par lui que de décrire
Les murs de ce palais, qu'il se plut à construire ?
Quel artiste pourrait limiter ses succès,
En peignant des héros, à crayonner leurs traits?
Ne s'efforce-t-il pas de nous montrer tracées
Leur ame toute entière, et leurs grandes pensées,
Afin qu'en nous charmant par ce magisme doux,
Leur esprit nous attire et s'unisse avec nous ?
Et celui qui du monde ordonna la structure,
Ne trouverait chez vous ni peintre, ni peinture !
Non, ces majestueux et sublimes desseins
Qu'il conçut en formant cette œuvre de ses mains;
Ces ressorts animés de la nature entière,
Ce mot d'ordre que l'homme, au sein de cette terre,
Prend de Dieu chaque jour, ce signe solennel
Qui doit la préserver au nom de l'Éternel :
Savans, c'était à vous d'exposer ces merveilles ;

Voilà ce que sa gloire attendait de vos veilles.
Mais que lui revient-il de vos descriptions ?
Tandis que vous venez, par vos longues leçons,
Sans nourrir nos esprits, charger notre mémoire,
Il reste sans couronne, et jeûne de sa gloire.

Et la triste nature, en proie à tous les maux,
Elle qui de nos soins attendait le repos,
Que l'homme a pu plonger dans le deuil et la gêne,
Est-ce en pesant ses fers, est-ce en toisant sa chaîne,
Que vous ramènerez ces jours de liberté,
Et la consolerez de sa viduité ?
Le flambeau du soleil, s'il brille dans le monde,
C'est moins pour l'éclairer que pour qu'il le féconde.

Dis-leur : Cet univers qui, malgré sa langueur,
Est votre seul moyen pour prouver son auteur,
Ne vous montre de Dieu que la moindre puissance :
Son amour, sa sagesse et son intelligence,
Nous les ignorerions, si notre être divin
Ne servait de miroir à ce Dieu souverain ;
Et c'est vous qui deviez, dans ce miroir fidèle,
Nous indiquer les traits du suprême modèle.
Mais cet homme, votre œil n'y voit qu'obscurités,
Vous n'aviez pas encor pesé ses facultés.
Vous prétendez tantôt que l'idée est innée,
Tantôt, que par les sens elle nous est donnée.
L'idée, objet profond qui vous divise tous,
N'est pas innée en vous, mais à côté de vous.
Ces animaux, ces fruits, dont la plus pure essence,
Vous prêtant son secours, soutient votre existence,
Sont aussi comme innés auprès de votre corps.
Sont-ils innés en lui ? non : mais grace aux ressorts
Dont la sage nature a pourvu vos viscères,
Ces substances pour lui ne sont point étrangères ;

Ses sucs avec leurs sucs se peuvent allier,
Et votre sang enfin se les approprier :
De vos doutes, par-là, les bornes sont fixées.
Vous naissez, vous vivez au milieu des pensées ;
Et ce qui vous fait homme est le droit merveilleux
D'admettre en vous ces fruits, de former avec eux
Un doux lien, fondé sur votre analogie ;
D'aller, avec ce titre, aux portes de la vie,
Vous faire délivrer ce pain de chaque jour,
Qui sans cesse renaît dans l'éternel amour.
Mais sur-tout faites-vous un esprit assez sage
Pour discerner les fruits dont vous faites usage.
Combien de fruits peu mûrs, corrompus, vénéneux!...
Les sables de la mer ne sont pas plus nombeux.
Dis-leur : L'homme est bien grand, son esprit vous pardonne
La méprise où, sur lui, le vôtre s'abandonne.
Il ne s'offense point des cris d'un peuple enfant.
Tandis que votre voix le condamne au néant,
Il pense, il s'affranchit du joug pesant des heures ;
Il parcourt librement les célestes demeures,
Ces lieux où le bonheur ne se suspend jamais.
Quand il s'est rajeuni dans ce séjour de paix,
Il revient contempler ces étonnans prodiges
Dont l'univers au sage offre encor des vestiges ;
Avec l'aveu du maître il peut les approcher ;
Il a droit de les voir, même de les toucher,
De les électriser par sa vive influence,
Et d'en faire jaillir des traits de sa puissance.
Dis-leur : Vous voyez là le culte souverain,
Qui, du suprême amour, fut la suprême fin.
Quand ce germe fécond reçut l'ordre d'éclore,
Les livres, les écrits n'existaient pas encore.
Il est le texte mère, et les traditions

N'en sont que des reflets et des traductions.
Ce culte fut fondé sur l'homme et la nature.
C'est un appareil vif, calqué sur la blessure;
Et de la guérison étant le vrai canal,
Il dut prendre l'empreinte et les formes du mal.
D'abus faits en son nom un torrent nous inonde :
Mais vous, qui vous donnez pour les flambeaux du mond
N'allez plus répétant que tout culte pieux
N'est et ne fut jamais que superstitieux.
Les bases désormais en sont justifiées :
Si le monde est rempli d'erreurs sanctifiées,
Si partout l'imposture ajoute à ces abus,
Chaque écart, de leur source, est un témoin de plus :
L'homme qui chaque jour nous montre sa faiblesse,
Sans le fruit de la vigne eût-il connu l'ivresse?
L'avarice sans l'or, sans Dieu l'impiété?
Et le mensonge enfin, sans une vérité?
Abjurez, croyez-moi, vos frivoles études,
Aisément éblouis par des similitudes,
Au plus grossier écueil l'erreur nous a conduits.
Voyant à tous les pas, dans ces différens fruits,
Mêmes faits, mêmes lois, mêmes noms, mêmes nombr
Vous n'avez pas eu l'art de trier ces décombres.
Le zodiaque écrit dans Henné Tintyra,
Les cultes de tout temps avaient ce type-là.
Du nombre empreint sur lui, le source est éternelle,
Et le cercle lui-même en offre le modèle.
Qu'importent des erreurs que les âges roulans
Auraient vu se glisser dans les dates du temps!
Un calcul faux, qu'adopte ou produit l'ignorance,
Des bases ne détruit ni l'objet ni l'essence.
Montez donc à ces lois qui ne changent jamais :
L'esprit, dans la nature, aime à graver ses traits;

Par elle, exactement, cette empreinte est suivie ;
La mort même ne fait que copier la vie.
Mais quand l'esprit vous peint ces grandes notions,
Et vous r'ouvre par-là ses saintes régions,
L'homme en fait le tombeau de l'erreur et du crime,
Et marche en cotoyant le néant ou l'abîme.
  Dis-leur : Vous, écrivains, illustres orateurs,
Qui venez, dites-vous, dissiper nos erreurs,
Aux plus beaux de vos droits ne pourriez-vous atteindre ?
Ce que la poésie a l'audace de feindre,
Votre vive éloquence a droit de l'opérer.
Dans la chaire tâchez de ne jamais entrer ;
Qu'au seul nom de celui d'où provient la parole,
Les prodiges alors remplissant votre école,
Sauront de la sagesse assurer les progrès :
De même qu'un poète instruit de ces secrets,
Qui de l'art de parler serait vraiment l'oracle,
Ne ferait pas un vers qui ne fît un miracle.
Oui, nos langues pourraient n'avoir qu'à nous bénir :
Mais si vous préférez de vous faire applaudir,
Si de l'illusion étant les interprètes,
Vous venez, parmi nous, comme les faux prophètes,
Détourner la parole à votre seul profit,
Ou bien dire en son nom ce qu'elle n'a point dit,
Vos paroles un jour vous seront imputées,
Ou, comme un faux métal, elles seront traitées.
  Dis à l'homme de bien : Marche le cœur brisé,
Gémissant sur le mal, et sans cesse embrâsé
De zèle pour ton Dieu, d'amour pour ton semblable.
De ton maître divin suis l'exemple ineffable.
Si tu sais comme lui porter tous tes desirs
Vers l'œuvre de ton père, et vivre de soupirs,
Pour qu'il regarde l'homme et pour qu'il le guérisse,

Alors, te remplissant de l'esprit de justice,
Nul ne te touchera sans émouvoir ta foi,
Et sans faire sortir une vertu de toi. »

Ici, soit le pouvoir de ma douce espérance,
Soit que ses grands destins se montrassent d'avance,
Je semblai pressentir qu'à des fléaux affreux
Succéderaient pour nous des momens plus heureux.
Je crus voir la sagesse assise sur un trône,
Retraçant de nos jours ce que dit Babylone,
Lorsqu'au milieu d'un champ, la voix d'Ezéchiel
Fit revivre et marcher tous les morts d'Israël.
Je crus sentir qu'enfin cette sainte sagesse,
Accomplissant pour nous sa divine promesse,
Nous rendrait nos trésors, par Babel arrachés,
Qu'elle ranimerait tous nos os desséchés,
Que l'homme renaîtrait; que les tribus captives,
Par lui, du vrai Jourdain, regagneraient les rives,
Et que Jerusalem reverrait ses enfans.

« Oui, me dit Alexis, ils auront lieu ces temps
Où l'homme rentrera dans la terre promise.
Au vrai Dieu, par son bras, elle sera soumise :
Mais annonce aux mortels qu'ils ne l'habiteront
Qu'autant que pour leur maître ils la cultiveront. »

Ces mots sont les derniers qu'Alexis fit entendre.
Quand j'eus loué les cieux, quand j'eus béni sa cendre,
Tout rempli de ce feu qui brûlait dans mon sein,
De mon paisible toit je repris le chemin,
Esperant en secret que ces saines lumières
Trouveraient quelqu'accès dans le cœur de mes frères.

SAINT-MARTIN (*l'Illumine*).

# ÉPITRE A EUGÉNIE.

Belle et séduisante Eugénie,
L'essaim des amours suit tes pas ;
Des jeux la troupe réunie
Sourit à tes jeunes appas :
Mais décrier ce qu'on envie,
Ménager ce qu'on ne craint pas,
Telle est l'histoire de la vie.
Les sots craignent les gens d'esprit ;
Les laides redoutent les belles :
Des bégueules simpiternelles
Contre toi le courroux s'aigrit.
Aimer est le soin de ton âge,
Haïr est leur triste partage :
Tu nous plais, c'est les outrager.
Plais-nous, s'il se peut, davantage,
Pour les punir et te venger.
La prude Arsinoé tempête
En voyant briller sur ta tète
La rose et les jasmins nouveaux :
Ce sont les fleurs de la jeunesse ;
Celles de la triste vieillesse
Sont les soucis et les pavots.
Vainement la grave matrône,
Que scandalise la gaîté,
D'un ton lourdement apprêté,
Se vante elle-même, et nous prône
Le bon ton qu'elle connaît peu :
N'en déplaise à sa pruderie,

L'ennui, qui la suit en tout lieu,
Est très-mauvaise compagnie.
Loin de la sphère des dévotes,
Entends-tu fronder les amours
Par des médisantes moins sottes,
Non moins aigres dans leurs discours,
Par nos Armandes, nos Bélises,
Ces phénomènes, ces esprits
Composant de petits écrits
Qui sont pleins de grandes sottises ?
L'une suit Newton dans les cieux ;
Politique par excellence,
L'autre pèse dans sa balance
Les Rousseaux et les Montesquieux ;
Celle-ci, malgré tout le monde,
Se proclame Sapho seconde
Au Parnasse de Thélusson ;
Cette autre, folle lamentable,
Veut que l'on quitte pour le diable,
Fielding, Lesage et Richardson.
Or, sus que leur front sec et jaune
Soit ceint d'une épaisse couronne
Non de laurier, mais de chardon ;
Et que Despaze le gascon,
Qui diffame tout ce qu'il vante,
De son gosier rauque les chante
Au fond des marais d'Hélicon :
Crois-moi, leur éclat pédantesque
N'a rien qui te doive éblouir ;
Ris de cette gloire grotesque
Qu'un jour voit naître et voit mourir :
A la nature plus docile,
Cultive en paix l'art difficile

D'aimer, de plaire et de jouir.
Loin du triste charlatanisme,
Loin du fastueux jansénisme
De la bégueule Maintenon,
En suivant les lois d'Epicure,
Ainsi dans sa retraite obscure
Vécut cette aimable Ninon,
En amour connaissant l'ivresse,
Mais très-peu la fidélité;
Pleine d'honneur, de probité,
Si ce n'est en fait de tendresse;
Bel esprit sans fatuité,
Et philosophe sans rudesse.
Paris tour-à-tour enviait
Villarceaux, Sévigné, Gourville,
Et Lachâtre, dormant tranquille
Sur la foi de son billet.
Affrontant la troupe hargneuse
Des médisantes par métier,
Elle osait être plus heureuse
Que les prudes de son quartier;
Tous les arts venaient lui sourire;
Douce amitié, tendres amours
Egayaient ses nuits et ses jours;
Le trait jaloux de la satire
Ne l'atteignait point dans leurs bras:
Tartuffe pouvait en médire,
Mais Molière en faisait grand cas.
Afin de varier la vie,
Chemin faisant, elle avait eu
Mainte faiblesse fort jolie:
On parlait peu de sa vertu,
Mais on l'aimait à la folie.

Toi donc, de qui la volupté
A constamment suivi les traces;
Toi qui joins l'enjouement aux graces,
La gentillesse à la beauté,
Que les plaisirs, que la tendresse,
Divinités de la jeunesse,
Embellissent tes doux loisirs;
Rends-leur des hommages durables,
Sans négliger les arts aimables;
Les arts sont aussi des plaisirs:
Qu'agitant les cordes dociles,
Sur la harpe, tes doigts agiles
Voltigent, guidés par l'amour;
Et que ta voix tendre et plaintive
Chante la romance naïve
De quelque nouveau troubadour.
Moissonne le champ de la vie,
Tandis que les sombres hivers
N'ont pas encor glacé les airs
Ni desséché l'herbe fleurie;
Tandis qu'aurore de ses pleurs
Anime et féconde la plaine
Où Flore étale ses couleurs,
Et que zéphyr, de son haleine,
Caresse tes cheveux d'ébène,
Couronnés de myrte et de fleurs.

CHÉNIER.

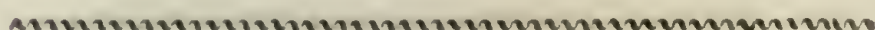
# FRAGMENT

## D'UN ESSAI SUR LA SATIRE.

De Regnier, parmi nous, Despréaux fut vainqueur;
Gloire au grand Despréaux ! son génie et son cœur,
Au vrai qu'il adora, furent toujours fidèles :
Ce modèle, à jamais, formera des modèles.
Au milieu des talens qu'éleva Port-Royal,
Seul, exempt de rivaux, l'ingénieux Pascal,
Pliant à tous les tons sa facile éloquence,
De sa prose classique enrichissait la France.
Despréaux, s'illustrant par de nouveaux succès,
Assura les honneurs de l'Hélicon français ;
Dans ses vers épurés polissant le langage,
De l'élégant Malherbe il consomma l'ouvrage,
Des chefs-d'œuvres d'Horace atteignit la hauteur,
Et du premier des arts fut le législateur.
Que dis-je ? Il détrôna ces faux rois du Parnasse
Dont l'hôtel Rambouillet encourageait l'audace,
Et qui, des pensions faisant sur-tout grand cas,
Vendirent à Colbert l'esprit qu'ils n'avaient pas.
Cotin, de plats sonnets importunant les belles,
Parlant, rimant, prêchant sur le ton des ruelles ;
L'âpre et dur Chapelain, qui, sans goût et sans art,
Tenta de rajeunir la rouille de Ronsard ;
Montfleury, qui se crut l'émule de Molière ;
Cet ignoble Pradon que vantait Deshoulière,
Pradon, sans la satire, à jamais ignoré,

Mais au divin Racine un moment préféré ;
En ces jours où d'Agnès la simplicité pure
Des Marivaux du siècle obtenait la censure ;
Où le sublime Alceste essuyait des mépris ;
Où du contemplateur les vers étaient proscrits ;
Où dans plus d'un libelle, et même dans la chaire,
Tartuffe démasqué tonnait contre Molière ;
Quand de Britannicus les vers mélodieux,
Et Tacite, embelli par la langue des dieux,
Languissaient désertés sur la scène avilie ;
Quand d'ineptes lecteurs dédaignaient Athalie,
Les cris injurieux d'un public abusé
A l'oracle du goût n'en ont pas imposé :
Despréaux, signalant son utile courage,
Au jugement vulgaire opposa son suffrage ;
Et, payant au génie un tribut mérité,
Prononça les décrets de la postérité.

CHÉNIER.



# L'ONCLE

## A LA MODE DE BRETAGNE.

DANS un couvent à Bourg en Bresse,
Un Capucin, plein de ferveur,
Prêchait à la grille du cœur,
Et pendant qu'on cloîtrait sa nièce.
Soudain, au fort de son sermon,
L'enthousiasme séraphique
Exaltant son ame et son ton,
Il dit d'une voix emphatique :

Ciel ! Jésus-Christ ouvre son sein
A la nièce d'un Capucin !
Il l'épouse ! elle est sa compagne !
Et par cet hymen, quel honneur !
Je deviens de Dieu, mon sauveur,
L'oncle à la mode de Bretagne.

BEAUMARCHAIS.

# ÉPITRE

## A M. DE NIERT, sur l'Opéra. (1)

NIERT, qui pour charmer le plus juste des rois (2),
Inventas le bel art de conduire la voix,
Et dont le goût sublime, à la grande justesse
Ajouta l'agrément et la délicatesse;
Toi, qui sais mieux qu'aucun le succès que jadis
Les pièces de musique eurent dedans Paris;
Que dis-tu de l'ardeur dont la cour échauffée
Frondait en ce temps là les grands concerts d'Orphée,
Les passages d'Atto, ceux de Léonora (3),
Et du déchaînement qu'on a pour l'Opéra ?
De machines d'abord le surprenant spectacle
Ebloüit le bourgeois et fait crier miracle :
Mais la seconde fois il ne s'y pressa plus,
Il aima mieux *le Cid*, *Horace*, *Héraclius*;
Aussi de ces objets l'ame n'est point émue,

(1) Cette pièce, fort rare, doit piquer la curiosité. On y trouve des détails sur l'Opéra, qui naissait alors en France.

(2) Louis XIII.

(3) Fameux musiciens italiens du temps.

Et même rarement ils contentent la vue.
Quand j'entends le sifflet, je ne trouve jamais
Le changement si prompt que je me le promets;
Souvent au plus beau char le contre-poids résiste,
Un dieu pend à la corde et crie au machiniste,
Un reste de forêt demeure dans la mer,
Ou la moitié du ciel au milieu de l'enfer.
Quand le théâtre seul ne réussirait guère,
La comédie au moins, me diras-tu, doit plaire.
Les ballets, les concerts, se peut-il rien de mieux
Pour contenter l'esprit et réveiller les yeux?
Ces beautés néanmoins, toutes trois séparées,
Si tu veux l'avouer, seraient mieux savourées.
De genres si divers le magnifique appas
Aux règles de chaque art ne s'accommode pas.
Il ne faut point, suivant les préceptes d'Horace,
Qu'un grand nombre d'acteurs le théâtre embarrasse,
Qu'en sa machine un dieu vienne tout ajuster.
Le bon comédien ne doit jamais chanter.
Le ballet fut toujours une action muette;
La voix veut le théorbe, et non pas la trompette;
Et la viole, propre aux plus tendres amours,
N'a jamais jusqu'ici pu se joindre aux tambours;
Mais en cas de vertus, Louis (1), qui par pratique
Sait que pour en avoir une seule héroïque,
Il faut en avoir mille et toutes à la fois,
Veut voir si, comme il est le plus puissant des rois,
En joignant, comme il fait, mille plaisirs de même,
Il en peut avoir un dans le degré suprême.
Comme il porte au dehors la terreur et l'amour,
Humain dans son armée autant que dans sa cour,

(1) Louis XIV.

Il veut sur le théâtre, ainsi qu'à la campagne,
La foule qui le suit, l'éclat qui l'accompagne,
Et son peuple qui l'aime, et suit tous ses desirs,
Se conforme à son goût, ne veut que ses plaisirs.
Ce n'est plus la saison de Raymon ni d'Hilaire (1).
Il faut vingt clavecins, cent violons pour plaire.
On ne va plus chercher au fond de quelque bois
Des amoureux bergers la flûte et le hautbois;
Le théorbe charmant qu'on ne voulait entendre
Que dans une ruelle avec une voix tendre,
Pour suivre et soutenir par des accords touchans
De quelques airs choisis les mélodieux chants.
Boisset, Gautier, Hémon (2), Chambonières (3), Labarre (4),
Tout cela seul déplaît et n'a plus rien de rare :
On laisse-là Dubut (5), et Lambert et Camus (6) :
On ne veut plus qu'Alceste, ou Thésée, ou Cadmus (7);

---

(1) Célèbres chanteuses pendant la minorité de Louis XIV.

(2) Habiles musiciens.

(3) Excellent pour le clavecin. Ce maître acquit de grandes richesses.

(4) Homme étonnant pour la flûte. Houdart de la Motte lui a adressé une ode. Quelques personnes prétendent que c'était pour rendre hommage au rare talent de Labarre que Couston avait fait la fameuse statue du flûteur, et que c'était même ce musicien qu'il avait voulu représenter dans cette statue, qui est un des beaux ornemens du jardin des Tuileries, et l'une des belles productions de la sculpture française. Ce fut, dit-on, cette statue qui donna à l'illustre Vaucanson l'idée de son flûteur automate.

(5) Il touchait admirablement le luth, dont on ne fait plus d'usage depuis long-temps.

(6) Ils composaient de beaux airs, et les chantaient avec beaucoup de goût.

(7) Opéras de Lully et de Quinault.

Que l'on n'y trouve pas de machines nouvelles,
Que les vers soient mauvais, que les voix soient cruelles;
De Baptiste (1) épuisé, les compositions
Ne sont, si vous voulez, que répétitions;
Le Français, pour lui seul contraignant la nature,
N'a que pour l'Opéra de passion qui dure.
Les jours de l'Opéra, de l'un à l'autre bout,
Saint-Honoré remplit de carosses par-tout,
Voit, malgré la misère à tous états commune,
Que l'Opéra tout seul fait leur bonne fortune.
Il a l'or de l'abbé, du brave, du commis;
La coquette s'y fait mener par ses amis.
L'officier, le marchand tout son rôti retranche
Pour pouvoir y porter tout son gain le dimanche.
On ne va plus au bal, on ne va plus au cours:
Hiver, été, printemps, bref Opéra toujours;
Et quiconque n'en chante, ou bien plutôt n'en gronde
Quelque récitatif, n'a pas l'air du beau monde.
Avec mille autres biens le jubilé fera
Que nous serons un temps sans parler d'Opéra.
Mais aussi de retour de mainte et mainte église,
Nous irons pour causer de tout avec franchise,
Et donner du relâche à la dévotion,
Chez l'illustre Certain (1) faire une station.

---

(1) Prénom de Lully.

(1) Amie particulière de M. de Niert, premier valet-de-chambre du roi. Cette jeune muse, âgée de quinze ans, était douée de la plus jolie figure, et parmi beaucoup d'autres talens, avait sur-tout celui de toucher supérieurement le clavecin. L'abbé de Chaulieu envoya le madrigal suivant à un homme qui faisait la cour à mademoiselle Certain. Il l'invite à se trouver chez elle le soir, pour l'entendre.

Je dois ce soir voir une belle,

De cet aimable enfant le clavecin unique
Me touche plus qu'Isis (1) et toute sa musique.
Je ne veux rien de plus ; je ne veux rien de mieux
Pour contenter l'esprit, et l'oreille et les yeux.

J. La Fontaine.

# IMPROMPTU

## Sur le Poète anglais Waller, en 1679.

Dans un souper chez M^me de la Sablière, où plusieurs Anglais assistaient, les convives ayant appris la mort de Waller, chacun disserta sur la question de savoir quelle classe d'ombres, soit des philosophes, des poètes

---

Dont le savoir et la beauté
Font douter s'il faut qu'on l'appelle,
Muse, grace ou divinité.
Je me fais un plaisir extrême
De pouvoir partager ce plaisir avec vous ;
Après cela, jugez vous-même
Où je vous donne un rendez-vous.

(1) Opéra de Lully. Il s'y trouve une furie que Boileau nomme la *tranquille Euménide*, parce qu'elle demeure presque toujours sans action. Voici ce que le satirique raconte à ce sujet. «Etant à une représentation de cette pièce, je remarquai que l'acteur qui jouait le rôle de la furie, s'ennuyant d'être trop long-temps sans rien faire sur le théâtre, bâillait à diverses reprises, et qu'à chaque bâillement il faisait de grands signes de croix sur sa bouche, comme font les bonnes gens. Je dis à ceux avec qui j'étais : *Voyez, voyez la furie qui fait des signes de croix.* »

ou des amans, recevrait dans l'Elysée l'Anacréon anglais. La Fontaine répondit par cet impromptu, qui n'a été recueilli dans aucune edition de ses œuvres.

Les beaux-esprits, les sages, les amans,
Sont en débats dans les Champs-Elysées :
Ils veulent tous, en leurs départemens,
Waller pour hôte, ombre de mœurs aisées.
Pluton leur dit : « J'ai vos raisons pesées;
» Cet homme sut en quatre arts exceller,
» Amours et vers, sagesse et beau parler :
» Lequel de vous l'aura dans son domaine ?»
Sire Pluton, vous voilà bien en peine!
S'il possédait ces quatre arts en effet,
Celui d'amour, c'est chose toute claire,
Doit l'emporter ; car quand il est parfait,
C'est un métier qui les autres fait faire.

J. La Fontaine.

---

# VERS

## Pour des Bergers et des Bergères, dans une Fête donnée à Troyes, en 1678.

Telles étaient jadis ces illustres bergères
Que le Lignon tenait si chères :
Tels étaient ces bergers qui, le long de ses eaux,
Menaient leurs paisibles troupeaux,
Et passaient dans les jeux leurs plus belles années.
Parmi ces troupes fortunées,
Les plaisirs de campagne et les plaisirs de cour

Trouvaient leur place tour-à-tour.
Comme eux, tantôt on nous voit sur l'herbette
Marquer nos pas au son de la musette,
Cueillir et présenter les fleurs
En y mêlant quelques douceurs :
Tantôt aux bords de nos fontaines
Nous chantons de l'amour les plaisirs et les peines ;
Et le divin Tircis mêle aussi quelquefois
Son théorbe divin aux accens de nos voix.
Parfois à sa bergère on donne sérénade ;
Avec elle on fait mascarade,
On danse même des ballets.
On fait des vers galans, on en fait des follets.
Nous lisons de Renaud les douces aventures,
Et les magiques impostures
De la belle qui l'enchanta ;
Tout ce que le Tasse chanta,
Et mille autres récits que la galanterie
Semble avoir inventés pour notre bergerie.
Nous vous dirons aussi que nos brillans guérets
Et nos sombres forêts
Nous fournissent parfois de quoi faire grand'chère ;
Mais cela paraîtrait vulgaire,
Et l'on dirait qu'en discours de berger
On ne parle jamais de boire et de manger :
Ainsi passe le temps, sans tracas, sans cabale ;
Gens d'une humeur assez égale,
Voilà nos douces libertés :
Qu'ont de mieux vos sociétés (1) ?

J. La Fontain.

(1) Cette pièce, ainsi que l'épître précédente, n'ont eté recueillies dans aucune des éditions prétendues complètes du fabuliste.

## VERS DE DESPRÉAUX

### Pour le portrait du P. d'Hozier.

Des illustres maisons il publia la gloire ;
Ses talens surprendront tous les âges suivans ;
Il rendit tous les morts vivans dans la mémoire ;
Il ne mourra jamais dans celle des vivans (1).

## A Mme LA PRINCESSE DE TINGRIS,

### Sur son trop grand appétit aux eaux de Forges.

Ne faut toujours croire son appétit,
Ou soi-disant, car on peut s'y meprendre ;
Même en amour, le cœur est si petit
Que c'est pitie ; partant ne peut s'étendre ;
N'entends parler du grand cœur de Tingris,
Cœurs ainsi faits dévoreraient un monde!
Villes et forts, ce sont pour eux pois gris ;
Leur ordinaire est la machine ronde.
Vous, sa moitié, digne d'un tel époux,
De vivre encor, si faites quelque estime,
Prenez un train et plus lent et plus doux ;
La gloire seule exempte de regime.

(1) Ce quatrain ne se trouve imprimé dans aucune édition des œuvres de Despréaux, pas même dans l'excellente édition de ce législateur du Parnasse, publiée par M. Daunou.

Faut se borner, un mets seul vous suffit;
Mais sur ce point n'avez trop de scrupule,
Vous vous croyez une santé d'Hercule,
Et mesurez le tout à votre esprit.
Pour celui-ci, dont je connais l'allure,
Il peut marcher sans frein ni cavesson.
Vivacité n'a besoin de mesure
Quand, pour compagne, elle prend la raison (1).

CRÉBILLON.

## SYSTÊME DE LAW,

### Faisant suite au portrait du régent de France.

PHILIPPE, garde-toi des prodiges pompeux
Qu'on offre à ton esprit trop plein de merveilleux.
Un Ecossais arrive et promet l'abondance;
Il parle, il fait changer la face de la France;
Des trésors inconnus se forment sous ses mains:
L'or devient méprisable aux avides humains.
Le pauvre qui s'endort au sein de l'indigence,
Des rois, à son reveil, égale l'opulence;
Le riche, en un moment, voit fuir devant ses yeux
Tous les biens qu'en naissant il eut de ses ayeux.
Qui pourra dissiper ces funestes prestiges? (2)

VOLTAIRE.

(1) Ce badinage de l'auteur d'Atrée et Thieste n'avait jamais été imprimé.

(2) On ne trouve ce morceau dans aucune des éditions de la Henriade.

# ÉPITRE.

Vous savez, d'une verve aisée,
Joindre au charme du sentiment
L'éclat piquant de la pensée;
Oncques ne fut un rimeur si charmant!
Vous avez la vigueur d'Hercule,
Et soupirez plus tendrement
Que ne fit autrefois Tibulle;
Oncques ne fut un si parfait amant.
Obligeant, sans autre espérance
Que le plaisir d'avoir bien fait,
Qui vous tient lieu de récompense;
Oncques ne fut un rimeur si parfait.
Puisse la déesse volage,
Qui sourit sans discernement
Souvent au fol, et rarement au sage,
Se corriger ce nouvel an,
Et tourner à votre avantage
Le temps de son aveuglement,
Dont je dis cent fois peste et rage,
Quand je vois au dernier étage
Apollon logé tristement:
Apollon, dieu de l'enjoûment,
Chantre ennemi de l'indigence,
Et qui, dans un peu plus d'aisance
Fredonnerait bien autrement.
Mais sur les souhaits d'un poète
Qui, gai du Nuits qu'il a flûté,
Voit doublement la vérité,
Et perce mieux qu'aucun prophète

De l'avenir l'obscurité,
Prenez, ami, l'heureux présage
Que, par un équitable usage
Du pouvoir dont il fit abus,
Le destin reglant la mesure
De ses présens sur vos vertus,
( Jà de Vénus vous avez la ceinture )
Aurez un jour la bourse de Plutus.
C'est lors, que défiant l'envie
D'aigrir la douceur de vos jours,
Vous menerez joyeuse vie
Entre les ris et les amours.

DIDEROT.

## MON PORTRAIT

### ET MON HOROSCOPE.

De la nature enfant gâté,
Tel on m'a fait, je crois, dans un moment d'ivresse,
Tel sans remords je suis resté.
De la triste raison, de l'austère sagesse,
Remettant les conseils du jour au lendemain,
A soixante ans passés, la marotte à la main,
De sa rivale turbulente
Je suis, le dos courbé, les bataillons falots;
Et quelquefois, autour de ma tête tremblante,
De Momus on entend résonner les grelots.
Près de vous j'aurais pu connaître
Un rôle plus décent, s'il n'est pas aussi doux;
C'est celui de rire des fous

Quand il n'est plus saison de l'être;
Mais pour ce rôle, il faut peut-être
Avoir un grand sens, être vous.
A mon âge, il est difficile
De passer sous une autre loi,
Et vous avez, sage Lucile,
Du moins quinze ans encore à vous moquer de moi.
Oui, quinze ans, soyez-en certaine.
De vieux soupirs gonflé, brûlé de vieux desirs,
Je sentirai ce cœur, à la quatre-vingtaine,
Battre pour vos menus-plaisirs.
Mais lorsque sur mon sarcophage
Une grande Pallas, qui se désolera,
Du doigt aux passans montrera
Ces mots gravés : *Ci gît un sage;*
N'allez pas, d'un ris indiscret,
Démentir Minerve éplorée,
Flétrir ma mémoire honorée,
Dire : *Ci gît un fou.* Gardez-moi le secret.

DIDEROT.

## MADRIGAL

A une jeune dame qui, dans une pièce de théâtre, avait fait le rôle de la prêtresse du temple de l'Amour.

A LA tendre amitié j'ai consacré ma lyre;
Hier, hier encor, j'embrassais son autel,
Et j'allais, transporté d'un sublime délire,
Entonner à sa gloire un cantique immortel :
Mais lorsque je vous vis si touchante et si belle,

Sous mes doigts tout-à-coup la lyre fut rébelle ;
Et l'amitié n'eut pas tous les honneurs du jour :
A chaque son que je formais pour elle,
Mon cœur payait un soupir à l'amour.

DIDEROT.

---

## STANCES IRRÉGULIÈRES

### POUR UN PREMIER JOUR DE L'AN.

TEL qu'un ruisseau silencieux,
Par son cristal uni, par son cours insensible,
Image du repos, en impose à nos yeux ;
Tel et plus fugitif, et plus imperceptible,
Dans son rapide et secret mouvement,
Le moment nous échappe, et non moins sourdement
S'écoulera le moment qui va suivre.
Mais du temps qui s'enfuit à quoi bon s'alarmer ?
Si ce n'était, Philis, qu'un jour de moins à vivre,
Est un jour de moins à s'aimer.

Les dieux ont dit au temps : tu marcheras sans cesse;
Mais l'éternel décret ne lui permettant pas
D'accélérer ou d'étendre son pas,
Apprend comment on peut le gagner de vitesse.
Le bonheur, pour un seul instant,
Compte plus d'une jouissance ;
Hâtons-nous donc, Philis : aimons-nous tant et tant,
Que d'un même plaisir maint autre résultant,
Nous dérobions au temps quelques lustres d'avance.

Tandis qu'un sable mobile,
La mesure de nos jours,

Hors de sa prison fragile
Va précipitant son cours,
Tu parles, je t'entends, je te vois, je t'admire;
Dans ma raison, dans mon délire,
Ou je baise tes yeux, ou je presse tes mains;
Et quel autre que moi peut savoir et peut dire
Ce que je dois encore à chacun de ses grains?
Oublié de tous deux, puisse le dieu bizarre
Tous les deux nous oublier;
Ou touché d'une vie aussi douce, aussi rare,
Retourner son sablier.

DIDEROT.

---

# LETTRE

## A MADAME DE ****.

MADAME,

Je crains toute épithète, et ne mérite point celle de philosophe : je ne suis ni d'âge, ni d'étoffe à faire un Caton, et il est cent occasions où je serais bien fâché qu'une femme aimable n'eût à louer que ma sagesse.

Pour poëte, je ne me souviens pas d'avoir sommeillé sur le Parnasse assez long-temps pour être à mon réveil salué de ce nom.

Pour faire un vers, mauvais ou bon,
Je ne vais point à la fontaine
Qui baigne le sacré vallon;
J'aime la jeune Célimène,

Sa gorge fait mon Hélicon ;
Or, devinez mon Hippocrène.

Le titre de musicien ne me va plus. Il y a cinq ou six ans que j'ai perdu le peu de voix que j'avais, par la raison que nous ne pratiquons pas en France la méthode de la faire durer autant qu'en Italie.

La stérilité de menton est donc la seule qualité qui soit commune entre Phébus et moi. Aussi ses malheurs ne me touchent-ils guères, et je vous jure que si j'avais vécu comme lui avec neuf pucelles, et qu'elles eussent eu la même bonne volonté pour moi, mortel chétif, j'aurais mieux employé mon temps que ce dieu.

Quant à Daphné, vous conviendrez que cette fille était de mauvais goût, et qu'avec toutes les raisons qu'elle avait de se défier d'un chanteur qui allait jusqu'en A-mi-la, il valait mieux risquer d'être déesse, que de s'exposer à devenir laurier, et faire la récompense de l'amant que la couronne du poète.

Enfin, madame, je n'ai ni les vices ni les vertus d'Apollon, seul de ses frères à qui leur père ait accordé un équipage et même assez brillant. Il tranchait du petit maître, et personne ne l'est moins que je le suis. Né jaloux

jusqu'à la fureur, il fit à Vénus une tracasserie dont je suis incapable; car si je ne parviens pas à me procurer le bonheur de Mars, je ne suis pas homme à donner à Vulcain avis de son malheur.

DIDEROT.

## TRADUCTION LIBRE EN VERS

### Du commencement de la première Satire d'Horace.

Dites-moi donc pourquoi ce bizarre animal,
L'homme, dans son état, se trouve toujours mal?
Qu'il tienne cet état ou de la circonstance
Ou de son propre choix, c'est la même inconstance.
Quel est de son éloge un éternel sujet?
Quel est de son envie un éternel objet?
Le sort de son voisin. Des travaux de la guerre
Le soldat accablé, jetant son casque à terre,
S'écrie avec douleur : heureux le commerçant!
Tandis que celui-ci, consterné, gémissant,
Dit, en voyant ses jours, ses jours et sa fortune,
Livrés à la merci d'Eole et de Neptune :
Trop heureux le soldat! On se bat bravement,
On triomphe ou l'on meurt; c'est le mal d'un moment.
Si le bruit d'un client tiré de sa chaumière,
En ébranlant sa porte entr'ouvre sa paupière,
De l'avocat alors écoutez le propos,
Et ce n'est plus qu'aux champs qu'habite le repos.

Et le laboureur? lui, dédaignant ses charrues,
Pense que le bonheur n'est qu'au coin de nos rues.
Le récit de ces traits pourrait, par sa longueur,
Des poumons de Linguet épuiser la vigueur;
Mais pour en épargner à votre impatience
La liste, écoutez-moi: voyez ce que je pense.
Supposons qu'assourdi de ces vœux insensés,
Jupiter un beau jour les a tous exaucés;
Il dit au commerçant: « Empoigne cette épée,
Qu'elle soit dans le sang incessamment trempee,
Marche sous le drapeau, car te voilà guerrier ».
Au soldat: « De ton front arrache ce laurier,
Tu pars pour Ceylan, le pilote t'appelle,
Vas, et rapporte-nous le poivre et la canelle;
Te voilà commerçant ». Il dit au laboureur:
« Les champs ne seront plus trempés de ta sueur,
Tu ne maudiras plus dans ces villes cruelles
Un peu de ce froment que tu sèmes pour elles;
Endosse cette robe: au voleur opulent,
Au puissant malfaiteur vends ton petit talent,
Je te fais avocat ». « Et toi, prends cette bêche;
Défriche, sarcle, émonde, allons vîte, dépêche;
En parcourant des cieux les ardentes maisons,
Le soleil t'avertit des prochaines moissons;
Vas nétoyer ton aire, aiguiser ta faucille;
Rassemble sur ton champ tes valets, ta famille;
Attèle, et que tes bœufs à tirer essouflés,
Fléchissent les genoux sous le poids de tes blés;
Tu n'es plus avocat: Jupiter te condamne
A quitter pour jamais l'antre de la chicane,
Te voilà gros fermier... Allez donc... Allez tous...
N'êtes-vous pas enfin servis selon vos goûts?
Partez. Je parle en vain... Ils font la sourde oreille.

Et qui pouvait s'attendre à sottise pareille?
A quoi tient-il? Mais non, calmons notre courroux;
Je les fis tels qu'ils sont, et je les fis bien fous ».
Le Dieu sourit, s'éloigne, et dans moins d'un quart-d'heur
Revoit des immortels la paisible demeure,
Jurant qu'à l'avenir ils auraient beau prier...
Et jurant par le Styx de les laisser crier.

Je voulus jusqu'au bout suivre les pas d'Horace;
Mais, le dirai-je? ici, mon guide s'embarrasse.
Son écrit décousu n'offre à mon jugement
Que deux lambeaux exquis rapprochés sottement.
Qu'on doute de la chose, ou que l'on en accuse
De quelque vieux rhéteur la pédantesque muse;
J'abandonne la forme au premier disputant,
Pourvu que sur le fond l'on m'entende un instant.
La tonne des plaisirs et la tonne des peines,
Vastes également, sont également pleines;
Mais tandis qu'à grands flots l'une verse le fiel,
L'autre, avare, ne rend qu'une goutte de miel.
Savourons cette goutte, et que la triste envie
Cesse, par ses poisons, d'infecter notre vie.
Soyons heureux chez nous. Ne vîtes-vous jamais
La gaîté sous le chaume et l'ennui sous le dais?
Souvent. Abjurez donc la sotte conséquence
Qui fixe le bonheur auprès de l'opulence,
Et dites, en dépit du vulgaire falot,
Que les biens et les maux sont notre commun lot;
De son propre fardeau mon épaule pressée,
Ignore le fardeau dont la vôtre est blessée:
Suis-je d'un peu de bien devenu possesseur?
L'habitude perfide en détruit la douceur.
D'une peine, au contraire, ai-je l'ame effleurée?
Je sens que ma douleur s'accroît par sa durée.

Mais chacun peut le dire en causant avec soi :
Cet ordre du destin n'est-il fait que pour moi ?
Je ne sais ce qui bout dans l'âtre de cet autre :
Laissons-lui sa gamelle, et vivons à la nôtre.

DIDEROT.

## LE MARCHAND DE LOTO,

### ÉTRENNES AUX DAMES.

A MON loto, soir et matin,
Sous vos doigts un brillant destin
Portera des boules heureuses.
Ce que j'assure, je le sai :
Si vous en êtes curieuses,
Mesdames, faites-en l'essai
A mon loto.

Un peu de secours fait grand bien;
Tant soit peu d'art ne nuit à rien,
Il faut quelquefois s'en permettre;
C'est mon avis. On ne saurait
Le dédaigner et se promettre
Tout l'avantage qu'on aurait
A mon loto.

Jamais une joueuse habile
Ne tint son sachet immobile;
Il faut l'agiter prestement.
Il faut que mollement pressée
Entre les doigts, légèrement
La boule ait été caressée
A mon loto.

Selon son goût ou son talent,
On a le tirer prompt ou lent :
Il n'y faut aucune science,
Ou s'il en faut, il en faut peu.
Un quart-d'heure d'expérience
Suffit pour bien jouer le jeu
A mon loto.

De celles qu'un ambe contente,
Il se plait à tromper l'attente.
Fi de l'ambe, il est trop commun ;
D'un terne la chance est mesquine ;
D'un terne? oui, de deux jours l'un,
Je puis vous répondre d'un quine
A mon loto.

Au quaterne, par accident,
S'il se réduit en attendant,
La perte est bientôt réparée.
Le jour qui suit ce jour fatal,
On peut compter sur la rentrée
De l'intérêt du capital
A mon loto.

Mais de la superbe machine
Le pouvoir merveilleux décline
De jour en jour ; c'est son défaut.
Je vous en préviens, blonde ou brune,
Vous n'avez que le temps qu'il faut
Si vous voulez faire fortune
A mon loto.

Ma demeure est à Vaugirard,
Tout vis-à-vis maître Abélard,
Qui montre aux enfans la musique.

L'on se pourvoit ou l'on souscrit.
Sous mon enseigne magnifique
En lettres d'or il est écrit :
Au grand Loto.

DIDEROT.

## ÉPIGRAMME.

### LE BORGNE.

ASSEZ voisin de son cercueil,
Un jour certain octogénaire
Se trouva déféré d'un œil,
L'accident était ordinaire :
Aussi, sans en être alarmé,
Il dit : autant de moins à faire ;
C'en est toujours un de fermé.

DIDEROT.

## LA FRANÇAISE AU SÉRAIL.

LE bon sultan, monarque de Bysance,
Disait un jour dans son joli bercail :
Roses d'amour qui peuplez mon sérail,
Désennuyez ma sublime excellence ;
Je veux un conte. On contait autrefois ;
Charmans conteurs divertissaient les rois.
Peut-on aimer, aimer, aimer sans cesse ?
L'amour s'endort sur un riche tapis.
On bâille, hélas ! auprès d'une maîtresse ;
Auprès de cent, mesdames, c'est bien pis.

Çà, commencez, sur-tout qu'on m'intéresse.
Lors de Caleb on lui lut les récits.
Profond silence autour de sa hautesse.
Lui-même écoute, et ses traits radoucis,
Par les vapeurs cessent d'être obscurcis.
L'ennui s'envole et la sombre tristesse,
Et pas à pas se glisse l'intérêt,
A s'attendrir son cœur trouve des charmes;
Son œil ému verse de douces larmes;
De son plaisir il s'étonne en secret.
Lecture faite, il écoutait encore.
Quel est, dit-il, ce conteur que j'ignore?
Est-il né Grec, Turc, Arabe ou Persan?
Volez, esclave, et des mers du Bosphore,
Cherchez-le moi dans l'empire ottoman;
Interrogez le couchant et l'aurore,
Cadi, mollak, et jusqu'au moindre iman.
Sage Caleb! avec quel art tu contes!
Parfums d'amour exhalés de tes contes
Ont ranimé tous mes sens abattus.
Ta grace même en leçons est féconde;
Tu fais chérir les deux biens de ce monde,
Le tendre amour et les douces vertus.
Oui, je te fais pacha pour ton génie.
Alors s'incline avec cérémonie
Un jeune Turc, officier du palais.
Dans notre langue, instruit avec succès,
Il avait lu nos modernes brochures,
Et nos romans, et jusqu'à nos mercures;
Il savait tout comme un jeune Français.
Trois fois son front s'abaisse au pied du trône.
O toi, dit-il, que la gloire environne,
Toi dont l'esprit efface la splendeur

Et du soleil et de dix mille étoiles,
Qui, de la nuit, percent les sombres voiles,
Permets qu'ici j'apprenne à ta grandeur
Que le pacha, crée par ta sagesse,
Est une femme. — Ah! j'ai dû m'en douter
A cette grace, à sa noble finesse :
Un homme ainsi ne saurait pas conter.
C'est une femme! Oui, dans ma douce ivresse,
Je te rends grace, ô ciel! ô Mahomet!
Que de beautés son esprit me promet!
Vous, diamans de Golconde et d'Olinde,
Perles d'Ormus, émeraudes, rubis,
Tissus brillans de la Chine et de l'Inde,
Unissez-vous pour ses riches habits.
Sur le duvet que sa grace repose;
Que dans ses bains se distille la rose,
Que les parfums embaument son sommeil,
Les harpes d'or enchantent son réveil;
Obéissez, courez, que l'on s'empresse,
Qu'on me l'amène. — Astre pur des croyans,
Avec effroi j'afflige ta tendresse.
Elle naquit parmi les mécréans;
Elle est Française, et j'ose à ta hautesse
Citer nos lois....— Eh quoi! s'écria-t-il,
Quoi! désormais mon trône est un exil!
Quand mon amour la déclarait sultane,
A m'en priver le destin me condamne!
Pourquoi faut-il que je sois musulman?
Ah! plus heureux, autrefois Soliman
A dans ses bras possédé Roxelane.
Déjà mon cœur, de plaisirs enchanté,
La préférait à mes autres épouses.
Roses d'amour, n'en soyez point jalouses;

Oui, l'esprit même est une volupté.
J'aime à vous voir, j'aimerais à l'entendre;
Et, rajeuni, mon cœur serait plus tendre
Pour les talens qu'embellit la beauté.

Malgré ce conte ou cette histoire,
Ah! sans doute vous n'irez pas,
Pour assurer votre victoire,
Dans un triste sérail enfermer vos appas.
S'il ne plaît pas toujours, un homme est peu de chose,
Fut-il sultan. Restez dans nos heureux climats,
De différentes fleurs le plaisir s'y compose.
Là, par l'esprit, l'ame et les sens,
Vous jouirez d'une triste conquête;
Préferez, croyez-moi, vos amis aux sultans.
Pour vous, pour eux, dans tous les temps,
Que chaque jour soit une fête,
Et chaque saison un printemps.

THOMAS.

# ÉPITAPHE

Du cardinal DE FLEURY, par le cardinal DE BERNIS.

Ci gît, qui, loin du faste et de l'éclat,
Content de la grandeur suprême,
N'ayant vécu que pour lui-même,
Mourut pour le bien de l'État (1).

(1) Ce charmant quatrain ne se trouve dans aucune édition des œuvres du cardinal de Bernis.

# VERS

Que Laharpe ajouta à sa comédie des *Muses rivales*, lorsque cette pièce fut remise au théâtre, le 10 juillet 1791 (1).

APOLLON.

Pourriez-vous bien le croire!
Le fanatisme encore insulte à sa mémoire;
Ce monstre, dont sa main renversa les autels,
Veut le punir du bien qu'il a fait aux mortels,
Lui dispute des morts la demeure dernière.
Oui, les tyrans sacrés qu'il osa mépriser
Se vengent sur sa cendre. Il est trop vrai, Voltaire
Leur avait arraché l'empire de la terre :
On lui défend d'y reposer.
Je vous vois tous frémir de cet indigne outrage ;
Vous plaignez un si lâche et si triste esclavage :
Rassurez-vous, il doit finir.

---

(1) Ces vers ne se trouvent imprimés dans aucune édition de la comédie des *Muses rivales*; ils sont d'autant plus curieux, qu'ils donnent la juste mesure des opinions de Laharpe en 1791. L'heure de la conversion n'avait point encore sonné pour lui : tout entier dans le piége de la philosophie, il ne prévoyait même pas encore qu'une main invisible viendrait un jour l'en arracher. Est-ce que par hasard il y aurait encore des personnes assez endurcies dans la philosophie pour préférer les vers profanes de M. de Laharpe à ses vers chrétiens? Je ne saurais le croire.

Le destin à mes yeux rapproche l'avenir;
L'avenir m'est présent, et déjà se consomme
L'ouvrage que long-temps prépara le grand homme.
Vous, enfans du génie, admirez son pouvoir.
Voltaire a le premier affranchi la pensée;
Il instruisit la France, à le lire empressée;
La France, aux nations, a montré leur devoir.
Tous les droits sont remis dans un juste équilibre;
Le peuple est éclairé; l'homme pense, il est libre;
Il rejette ses fers dès qu'il connaît ses droits;
Il n'a plus de tyrans dès qu'il connaît des lois;
La France est délivrée; elle peut être juste;
Aux talens bienfaiteurs elle ouvre un temple auguste,
Où ces amis du ciel et de l'humanité
Reposent dans la gloire et l'immortalité.
Quel contraste ce jour à nos regards expose!
L'outrage fut honteux : que le retour est beau!
        Celui qu'on privait d'un tombeau,
        Voltaire, obtient l'apothéose.
Sur un char de triomphe il entre dans Paris :
Quel appareil pompeux! quel concours! La patrie
L'appelle, et tend les bras à cette ombre chérie.
De la Bastille en poudre il foule les débris.
Magistrats, citoyens, de tout rang, de tout âge,
        La valeur, la beauté, les arts,
En foule autour de lui confondent leur hommage.
Voltaire, de sa gloire, a rempli ces remparts.
O Calas! ô Sirven! sortez de la poussière,
Innocens opprimés qu'il servit constamment,
Pour qui sa voix parla devant l'Europe entière,
        Jouissez encore un moment.
Vous, serfs du Mont-Jura, ce jour est votre fête;
Il adoucit le joug que vous avez porté :

Il voulut le briser ; agitez sur sa tête
Le bonnet de la liberté.
Que le fanatisme rugisse,
Que le despotisme pâlisse ;
Que de ces deux fléaux l'univers soulagé,
Répète un même cri qui par-tout retentisse :
Le monde est satisfait ; le grand homme est vengé.

# ÉPITRE

## AU GRAND FRÉDÉRIC.

Un peu philosophe et bergère,
Loin des riens brillans de la cour,
Des intrigues du ministère.
Des inconstances de l'amour,
Des absurdités du vulgaire,
Toujours sot et toujours trompé,
Et de la troupe mercenaire
Par qui ce vulgaire est dupé,
Je vis heureuse et solitaire
Dans le sein d'un séjour riant :
Non pas que mon esprit sévère
Haïsse par son caractère
Tous les humains également.
Vivre seule dans sa tanière
Est un assez méchant parti,
Et ce n'est qu'avec un ami
Que la solitude doit plaire.
Pour ami j'ai choisi Voltaire ;
Peut-être feriez-vous ainsi.
Nos jours s'écoulent sans tristesse ;

Et dans mon loisir studieux,
Je ne demande rien aux dieux
Que quelque dose de sagesse,
Quand le plus aimable d'entre eux,
A qui nous érigeons un temple,
A, par ses vers doux et nombreux,
De la sagesse que je veux,
Donné les leçons et l'exemple.
FRÉDÉRIC est le nom sacré
De ce dieu charmant qui m'éclaire.
Que ne puis-je aller à mon gré
Dans l'Olympe, où on le révère!
Mais le chemin m'en est bouché.
FRÉDÉRIC est un dieu caché,
Et c'est ce qui me désespère.
Pour moi, nymphe de ces coteaux
Et des prés si verds et si beaux,
Enrichis de l'eau qui les baise,
Soumise au fleuve de la Blaise,
Je reste parmi ces roseaux.
Mais vous, du séjour du tonnerre,
Ne pourriez-vous descendre un peu?
C'est bien la peine d'être dieu
Quand on ne vient pas sur la terre!

La marquise DU CHATELET.

---

## LA RETRAITE.

UN roi, je dirai plus, un sage
Écrit que tout est vanité,
Tout, y compris la majesté,

Même l'amour, et c'est dommage.
Nombre de gens ont souhaité
D'éterniser dans la mémoire
Un nom d'âge en âge escorté
Par les fanfares de la gloire.
Ce rêve est sans doute fort beau ;
Mais lorsque de nos jours plus sombres
Pâlit et s'éteint le flambeau,
Le bruit qu'on fait sur un tombeau
Ne va point réjouir les ombres.
Heureux qui, du monde oublié,
Cultive sans inquiétude
Et les beaux arts et l'amitié!
Heureux qui, dans la solitude,
De la vérité seule épris,
Cherche en des livres favoris
Le plaisir, et non plus l'étude!
Dans la jeunesse, où l'avenir
Nous découvre une mer immense,
L'homme entend la voix du zéphyr,
Et s'embarque avec l'espérance.
Mais bientôt l'imprudent nocher
Est froissé par un long orage ;
Contre les pointes d'un rocher
Son vaisseau heurte et fait naufrage.
Lui-même il se sauve à la nage ;
Il vient sécher ses vêtemens :
Les dieux reçoivent ses sermens
De ne plus quitter le rivage.
Vainement le zéphyr trompeur
Lui renouvelle ses caresses:
Il fuit la mer et ses promesses;
Les fleuves mêmes lui font peur.

Il n'ira pas au sein des villes,
Portant des yeux désenchantés,
Abjurer ses plaisirs tranquilles
Pour de bruyantes voluptés.
Moins passionné, plus sensible,
Il ne veut que l'ombre et le frais,
Que le silence des forêts,
Que le bruit d'un ruisseau paisible.
Là, quand de ses derniers rayons
Le soleil a rougi les monts,
Sous les saules de la prairie
Il voit les danses du hameau;
Les sons lointains du chalumeau
Bercent sa douce rêverie;
Et, comme l'onde du ruisseau,
Il regarde couler sa vie.

CHÉNIER.

# ÉPITRE

## De milady MONTAIGU à un Lord qui lui reprochait son insensibilité.

MILORD, cette austère froideur,
Dont ta vivacité me blâme,
Et que tu crois peut-être un vice de mon ame,
N'est ni l'effet de ma pudeur,
Ni celui du triste scrupule.
Vas! sois sûr que mon sang circule
Souvent avec rapidité;
Crois que je sais qu'il n'est qu'un printemps dans la vie,
Et que l'amour est dans l'humanité!

Crois que souvent la volupté
Fait rêver mon ame attendrie!
Mais si j'aime l'amour, je hais tous les amans ;
J'abhorre leurs perfides flammes
Et l'art trompeur de leurs sermens,
Trop puissans sur nos faibles ames ;
Enfin, je n'acheterai pas,
D'un siècle de remords, un court instant d'ivresse ;
Mais veux-tu voir échouer ma sagesse ?
Ah! que le sort amène sur mes pas
Un homme tel qu'en ma chimère
Je m'en figure un quelquefois,
Un homme dont l'esprit, doux et vif à la fois,
Ne soit que l'ornement d'un heureux caractère ;
Qu'il n'entre point dans ces transports
De vanité ni d'artifice;
Que, sans projets et sans efforts,
Ce soit le cœur qui nous unisse ;
Que pour m'attacher à jamais,
Sérieux, sans tristesse, enjoué, sans licence,
Il ne porte rien à l'excès,
Suive l'amour et la prudence;
Qu'il plaise à tout mon sexe, et n'adore que moi ;
Que dans le monde il contraigne sa flamme:
Je ne demande alors, pour garant de sa foi,
Qu'un coup-d'œil à-propos où se peigne son ame ;
Mais qu'après ces momens d'ennui,
Je me trouve en lieu solitaire,
Seule, entre le mystère et lui.
Là, cessant d'être sage, et moi d'être sévère,
Qu'il m'aime, me le dise, et l'entende à son tour ;
Qu'il ose tout, enfin, sans que je le refuse,
Et sans craindre qu'un jour mon repentir l'accuse :

L'amour alors sert d'excuse à l'amour ;
Que pour rendre à jamais solide
Et durable un amour si grand,
Il me serve à la fois de guide,
D'ami, de conseil et d'amant ;
Qu'auprès de lui mon cœur s'élève et s'agrandisse,
Que je puisse, en un mot, répandre dans son sein
Et mes plaisirs, et mon chagrin,
Afin qu'il les augmente ou bien qu'il l'adoucisse.
Oui, que le ciel mène vers moi
Cet homme, hélas! peut-être imaginaire ;
Je vole au-devant de sa foi,
Je brave, pour l'aimer, les cris d'un sot vulgaire ;
Compagne de ses pas, en tout temps, en tout lieu,
Dût-ce être sous une chaumière,
J'en fais et mon tout et mon dieu.
Mais, jusques-là, que m'importe de plaire ?
Tant que cet être, idole de mon cœur,
N'y viendra pas porter la flamme,
Je conserverai ma froideur :
Elle ne coûte pas un soupir à mon ame.
Je ris de cet essaim d'amans
Que ma faible beauté m'attire ;
Je méprise leurs sentimens,
Leurs petits moyens de séduire,
Et je bâille de leur encens.
Qu'à des femmes faibles ou vaines
Ils aillent raconter leurs maux ;
Le souffle du zéphyr fait plier les roseaux,
Mais il n'agite pas les chênes (1).

---

(1) Cette traduction, qui ne se trouve point imprimée dans l'édition des œuvres du comte de Guibert, que

## SERMENT D'UN MÉDECIN,

Prononcé le jour de sa réception dans une école, en face d'une église, et près d'un hôpital.

GRAND Dieu, dont la bonté surpasse la puissance;
Toi qui cherches l'amour et la reconnaissance,
Qui, répandant partout la vie et les bienfaits,
Composes ta grandeur des heureux que tu fais,
Et qui, du haut des cieux sollicitant l'hommage
Des cœurs tendres et bons, ta plus vivante image,
D'un regard paternel dois voir tous les travaux
D'un art consolateur qui soulage les maux;
C'est devant ce lieu saint, rempli de ta présence,
Asile où les remords retrouvent l'espérance;
C'est près de cet hospice offert à la douleur,
Temple plus saint encore et plus cher à ton cœur,
Où ton culte sacré n'est que la bienfaisance,
Où nos yeux attendris vont avec complaisance
Voir à côté des maux dont l'homme est accablé,
A combien de vertus l'homme fut appelé;
C'est devant ce sénat de savans dont la vie
S'annoblit des travaux où leur choix m'associe,
Que je jure (Dieu bon tourne vers moi les yeux,
Ecoute mes sermens, écris-les dans les cieux);
Je jure qu'à mon art obstinément livrée,

---

MM. de Toulongeon et Bertrand Barrère de Vieuzac ont publiée, est cependant de l'auteur du livre sur la *Tactique*, et de la tragedie du *Connétable de Bourbon*.

Ma vie aux passions n'offrira nulle entrée ;
Qu'il remplira mes jours; que pour l'approfondir,
L'embrasser tout entier, peut-être l'agrandir,
Mon ame à cet objet sans repos attachée,
Poursuivant sans repos la vérité cachée,
Formera, nourrira, par des efforts constans,
Sa lente expérience et ses trésors savans;
Je jure que jamais l'intérêt ni l'envie
Par leurs lâches conseils ne souilleront ma vie;
Que partout mes respects chercheront les talens,
Que ma tendre pitié, que mes soins consolans
Appartiendront sur-tout au malheur solitaire,
Et du pauvre d'abord trouveront la chaumière;
Que mes jours, dont mon cœur lui réserve l'emploi,
Pour conserver les siens ne seront rien pour moi;
Qu'il me deviendra cher autant que respectable;
Qu'enfin le citoyen, dont la vie équitable,
Dans le sein du travail et de l'obscurité
Paie un tribut utile à la société;
Que le sage éloquent dont la voix tutélaire
Combat pour la vertu qui le charme, l'éclaire,
Et contre les flatteurs qui trahissent les rois,
Le front calme, l'œil fixe, ose plaider nos droits;
Que tous ceux dont le bras, digne d'une patrie,
S'arme pour rajeunir la liberté flétrie;
Que sur-tout la vertu, dont les pudiques mains
Se cachent aux regards en servant les humains,
Ranimeront toujours mes efforts et mon zèle;
Mais que le corrupteur, dont l'adresse cruelle
Enhardit des tyrans la sombre autorité,
Et qui met sous leurs pieds la sainte humanité;
Que l'avare instrument de leurs projets iniques,
Que du faible et des lois ces fléaux tyranniques,

Qui, pour les opprimer, vont ramper dans les cours
Ne trouveront en moi ni pitié ni secours.
Libre de vains égards ou d'un orgueil coupable,
Je jure que ma voix, de détours incapable,
Montrera sans faiblesse, ainsi qu'avec candeur,
Et l'erreur étrangère et sur-tout mon erreur.
Je jure encor, fidèle à mon saint ministère,
Je jure au nom des mœurs, que mon respect austère
Ne laissera jamais mes desirs ni mon cœur
S'égarer hors des lois que chérit la pudeur;
Et lorsqu'un jour enfin l'âge et l'expérience
Qui, cultivant les sens, mûrissent la science,
M'auront ouvert de l'art les sentiers ténébreux;
Quand de cet art divin le jeune homme amoureux
Cherchera près de moi quelque clarté nouvelle,
Et viendra recueillir ma dernière étincelle,
Je jure aussi, grand Dieu! je jure devant toi
Que je serai pour lui ce qu'est DUBREUIL pour moi;
Et qu'en tout, d'un tel maître imitateur fidele,
J'approcherai du moins de mon digne modèle.
Ah! si mon cœur jamais, dans de honteux momens,
Abjurait sans pudeur ses vertueux sermens,
Attache à tous mes pas les remords et le blâme,
Dieu vengeur qui m'entends! qu'en me fermant son ame,
La sévère amitié me laisse en un désert;
Dans ce cœur maintenant aux goûts simples ouvert,
Flétris les vrais desirs, étouffe la nature,
Qu'il ne trouve partout qu'intérêt, imposture,
Et que plein de l'effroi d'un obscur avenir,
Je meure sans laisser aucun doux souvenir.
Mais si de la vertu, dont l'image m'enflamme,
La sévère beauté toujours parle à mon ame;
Si, malgré tant de maux dont les assauts constans

Ont flétri mes beaux jours et glacé mon printemps,
A mes devoirs livré, moi-même je m'oublie
Pour ne songer qu'aux maux qu'un autre me confie;
Si toujours mes sermens sont présens à mon cœur,
Dieu juste! sur mes jours répands quelque douceur!
Veille sur les amis qui consolent ma vie,
Nourris les sentimens dont tu l'as embellie;
Chéri du malheureux, du puissant révéré,
Que mon nom soit béni plutôt que célébré;
Que les devoirs pieux dont je fais mon étude,
Des bienfaisans travaux que l'heureuse habitude
A tes yeux indulgens dérobent mes erreurs;
Vers les jours éternels qu'entraîné sans terreurs,
Dans l'espoir de mourir je trouve encor des charmes,
Et que ma tombe au moins reçoive quelques larmes.

CABANIS.

---

# ÉPIGRAMME.

LORSQU'IL vous plait d'aiguiser
Sur un sot mainte épigramme,
Le sot croit, au fond de l'ame,
Qu'il vous plait de l'amuser:
Mais que sait-on, dit Montaigne,
Quand avec son chat d'Espagne
Un homme prend ses ébats,
Si le chat n'a pas en tête
Que l'homme n'est qu'une bête
Propre à divertir les chats?

# PETITE ÉPITRE

## A JACQUES DELILLE.

MARCHAND de vers, jadis poète,
Abbé, valet, vieille coquette,
Vous arrivez ; Paris accourt :
Eh! vîte, une triple toilette ;
Il faut unir à la cornette
La livrée et le manteau court.
Vous mîtes du rouge à Virgile,
Mettez des mouches à Milton :
Vantez-nous bien du même style
Et les émigrés et Caton :
Surpassez les nouveaux apôtres
En théologales vertus ;
Bravez les tyrans abattus,
Et soyez aux gages des autres.
Vous ne nous direz plus adieu ;
Nous rendons les clefs de saint Pierre :
Mais puisque vous protégez Dieu,
N'outragez plus feu Robespierre.
Ce grand pontife aux indévots
Rendit quelques mauvais offices ;
Il eût été votre héros
S'il eût donné des bénéfices.
Virgile, en des rians vallons,
A célébré l'agriculture ;
Vous, l'abbé, c'est dans les salons
Que vous observiez la nature.
Soyez encor l'homme des champs,

Suivant la cour, suivant la ville :
Votre muse, au pipeau servile,
Immortalisa dans ses chants
Les lacs pompeux d'Ermenonville
Et les fiers jets d'eau de Marly,
Les déserts bâtis par Monville,
Et les hameaux de Chantilly.
Des princes un peu subalternes,
Des grands seigneurs un peu modernes
Ont aujourd'hui les vieux châteaux :
N'importe ; le ciel vous fit naître
Trop bas pour aimer les égaux,
Trop vain pour vous passer de maître.
Les rossignols en liberté
Aiment à confier leur tête
Aux rameaux du chêne indompté
Que ne peut courber la tempête :
Pour déployer leur noble voix,
Ils veulent le frais des bocages,
L'azur des cieux, l'ombre des bois :
Les serins chantent dans les cages.

CHÉNIER.

# ÉPIGRAMME.

SANS dot ! sans dot ! Harpagon réjoui,
Au vieux Rocard livrait sa jeune fille :
La belle Agnès, victime de famille,
Est à l'autel. Quand l'époux eut dit oui,
Brève parole à longs jours regrettée,
Interrogeant la fille non dotée,
Le prêtre dit : Le voulez-vous aussi ?
Homme de Dieu, dit-elle, en tout ceci
Etes le seul qui m'ayez consultée.

# LES DEUX MISSIONNAIRES.

Or, connaissez-vous en France
Certain couple sauvageon
Prisant peu la tolerance,
Messieurs Laharpe et Naigeon ?
Entre eux il s'élève un schisme,
L'un étant grave docteur
Ferré sur le catéchisme,
L'autre athée inquisiteur.
Tous deux brâillent comme pies ;
Déistes ne sont leurs saints :
Laharpe les nomme impies,
Naigeon les dit Capucins.
A ces oracles suprêmes,
Bonnes gens, soyez soumis.
Nul n'aura d'esprit qu'eux-mêmes ;
Ils n'ont point d'autres amis.
Leur éloquence modeste
Amollit les cœurs de fer ;
Laharpe a le feu céleste,
Et Naigeon le feu d'enfer.
Partant ces deux Prométhées
Vont créant mortels nouveaux ;
Laharpe fait les athées,
Et Naigeon fait les dévots.

CHÉNIER.

## PORTRAIT DU GRAND FRÉDÉRIC.

Ce mortel profana mille talens divers ;
Il charma les humains dont il fit ses victimes.
Barbare en actions, et philosophe en vers,
Il chanta les vertus et commit tous les crimes.
Haï du dieu d'amour, cher au dieu des combats,
Il inonda de sang l'Europe et sa patrie :
Cent mille hommes par lui reçurent le trépas,
Et pas un n'en reçut la vie.

Turgot.

## ÉPIGRAMME

( Refaite d'après celle de Lemierre ). (1)

Lorsque la fièvre et ses brûlantes crises
De notre vie attaquent les ressorts,
Le corps humain est un champ-clos alors
Où la nature et le mal sont aux prises :
Vient un aveugle, appelé médecin,
Tout au travers frappant à l'aventure ;
S'il touche au mal, voilà mon homme sain ;
Le voilà mort s'il frappe la nature.

(1) Lemierre avait lui-même refait celle de Piron, qui, le premier, avait trouvé l'image et la pensée.

# ÉPITRE

## A M. J. M. CHÉNIER.

Oui, l'astre du génie éclaira ton berceau;
La gloire à sur ton front secoué son flambeau;
Les abeilles du Pinde ont nourri ton enfance.
Phébus vit à la fois naître aux murs de Byzance,
Chez un peuple farouche, et des arts ennemi,
A la gloire un amant, à mon cœur un ami.
Que le nom de Pera soit vanté d'âge en âge!
Dans ces mêmes instans, sur ce même rivage,
Qui donnèrent Sophie (1) à l'amour enchanté,
Apollon te vouait à l'immortalité.
Lui-même, sur les flots, guida la nef agile
Qui portait des neuf sœurs l'espérance fragile;
Lui-même, sur nos bords, dans ton sein généreux,
Souffla l'amour des arts, l'amour d'un nom fameux:
Le vulgaire jamais n'eut cet instinct sublime.
Sur les arides monts que voit au loin Solyme,
Le cèdre dans son germe, invisible à nos yeux,
Médite ces rameaux qui toucheront les cieux.
Ton laurier doit un jour ombrager le Parnasse;
J'entrevois sa hauteur dans sa naissante audace,
Si, modeste en son luxe, et docile aux neuf sœurs,
Il permet de leurs soins les heureuses lenteurs.
Non, non, j'en ai reçu la fidèle promesse,
Tu ne trahiras point les nymphes du Permesse;
Non, tu n'iras jamais, oubliant leurs amours,

(1) Mademoiselle Sophie de Tott.

Adorer la fortune et ramper dans les cours (1).
Ton front ne ceindra point la mitre et le scandale;
Tu n'iras point, des lois embrouillant le dédale,
Consumer tes beaux jours à dormir sur nos lys,
Et vendre, à ton reveil, les arrêts de Thémis.

Ton jeune cœur, épris d'une plus noble gloire,
A choisi le sentier qui mène à la victoire;
Les armes sont tes jeux; vole à nos étendards;
Les muses te suivront sous les tentes de Mars.
Les muses enflammaient l'impétueux Eschyle.
J'aime à voir une lyre aux mains du jeune Achille.
Un cœur ivre de gloire et d'immortalité,
Porte dans les combats un courage indompté.
Du vainqueur des Persans la jeunesse guerrière
Toujours à son épée associait Homère;
Frédéric, son rival, n'a-t-il pas sous nos yeux
Fait parler Mars lui-même en vers mélodieux?
Couché sur un drapeau noir de sang et de poudre,
N'a-t-il pas, d'une main qui sut lancer la foudre,
Avec grace touché la lyre des neuf sœurs,
Et goûté dans un camp leurs paisibles douceurs?
Son camp fut leur séjour, son palais fut leur temple.

Imite ces héros, suis leur auguste exemple;
Laisse un oisif amas de braves destructeurs,
De l'antique ignorance orgueilleux protecteurs,
Ériger en vertu leur stupide manie,
Dégrader l'art des vers et siffler le génie:
Le langage des Dieux n'est point fait pour les sots,
L'art qui rend immortel ne plaît qu'à des héros.

Insensés! que du moins vos fureurs indiscrètes
Sachent, des vils rimeurs, distinguer les poètes;

(1) Prophetique.

A ces fils d'Apollon, ingrats ! n'en doutez plus,
Vous devez des plaisirs, des arts et des vertus ;
Et sans ressusciter les merveilles antiques,
Les chênes de Dodone et leurs vers prophétiques,
Et la lyre d'Orphée assemblant l'homme épars,
Et la voix d'Amphion lui créant des remparts;
Quel autre qu'un poète, en ses nobles images,
Sut rendre à la vertu de célestes hommages,
La placer dans l'Olympe, et, sur les sombres bords,
Des supplices du crime épouvanter les morts ?
Les cieux à nos accens s'ouvriront pour Alcide,
Et l'Erèbe engloutit la pâle Danaïde.
Un monde juste est né des vers législateurs,
Et l'homme doit une ame à leurs sons créateurs.
  Avant que la parole à nos yeux fut tracée,
Et qu'un papier muet fit parler la pensée,
Par un art plus divin, les vers ingénieux
Fixèrent dans l'esprit leurs sons harmonieux;
L'ame en sons mesurés les peignit à l'oreille,
La mémoire retint leur frappante merveille.
Vainqueur du noir oubli, ce langage épuré,
Des usages, des lois fut le dépôt sacré.
Grâce aux vers immortels, la seule Mnémosyne
Des siècles et des arts conserva l'origine.
Nul art n'a précédé l'art sublime des vers :
Il remonte au berceau de l'antique univers ;
Et cet art, le premier qu'inspira la nature,
S'éteindra le dernier chez la race future.
  Aime cet art céleste, et vole sur nos pas
Jusqu'aux lieux où la gloire affronte le trépas.
Soit que ton Apollon, vainqueur dans l'épopée,
T'honore d'une palme à Voltaire échappée ;
Soit que de l'élégie exhalant les douleurs,

De Properce, en tes vers, tu ranimes les pleurs ;
Soit qu'enivré des feux de l'audace lyrique,
Tu disputes la foudre à l'aigle pindarique,
Ou soit que, de Lucrèce effaçant le grand nom,
Assise au char ailé de l'immortel Newton,
Ta Minerve se plonge au sein de la nature,
Et nous peigne des cieux la mouvante structure :
Tu me verras toujours applaudir tes succès,
Et du haut Hélicon t'applanir les accès.

Que du faite serein de ce temple des sages
Tu verras en pitié le monde et ses orages !
Tant d'aveugles mortels s'agiter follement,
Aux sentiers de la vie errer confusément,
Se croiser, se choquer, disputer de richesse,
Combattre d'insolence, ou lutter de bassesse,
S'élever, en rampant, à d'indignes honneurs,
Et se précipiter sur l'écueil des grandeurs !

Mais, tandis qu'agité du souffle de l'envie,
Fuyant, touchant à peine aux rives de la vie,
Ce torrent des mortels roule à flots insensés
A travers les débris des siècles entassés,
La gloire, et l'amitié plus douce que la gloire,
Fixeront nos destins au temple de mémoire.

Feu Lebrun.

---

## LE CONCILE DE CONSTANCE.

Fiers ennemis du siècle dix-huitième,
Réformateurs, dont le docte système
Fait du délire un point religieux,
D'un saint concile écoutez les merveilles ;
Ecoutez bien ; car la bonté des cieux

Abondamment vous a pourvus d'oreilles.
Dans les remparts bâtis par Constantin,
Non sur les bords où le noir Pont Euxin
Baigne à la fois et l'Europe et l'Asie,
Mais près d'un lac dont les flots argentés
De Germanie arrosent les cités
Et les vallons de l'heureuse Helvétie;
Pour dissiper ce qu'on nommait erreur,
Un Sigismond, très-dévot empereur,
De prêtres saints invoqua l'assistance :
On tint concile! Or, c'était, mes amis,
Sous les beaux temps du feu roi Charles six.
L'Eglise entière accourait à Constance;
Les moines bruns, les gris, les noirs, les blancs,
Sombres hiboux, aigles dans leurs couvens,
Les gros bonnets payés pour ne rien dire,
Prêtres mitrés, les bleus du saint empire,
Les violets, de rouges cardinaux;
Amas confus de célestes oiseaux,
D'oiseaux de proie, au différent plumage,
Au bec retors, à l'ennuyeux ramage,
Tous implorant, par des chants aigres-doux,
Le saint pigeon qui les inspirait tous.
Là, vingt partis, vingt pieuses cabales;
Fort longuement on parla des scandales
Qui désolaient l'empire de Jésus.
Hiéronime et son maître Jean Hus,
Quoique très-forts sur la théologie,
Voulaient un peu tâter de la raison;
Dans la Bohême ils semaient leur poison:
Tout se perdait par l'idéologie.
Un autre Jean, plein de religion,
Pape il était de sa profession,

Exempt d'erreurs, s'était permis des crimes,
Au nom du ciel, qui les rend légitimes;
Mais le concile en fut scandalisé,
Et le prouva par un acte authentique;
Comme assassin ce Jean fut déposé;
Fut l'autre Jean brûlé comme hérétique.
D'un sauf conduit le gage impérial
L'avait traîné dans le piége fatal.
Au vœu des saints l'empereur fut docile;
Et de l'église intrépide soutien,
Il fit pour elle un parjure chrétien:
Ce fut d'abord l'ouvrage du Concile.

De Sigismond, la superbe moitié,
Qui bien valait celle du roi de Garbe,
Pour les béats, l'impératrice Barbe,
Sentit les feux d'une ardente amitié.
Ce n'était pas une épouse impollue;
Mais, déplorant l'abus de ses attraits,
Que maint profane avait lorgnés de près;
Elle afficha la réforme absolue,
Et voulut faire un honnête métier:
Pour amoureux, prit le concile entier.
Avant ce temps, six écuyers, huit pages,
Dix grenadiers, très-vaillans personnages,
L'ambassadeur du roi de Portugal,
Trois chambellans, le fou, le sénéchal,
D'amans chéris composant la trentaine,
Divertissaient sa majesté hautaine.
Dans les élans de sa dévote ardeur,
Elle cassa le fou, l'ambassadeur,
Et leurs rivaux, gens de cour et gens d'armes:
Trop bien comprit que c'était vanité;
Plus ne prisait la faible humanité;

A ses regards Dieu seul avait des charmes;
Soir et matin le zèle ardent des Carmes
La rapprochait de la divinité ;
Aux Cordeliers confiant sa grande ame ,
Elle exhalait, par des soupirs de flamme,
Acte d'amour et de contrition :
La satisfaire en sa devotion ,
Était vraiment chose fort difficile ;
N'y suffisaient , moines , abbés , prélats ;
Du saint devoir le concile était las :
Immense était l'ouvrage du concile.

Cette beauté n'est la seule d'ailleurs
Dont il obtient les fréquentes faveurs.
Voulant tenir les bons péres en joie ,
De tous côtés l'Europe leur envoie
Jeunes objets , doux , tendres , séduisans ,
Dévots de cœur , et sur-tout complaisans.
Ils accouraient des septs monts où le Tibre
Vit les Césars détrôner Rome libre,
Et des prélats détrôner les Césars;
Des beaux vallons où les eaux de la Seine
Baignent Paris ; des campagnes où Vienne
Voit le Danube arroser ses remparts ;
Des mers de Londre où règne la Tamise ,
Et du rivage où l'aimable Venise ,
Par les plaisirs attirant l'univers ,
Comme Cypris jaillit du sein des mers.
Sept cent dix-huit courtisanes en titre
En la cité formaient joyeux chapitre ,
Sans y compter femmes d'ambassadeurs ,
De grands barons , de princes , d'électeurs,
En un galas , chez le chef de l'empire ,
Advint un jour que l'archi-chancelier ,

Bouffon très-grave, et de ceux qui font rire,
En s'égayant, et voulant égayer
Dîner germain, long, fastueux et triste,
A Sigismond fit apporter la liste
Qui contenait des galantes beautés
Les noms, prénoms, surnoms et qualités.
« Si voit-on bien que la ville est bénite,
» Dit l'empereur ; mais un nom que l'on cite,
» En cet endroit n'est point commémoré. »
D'un tel reproche on sentit la justice ;
On contempla l'auguste impératrice ;
Au fond des cœurs l'oubli fut réparé.
Du doux bercail les jours étaient prospères ;
Car les pasteurs avaient des soins de pères.
Comme en effet l'amour est un trésor,
Ils achetaient l'amour au poids de l'or ;
Saintes Phrynés, moyennant récompense,
Participaient à leurs dévotions,
Et leur vendaient les péchés à Constance,
Comme ils vendaient les absolutions.
Quand tous ces gens, qu'on nomme le vulgaire,
En leur taudis expiraient de misère,
Rubis, saphirs, perles et diamans,
De maint tendron couvraient les vêtemens ;
L'or emplissait son galant domicile ;
L'or des tributs d'un peuple consterné ;
Besoin criant payait luxe effréné :
Tous deux étaient l'ouvrage du concile.

Peuple qui jeûne est bien près de crier.
Par un spectacle on voulut l'égayer,
Lui donner jeux, non pas jeux olympiques,
Bien moins encor jeux des rives attiques,
Où d'un laurier vingt poètes épris,

Sophocle, Eschille, Euripide, Ménandre,
Venaient charmer, en disputant le prix,
Un peuple ému, digne de les entendre.
On prépara sacrifices sanglans ;
Jeux de cagots, c'était les jeux du temps.
Des tonsurés la race impitoyable
Un hérétique allait encor brûler :
Calomniant le dieu qu'ils font parler,
Ces tonsurés sont lieutenans du diable.
Sur des balcons parés d'or et de fleurs,
Près de César la cour était assise ;
Pigeons de Gnide et vautours de l'église,
De leur plumage étalaient les couleurs ;
Les sept chansons dites de pénitence
Assourdissaient les dévots de Constance :
Portant chasuble, ou capuce hideux,
Gens à col tors défilaient deux à deux ;
Prêtres, valets, sainte et lourde canaille,
Docteurs fourrés, chapelains, monachaille ;
Un porte-dieu marchait bannière en main ;
A coups de brosse un barbouilleur germain
Peignit en bas, sur ladite bannière,
Démons cornus remuant leur chaudière,
Démons plus doux qu'empereur et prélats ;
Peignit en haut saints riant aux éclats,
Et le bon Dieu qui paraissait leur dire :
« Courage, on vient au paradis pour rire ;
» Troupeau d'élus, peuple prédestiné,
» Soyez heureux, c'est encore un damné. »
Hiéronime, en la fête exécrable,
Portant l'habit de ces fêtes d'enfer,
San bénito, feux et diables en l'air,
Présentait seul un front inaltérable,

Et s'avançait vers le bûcher fatal,
Comme un héros sur le char triomphal.
« Ecoutez-moi, vous dont l'arrêt m'opprime,
» Bourreaux puissans, couronnés ou mitrés,
» S'écria-t-il; la raison fut mon crime,
» Et je péris sous des tyrans sacrés.
» Je vais me joindre aux martyrs mémorables;
» Je suis mon maître, innocent comme moi;
» Sur le bûcher je monte sans effroi,
» Non sans pleurer sur des juges coupables:
» Je leur pardonne en m'élevant aux cieux;
» Je vais trouver le juge incorruptible,
» Et puissiez-vous trouver grace à ses yeux!
» Mais l'avenir, l'avenir inflexible,
» Verra le sang répandu par vos mains:
» C'est par l'abus que tout pouvoir expire;
» Régnez; un jour croulera vötre empire:
» Ce jour sera la fête des humains. »
Il dit et meurt. Suppôts du monachisme,
Grinçant les dents à ce terrible adieu,
Criaient: « Oyez, le méchant bénit Dieu,
» Et nous maudit, c'est preuve d'athéisme. »
Ils étaient crus, et voilà vos destins,
Profanateurs des mortelles idoles:
Siècle présent est sourd à vos paroles;
Siècles suivans sont des échos lointains.
Dans les accès d'une rage imbécille,
Les spectateurs glorifiaient le ciel;
Et tout un peuple était sot et cruel,
Pour faire aussi l'ouvrage du concile.
On révolta les esprits généreux,
Notez ceci, révérends personnages,
Qui prétendez, reculant de quatre âges,

Nous ramener à ces temps désastreux ;
Vous qui, fermant une faible paupière,
Osez nier la raison qui nous luit,
Ou qui voulez éteindre sa lumière,
Et replonger les siècles dans la nuit.
Jean Guttemberg n'avait en Germanie
Peint la pensée et fixé le génie ;
Et toutefois l'aurore du bon sens
Déjà pointait au milieu des ténèbres,
Déjà perçait de ses rayons naissans
Un ciel chargé de nuages funèbres.
De zèle impur quand le peuple enivré
Applaudissait aux vengeances de Rome,
Et louait Dieu du supplice d'un homme,
Par gens de bien cet homme était pleuré.
Le Pogge était du Pape secrétaire :
Osa pourtant le docte Florentin
Rendre justice au vertueux sectaire,
Dans une épître écrite en beau latin :
On y trouvait éloquence facile,
Esprit, savoir, talent et vérité,
Saine raison, touchante humanité ;
Car ce n'était l'ouvrage du concile.
Brûler son homme est un plaisir d'élus :
Mais en plaisir point de monotonie ;
Et comme un bal réjouit encor plus,
Un bal paré suit la cérémonie.
Là Sigismond régnait avec splendeur ;
Les menuets, les danses pédantesques
Faisaient briller maint grave ambassadeur ;
Maint cardinal préférait les grotesques.
Beaux chevaliers, bachelettes de cour,
Ayant au bal doux rendez-vous d'amour,

Se réservaient contredanse française,
Vive polaque et sémillante anglaise,
Walse germaine, où couples amoureux,
De pas en pas accélérant la danse,
Rasent le sol et tournent en cadence,
Tels que zéphyrs voltigeant deux à deux.
Filles d'honneur effaçaient les plus belles :
Sans ornement, Cécile, au milieu d'elles,
Éclipsait tout par ses appas naissans ;
Ses grands yeux noirs, tendres et languissans,
Laissaient percer douce mélancolie,
Et son chagrin la rendait plus jolie.
Elle voilait sa timide beauté,
Ainsi qu'on voit, aux apprêts d'un orage,
L'astre des nuits, de nuage en nuage,
Cacher l'éclat de son disque argenté.
Stérile effort! D'hommages poursuivie,
Elle dansait sans en avoir envie,
Tout en baissant des regards pudibonds.
L'impératrice avait les yeux très-bons,
Quoique moins beaux, et vit certaine enflure :
Ceci, dit-elle, est un mal d'aventure.
Eh quoi, déjà! vous n'avez que seize ans!
Trop d'embonpoint ne sied pas à votre âge ;
Les médisans ne vous croiront pas sage ;
Fille d'honneur doit faire peu d'enfans.
C'est un de fait : qu'il soit donc fils unique.
Son père, au moins, est-il vrai chevalier ?
Est-ce un baron ? est-ce un grand écuyer ?
Peut-il entrer dans l'ordre teutonique ?
Serait-ce point quelque sérénité ?
Une excellence ? ou peut-être une altesse ?
Nenni : vraiment, est une majesté ?

L'ingrat César, oubliant ma tendresse,
M'aurait-il fait une infidélité ?
Rassurez-vous, mon auguste maîtresse,
Répond Cécile, en levant ses beaux yeux :
Ce qui m'arrive est le secret des cieux.
Il faut parler, hélas ! et j'en soupire :
J'aurais bravé le charme suborneur
Des hauts barons et du chef de l'empire ;
Car, après tout, on est fille d'honneur.
Aux vanités Cécile n'est soumise ;
Mais résister aux lois de sainte église !
Il faut avoir du respect pour la foi :
Vous en avez, madame, et plus que moi :
Vous faites honte à la pauvre Cécile,
Et sans raison : Dieu me gard' du péché !
Pour cet enfant, qui m'est tant reproché,
C'est..... c'est encor l'ouvrage du concile.
  De cet aveu tout fut sanctifié :
On salua la brunette chérie
Du nom sacré de nouvelle Marie :
Si l'empereur en fut édifié,
L'impératrice y parut trop sensible :
Le fou prédit qu'il viendrait un garçon ;
Qu'avant quinze ans le céleste poupon
Vaudrait son père et serait infaillible.
Ce fut le terme et l'exploit triomphant
Du saint concile. On ne se plaindrait guère
S'il n'eût jamais produit que cet enfant ;
Mais, par malheur, il enfanta la guerre,
Qui déchaîna contre l'humanité
Peste et famine, effroyables compagnes :
Plus de moissons ; des stériles campagnes
Crèpe sanglant couvrait la nudité ;

Le glaive errait des bords de la Baltique
Au Pont-Euxin, au golfe adriatique;
Les noirs agens du pontife romain
Chantaient la messe un poignard à la main,
Comme on chantait les vêpres en Sicile;
Dans les cités, veuves de combattans,
Le sang humain coula pendant vingt ans :
C'était toujours l'ouvrage du concile.

# LA CONTINENCE,

## OU

# LAÏS ET XÉNOCRATE.

Que la philosophie est une belle chose!
Qu'il est doux de se dire, en causant à part soi :
Je suis laid et perclus, à ma barbe on en glose;
Feu Scaron, dans sa taille, était mieux pris que moi.
Ce n'est pas tout. Des dieux qu'encense la canaille,
Plutus en mon logis est le moins importun;
Ainsi que Job le juif je couche sur la paille....
Mais du moins c'est sans femme, et je suis sage à jeun:
Léger d'or et d'attraits, je marche, en récompense,
Surchargé de vertus, de savoir et d'honneur;
Modeste! c'est charmant.... Je ne fais rien, je pense :
Le sublime métier que celui de penseur!
Du haut de mon grenier je régente la France;
Je dis, mais beaucoup mieux, ce que Sénèque a dit,
Ce maître de Néron avait quelqu'éloquence;
S'il eût été moins riche, il eût eu plus d'esprit.

On bâille à mes sermons : qui? les sots ; belle engeance!
Mais tel Brutus femelle achète vingt journaux
Pour ma prose morale et pour mes vers moraux.
Ma foi, vive un journal, au défaut de tribune!
Là, quiconque en boiteux court après le bonheur,
Sur le bonheur d'autrui peut passer sans rancune.
Ma figure à calot, mesdames, vous fait peur :
On me fuit pour amant, on m'aura pour censeur.
Eh! que sont, après tout, l'amour et la fortune?
Une femme, un enfant! deux aveugles! vraiment,
Le couple est fort joli pour me trouver plaisant!
Au reste, un beau défaut, c'est celui d'être vierge.
Chez soi quand on dort seul, on dort bien sur la serge;
C'est boire à sa santé que de boire de l'eau :
Fabricius eut-il du pomar en tonneau?
Les plus beaux yeux du monde et tout l'or de Surate
Chatouilleraient en vain ma stoïque fierté :
Philosophe manchot, et Caton cul-de-jatte,
J'ai pour devise, moi, BESACE et CHASTETÉ.
— A merveille, l'ami! quel brillant soliloque!
Je n'ai rien lu de mieux dans tout saint Augustin,
Et je ments, si tu n'es un petit saint en coque.
— Un saint! fi donc! Monsieur, je n'ai rien de divin.
— Passons. Te souvient-il du trait de Xénocrate?
— Xénocrate? Cet homme était-il grec? — Un peu.
— Ces Grecs, on me l'a dit, ont fait maint conte bleu :
De tous les auteurs grecs, je ne lis que Socrate.
— Tu lis Socrate, toi? Peste! quel érudit!
Socrate, par malheur, n'a jamais rien écrit.
— Ah! je n'y songeais plus. J'ai la mémoire ingrate.
Revenons, je vous prie, à défunt Xénocrate.
— Très-volontiers. Ecoute. En ce temps-là (c'était
Vers l'an trois cent cinquante avant que le messie

Fut né dans Bethléem de la vierge Marie ) ;
Laïs, parmi les Grecs, peu chastement vivait,
Et, par bonté pour eux, fort gaîment se damnait.
Ingénieuse et vive, et sensible et jolie,
Instruite à ne cueillir que les fleurs de la vie,
On aimait à la voir caresser tour-à-tour
Les plaisirs et les arts, la raison et l'amour.
Diogène à ses pieds fut un peu moins cynique ;
Son œil, du jeune Appelle, allumait le pinceau :
Myron, en cheveux blancs, sur la Vénus attique
Fixe un regard, et sent rajeunir son ciseau.
Son sein fut le pupitre où le sage Aristippe
Rédigeait mollement ses cours de volupté.
Et Démosthène, un jour, auprès d'elle arrêté,
Sans un peu d'avarice eût oublié Philippe.
Seul, quand Laïs voit tout tomber à ses genoux,
Un sage, Xénocrate, a gardé l'équilibre :
Parmi ces fronts courbés il élève un front libre,
Et semble un dieu marchant environné de fous.
Ce calme plus qu'humain a piqué la coquette.
« Je n'y puis plus tenir, c'est une affaire faite :
» S'il ne cède aujourd'hui, moi, j'étouffe demain...
» Ou l'on ne pourra plus étouffer de chagrin. »
Elle dit, et la glace où sa beauté s'admire,
A d'un espoir plus doux réfléchi le sourire.
Il faut bien cependant, au secours des attraits,
De la toilette encore appeler les secrets :
Jamais l'art et le goût n'ont gâté la nature,
Et la nudité même est parfois la parure.
Le jour baisse ; tant mieux, c'est l'instant assez doux
Non du plaisir encore, au moins du rendez-vous.
On se mettait au lit chez le saint personnage :
Le lever des amans est le coucher du sage.

« Holà ! qui frappe ainsi ? — Laïs et ses appas.
— Laïs ?... est-il certain que je ne dorme pas ?...
Que voulez-vous ? — Ouvrez. — Il est une heure indue.
— Il m'a pris, ce soir même, un accès de vertu....
— J'admire, en vérité, ce remords impromptu.
— Ouvrez donc ; mon honneur n'est pas sûr dans la rue.
— Votre honneur ? En ce cas, entrez, madame, entrez :
Il ne court aucun risque auprès d'un philosophe
Que la nature exprès tailla sur mon étoffe ;
Mais le sommeil du juste a des momens sacrés,
Et, s'il vous est possible, en peu de mots parlez.
— Grand homme, je vous aime, et mon ame charmée....
Mais à propos, la porte est-elle bien fermée ?
— Je te devine, infâme ; oui, ton œil assassin
Tend à ma continence un piège clandestin.
—Point du tout. — Poursuivez.— Changé par votre exemple,
Mon cœur, de la vertu, veut être aussi le temple ;
Et c'est pour l'éprouver que Laïs, sans façon,
Vient coucher avec vous, si vous le trouvez bon.
— Plaisantez-vous, Laïs ? — Non, foi de courtisane.
— Beau garant !... Et l'esclandre ? — Ah ! mauvaise chicane.
— Le lit d'un philosophe est trop étroit pour deux.
—Oui, mais l'un portant l'autre, on ferait pour le mieux.
— Si l'un des deux allait.... — J'en rirais la première,
Mais j'espère bien, moi, dormir la nuit entière.
— Et moi donc ! par ma barbe ! Hébé, Vénus, Junon,
Dans ma couche, sans voile, arriveraient des nues,
Du soir jusqu'au matin, immobile glaçon....
Je suis homme à ronfler près de leurs beautés nues. »
Ici, dame Laïs, pour avoir plutôt fait,
En s'écriant, JE DORS, seule au lit s'installait.
Seule ? non ; le sein nu, de ses charmes parée :
La beauté qui repose est d'amours entourée.

Le pauvre philosophe, à cet aspect ému,
Du trouble de ses sens gronde en vain sa vertu.
« Quel scandale ! dit-il d'une voix étouffée....
» Le desir, près de toi, me dispute à Morphée,
» Laïs.... Que dis-je, hélas ! je n'ose corps à corps
» Par la crainte exilé de la couche où tu dors,
» Contre tes vains attraits mesurer ma sagesse !
» Et la force s'éclipse auprès de ta faiblesse....
» Essayons cependant. Plus près de l'ennemi,
» Peut-être, grace au ciel, j'aurai plutôt dormi.. »
Ainsi fait. Le dormeur auprès de la dormeuse
S'étend : puis, bien couvert d'un pudique manteau,
Se retourne, et bon soir. Jamais nuit plus heureuse
Ne vit époux ronfler en plus joli duo.
« Le concert, dira-t-on, n'était que pour la forme? »
La friponne dit oui, Xénocrate dit non.
Avec ce nez romain, cette barbe au menton,
Laïs ne conçoit pas qu'à côté d'elle on dorme.
En vain, l'œil toujours clos, sur le manteau prudent,
Elle égare une main qui marche en tâtonnant.
Rien ne l'éveille. « Non, dit-elle, d'un tel somme
» On n'est point affligé, si peu que l'on soit homme.
» Ce marbre m'est suspect. Mettons, en ce cas-ci,
» Et le doigt sur la chose, et les points sur les i. »
Alors tout doucement, d'une lampe caduque,
Laïs court ranimer la lueur noctiluque,
Puis du manteau trop lisse elle écarte le pan ;
Et les yeux bien ouverts... « Ah ! le tour est plaisant!
» Triomphe enfin, Laïs ! l'homme chaste est eunuque. »

M. DE GUERLE.

# LE PHÆDON.

Adieu passé, songe rapide
Qu'anéantit chaque matin !
Adieu, longue ivresse homicide
Des amours et de leur festin !
Quel que soit l'aveugle qui guide
Ce monde, vieillard enfantin !
Adieu, grands mots remplis de vide,
Hasard, providence ou destin !
Fatigué, dans ma course aride,
De gravir contre l'incertain,
Et plus tolérant que Martin,
Désabusé comme Candide,
Je vois enfin la tombe avide
Qui m'appelle en m'ouvrant son sein.
  O toi, qui dans les murs d'Utique
Vins consoler les derniers vœux
Du vieillard auguste et stoïque
Qui, brisant de terrestres nœuds,
Au bruit des fers de Rome esclave,
Déserte un siècle criminel,
Et court, loin du tyran qu'il brave,
Mourir pour renaître immortel !
Viens, Platon ! que ta voix sublime,
M'appelant au séjour des dieux,
M'enlève aux affres de l'abîme
Ouvert sous mes pas douloureux !
Viens ! que mon ame impatiente,
Libre enfin du joug de la mort,

Loin de sa prison expirante,
Précipite aux cieux son essor.
Déjà mon faible corps chancelle;
Je traîne un pas mal assuré,
Le jour déserte ma prunelle,
La vie expire par degré......
Contre sa faulx en vain je lutte;
Son courroux dans l'air suspendu
Sur mon front balance sa chute;
La faulx tombe..... adieu!.... j'ai vécu.....

Vous tous qui, du haut de la gloire,
Foulez aux pieds le genre humain,
A votre tour vous viendrez boire
L'oubli du pouvoir souverain:
Précipités de la puissance
Où rit votre orgueil exalté,
Vous viendrez, où la mort commence,
Finir votre immortalité.
Tu crois en vain, tyran farouche,
Te soustraire au juste trépas:
L'espoir des cieux rit sur ta bouche,
La pâle mort rit sous tes pas.
Toi-même, frappé comme un autre,
Dans ses filets tu tomberas;
Sceptre, confesseur, patenôtre,
Tout est vain;.... le sceptre en éclats
Vole, et la pourpre détrônée
S'évanouit dans le trépas.
La mort, de douleurs couronnée,
Siege où régnait un sceptre vain;
Libre enfin, la joie effrénée
Rit où pleurait un faux chagrin;
Et la terre au loin déchaînée

Tressaille à son nouveau destin.
Roi, prince, empire, tout succombe,
Tout s'éteint dans la nuit des temps ;
Le monde est une vaste tombe.....
C'est-là qu'un jour je vous attends,
Vous dont la royale arrogance
Façonne au joug le genre humain.
Déjà votre pâle puissance
Tremble à l'aspect de son destin.
Et vous aussi, sur la sellette,
Vous viendrez, conduits par le sort,
Asseoir un coupable squelette
Réprouvé même de la mort.
Mais quoi !.... déjà le ciel m'écoute....
La foudre éclate dans les airs ;
Du front de la céleste voûte
La mort descend en longs éclairs !
Quoi ! vous tremblez ; votre œil s'égare !...
Quel sombre effroi glace vos sens ?
Des gouffres profonds du Tartare
J'entends les longs rugissemens.
Arbitres couronnés du monde,
Vous dont l'auguste autorité
De gloire et de peuples féconde,
Porte au loin un sceptre indompté,
Où sont ces coupables hommages
Qui, tout-à-l'heure, autour de vous,
A l'envi, briguaient des suffrages
Qu'ils ne demandaient qu'à genoux ?
Seul, au milieu de l'épouvante,
Votre œil, les cherchant vainement,
Ne voit, dans sa douleur présente,
Que le remord pour courtisan.

Votre sceptre fut donc coupable ?
De sa colère redoutable
A-t-il donc frappé l'innocent ?
Parlez : quel remord vous accable ?
Votre règne, aux maux favorable,
De quelque crime est donc sanglant ?
Les transports brûlans du génie
Ont-ils expiré dans les fers ?
Par vous la liberté bannie
A-t-elle abjuré l'univers ?
Mais quoi ! le sang partout ruisselle ! ...
De vastes cris l'air retentit ;
Du sein de la nuit éternelle
La vengeance accourt à grand bruit ;
Qu'entends-je ? un concert unanime
Glace d'horreur mon cœur muet ;
Dans chaque cri j'entends un crime ;
Chaque ombre m'offre une victime,
Chaque victime est un forfait.
Vainement la rage pétille
Dans vos grands yeux, monstres de sang; (1)
Adieu verroux ! ... Adieu Bastille ! ...
Vous-même, assis au sombre banc,
En proie à l'horrible torture
D'un tourment qui ne peut finir,
La mort vous lègue avec usure
Les douleurs d'un long avenir.
Pour moi, que le trepas dégage
Du corps où, trop long-temps captif,

(1) Cette pièce porte le cachet du temps où elle a été composée (1793), : *haine à la tyrannie* était alors le cri de ralliement du parti que servait Chamfort.

Je traînai le long esclavage
D'un être indocile et rétif,
J'ai vécu.... mon corps en poussière
S'évanouit dans le néant;
Mon ame, indépendante et fière,
Des airs franchissant l'océan,
S'épure aux feux de la lumière,
Et loin du terrestre tyran
Qui, dans une prison grossière,
Enchaîna son essor brûlant,
S'élance au séjour du tonnerre,
Et désormais, fille du temps,
Immortelle comme son père,
Plane sur le débris des ans.

CHAMFORT.

## LA DÉVOTE.

UN jeune amant brûlait pour Amarinte,
Bonne et dévote, et voulant être sainte,
Dont il séchait et lui criait merci,
Le requérant de volupté profane,
Disant : Cédez, ou bien je meurs ici,
Et tel propos que la vertu condamne.
La belle enfin, d'un air modeste et doux,
S'arrange et dit : Puisqu'avis ni courroux
Ne peuvent rien sur votre flamme impie,
Et que toujours vous conservez l'envie
De vous damner.... allons donc ! damnez-vous.

# TABLE
## DES MATIÈRES.

Page



## POÉSIES.

FIN DE LA TABLE.

